

Révoltes et mutations

QUAND SORCIÈRES ET DÉSOBÉISSANT·E·S
S'EMPRENT DES ENJEUX ENVIRONNEMENTAUX



Quand sorcières et désobéissant·e·s s'emparent des enjeux environnementaux

FILMS, DOCUMENTAIRES ET TÉMOIGNAGES

Note d'intention

Lorsque la thématique de saison 20-21 à PointCulture s'est portée, bien avant l'avènement de la pandémie, sur les *Révoltes !*, un point de départ commun nous a réunies pour aborder ensemble cette thématique dans une nouvelle brochure. Un livre ! Celui de Mona Chollet : ***Sorcières. La puissance invaincue des femmes.*** La journaliste et essayiste suisse revient sur la figure historique de la sorcière et réhabilite ainsi les femmes indépendantes, sans enfant et âgées.

Responsables chacune d'une collection documentaire, l'une dans le champ de la santé et l'autre, de l'environnement, nous avons trouvé là, avec cette figure, notre fil conducteur. Tant dans son héritage que dans les formes actuelles qu'elle revêt, la sorcière touche aux soins, au corps et à la nature à l'intérieur desquels s'imbriquent des rapports de domination, de désobéissance et de lutte et de réappropriation de soi.

D'autres livres viendront appuyer, compléter les premières thèses énoncées, en dialogue avec les films et les documentaires disponibles chez PointCulture et en lien avec les questions portées par le secteur associatif ou militant.

Des choix obligatoires à faire ensuite. Quatre chapitres pour deux tomes se dessinent pour tenter de montrer comment ces révoltes individuelles et/ou collectives façonnent un

nouveau paysage souvent dans la souffrance et la douleur à l'origine pour s'apaiser, se structurer (ou pas) et faire naître des mouvements en marche.

Tome 1 : Quand sorcières et désobéissant.e.s s'emparent des enjeux environnementaux. Films, documentaires et témoignages.

Sorcières de cinéma, sorcières du passé et sorcières en lutte

La sorcière, fictive par nature, a toujours été le fruit d'un récit : nourrie de figures antiques et mythologiques (magicienne, Sybille, déesse, etc.) ; élaborée par un système de discrédit et d'exploitation de l'« autre » (« nature », femmes, personnes racisées, etc.) ; véhiculée par le cinéma comme une construction héritée de la modernité ; convoquée par des résistant.e.s à un rapport d'exploitation de la nature et des corps (écoféminismes, etc.). Ces récits sont ici explorés de manière subjective à travers les films et dans une relecture de l'Histoire, guidée principalement par la

critique du capitalisme développée par Silvia Federici et un roman d'Isabelle Sorente. L'envie est de placer la question du rapport au vivant dans une perspective systémique, de montrer les nœuds entre luttes environnementales et luttes contre les inégalités et les oppressions. Des témoignages illustrent, dans un second temps, la multiplicité des liens tissés aujourd'hui avec la sorcière. Ils ont en commun d'expérimenter d'autres manières de faire corps et de ressentir les liens au vivant.

Désobéissant.e.s

Au départ d'entretiens avec des militant.e.s et de documentaires tournés au cœur des luttes, nous proposons un tour d'horizon de quelques notions qui traversent les actions militantes en général et la désobéissance civile plus particulièrement. Les films et les témoignages racontent le moteur de l'engagement, la diversité des pratiques, l'ancrage dans une situation et un territoire, les joies et les angoisses des militant.e.s et les récits qui accompagnent la mise en action pour redessiner le monde d'aujourd'hui et de demain.

Tome 2: De la question du soin et du corps dans le champ de la santé. Des films, documentaires et interviews.

Autour du soin

De la sorcière à l'infirmière en passant par les matrones et les sages-femmes, il sera question de la place des femmes dans le « care ». Ensuite, nous nous pencherons sur les soignant.e.s, soumis aux impératifs de rendement et de profit au détriment de l'humain, en lutte face à une gestion hospitalière managériale. En crise avant la crise COVID, le système de santé est au bord de l'asphyxie ! Nous entendrons aussi deux échos du terrain celui de La LUSS et de « l'Autre lieu », œuvrant pour faire entendre la voix des usagers de santé tant physique que mentale. En point de mire, le cinéma viendra raconter cet hôpital dessinant une situation complexe dans laquelle évolue aujourd'hui un personnel aux multiples facettes (infirmier.ère.s, aide-soignant.e.s, médecins, psychologues, personnel d'entretien, de restauration, etc.).

« Mon corps m'appartient »

En reprenant ce slogan des années 70 scandé par le Mouvements de Lutte pour l'avortement et la contraception (MLCA), nous voulons donner la parole, en cinq chapitres, à plusieurs associations francophones qui poursuivent le combat de la réappropriation

tion des corps dans l'optique d'une reconnaissance et d'une meilleure santé : pour le droit à l'IVG (La Fédération Laïque des Centres de Planning Familiaux - FLCPF) ; pour le choix de naissance de son enfant (La plateforme citoyenne pour une naissance respectée) ; pour le droit à vivre dans une société sans subir de violences physiques, psychologiques (Vie Féminine) ou gynéco-obstétricales (Bruxelles Laïque) et pour le droit à être respecté.e dans son genre (Genres pluriels). Un parcours cinéma est proposé pour chaque chapitre pour affiner et élargir le propos.

Bonne lecture !

Christel Depierreux, chargée de projets Santé & Frédérique Müller, chargée de projets Environnement au Service éducatif de PointCulture

Les collections audiovisuelles « Nature et environnement » et « Education pour la santé » font partie du Service éducatif. Elles sont le reflet d'une sélection de films documentaires engrangés depuis plus de 30 ans sur divers thèmes pour l'une (biodiversité, climat, rapport homme/animal, agriculture, etc.) et pour l'autre (santé mentale, bien-être globale, genre, alimentation, travail, etc.)

Des outils pédagogiques (brochures, animations, formations, articles) sont élaborés pour faciliter l'utilisation des films documentaires et des fictions dans une démarche d'éducation ou de réflexion.

L'audiovisuel devient ainsi un véritable point d'accroche pour développer des projets, en association avec des acteurs du secteur de la nature, de l'environnement et de la santé.

Table des matières

Note d'intention	2
SORCIÈRE DE CINÉMA, SORCIÈRE DU PASSÉ ET SORCIÈRE EN LUTTE	9
Introduction	10
I – L'histoire des sorcières : les sorcières désignées	11
II – La chasse aux sorcières : dans le chaudron du capitalisme	13
Où et quand	13
Privatisation des terres – rupture avec les autres	14
Bouleversements dans le travail et le paysage	15
Invention de la science moderne – rupture avec le corps	16
Apparition de l'imprimerie – rupture avec l'oralité	18
Développement de l'habiter colonial	19
La fin des chasses	20
Héritage : « la nature »	21
Héritage : « la femme »	23
III – Les écoféminismes : la nébuleuse	27
IV – La sorcière et les écoféminismes : la convocation	37
V – La sorcière au cinéma : les mots de la formule	45
Portait de la sorcière au cinéma, quelques motifs récurrents	47
Les trois sœurs	47
L'effrayante et repoussante sorcière	48
La sorcière jalouse et sans enfant	50
La séductrice et dangereuse sorcière	51
Le chaudron et le balai	54
La formule et la voix	55
Le regard envoutant et la clairvoyance	58
La sorcière et la nature	59

La métamorphose et les familiers	62
La culture païenne et animiste	65
Les dénonciations et les procès	66
L'amoureuse et l'asservie	69
La maladroite, l'apprentie et l'hystérique	72
De la victime vengeresse au renversement du pouvoir	75
La femme hors-normes	76
L'imaginaire vaudou	79
De l'émancipation des injonctions au désintérêt pour le pouvoir	81
Conclusion	83
Références	85
V – Conversations sorcières : la toile des luttes, des figures et des pratiques	87
Lucienne Strivay	88
Nathalie Grandjean	95
Rachel Hoekendijk	100
Sophie Hustinx	107
Olivia Szwarcburt	114
Delphine Masset	119
Camille Wernaers	125
Camille Ducellier	131
Anne Borlée	137
Ichraf Nasri	144
Diana Dobrescu	147
Fredou Braun	152
Eleonor Dock	157
Natafée	161
Marie Fripiat	165
Maya Schuiten	170
Pauline Lemaire	174
Sandrine de Borman	178
Marianne Grasselli Meier	185
Références des films de fiction	191

DÉSObÉISSANT·E·S	197
I – « Jeunes et climat » : une génération climat ?	199
Référence	200
Conversation avec Adelaïde Charlier	201
Documentaires « jeunes et climat »	206
II – La désobéissance civile : pourquoi obéir ?	207
Référence	208
Conversation avec Damien Charles	209
Films « obeir/désobeir »	215
III – Les luttes de territoire : défendre « un » territoire ?	219
Référence	220
Conversation avec Sebastien Kennes	221
Films « luttes de territoire »	224
IV – Vivre et militer : pessimisme ou optimisme ?	229
Référence	230
Conversation avec :	
Evelyne Balteau	231
Sandra Blondel	236
Youna Marette	243
Jean le Goff	246
Films « vivre la désobéissance »	254
Références des films	258





Sorcière de cinéma,
sorcière du passé
et sorcière en lutte

I – L’histoire des sorcières : les sorcières désignées

La chasse aux sorcières demeure l’un des événements les moins étudiés de l’Histoire. Pour Silvia Federici, *« Le fait que les victimes, en Europe, aient principalement été des paysannes explique probablement l’indifférence des historiens à ce génocide. Une indifférence qui a frôlé la complicité, l’effacement des sorcières des pages de l’Histoire ayant contribué à banaliser leur élimination physique sur le bûcher, laissant penser qu’il s’agissait d’un phénomène mineur, voire d’une affaire de folklore »* ... *« On a décrit cette persécution en termes médicaux, une « panique », une « folie », une « épidémie », caractérisations qui toutes disculpent les chasseurs de sorcières et dépolitisent leurs crimes »* (17). C’est seulement avec certains mouvements féministes, conscients de la portée politique majeure de ces persécutions, que la

chasse aux sorcières est exhumée de l’oubli. Cette page mal connue de l’Histoire, ou mal écrite, semble pourtant déterminante dans la construction du monde moderne. Silvia Federici établit par exemple que la chasse aux sorcières est l’un des événements les plus importants dans le développement de la société capitaliste. L’analyse du contexte historique met en évidence une série de ruptures liées entre elles par un même mouvement fondateur du monde dont nous avons hérité. Liant l’exploitation de la nature à une série d’oppressions, dont celle des femmes, le progrès a été engagé dans une direction au détriment d’autres voies possibles et a façonné un modèle occidental de la modernité, aujourd’hui acculé dans des impasses (changement climatique, inégalités sociales,



épuisement des sols, effondrement de la biodiversité, etc.). Il est nécessaire de s'emparer de cet héritage pour répondre à la crise systémique et révéler les mécanismes qui l'ont générée. Pour Mohammed Taleb, qui invite l'Occident à relire l'histoire du Moyen-Age pour les possibles qu'il offrait, ce travail est indispensable afin d'éviter de se limiter à parer à l'urgence écologique, à gérer les effets, sans intervenir sur « la matrice » (22). Isabelle Sorente s'intéresse quant à elle à un autre aspect de cet héritage, inconscient et émotionnel. Elle écrit : « *La seule question qui compte, c'est comment elle est morte. Savoir si une femme de sa propre famille est morte en entendant le craquement de sa propre*

conscience, morte en se demandant si elle n'était pas une sorcière, si toutes ses perceptions n'étaient pas entièrement fausses, si ceux qui l'accusent n'avaient pas raison, savoir ça a une importance extrême. Parce que une conscience qui craque, ne me dites pas que ça ne laisse pas de traces. Ne me dites pas que ça ne résonne pas dans l'esprit de la sœur, de la fille ou de l'arrière-petite-fille » (2). Starhawk la rejoint en parlant d'une blessure non soignée dans l'inconscient collectif (1).

Relire l'histoire des sorcières permet de revenir sur une histoire tue et pose la question : De quoi avons-nous hérité sur le plan matériel, structurel mais aussi émotionnel ?

II – La chasse aux sorcières : dans le chaudron du capitalisme

Où et quand

La chasse aux sorcières succède à la répression des hérésies (juifs, vaudois, hussites, cathares, manichéens, pauvres de Lyon, bégards, béguines, etc.). Elle commence vers 1400 et prend une grande ampleur avec la Renaissance pour s'étendre, en plusieurs vagues, dans toute l'Europe et dans le « Nouveau-Monde ». Au cours de cette progression, les zones périphériques sont plus touchées que le centre. En France, par exemple, dans le Nord, la Lorraine, l'Est, le Languedoc et le Sud-Ouest, les procès sont plus nombreux. Certains auteurs émettent l'hypothèse qu'il s'agit alors aussi d'un moyen pour le roi d'étendre son pouvoir (23). D'autres font remarquer que les chasses suivent en général

la ligne de friction entre le monde catholique et le monde protestant. Ces différentes lectures soulignent l'importance d'un sous-texte lié à des enjeux de pouvoir.

La chasse aux sorcières s'étend sur une longue période de quatre cent ans dont nous ne sommes pas déliés. D'abord parce que le monde moderne conserve la trace de ces persécutions dans ses fondements et dans son inconscient collectif, ensuite, parce qu'aujourd'hui, on tue et on enferme encore des « sorcières » dans le monde. En Europe, deux cent mille femmes sont accusées au cours des XVI^e et XVII^e siècles, les siècles les plus actifs. On estime le nombre de victimes tuées à cent mille. Françoise d'Eaubonne parle d'un *sexocide* car environ 85 % d'entre elles sont des femmes (15). Ne sont pas incluses dans

les cent mille femmes, celles qui subissent des châtiments corporels, qui sont bannies, qui se suicident ou qui meurent en prison (12). En réalité, toutes les femmes, toute la société, subit les chasses aux sorcières car le caractère public des supplices est « *un puissant instrument de terreur et de discipline collective* » (12).

Après avoir été accusées de sorcellerie, les femmes sont questionnées, c'est-à-dire torturées. En guise de question, il s'agit souvent d'une injonction à la confession. Quand elles ne sont pas innocentées, elles sont pendues, noyées, parfois emmurées mais surtout brûlées (dans plus de la moitié des cas). Leur nom est effacé de l'état civil, leurs biens sont confisqués, leurs cendres sont dispersées. Les archives des procès sont également souvent brûlées, emportant avec elles jusqu'aux dernières traces de l'existence des accusé-es. Les exécutions sont commandées à la suite de procès et ne relèvent donc en général pas de mouvements de panique irrationnelle au cœur des villages ni d'une décision unilatérale de l'Eglise. A partir de la fin du XV^e siècle, l'Inquisition laisse d'ailleurs

place aux tribunaux seigneuriaux et royaux (20). « *L'écrasante majorité des condamnations ont été le fait de cours civiles. Il faut toutefois préciser qu'il n'existait pas d'en dehors possible à la croyance religieuse* » (12).

En même temps que ces persécutions, l'époque introduit une série de ruptures et de bouleversements dans le rapport à la nature, aux femmes, au corps et au monde.

Privatisation des terres – rupture avec les autres

Au XVI^e siècle, en Angleterre, on parle d'*enclosure* pour décrire un ensemble de stratégies que les seigneurs anglais et les riches fermiers commencent à mettre en place pour transformer et découper des terrains communaux en parcelles privées. Cette privatisation met un terme au système *openfield*, un arrangement par lequel les villageois détiennent ou ont accès « *à des prairies où il est possible de faire paître des vaches, des forêts dans lesquelles ils peuvent ramasser du bois, des baies ou des herbes ou à des carrières, des étangs de pêche et des espaces ouverts où se retrouver* » (17). Avec le système des *enclosures*, les communaux sont divisés par des clôtures. Les paysans sont privés de nombreuses ressources. Le système *openfield* et les communaux protégeaient par ailleurs les paysans des mauvaises récoltes en offrant des ressources diversifiées et offraient un paysage partagé qui recelait de lieux de rencontres et favorisait la solidarité. « *Les communaux étaient le fondement matériel sur lequel pouvait se développer une solidarité*



et socialité paysanne » (17). La privatisation des terres porte donc atteinte aux liens de solidarité, en plus de priver les paysans de ressources essentielles. Ce mouvement des *enclosures* rencontre de vives résistances, portées notamment par les femmes.

La privatisation pousse de nombreux paysans à chercher du travail en ville. Les rapports monétaires commencent à dominer la vie économique. Les femmes, notamment les femmes âgées, ont plus de difficultés que les hommes à subvenir à leurs besoins car ceux-ci accèdent plus facilement au travail rémunéré et aux contrats de travail individuels qui font alors leur apparition. Les femmes sont progressivement confinées à la reproduction et nombre d'entre elles sont réduites à la dépendance financière ou à la mendicité. Ces bouleversements participent à redéfinir la position des femmes et des hommes dans la société, désormais divisée. Parallèlement, les lois condamnant le vagabondage se multiplient. « *Les paysans expropriés et les artisans n'acceptaient pas pacifiquement de travailler pour un salaire. Ils devenaient le plus souvent mendiants, vagabonds ou criminels* » (17). Les hommes errants sans travail sont promis à la torture, l'emprisonnement, l'esclavage et parfois à la mort. A partir du XVI^e siècle, apparaissent aussi les « crimes de nourriture » car la faim commence à se faire sentir. « *Alors qu'aux XIV^e et XV^e siècles la lutte prolétarienne tournait plutôt autour de la revendication de liberté et de diminution du travail, aux XVI^e et XVII^e siècle, elle fut principalement motivée par la faim* » (17).



La privatisation des terres ainsi que les processus de criminalisation, participent pour Silvia Federici, au processus d'accumulation primitive, l'étape qui permet la création du capital par la bourgeoisie. Ce sont aussi des liens entre les paysans, entre les hommes et les femmes, entre les humains et la terre qui commencent à se défaire. C'est le début du capitalisme.

Bouleversements dans le travail et le paysage

Pour Silvia Federici, « les chasses aux sorcières ont permis de préparer la division sexuée du travail requise par le capitalisme, en réservant le travail rémunéré aux hommes et en assignant les femmes à la mise au monde et à l'éducation de la future main d'œuvre, alors qu'au Moyen-Âge, les Européennes avaient accès à de nombreux métiers : forgeronnes, bouchères, boulangères, chandelères, chapelières, brasseuses, cardeuses de laine et détaillantes » (17). Jusqu'au XV^e siècle, les femmes disposent de la capacité juridique, elles peuvent ainsi être propriétaires, voter,

travailler, conserver leur nom, etc... Ces libertés leur sont retirées peu à peu, pour culminer au XIX^e siècle, avec l'introduction de la femme au foyer à plein temps.

La dissimulation du travail des femmes sous couvert d'infériorité naturelle permet au capitalisme d'accroître énormément la partie non payée de la journée de travail et d'employer le salaire (masculin) pour accumuler le travail des femmes (17). Aujourd'hui encore, le travail des femmes est invisible dans de nombreuses sphères : la sphère privée évidemment mais aussi le monde du travail. C'est, par exemple, un travail quotidien qu'effectuent dans l'ombre, de nombreuses paysannes et femmes d'agriculteurs. Elles s'occupent des animaux et participent au travail agricole comme s'il s'agissait de la gestion domestique de l'exploitation. Ce repli sur le foyer s'accroît avec la mécanisation. La mécanique et les machines deviennent la chasse gardée des hommes, confiant aux femmes les travaux manuels et de soin.

Entamée à la fin du Moyen-Age, la modification du paysage, soumis aux nouvelles activités d'exploitation et à la privatisation, modifie aussi le regard sur la « nature ». *« Au fur et à mesure que les villes européennes grandissaient et que les forêts reculaient, que les marais étaient drainés et des réseaux de canaux géométriques tracés dans le paysage, que d'immenses et puissantes rouées hydrauliques, fourneaux, forges et grues se mirent à dominer l'environnement de travail, de plus en plus de gens commencèrent à faire l'expérience d'une nature altérée et manipulée par des machines. Il*

en résulta une lente mais inexorable aliénation par rapport à la relation directe, immédiate et organique qui avait jusque-là constitué les fondements de l'expérience humaine » (12).



Invention de la science moderne – rupture avec le corps

A partir du XVII^e siècle, une vision s'impose, celle portée par René Descartes d'un monde où les Hommes doivent se rendre « *maîtres et possesseurs de la nature* ». Cette formule sous-tend à la fois un rapport de domination et un dualisme fondateur humain/nature. L'univers devient un ensemble d'objets séparés et de corps automates. Le modèle de la machine s'impose partout et, avec lui, un rapport au monde vécu sur le mode de la mise à distance. C'est dans ce contexte que se développe l'anatomie en tant que discipline scientifique. Le corps émerge comme principal objet de la pensée philosophique et scientifique. C'est aussi le début de la dissection. On cherche dans le corps, les rouages de la machine. *« Le « théâtre » de l'anatomie*

révèle au regard du public un corps désenchanté, profané » (17). La médecine moderne hérite de cette conception du corps mécanique et désenchanté dont découle une approche surplombante du patient, considéré comme passif et ignorant.

D'une manière générale, la pensée scientifique semble recourir aux mêmes recettes que la chasse aux sorcières. Francis Bacon, par exemple, considéré au XVI^e siècle comme un pionnier de la méthode scientifique moderne, préconise l'expérimentation et en précise les règles. Pour lui, il s'agit de soumettre la nature à la question pour la forcer à livrer ses secrets. La nature doit être « *contrainte hors de son état naturel, être pressée et modelée* ». Aujourd'hui encore,

le vocabulaire scientifique est teinté de ce rapport de domination. On parle de pensée pénétrante, de sciences dures et de faits durs. « *C'est ici, dans l'imagerie sexuelle brutale, que réside la clé de la méthode expérimentale moderne, la contrainte de la nature en laboratoire, la dissection manuelle et mentale et la pénétration des secrets cachés, langage encore employé de nos jours* » (3).

La médecine naissante instaure son monopole du savoir et des pratiques. Elle s'enseigne dans des universités qui excluent les femmes, auparavant détentrices de la fonction de soin et disqualifie les approches traditionnelles. Celle que les autorités qualifient de « sorcière » est la guérisseuse, l'accoucheuse, « *celle qui soigne, celle qui mêle la*



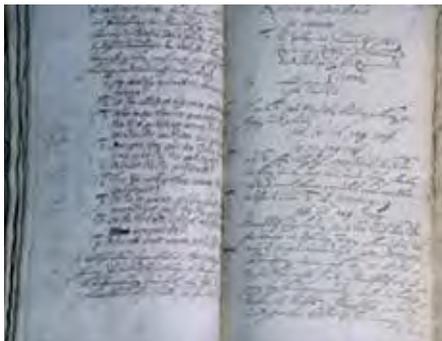
magie et les soins à base de plantes. Elle jette ou lève des sorts, fabrique des potions, soigne les malades et les blessés et aide les femmes à accoucher. Elle est souvent le seul recours du peuple et est en général des membres respectés de la communauté » (12). En même temps que la femme est définie comme ignorante, voire dangereuse, la nature devient un objet inerte à soumettre et le corps une mécanique à comprendre. La conception médiévale du corps en tant que réceptacle de pouvoirs magiques disparaît. Carolyn Merchant explique que « la conception organique qui a prévalu depuis les temps anciens jusqu'à la Renaissance, dans laquelle le principe féminin jouait un rôle positif significatif, fut graduellement sapée et remplacée par un état d'esprit technologique qui se servait des différents principes féminins en les exploitant » (3). Le corps devient un outil pour l'économie et est investi de rapports de pouvoir. Celui des femmes est mis au service de la reproduction de la force de travail. Il

doit enfanter. Alors qu'au Moyen-Age, les femmes peuvent employer diverses formes de contraception, avec le capitalisme, l'utérus devient un territoire public, contrôlé par les hommes et les autorités. Un contrôle exercé avec d'autant plus de ferveur sous la pression des pertes engendrées par les guerres et les épidémies.

Apparition de l'imprimerie – rupture avec l'oralité

La naissance du mythe de la sorcière est contemporaine de celle, en 1454, de l'imprimerie, qui joue un rôle essentiel dans le succès de la chasse aux sorcières. De nombreux manuels sont en effet publiés, permettant une large diffusion des idées mais aussi des techniques d'interrogatoire. Parmi eux, le *Formicarius*, en 1435, écrit par Hans Nieder et en 1487, le plus connu d'entre eux, *Le marteau des sorcières* (*Malleus Malefica-*





rum), écrit par Heinrich Krämer et Jakob Sprenger. Réédité une quinzaine de fois, il est diffusé en trente mille exemplaires dans toute l'Europe. « Trente mille exemplaires au xv^e siècle, ça veut dire partout » (2). Gui Bechel explique : « Pendant tout ce temps de feu, dans tous les procès, les juges vont s'en servir. Ils vont poser les questions du Malleus et entendre les réponses du Malleus » (12). « Il faut imaginer ce que ça veut dire pour celle qui fait face à son juge. Les livres sont bien plus rares qu'aujourd'hui » (2). La plupart des femmes accusées sont d'origine modeste et ne savent pas lire. Avec l'imprimerie et l'érudition par le livre, la parole des dominants devient la parole officielle qui disqualifie la culture et les pratiques locales et orales.

Parmi les accusées qui assurent le rôle de soin, toutes les femmes ne se disent pas « sorcières », loin de là. Il existe une grande variété de termes. En Wallonie, circule par exemple le terme de macrales. En latin médiéval, plusieurs mots co-existent : *masca*, *striga*, *stria*, *strix*, etc. En vieux français, on trouve les mots cauquemares, lamies, stryges, sorcellière, sorceresse, etc. Les sorcières sont

aussi plus communément appelées « les bonnes femmes ». Un seul mot pour une seule conception, est retenu et figé pour être imposé aux femmes accusées. Avec la diffusion du discours de l'autorité, le vocabulaire est appauvri en même temps que la richesse et le sens des pratiques.

Développement de l'habiter colonial

Au même moment que la chasse aux sorcières, se développent les empires coloniaux et la mise en esclavage de peuples déclarés inférieurs. Pour Silvia Federici, « la persécution des sorcières, en Europe comme dans le Nouveau Monde, est aussi importante pour le développement du capitalisme que la colonisation et l'expropriation de la paysannerie européenne » (17).

Malcom Ferdinand démontre à quel point il est important aujourd'hui, pour faire face à la crise systémique, de comprendre le contexte colonial qui sous-tend le développement de nombreuses techniques et modalités d'exploitation des ressources, des territoires et des peuples. Il explique que la colonisation n'est pas seulement la subjugation d'un peuple et l'accaparement des terres. C'est aussi l'invention et l'imposition d'une manière d'habiter la terre : un habiter colonial caractérisé par la propriété privée, la plantation et l'esclavage. Il décrit par ailleurs une double fracture qui pousse aujourd'hui à concevoir les problèmes écologiques comme étant séparés de la question du racisme au



lieu de saisir ce qui les lie. Ce cloisonnement participe à élaborer des abstractions comme « anthropocène » ou « wilderness » qui maintiennent le silence sur les injustices et permettent leur maintien (18). Il est donc important de comprendre les liens historiques et structureaux qui lient les dominations entre elles afin de s'en défaire.

Docu

Décolonisons l'écologie

(Jérémy Boucain, Annabelle Aim, Cannelle Fourdrinier ; 2021 ; 100 min)

Les personnes racisées sont les premières concernées par la crise capitaliste, ses impacts environnementaux, sanitaires et sociaux et pourtant, celles-ci sont invisibilisées au sein de la lutte écologique mainstream, dans les instances de décisions, de construction des stratégies de lutte et de production des enseignements. C'est pourquoi, les auteurs de ce film rendent visibles celles et ceux qui, depuis La Caraïbe, notamment en Martinique, sont les mieux placé(e)s pour apporter des solutions radicales à ce système colonial, capitaliste et écocidaire.

La fin des chasses

Silvia Federici explique qu'à la fin du XVII^e siècle, la classe dominante se sent de plus en plus en sécurité quant à son pouvoir, l'utilité de la chasse aux sorcières est donc moindre. *« La nécessité pour les élites européennes d'éradiquer tout un mode de vie qui, vers la fin du Moyen-Age, menaçait leur pouvoir économique et politique, joua un rôle bien plus important dans l'instigation de la chasse aux sorcières. Une fois cette tâche accomplie, quand la discipline sociale fut restaurée et que la classe dirigeante vit son hégémonie consolidée, les procès de sorcières prirent fin. La croyance en la sorcellerie put même alors devenir un objet de ridicule, décrié comme une superstition et bientôt effacé de la mémoire »* (17).

En France, la fin de la chasse aux sorcières est déclarée par édit de Louis XIV en 1682. La dernière femme exécutée pour « crime de sorcellerie » est Anna Göldin, torturée puis décapitée, en 1782, à Glaris, en Suisse. La chasse aux sorcières s'éteint lentement et des cas isolés sont enregistrés jusqu'à la fin



du XVIII^e siècle. Encore aujourd'hui, dans certains pays, les persécutions demeurent.

Héritage: « la nature »

Pour Mohammed Taleb, la principale cause de la crise systémique actuelle réside dans la représentation que l'Occident élabore de son environnement. Jusqu'au XVII^e siècle, l'environnement est considéré, non seulement dans sa dimension matérielle, mais aussi spirituelle. Il est à la fois matière et symbole. Avec l'émergence du capitalisme, la dimension immatérielle est évincée. Le réel est réduit au matériel, le sacré au profane (22). Au cours de cette période, la nature cesse d'être une terre mère nourricière pour devenir une force désordonnée et sauvage à contrôler et asservir. Chosifiée, désacralisée, réduite à de la matière et des mécanismes, elle devient un objet d'exploitation. Les femmes subissent la même domination du fait de l'instauration d'une série de dualismes et d'associations (homme/femme, nature/culture, esprit/corps, etc.). Carolyn Merchant explique au sujet de l'association femme/nature que « *l'imaginaire des XVI^e et XVII^e siècles perçoit une corrélation directe entre l'activité minière et le fait de fouiller dans les coins et recoins d'un corps de femme* ». Les mines et les cavités pouvaient être décrites comme des vagins ou des utérus (3). Le vivant devient une collection d'objets. A la Renaissance, les cabinets de curiosité privés font leur apparition. Animaux empaillés, coraux, coquillages et insectes côtoient

médailles, gravures et manuscrits dans un métissage de l'étrange et de l'ancien. Au cours du XVIII^e siècle, la recherche de l'inédit fait place au désir encyclopédique et classificatoire, à l'image des travaux de Carl von Linné qui propose une classification des espèces végétales en 1753, puis des espèces animales en 1758. Ce sont les débuts de la « systématique ».

« *Le monde devait être désenchanté pour être dominé* » explique Silvia Federici (17). L'univers fait de symboles et de rites est transformé en quête de connaissances et « *ces connaissances se sont construites explicitement contre les femmes* » explique Mona Chollet (12). « *C'est ainsi qu'il faut comprendre l'attaque contre la sorcellerie et contre cette vision magique du monde qui, en dépit des efforts de l'Église, prévalut tout au long du Moyen-Age au sein du peuple. Au fondement de la magie, il y avait une conception animiste de la nature qui ne posait aucune séparation entre matière et esprit, imaginant ainsi le cosmos comme un organisme vivant, peuplé de forces occultes, dont chaque élément était en relation* « de communion » avec le reste » (17). La chasse aux sorcières est une attaque contre la résistance des femmes à la progression des rapports capitalistes, contre le pouvoir dont elles disposaient en vertu de leur sexualité, de leur contrôle de la reproduction et de leur aptitude à soigner. Elle est aussi un instrument pour la construction d'un nouvel ordre patriarcal où le corps des femmes, leur travail, leurs pouvoirs sexuels et reproductifs sont mis sous la coupe de l'Etat et transformés en ressources



économiques. Au cours de cette période, ce sont donc non seulement les conditions matérielles de la vie (paysage, travail, etc.) qui sont radicalement transformées mais aussi les structures « *qui sous-tendent l'ordre moral, en l'occurrence, la conception de ce qui est « naturel » et de ce qui va à l'encontre des coutumes établies et des rapports sociaux* » (17). L'Histoire n'est pas linéaire. Depuis l'Antiquité, des penseurs cherchent par exemple ce qui distingue l'humain de l'animal. Mais, à partir de la fin du Moyen-Age, la disqualification et l'instrumentalisation des femmes, des végétaux, des animaux, des peuples colonisés, forme un tout mis au service d'un système fondé sur leur exploitation commune. Se tisse ici une histoire partagée par les opprimé-es. Du côté des animaux, « si la pensée grecque et chrétienne

accorde à l'être humain un pouvoir absolu sur les animaux, elle ne nie pas pour autant que ceux-ci soient des êtres vivants doués de sensibilités et sujets à la souffrance » ... « *Un pas va être franchi au XVII^e siècle avec René Descartes : dans ses récits, il vous assimile à de simples machines* » écrit Frédéric Lenoir à l'attention des animaux (29). Le corps est réduit à une mécanique. La qualité d'individu sentient est refusé et René Descartes le justifie : « *Les animaux ne sont que de simples machines, des automates. Ils ne ressentent ni plaisir, ni douleur, ni quoi que ce soit d'autre. Bien qu'ils puissent pousser des cris quand on les coupe avec un couteau, ou se contorsionner dans leurs efforts pour échapper au contact d'un fer chaud, cela ne signifie pas qu'ils ressentent de la douleur dans ces situations. Ils sont gouvernés par les mêmes principes qu'une horloge* »

(29). Le même type de propos est élaboré pour asservir une partie du vivant, qu'il soit humain (femmes, personnes racisées, etc.), ou non-humain (végétaux, animaux, nature, etc.). De nombreuses fois, au sein des jardins, des parcs zoologiques, des institutions médicales et académiques, dans le rêve du paradis terrestre, les trajectoires des femmes, des animaux et des plantes rencontrent celle des peuples réduits en esclavage.

Cette histoire d'instrumentalisation et de désacralisation, concerne le sous-sol de la terre creusé de galeries, de mines et de fosses à déchets, les animaux élevés et abattus dans des conditions intolérables mais aussi les rivières, les plantes nourricières, les forêts et les fleurs au sujet desquelles Valérie Chanssi-gaud écrit : « *Il existe une profusion de livres sur les fleurs : ils vantent leur beauté et la diversité des jardins ; ils retracent l'héroïque saga de leur découverte, de leur domestication et de leur amélioration ; ils louent le courage extraordinaire des explorateurs qui ont dû affronter de grands périls pour rapporter les espèces les plus rares... Tous ces ouvrages adoptent la même perspective : celle des hommes à la conquête triomphale du monde végétale. Il serait temps de s'intéresser au prix qu'ont payé les fleurs pour l'amour dévorant que nous leur portons* » (30). C'est aussi l'histoire des loups, qui comme les femmes sauvages étudiées par Clarissa Pinkola-Estès, « *ont été la cible de ceux qui veulent nettoyer l'environnement sauvage de la psyché au même titre que les territoires sauvages et parvenir à l'extinction de l'instinctuel* » (27).

Héritage : « la femme »

Guy Berchel explique que « *la machine à fabriquer l'homme nouveau est aussi une machine à tuer les femmes anciennes* » (3). La chasse aux sorcières contribue à façonner le monde moderne en régnant par la terreur et en réprimant certains comportements et pratiques. La sorcière n'est à l'époque pas seulement la sage-femme, la guérisseuse qui connaît les plantes et les poisons. Elle est aussi celle qui évite la maternité ou la mendicante qui survit grâce à la charité ou des vols de nourriture. Elle est encore la femme aux mœurs légères, la prostituée ou l'adultère, celle qui exprime sa sexualité en dehors du cadre du mariage et de la procréation.

Mona Chollet cite ainsi une série de critères qui permettent d'accuser une femme dont le fait de ne pas être soumis à l'autorité d'un homme (12). Les femmes seules et indépendantes sont suspectes. Les rassemblements de femmes sont prohibés et renvoyés à l'imaginaire du sabbat. Les femmes âgées, les veuves, sont encore plus menacées. Celles-ci n'étant plus capables d'être mères et éprouvant souvent des difficultés à subvenir à leurs besoins, représentent un fardeau. La vieillesse, essentiellement celle des femmes, devient répugnante, voire dangereuse quand les femmes détiennent des connaissances ou savoir-faire reconnus. Une très grande partie des femmes condamnées sont ainsi des femmes âgées (même si des enfants, filles et garçons, parfois dès six ans, sont tués aussi). Celles qui refusent d'enfanter, qui perdent

leur enfant ou qui sont soupçonnées d'avoir entraîné la mort d'enfants, sont accusées de sorcellerie. Le fait de faire des enfants devient un enjeu économique. Le corps des femmes ne leur appartient plus.

Ce sont donc les femmes « inutiles » et celles qui sortent du rang qui sont la cible des persécutions, ainsi que quelques hommes et enfants qui répondent aux mêmes critères ou sont liés aux femmes condamnées. Dans les procès pour sorcellerie, la « mauvaise réputation » est une preuve à charge, ce qui permet de mesurer le poids des pressions exercées à cette époque sur les libertés et les comportements. Définir la femme comme faible, facilement tentée par le mal ou sorcière potentielle fait partie de l'héritage de la modernité. « Les pratiques atroces et humiliantes auxquelles tant d'entre elles furent soumises laissèrent des traces indélébiles sur la psyché collective féminines et sur la perception que les femmes pouvaient

avoir de leurs capacités. A tous les points de vue, socialement, économiquement, culturellement, politiquement, la chasse aux sorcières constitua un tournant dans l'existence des femmes. A partir XVII^e siècle, une femme respectable est une épouse, passive, obéissante, économe, taiseuse, travailleuse et chaste » (17).

À partir de ce constat historique, Isabelle Sorente analyse le monde moderne à la manière d'une psychanalyste et propose la notion de complexe de la sorcière (2). « *L'Europe me fait l'effet d'une vieille famille dysfonctionnelle dont les sorcières sont le secret* ». Elle propose deux archétypes dont nous aurions hérités, celui de la sorcière et celui de l'inquisiteur. « *Nous ne les voyons pas et pourtant, ils sont là, l'inquisiteur et la sorcière, s'immisçant dans les conversations dès qu'un homme et une femme se retrouvent ensemble* » (2). Au cœur de son livre, se déplie la question de l'identité, aux prises avec la nécessité de se



défaire de cet héritage collectif inconscient. Elle identifie, par exemple, la difficulté pour les femmes aujourd'hui d'avoir accès à la parole et à l'espace public, ou encore, le peu de confiance en soi qu'elles peuvent développer. Elle parle de « *ce discret soupçon de soi-même, si adorable n'est-ce pas, parce que c'est adorable une femme qui doute alors qu'une femme qui ne doute pas... ce soupçon de soi, si léger soit-il, est l'écho d'un craquement* ». « *Ce permanent soupçon de soi, j'appelle ça le complexe de la sorcière* ». « *Comment L'Inquisiteur a pu être assimilé, intériorisé, enfoncé à coups de marteau, imprimé au fer rouge, puis oublié mais conservé à l'intérieur de la psyché... comme un juge toujours en exercice, toujours prêt à mettre en doute, à haïr et à condamner la conscience d'une femme* ». La femme accusée par l'inquisiteur intériorise « *Vous savez mieux que moi qui je suis* ». « *Il y a aussi la peur de mentir, de mentir sans s'en rendre compte, d'avoir commis une erreur dont on ne se souvient pas* ». Clasissa Pinkola-Estès parle, quant à elle, du « prédateur » à l'occasion de son analyse du conte de Barbe bleue : « *C'est généralement quand les filles sont très jeunes, avant l'âge de cinq ans, qu'elles acceptent l'idée d'épouser le monstre... cet apprentissage précoce qui demande aux femmes « d'être gentilles » qui finit par se substituer à leur intuition. En ce sens, on leur apprend purement et simplement à se soumettre au prédateur* » (27). Nous héritons par ailleurs d'un système hétéro normatif qui dicte les comportements admis et attendus, « *d'une culture érotique assez pauvre* » qui est à réinventer pour Odile



Chabrilac. Avec la mise en place du capitalisme, la famille, espace de reproduction de la force de travail, prend une importance nouvelle ainsi que la sexualité et la nudité. « *La nudité est pénalisée, tout comme bien d'autres formes improductives de sexualité et de sociabilité* » (17).

Cette période de la chasse aux sorcières définit une nouvelle position de la femme au sein de la société, ainsi qu'un nouveau rapport au monde et au corps, en lien avec la naissance de la science moderne. Isabelle Sorente écrit qu'au même moment, deux questions se posent. Aux hommes, « *Je pense donc je suis* ». Aux femmes, « *Dis que tu es une sorcière* » ... « *Comme s'il y avait les grandes découvertes d'un côté, les chasses aux sorcières de l'autre, mais que les deux histoires ne se mélangeaient pas, qu'elles s'étaient déroulées dans deux mondes parallèles dont l'un avait plus d'importance que l'autre* » (2). Les mouvements écoféministes opèrent un travail de déconstruction et invitent à relier ces histoires, à réparer les liens rompus.



Docu

Le Temps des bûchers

(Donna Read ; Office National du Film du Canada ; 1990 ; 56 min)

Un documentaire riche et complet sur l'histoire de la chasse aux sorcières depuis le temps où « *les femmes étaient guides, conseillères, prophétesses et guérisseuses* » jusqu'à aujourd'hui alors que nous avons appris à craindre la sorcière. Le film s'intéresse à différentes cultures et montre les enjeux historiques de pouvoir qui ont conduit aux persécutions des femmes et au discrédit des anciennes pratiques et croyances par leur assimilation au Mal.

III – Les écoféminismes : la nébuleuse



Au cinéma, de nombreux scénarii confèrent à la femme une vertu d'antidote à une société inégalitaire et violente, empoisonnée par le patriarcat dominateur, le capitalisme épuisant, le rationalisme froid ou l'industrialisation colonisatrice, en fonction des films. Si ces films reconnaissent de la puissance et de la légitimité d'action à la femme (**Vaïana, le Nouveau Monde, Avatar et Mad Max, Fury Road, Erin Brockovitch**, etc.), ils perpétuent aussi une opposition simpliste et problématique entre une civilisation masculine dysfonctionnelle et un paradis féminin sauvage du fait d'un lien supposé inné et intime à la nature. Rosemary Radford Ruether met en garde : « *Les femmes doivent se méfier du*

rôle symbolique qu'on leur demandera de jouer dans la crise écologique telle qu'on l'analyse au sein de la culture patriarcale. Tout effort pour réconcilier « l'homme » conçu dans ce cadre avec la « nature », sans en passer par une restructuration des schémas psychologiques et sociaux qui font de la nature une « Autre », tendra à reléguer les femmes, symboles patriarcaux de la « nature », dans une attitude de servitude romantique à l'égard d'hommes confits dans une aliénation auto-complaisante » (4). C'est à cette restructuration des schémas qu'invite l'écoféminisme.

Charlotte Luycks propose de considérer le patriarcat comme méta-cause de la crise planétaire, c'est-à-dire de considérer son

pouvoir structurant dans notre culture. Elle explique que « *si le patriarcat est une cause culturelle de la crise écologique, l'idée n'est évidemment pas de lui opposer une culture matriarcale, ce qui ne ferait que renverser les pôles de domination sans contester les structures de domination elles-mêmes* » ... « *L'horizon ouvert par l'écoféminisme est donc celui d'une société réconciliée avec une nature vivante valorisée en elle-même cherchant un équilibre entre les deux polarités symboliques du masculin et du féminin, égalitaire sur le plan des droits et des chances, réhabilitant le soin des humains et de la nature en vue d'une régénération profonde des écosystèmes et prônant un respect du vivant sous toutes ses formes, à commencer par les humains en situation de vulnérabilité et la planète exsangue* » (24). L'écoféminisme n'est pas un projet d'inversion d'un rapport de domination. Son propos est plus complexe et plus ambitieux.

En 1974, Françoise d'Eaubonne propose le **néologisme** « écoféminisme ». Avec ce terme, elle nomme pour la première fois, un lien entre les oppressions subies par les femmes et par la nature. Depuis, sur le **plan théorique**, les mouvements se développent de manière très hétérogène. Les courants essentialiste, constructiviste, matérialiste, spirituel, etc. se côtoient, s'observent et se critiquent parfois. Jeanne Burgart Goutal parle d'une « *nébuleuse féministe* » (5). Les mouvements ont chacun une voix et des actions qui leur sont propres, en fonction du contexte où ils éclosent (époque, culture, pays, ville, etc.). Ce qu'ils partagent, c'est

le constat d'un **lien, au niveau historique et structurel, entre la domination des femmes et celle de la nature.**

Les écoféministes proposent de penser depuis une **position privilégiée**, non pas en raison d'une proximité supposée naturelle entre les femmes et la nature, mais en raison du rôle culturellement construit et attribué aux femmes. « *Que les femmes aient davantage soit une conscience soit une pratique empirique de la relation à la nature, ce n'est pas une question de génétique : c'est que c'est le rôle qui leur a été assigné par un système de domination* » explique Delphine Batho (7). Les femmes sont en effet plus actives dans les luttes environnementales. « *Comme dans toute situation de dégradation environnementale, ce sont les femmes qui sont au front, non pas parce qu'elles entretiendraient un lien privilégié avec la nature, mais parce qu'elles sont les plus touchées, en tant que paysannes comme dans le mouvement Chipko en Inde, ou ici, en tant que mère, les enfants ou les femmes enceintes étant les plus vulnérables aux pollutions industrielles* » (3). Chargées du soin et de l'organisation de la sphère domestique, les femmes sont directement touchées par les questions de santé, de bien-être et de qualité de vie tandis que les hommes, d'après une étude publiée en 2016 dans la revue *Journal Of Consumer Research (Is Eco-Friendly Unmanly?)*, craindraient d'adopter des comportements « féminins » en s'engageant dans les luttes environnementales et ne se reconnaîtraient pas dans les thèmes et les formes des campagnes élaborées par les mouvements écologistes.

Un autre trait commun dans ce paysage éco-féministe est **l'abandon des visions dualistes**. « Loin de se fonder sur les polarités du masculin et du féminin, de la culture et de la nature, comme l'ont prétendu certains critiques, le point de vue écoféministe repose sur la négation dialectique des dualismes eux-mêmes ». (5). Il est désormais possible de défendre les femmes et la nature, de considérer le corps et l'esprit, la nature et la culture, etc. Se développent de nombreuses propositions pour décliner des politiques du « et » et non du « ou ». Carolyn Merchant propose par exemple « une éthique du partenariat » et Joanna Macy, « un pouvoir avec ».

Les écoféministes racontent **d'autres histoires** que celles du progrès, de la rationalité, de la domination et de la conquête. Elles inventent des histoires qui s'inscrivent davantage dans un temps long (convoquation de la figure de la Déesse, de l'histoire des sorcières, des suffragettes, etc.), refusant de se plier à l'injonction de la pensée pragmatique destinée à parer l'urgence de la situation. Les écoféministes racontent aussi d'autres histoires que celles de l'effondrement de la civilisation occidentale, discours dont on craint qu'il engendre sidération, cynisme ou fatalisme et auquel certains reprochent aussi un manque de contextualisation. Si le point de départ est bien le même constat d'une destruction sans précédent du vivant, une dévastation qui exige une remise en question profonde de la matrice, le regard s'ancre dans une approche plus intime des problèmes. Les luttes consistent

à mettre en scène l'attachement à la vie et à la Terre dans les lieux particuliers où sont produits les outils de la destruction et où sont prises les décisions mortifères. Le langage est plus incarné et l'objectif est autant de résister que de célébrer la vie pour faire émerger de nouveaux récits. Les militantes insistent sur la joie procurée par la participation aux actions, là, où d'autres luttes épuisent. Raconter d'autres histoires requiert aussi d'utiliser un autre langage. Il n'est pas question de citer des chiffres pour aplatir des réalités sensibles. Il s'agit de ne pas accepter l'inacceptable, de se laisser affecter par la perte de biodiversité, par l'inquiétude face aux changements climatiques ou par les migrants morts en pleine mer, sans nécessairement développer une analyse technique du problème et des solutions.



Les dégradations environnementales touchent généralement, en premier lieu, les populations pauvres et racisées, du fait de l'installation de sites polluants à proximité de leur lieu de vie (industries, décharges, etc.). Cette proximité souligne le lien structurel entre racisme, classisme et dégradations environnementales. « *En raison des*

rapports sociaux de genre qu'expérimentent les femmes, elles seraient susceptibles de faire plus facilement le lien entre rapports de domination de genre, rapports de domination de la nature et rapports de domination de classe » (1).

Les mobilisations populaires sont généralement dévalorisées mais des voix de femmes

s'élèvent au-dessus de la condescendance et des dominations pour faire émerger des luttes puissantes qui s'attaquent aux **dominations croisées** de classe, de race et de genre.

Les femmes engagées dans les luttes le font depuis là où elles sont et ce lieu n'est pas le

Film

Born In Flames

(Lizzie Borden ; Lizzie Borden ; 1983 ; 80 min)

Un film unique qui imagine un monde post-révolutionnaire qui ne s'est pas défait des oppressions sexistes, racistes et classistes. Dans cette vision uchronique, alors que les autorités se félicitent de la naissance d'un nouveau monde après une « révolution » sociale-démocrate aux Etats-Unis, dans les années soixante, les femmes continuent de souffrir de l'essoufflement du système économique et les discriminations racistes persistent. Les femmes se révoltent et s'organisent. Le film met alors en scène plusieurs groupes de militantes : un groupe dirigé par une lesbienne blanche, voix de « Radio Ragazza » ; un groupe dirigé par une afro-américaine qui anime l'émission radio « Phoenix Radio » ; les femmes du Parti, blanches et éduquées, les seules à bénéficier d'une visibilité à la télévision et enfin, une armée de femmes en voie d'armement, à laquelle les premières femmes refusent de se joindre, dans un premier temps. Suite à l'assassinat de la cheffe de cette armée, les groupes finiront par se soutenir. Au cours de leurs luttes respectives, le Parti met en garde contre la division : celles qui revendiquent l'égalité immédiate sont des contre-révolutionnaires et des sécessionnistes : *« Vous les femmes, les Noirs, les hispaniques, les gays, les lesbiennes, ne voyez-vous pas que le Parti agit pour votre bien et que vos critiques ne font qu'affaiblir le grand mouvement de socialisation de notre société*



post-révolutionnaire ? ». Dans ce film, c'est non seulement l'inefficacité des régimes de représentation qui est pointée du doigt mais surtout le risque de l'injonction à la convergence des luttes qui peut maintenir de profondes inégalités. La complexité de cette question est ici brillamment mise en scène. Si le caractère fictionnel ne fait pas le moindre doute, une ambiance très « documentaire » appelle à considérer ce récit comme une grille de lecture du réel. On ne suit pas un personnage principal mais plusieurs et, ce qui compte, ce sont leurs interactions. La réalisatrice offre ici un film atypique sur le fond et la forme qui s'émancipe de plusieurs codes. Elle propose une autre manière de filmer, d'autres personnages (uniquement des femmes et des femmes noires) et une autre histoire.

même pour toutes. Il existe des approches différentes au sein des mouvements. Celene Krauss décrit par exemple des postures différentes entre les femmes blanches, les femmes africaines-américaines et les natives-américaines dans luttes contre les déchets toxiques. Elles s'articulent notamment autour du niveau de confiance dans le pouvoir et le statut des femmes au sein de leur communauté : « *Les analyses sont chargées d'images différentes* » (3). Une écologie, comme un féminisme, qui ne tient pas compte des oppressions racistes, peut renvoyer à un mouvement de classe moyenne blanche et exclure les personnes racisées. Ce problème structurel est dénoncé dès les premières luttes féministes aux Etats-Unis, avec les mouvements de justice environnementale, portés par les femmes africaines-américaines, natives américaines, ou encore chicanas. Aussi, les termes « féminisme » « écologie » « écoféminisme », etc. ne sont-ils pas toujours utilisés car ils n'entrent pas dans la perspective et l'histoire de toutes les communautés de manière univoque. **Les espaces de luttes sont investis de manière spécifique.**

Dans des pays comme ceux d'Amérique du Sud, les luttes sont peut-être moins vécues tenant d'un besoin de rassembler les droits des femmes et ceux de la nature tant le lien est tangible (11). Mohammed Taleb souligne quelques particularités importantes des **mouvements écologiques du Sud**. Par-là, il se réfère à l'Amérique du sud et l'Amérique centrale, l'Afrique, le monde ara-

bo-musulman, l'Asie et les peuples autochtones, y compris au Nord. Dans ces écologies du Sud, la lutte est plus enracinée dans les milieux populaires et les milieux socialement défavorisés (Paysans sans terre, mouvement Chipko, etc.), alors qu'en Occident, les questions écologiques sont discutées par les classes moyennes. Les mouvements du Sud ont par ailleurs leurs racines plongées dans la dimension culturelle et accordent une dimension symbolique à la nature. Ils ont moins recours aux experts tel que le fait généralement le Nord (22).

Certaines de ces luttes sont particulièrement emblématiques. Le féminisme communautaire développe par exemple, au début des années 2000, au Guatemala, les notions de « corps-territoire » et de « territoire-terre ». Face à la privatisation des terres, aux destructions des villages, aux massacres et aux viols des femmes perpétrés afin de faire fuir la population, les femmes se rassemblent. Lorena Cabnal établit un lien entre son corps, le territoire et la Terre. « *Défendre la Terre, si sur cette terre on trouve des enfants et des femmes violent-é-e-s, serait une incohérence cosmogonique* » ... « *Défendre la Terre, oui, mais pas seulement. Ni le socialisme ni le féminisme ne seront émancipateurs s'ils ne lient pas le corps et la Terre* » (25). Vandana Shiva, explique quant à elle, que l'activisme environnemental des femmes est très ancien en Inde où elles « *sont une partie intime de la nature, dans l'imagination et dans la pratique* ». Elle raconte : « *Il y a plus de trois cent ans, plus de trois cent membres de la communauté Bishnoi au*

Rajasthan, emmené-e-s par une femme du nom d'Amrita Devi, ont sacrifié leur vie pour sauver leurs arbres sacrés khejri en les étreignant. Avec cet événement commence l'histoire consignée de

Docu

Ni les femmes ni la terre

(Marine Allard, Lucie Assemat, Coline Dhaussy ; Les désobéissantes ; 2018 ; 62 min ; TM5669)
un documentaire tourné comme un voyage en itinérance autour des luttes ayant trait au corps et au territoire. En Argentine et Bolivie, le film suit au plus près celles qui luttent contre les violences faites aux femmes : le système Monsanto et la destruction de l'environnement par les entreprises extractivistes. Il met en évidence le parallèle entre les logiques d'appropriation capitaliste, coloniale et patriarcale de la terre et du corps des femmes. Dans les favelas, les périphéries urbaines, les campagnes isolées en Patagonie et l'altiplano bolivien, ces femmes combattent pour le droit à disposer de leurs corps, pour un changement de cap des modèles économiques, pour la reconnaissance de la légitimité et de la dignité de leurs « territoires-corps-terres ».



Chipko » (3). Ce mouvement est ainsi connu pour son mode d'action, un geste tendre, poétique et éloquent, l'étreinte des arbres, afin d'empêcher leur coupe, non seulement pour préserver « la nature » mais pour révéler et défendre une culture locale indissociable de ses relations avec les arbres. Le combat de Vandana Shiva lie les dominations des femmes, de la nature et du Sud. Dans un autre contexte, Wangari Maathai crée le « Green Belt Movement », au Kenya, en 1977 : une campagne de lutte contre la déforestation tout en combattant la pauvreté et en collaboration avec les femmes des villages. « Une personne pauvre abattra forcément le dernier arbre pour préparer son dernier repas », déplore Wangari Maathai. « Mais plus vous dégradez l'environnement, plus vous vous enfoncez dans la pauvreté. » Pour elle également, la dégradation de l'environnement, le sexisme et la pauvreté s'entremêlent.

Au Nord comme au Sud, les femmes sont donc les premières touchées car elles font partie des personnes les plus pauvres, s'occupent des personnes les plus vulnérables (enfants et personnes âgées) et travaillent souvent dans des secteurs malmenés par le système capitaliste (soin et agriculture par exemple). En raison de ces différents points de vue et territoires, l'écoféminisme recouvre une **grande variété d'approches, de contextes et d'actions**, sans toujours utiliser le mot écoféminisme, notamment au Sud. Les écoféminismes sont en toujours en mouvement et se réinventent en permanence, toujours en alliant transformation de soi et du monde.

Les **productions** écoféministes sont également très hétérogènes. Elles vont du tract militant à l'essai philosophique, en passant par le poème, le roman et la chanson et incluent des formes artistiques comme la peinture, la danse, la vidéo, etc. Généralement rédigées dans un contexte de lutte, elles n'ont pas pour but d'alimenter un corpus académique. « *Ce sont des textes politiques d'abord en ce sens-là, des textes théoriques visant à participer à la transformation du monde, très éloignés d'objectifs académiques* » (3). Lorena Cabnal défend aussi l'importance de prendre en compte les apports transmis de manière l'orale (25).

Un autre trait commun est la recherche d'action **non-violente**, en héritage de l'implication dans les luttes anti-nucléaires et anti-militaristes des pionnières aux États-Unis. Plus largement, l'objectif est de se défaire des systèmes de dominations et des violences qu'ils engendrent.

Sur les notions de violence et de **pouvoir**, la militante féministe bell hooks, apporte un éclairage précieux. « *L'idéologie féministe propose une analyse étroite et simplificatrice quand elle tend à associer la perpétuation et le développement par les hommes de politiques opprimantes avec la masculinité et l'identité masculine. Ces choses ne sont pas synonymes. En les rendant synonymes, les femmes évitent de se confronter à leurs propres pulsions de pouvoir qui les amènent à chercher à contrôler et dominer les autres* » (36). Bell hooks met en garde contre une définition du genre masculin qui serait synonyme de force, d'agressivité et de

volonté de dominer les autres et d'un genre féminin qui serait synonyme de faiblesse, de passivité et de volonté de cultiver et d'affirmer la vie. « *C'est bien cette pensée dualiste qui est à la base de toutes les formes de domination sociale dans la société occidentale* » (36). Cette réflexion souligne la nécessité d'interroger les catégories et les définitions, de l'homme et de la femme, de leur supposée « nature » et de leurs rôles respectifs, afin de repenser la société dans ses fondements pour dépasser les visions binaires et éviter les impasses.

Les luttes écoféministes s'inscrivent dans une démarche **politique** et appellent un changement de paradigme. Elles invitent à déconstruire la notion de progrès en se défaisant de l'illusion d'une économie autonome, capable de s'autoréguler, qui occulte à la fois le travail domestique et les ressources d'une nature considérée comme inerte et exploitable. Il s'agit aussi de repenser le **travail**, en tant qu'activité utile et émancipatrice.

Les écoféministes ouvrent des espaces de **contestation et de création**. Catriona Sandilands raconte par exemple les expériences de communautés rurales lesbiennes américaines dans l'Oregon : « *Il s'agissait de bonds dans l'imagination ouvrant le monde à la possibilité de vivre différemment le genre et la nature* » (3).

Plusieurs de ces révoltes menées par les femmes font émerger la figure de **la mère** qui vient troubler la séparation entre sphère publique (au sens du monde politique) et domaine privé du quotidien : « *Ces femmes définissent leurs mobilisations environnemen-*

tales comme partie intégrante de leur travail de mère » (3). Dans différents contextes, la mère émerge comme sujet politique : au Japon, régulièrement dans l'Histoire comme après la catastrophe de Fukushima, en 2011 (35), ou plus récemment, en France et en Belgique (Front de mères et Mères au front).

Il n'est pas nécessaire d'être mère, ni même femme, pour adopter une posture écoféministe, même si, historiquement, les écoféministes sont des femmes. La place des hommes dans les réunions et les actions est régulièrement discutée. La **non-mixité**, sans être systématique, est souvent défendue car elle permet aux femmes de disposer d'un cadre dans lequel elles n'ont plus à débattre des oppressions subies, dans lequel elles peuvent prendre la parole plus sereinement sans avoir à craindre, sans avoir à séduire ou se mettre en retrait. Recréer des groupes de femmes, au vue du processus historique de désolidarisation, est aussi un enjeu politique et une opportunité pour les femmes de réapprendre et d'expérimenter la solidarité féminine. A ce sujet, la militante féministe bell hooks écrit : « *L'idéologie de la suprémacie masculine incite les femmes à se croire sans valeur et à penser que le seul moyen d'en obtenir est d'interagir ou de se lier avec les hommes. On nous enseigne que les relations qu'on a avec d'autres femmes amoindrissent notre expérience plutôt que de l'enrichir* ». Elle insiste par ailleurs sur la nécessité de ne pas négliger le poids des dominations racistes au sein de groupes de militant-es (36).

Les écoféministes ont en commun le geste de « **reclaim** » qui invite à se réapproprier ce dont les femmes ont été exclues ainsi que les rôles auxquels elles ont été assignées. « *Reclaim, c'est-à-dire se réapproprier, reprendre à son compte, réhabiliter, réinventer, reconquérir ; un mot qui vient de l'écologie et signifie à l'origine reprendre une terre, l'assainir, la récupérer* » (3). « *Reclaim le principe féminin, reclaim notre connexion avec le monde naturel, avec notre nature animale, corporelle, émotionnelle, ce n'est donc pas accepter de s'enfermer dans leur définition dominante mais les libérer de leur distorsion par la « perspective capitaliste patriarcale » qui interprète la différence comme hiérarchique et l'uniformité comme un préalable à l'égalité* » (4).

Pour se défaire des dominations, les écoféministes proposent d'étendre l'éthique du « **care** » au monde, c'est-à-dire de faire une place centrale au fait de prendre soin. Cette éthique s'inscrit dans un nouveau rapport aux vivants, humains et non-humains. Un soin particulier est par ailleurs accordé aux émotions. « *Ce champ émotionnel est confié aux femmes. Soit parce qu'elles y sont confinées, soit parce qu'elles sont prêtes à s'y confronter* » (10). Les émotions sont historiquement considérées comme féminines et dévalorisées, notamment dans le domaine politique, car elles échapperaient au contrôle de la rationalité, placée du côté masculin. Emilie Hache explique que nous ne cessons de disqualifier les émotions pour privilégier la raison et que cette coupure a rendu possible un certain nombre de choix catastrophiques collectifs

et individuels (elle fait référence par exemple à la seconde guerre mondiale). « *L'Histoire venait de montrer notre extrême vulnérabilité face à l'instrumentalisation de ces émotions, notamment la peur ou la colère, par différents Etats. Or nous n'avons pas été éduqués à cette dimension-là de notre corps pensant. Il suffit de voir comment notre système scolaire a été pensé. C'est une conception purement intellectuelle. On considère que la raison s'apprend et cela pendant des années, par des milliers d'heures d'exercices, mais pas une heure n'est consacrée à la connaissance ni l'exercice de nos émotions* » (34). Pour les mouvements écoféministes, il est au contraire crucial de les prendre en compte, de prendre soin de soi, des autres et de considérer que les émotions, toutes les émotions, ont leur place et peuvent participer au changement. Joanna Macy fait l'hypothèse que, face aux désastres environnementaux, les émotions peuvent être refoulées alors qu'il est important de prendre conscience de « *notre peine pour le monde* ». « *La certitude la continuité du monde pour*

nous-mêmes et nos enfants est rompue. Cette perte peut susciter de très nombreux affects ». Elle propose alors d'« *agir avec le désespoir environnemental* » (3) et invite, lors d'ateliers collectifs (le Travail qui relie), à se connecter à soi, aux autres et au monde et d'accueillir la colère, l'angoisse et la tristesse aux côtés de la joie et de la gratitude.

L'approche sous-tendue par les écoféministes fait aussi émerger **des images et des symboles** dont celui de la **déesse**. Celle-ci fait apparaître la dimension spirituelle de nombreux mouvements. « *Toutes les écoféministes ne s'y réfèrent pas, mais ce paradigme culturel est connu de toutes* » (3). Il s'agit de renouer avec « *un monde ancien où la femme trônait au centre et non au sommet* » (15). « *Ce symbole facilite le processus de nomination et réaffirmation, reclaim, du corps féminin, de ses cycles* ». « *La signification la plus simple et la plus fondamentale du symbole de la Déesse est la reconnaissance de la légitimité du pouvoir des femmes comme pouvoir bienfaisant et indépendant* » (3). Starhawk précise qu'il n'est pas



question de considérer la Déesse comme un objet d'adoration externe qui renverrait au même système hiérarchique et oppressif que les religions patriarcales. Avec la Déesse, il est plutôt question d'attitude, de perception du vivant comme sacré. L'irruption de la

Déesse dans le discours permet de mesurer l'importance des symboles et des archétypes, leurs conséquences psychologiques et politiques. « *Les images, les symboles, les aspects sont des voies d'accès et non des définitions* » (1).

Docu

Sur les traces de la Déesse

(Donna Read ; Office National du Film du Canada ; 1990 ; 54 min)

Le documentaire commence il y a six mille ans, quand nous avons cessé de vénérer la Terre et le féminin. Il explique que, traditionnellement, les mythes de la création du monde mettaient en scène une Déesse qui renvoyait au pouvoir féminin de donner la vie et de nourrir et décrit le fonctionnement présumé de ces sociétés, qui plaçaient le féminin au centre. Le film conclut sur ces femmes qui, aujourd'hui, en plein cœur de la modernité, se tournent vers le passé pour y puiser de nouvelles perspectives d'avenir.



Film

Erin Brockovich, seule contre tous

(Steven Soderberg ; Jersey Films ; 2000 ; 131 min ; VE6258)

Inspiré d'un fait réel, le film raconte le combat d'une femme dans une affaire de pollution des eaux. Mère célibataire de trois enfants, employée aux archives d'un cabinet d'avocat, elle découvre que des maisons d'une petite ville californienne sont rachetées, les unes après les autres, par une grosse société d'énergie alors que les habitants se plaignent de maladies graves. Sur place, elle fait le lien entre les pathologies et les rejets industriels de la société dans l'eau et décide de porter l'affaire en justice.

IV – La sorcière et les écoféminismes : la convocation



« Les féministes comprirent rapidement que des centaines de milliers de femmes n'avaient pas pu être massacrées et soumises aux plus cruelles tortures sans avoir menacé la structure du pouvoir ». (17) Elles s'identifient à la figure de la sorcière qui devient rapidement le symbole de la révolte.

La figure est d'abord invitée à sortir de l'ombre par des mouvements contestataires, pacifistes et féministes, en Europe et aux Etats-Unis, à la fin des années 1960. Elle se fait remarquer lors d'une série d'évènements éparpillés. En 1968, à New-York, W.I.T.C.H. pour Women's International Terrorist Conspiracy From Hell, rassemble des femmes à chapeaux pointus, plus dans la perspective de mener des actions que dans l'idée de créer un mouvement organisé. La première action

est un sort jeté sur la Bourse de Wall Street le jour d'Halloween. La seconde, est une intervention au salon du mariage le jour de la Saint-Valentin. Les tracts déclarent que « *Le mariage est une institution déshumanisante : On dit aux femmes dès leur enfance que leur seul vrai but dans la vie est de jouer le rôle de femme et de mère pour leurs héritiers mâles... La cérémonie du mariage est le rituel symbolique de notre passage de la propriété du père à celle du mari.* » En Italie, dans les années 1970, des femmes menacent « *Tremate, le streghe son tornate* » (Tremblez, les sorcières sont de retour). En France, Xavière Gauthier, philosophe et chercheuse au CNRS, lance le magazine « *Sorcières, les femmes vivent* » et publie de 1975 à 1982, des articles mêlant féminisme, art et politique. Les apports amé-

ricains, dont le travail de Starhawk, sorcière, activiste et écrivaine néopaïenne américaine, sont rendus accessibles par les Editions Cambourakis et sa collection Sorcières et ce, depuis 2014. « Witch Bloc Paris », des sorcières, féministes, radicales et en colère, naît en 2017, lors d'une manifestation contre la loi travail. Des pancartes arborent alors : « *Macron au chaudron* » ; « *Macron au bûcher* » (20). Lors d'une manifestation, un slogan fort apparaît pour ne jamais disparaître : « *Nous sommes les petites filles des sorcières que vous n'avez pas pu brûler* ».



La figure de la sorcière est **convoquée**, tirée d'une image du passé et d'un imaginaire fait de puissance, de persécution, de marginalité et de magie. Elle s'hybride aux besoins, au contexte, aux luttes des personnes qui l'invitent, s'identifient à elle ou s'en sentent héritières. Au contact du présent, la figure se diffracte en diverses versions. Protéiforme, elle n'est souvent qu'une partie d'une identité

multiple. Quelques points permettent tout de même de faire lien ou de rapprocher les différentes sorcières modernes.

Nous avons besoin aujourd'hui d'autres récits que celui de la conquête, de la domination et du héros solitaire qui domine et extermine. Bruno Latour parlerait de devenir terrestre, d'autres défendent un redevenir indigène. A ce sujet Emilie Hache explique « *Ce devenir indigène, ce n'est pas singer les rituels des Indiens américains, au risque d'une énième appropriation culturelle, c'est inventer nos propres manières terrestres d'habiter, nos propres formes ritualisées de connexion avec le monde vivant, nos propres chants, avec une immense humilité et une immense bienveillance devant nos maladresses à sortir de cette vieille culture moderne qui ne convient plus à personne* » (34). Pour en finir avec la culture de la mise à distance et des ruptures, il faut « *adopter une nouvelle posture, se rendre plus sensible, redonner du corps, se rendre disponible pour entendre ce que le monde nous dit, se laisser toucher et développer un art de l'observation, retrouver des liens et des relations de compagnonnage. Ce rapport au monde plus sensible et plus incorporé est celui des sorcières* » (13).

La sorcière est **disruptive**. Dans les histoires, elle oppose une épreuve, pose une énigme, révèle une brèche vers un autre monde, ou encore, développe une autre perception. Quand on la croise, c'est qu'on a quitté le droit chemin, qu'on s'est enfoncé dans la forêt obscure. Elle **désigne aussi le cadre**, la structure dont il faut se libérer. La figure historique demande de relire l'Histoire et

la représentation du cinéma interroge le dispositif cinématographique. La sorcière incite, exige même, de regarder à nouveau, de regarder de plus près, de regarder de travers. Elle participe ainsi à l'enrichissement des possibles en poussant à sortir des cadres, à visiter les marges, en osant le hors-normes, à quitter les sentiers battus. Cette figure convoquée vient aujourd'hui troubler le fil du récit. De son appel à regarder le passé, le présent et le futur, naît une furieuse envie de se réappropriier le sens, le corps, la vie, le monde. Pour Odile Chabrilac, ce mot « sorcière » est un détonateur. « *Il porte en lui des siècles de terreur. Il est riche d'aspérités, de subversion. Il contient de l'inconfort et des difficultés* » (21).

Quand Odile Chabrilac écrit *Sortir des Bois*, elle évoque la perspective de l'effondrement et écrit que la sorcière aide à sortir du déni. « *Il y a une histoire de courage là-dedans. Oser faire face à ce qui est* » (21). La sorcière permet de **nommer**. « *Nommer la peur, nommer ce qui rend impuissant puis nommer ce qui rend puissant est un acte de magie et un acte politique* » (1). Starhawk attache une grande importance aux **récits** qui structurent le monde moderne, à la nécessité de les nommer et d'en inventer d'autres. « *On pourrait juger cet acte de vision un peu court, sans contrainte, c'est-à-dire aussi sans effet, mais ce serait passer à côté de la difficulté de fabuler d'autres rêves aussi intensément désirables que ceux nourris par cette idée insensée de progrès, comme celle d'inventer d'autres rêves aussi puissants que la puissance de nos rêves de conquêtes. Après tout,*



si nous connaissons aujourd'hui cette crise climatique c'est peut-être que nous rêvons encore à ces rêves-là » (1). Pour Isabelle Stengers, « *Il ne s'agit nullement de se tourner vers ces activistes sorcières et leurs rituels comme vers un dernier refuge désespéré mais, au contraire, comme vers des personnes qui ont réussi ensemble à inventer des façons de ne pas se laisser détruire et à fabriquer de l'espoir au bord du gouffre* » (1). Pour Mona Chollet, la sorcière est celle qui « *parvient à trouver des réserves d'espoir au cœur du désespoir* » (12). Enfin, pour Clarissa Pinkola Estes, qui a travaillé sur l'archétype de la femme sauvage dans le conte, les histoires soignent. « *Elles contiennent les remèdes pour régénérer les pulsions psychiques perdues* » (27). Ces nouveaux imaginaires, insufflés par la convocation de la sorcière, permettent donc de nommer, de sortir des cadres et d'inventer d'autres récits. Ils permettent de tisser ou resserrer des liens et défaire la trame du monde moderne faite de ce que Starhawk appelle la culture de la mise à distance. « *La culture de la mise à distance enseigne aux hommes à nier la peur, et aux femmes à se laisser contrôler par elle. Mais si nous apprenons à res-*

sentir notre peur sans la laisser nous arrêter, la peur peut devenir une alliée, un signe qui nous dit que quelque chose que nous avons rencontré peut être transformé » (1). Starhawk invite à (re)trouver « **le pouvoir-du-dedans** » qui n'est pas celui de la domination mais « *celui que nous devinons dans une graine, dans la croissance d'un enfant, que nous éprouvons en écrivant, en tissant, en travaillant, en créant, en choisissant* » (1). « *Nos paysages intimes sont ceux des récits de la mise à distance et sont peuplés de créatures qui dominent ou doivent être dominées. Pour nous libérer, pour retrouver le pouvoir du dedans, le pouvoir de sentir, de guérir, d'aimer, de créer, de donner forme à notre avenir, de changer nos structures sociales, nous pouvons avoir à nous battre contre nos propres formes de pensée* ». Elle pose donc la question « Comment donnons-nous forme à une société fondée sur le principe du pouvoir-du-dedans ? » (1).

La sorcière, enracinée dans l'obscur, mais également tournée vers la lumière, telle un végétal, invite aussi à **se défaire des catégories et des oppositions**. Dans notre culture, la lumière est idéalisée et l'obscurité disqualifiée. Cette opposition renforce la dichotomie entre esprit et corps, entre mâle et femelle, entre culture et nature, les premiers, toujours placés dans la lumière, tandis que les seconds, sont plongés dans l'obscurité. La division se meut en hiérarchie entre le haut (en haut, hors, loin de ce monde, loin de cette terre, hors du corps, spirituel, bon) et le bas (vil, brutal, physique, terreux, animal, mauvais). Starhawk met en garde : « *Faites*

attention aux organisations qui proclament se dévouer à la lumière sans étreindre l'obscur, sans l'honorer ; car, quand ils idéalisent la moitié du monde, c'est qu'ils dévaluent le reste » (1).

La sorcière est une figure du **lien**. Elle tisse. Elle relie le haut et le bas, la tête, le cœur et les mains, les vivants entre eux, le passé au présent, les récits à la réalité matérielle. La sorcière prend des distances avec le monde inerte et mécanique de René Descartes. « *Elle nous parle plutôt d'un monde où chaque mystère élucidé en fait surgir d'autres et où, selon toute vraisemblance, cette quête n'aura jamais de fin ; d'un monde où les objets ne sont pas séparés mais enchevêtrés les uns aux autres ; où l'on a d'ailleurs affaire plutôt à des flux d'énergie, à des processus, qu'à des objets à l'identité stable ; où la présence de de l'observateur influe sur le déroulement de l'expérience...* » (3). Historiquement, la symbolique du fil et des nœuds occupe d'ailleurs une place importante en sorcellerie. La sorcière lie, attache, entrave, libère. Elle noue et dénoue. Faisant lien, elle ne fait pas que réunir des objets isolés et opposés, elle ouvre sur des espaces et fabrique des mondes.

Le sacré retrouve une place dans les récits de la sorcière. Ceux-ci œuvrent à **réanchanter le monde**. Certaines sorcières parlent de **magie**, qui est une perception du monde pour Odile Chabrilac. « *S'ouvrir au monde de la magie, c'est considérer que tout ce qui existe possède une énergie dont on peut faire usage. C'est aussi considérer qu'un être humain existe au-delà de son corps physique* ». Pour elle, la magie est un art et un combat. « *Elle doit se*

mettre au service de la transformation de soi et du monde » (21).

Dans ce processus de transformation de soi et du monde, le **rituel** tient une place importante. Il consiste en une mise en scène destinée à transmettre une intention. « *C'est le moment où notre énergie et notre volonté aiguisée s'unissent dans une certaine direction* » (21). Sa fonction est de mettre en scène un symbole. D'autres le définissent comme un cadre. Non pas que toutes les sorcières « croient » en la magie. Il s'agit plutôt de concevoir les éléments d'un rituel comme un soutien à l'expression, à la visualisation, à la fédération et à la résistance. Starhawk, connue pour son travail de lien entre politique et spirituel, propose une série d'outils destinés à ritualiser et faciliter de travail en groupe, à déterminer les rôles dans un collectif et à comprendre les cycles de transformation (1). Le **cercle**, par exemple, permet l'égalité entre les participants. « *Dans un cercle, le visage de chaque personne peut être vu, la voix de chaque personne peut être entendue et appréciée. Tous les points du cercle sont équidistants de son centre ; c'est sa définition et sa fonction : distribuer l'énergie de manière égale* » (1). Le cercle se différencie donc de la verticalité et de la hiérarchie.

Avec les rituels, le pouvoir-du-dedans, l'attention accordée aux émotions, ce sont de nouvelles pratiques militantes qui émergent, à l'image des formes proposées par Starhawk et qui s'ajoutent ou s'hybrident aux grèves, manifestations, actions directes, etc. En politique, il est désormais possible d'avoir

recours à la poésie, la peinture, l'incantation ou d'autres pratiques visant à stimuler l'imaginaire et retrouver de la puissance.

La sorcière agit aussi à un niveau plus individuel, plus intime. « *Se nommer « sorcière », c'est tout à la fois « s'identifier aux victimes qu'ont faites de tout temps la misogynie et la persécution religieuse (...) et rendre aux femmes le droit d'être fortes, puissantes, et même dangereuses* » (1). Isabelle Sorente est invitée par la sorcière à interroger sa propre histoire et son **identité** : « *Elle veut que j'y redescende, car c'est une histoire qui descend* » ... « *La sorcière est une façon de se poser la question « qui suis-je ? »* ». La sorcière peut donc soutenir et inspirer une démarche d'émancipation, de reconstruction. « *Les sorcières aspirent à la réconciliation (avec les parts blessées de nous-mêmes et les hommes que nous aimons* » (2). Clarrisa Pinkola Estès, avec son analyse du conte de Baba Yaga, montre comment la sorcière est celle qui pousse à abandonner « l'hyper-normalité » développé par la jeune Vassilissa. L'hyper-normalité est ce qu'elle appelle le complexe de la « *toute gentille* ». « *Beaucoup de femmes guérissent de leur complexe « toute gentille » qui les faisait réagir avec une extrême douceur quels que fussent leurs sentiments et la personne qui les agressait* » (27). Avec le réalisateur Alejandro Jodowrosky, la magie libère. Elle prend la forme d'actes **cathartiques** et théâtraux liés à l'histoire de chacun et destinés à conjurer des traumatismes. Dans son manuel de psychomagie, il explique utiliser la tradition chamannique des guérisseurs du Mexique, sans superstition, pour s'adresser



directement à l'inconscient et libérer l'individu des cages de la famille et de la culture. La figure de la sorcière permet de se réappropriar l'Histoire, son histoire, les récits, son récit.

Docu



Starhawk, entretien

[Camille Ducellier ; Le Fronde ; 2017, 12 min]

Starhawk, auteure, activiste et sorcière américaine raconte son travail sur l'imagerie et les concepts de la sorcière depuis les années 1970 : sa première rencontre avec les sorcières ; la formation de son premier groupe « Reclaim » dans une démarche de conciliation entre activisme et aspirations spirituelles ; sa réflexion sur le pouvoir ; etc. Elle revient aussi sur l'Histoire et pense le rôle que peuvent jouer les sorcières modernes dans la transformation du monde.

Sorcière Wicca

[Camille Ducellier ; 2016 ; 9 min]

La caméra filme une réunion d'un groupe de sorcière-s wicca : distribution des points cardinaux, relecture des rituels, etc. S'il est clairement question de magie, les méthodes de préparation paraissent triviales, sentiment de décalage.

Sorcières, mes sœurs

(Camille Ducellier ; Le Fresnoy ; 2010 ; 30 min ; TD9362)

Dans ce film, Camille Ducellier rassemble cinq portraits particuliers. Il s'agit ici d'un regard curieux et délicat qui donne à comprendre la variété des sorcières aujourd'hui, notamment au travers des pratiques et des gestes qui permettent de se réapproprier l'identité, le corps, la sexualité, ou encore la spiritualité.



Sorcières, la vie !

(Monique Mbeka Phoba ; Karaba productions, Néon Rouge, Lagunimage, YLE, RTBF - Radio Télévision Belge Francophone, 2004 ; 52 min)

Après la mort de son père, Monique Phoba, installée au Bénin, opère un retour à ses origines congolaises, à travers un vieux compagnon de son père, juge coutumier de plusieurs villages mais vivant à Kinshasa. Elle partage avec lui une même histoire « arrimée au passé et ouverte au futur », ancrée dans la tradition et influencée par l'Occident. Le film fait ainsi constant va et vient entre le désir de comprendre de la réalisatrice et des comportements locaux emprunts de croyances qui lui apparaissent très décalées. Très vite, la place de l'irrationnel s'avère centrale et la sorcellerie le nœud.



Sorcière Queer, portrait d'un monstre à deux-têtes

(Camille Ducellier ; 2016 ; 12 min)

Un couple prépare ses bagages, fugace appréhension de détonner... Il y a quelque chose de commun à tout le monde et en même temps quelque chose de radicalement en marge dans ces préparatifs. « Nous portons avec nous la destruction de l'homme et de la femme, de la famille hétérosexuelle » écrit le couple. « Nous œuvrons à la fin de votre monde ». Au bord de l'eau, avec douceur, poésie et profondeur, iels interrogent le mystère et le secret, le genre dans les différentes sphères, privées, familiales, sociales.

Haccourt, pays des macrales

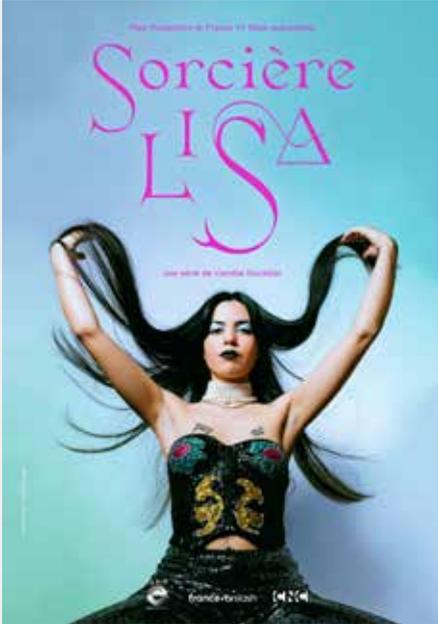
(Alexandre Keresztessy ; 1972 ; 55 min)

Lors de ce reportage tourné en Wallonie, les habitants de la région de Haccourt racontent leur relation et leur perception de la macrale locale [archive de la Sonuma].

Web série documentaire Sorcière Lisa

[Camille Ducellier ; Slash ; 2021 ; 8 x 8 min]

Lisa est une mauvaise femme d'aujourd'hui : strip-teaseuse, sorcière et sirène. Avec douceur et radicalité, elle se raconte, dans ses différents aspects qui révèlent à nos yeux la complexité et la richesse d'une féminité toujours à réinventer.



Sorcières camarades

[Danielle Jaeggi ; 1971 ; 2 x 10 min]

« Un film sur les femmes. Un film par des femmes. Un film pour les femmes. Avec une caméra d'homme. Un jour des femmes verront ces images de notre triste survie et se demanderont comment nous avons pu la supporter. » Réalisé en 1971 par Danielle Jaeggi, réalisatrice pionnière du cinéma d'essai féministe français, Sorcières-camarades est un manifeste qui appelle les femmes à retrouver du pouvoir sur le regard qu'elles portent sur elles-mêmes, sur leur corps, leur sexualité, sur le rôle qu'on leur assigne. La sorcière est ici présente comme un espoir d'émancipation et trouve un prolongement dans une pratique expérimentale du cinéma documentaire.

V – La sorcière au cinéma : les mots de la formule



Au moment de la chasse aux sorcières, il n'y a pas d'imagerie spécifique de la femme-sorcière. Sans physique ni costume particuliers, la sorcière est surtout caractérisée par quelques attributs dont le balai, un animal de compagnie ou l'évocation d'une allégeance au diable. La première illustration de sorcière apparaît dans *Le champion des Dames*, un manuscrit enluminé de 1440. Une femme y enfourche simplement un balai. Pendant longtemps, ce qui fait la sorcière réside avant tout dans son comportement dérangeant et/ou dans le fait de vieillir. La représentation imagée arrive plus tard, à partir du XVI^e siècle, avec le conte, la littérature et l'art. Le long nez et le chapeau pointu font alors leur apparition, liés dans leur emprunt aux persécutions antisémites. Le port du chapeau



pointu était par exemple déjà imposé aux Juifs (le *pileus cornutus*) de 1250 à 1750 dans les régions germanophones du Saint-Empire romain (28).

Au cinéma, la première apparition significative de la sorcière est celle dessinée dans **Blanche neige et les sept nains** en 1937 : dos vouté, regard glaçant, nez crochu, doigts squelettiques, c'est une vieille femme

maléfique, dissimulée sous une cape noire et forme métamorphosée de la belle reine, narcissique et malveillante qui refuse de vieillir. Elle est la première « méchante » des studios Disney et propose un stéréotype qui impressionne l’imaginaire de nombreux spectateurs mais aussi de réalisateurs. Peu après, **Le Magicien d’Oz** en 1939 confirme et fixe les attributs : balai, nez crochu, visage grimaçant, chapeau pointu et visage vert. La couleur verte devient la marque du surnaturel. On la retrouve, associée à la sorcière dans **Stardust, le mystère de l’étoile, Le Monde de Narnia, Taram et le chaudron magique, Les Aventures du prince Ahmed, Hocus Pocus, L’Etrange pouvoir de Norman, La Belle au bois dormant, Opération peur, L’Adorable voisine, Maléfique, La Sorcière des Caraïbes**, etc. Un nuage de fumée, un feu ou un halo verts accompagnent le surgissement du personnage ou l’expression de sa magie. Le vert, opposé au rouge, est la couleur la plus éloignée de la couleur de la peau. C’est la raison pour laquelle, dans les effets numériques modernes, les scènes sont filmées sur fond vert quand le décor



doit être numériquement ajouté. Ainsi, il se trouve et ce n’est peut-être pas un hasard, que la couleur de la sorcière est celle qui est la plus éloignée d’un visage humain, tout du moins en bonne santé. Car, depuis bien longtemps avant les effets numériques, le vert est associé à la maladie. La maladie, la mort et l’étrangeté escortent donc la sorcière. Ce personnage est devenu tellement caricatural que certains s’en étonnent, comme la petite fille de **L’Etrange pouvoir de Norman** : « *Pourquoi la sorcière est-elle toujours une vieille bique ? Ça ne me paraît pas historiquement juste* ». Pour répondre à cette petite fille, voici une analyse des motifs récurrents employés au cinéma pour caractériser la sorcière, interprétés en regard des événements historiques.



Portait de la sorcière au cinéma, quelques motifs récurrents

Les trois sœurs

Macbeth débute dans un chaudron où sont jetés les éléments qui tissent le destin tragique du héros. Pour Orson Welles, le réalisateur, les sorcières ne prédisent pas l'avenir, elles le fabriquent et elles le font à trois, trois sœurs. Trois sœurs encore dans **Stardust, le mystère de l'étoile, Le Choc des Titans, Taram et le chaudron magique**, la série **Charmed**, etc. Dans la trilogie de Dario Argento (**Suspiria, La Troisième mère, Inferno**), la sorcière renvoie à une image matricielle scindée en trois sœurs à l'origine de la sorcellerie (*mater tenebrarum, mater lachrymarum et mater suspirorum*). La triangulation de leurs demeures respectives conçues par un alchimiste (Fribourg, New York et Rome), confère aux sœurs leur puissance, elles qui rêvent de renverser le monde. Le trio peut aussi être formé par trois amies comme dans **Les Seigneurs de Salem** où trois gentilles voisines révèlent peu à peu leur identité maléfique. Quand elles sont trois, les sorcières sont identiques et rien ne les distingue (**Le Choc des Titans**), ou bien elles se complètent pour représenter l'ensemble des femmes, s'additionnent pour former une sorte de totalité : une blonde, une brune et une rousse dans **Les Sorcières d'Eastwick et Hocus Pocus** ; une mère, une jeune fille

et une vieille femme aveugle dans **Macbeth** de Roman Polanski et trois personnalités différenciées de manière un peu caricaturale dans la série **Charmed** : une mère au foyer sérieuse et appliquée ; une jeune femme un peu naïve et la plus âgée, protectrice et puissante. Réunies, elles mobilisent « *le pouvoir*



des trois ». Yim Pil-Sung réinvente quant à lui le trio dans **Hansel et Gretel**, avec une figure de sorcière incarnée par trois orphelins échappés d'un établissement où ils subis-



saient des mauvais traitements. Ce sont eux qui possèdent la maison dans laquelle ils attirent des adultes dans l'espoir de trouver de bons parents.

On retrouve dans la triade l'écho des Parques, figures mythologiques romaines détentrices de la destinée humaine. L'une des sœurs tisse le fil du destin, la seconde l'enroule sur le fuseau, la dernière le coupe. Le trio existe, par ailleurs, dans de nombreux autres récits mythologiques anciens. Ils signifient l'unité, l'éternité, les cycles ou la fertilité en fonction des époques et des cultures. Dans le conte, le trio apparaît régulièrement (Blanche neige, Baba Yaga, Incarnat blanc et noir, etc.), souvent à travers l'utilisation de trois couleurs : le rouge, le blanc et le noir. Ces trois couleurs renvoient au cycle vie/mort et aux trois couleurs du Grand Œuvre dans les processus alchimiques conduisant à la pierre philosophale.

L'effrayante et repoussante sorcière

Une vieille femme annonce sa présence en tapant ses longs ongles, sales et grisâtres, sur le bureau d'une jeune banquière. La caméra remonte jusqu'au visage pour dévoiler un œil morne, visiblement tourné vers une autre dimension. Dans une toux grasse, elle expulse un mucus orange épais avant d'ôter son dentier gluant pour avaler grossièrement des bonbons. La sorcière de **Jusqu'en enfer** est écœurante autant qu'effrayante. Cette représentation, qui se décline à l'infini au cinéma, fait échos à une représentation repoussante de la vieillesse formalisée de manière explicite au moment de la chasse aux sorcières. Depuis, les femmes âgées éveillent peur et dégoût et le cinéma alimente cette représentation. « *Le corps féminin vieillissant agit aussi comme un rappel du fait que les femmes ont un soi qui n'existe pas que pour les autres* » (12). Ce qui est aussi une manière de déranger un système fondé sur l'explo-

tation du corps des femmes. L'histoire de la sorcière est « la plus effrayante » de toutes dans *Big Fish*, au point qu'une mère ne souhaite pas qu'elle soit racontée à son fils avant de dormir.



Le corps de la sorcière est donc souvent celui d'une vieille femme, décharnée, aux longs doigts squelettiques, évoquant la vieillesse ou la mort. Les cheveux blancs participent à la mise en scène (**Big Fish**, **Le Choc des Titans**, **Macbeth**, **Dark Crystal**, etc.). A eux seuls, ils peuvent révéler la sorcière. Dans la série **Broad City (saison 4)**, en découvrant un cheveu blanc dans la chevelure de son amie, une jeune fille s'écrie : « *Tu deviens une sorcière ! Une sorcière trop stylée et puissante ! Tu es magique !* ». Les sorcières ont donc généralement des cheveux blancs qui peuvent aussi être mal coiffés, quand elles sont, non seulement âgées, mais aussi sales et négligées.



Une autre manière d'associer la sorcière à la mort, c'est de la plonger dans la nuit et l'obscurité. La nuit incite au sommeil, domaine du rêve et de l'inconscient, de potentielles sources d'inquiétudes et de mystères. Pour François Terrasson, la nature « *c'est ce qui ne dépend pas de notre volonté. La nuit, que nous n'avons pas le pouvoir de décider, la Nuit force de la Nature, fait, tout comme le désert, perdre les repères du petit humain qui s'aventure dans ses profondeurs* » (31). Dans cette analogie, ce qui noue ensemble la sorcière, la nuit, la nature et l'inconscient, c'est la perte de repères et de contrôle. La mort est aussi parfois associée à l'hiver. Dans **Le Monde de Narnia**, la sorcière blanche, maléfique et avide de pouvoir, habillée d'épais tissus blancs, instaure ainsi une impitoyable dictature et plonge le royaume dans un hiver éternel. La sorcière, sous de multiples formes, est clairement associée à l'obscur et à ses inquiétudes.

Les potions fabriquées dans le chaudron sont, tout comme l'apparence de la sorcière, elles aussi répugnantes (**Macbeth**, **Hocus Pocus**, etc.). La sorcière est au contact du vivant, elle touche, plonge ses doigts dans les corps. Cette cuisine et cette proximité avec la matière et les processus heurte la culture





du monde moderne qui place à distance la nature, les viscères, l'intérieur, la mort, le pourri, etc.

La sorcière jalouse et sans enfant

Lors de la chasse aux sorcières, le fait d'avoir perdu un enfant est un motif d'accusation comme le rappelle **Ophélie** : « *Je passe pour une sorcière car j'ai perdu mon enfant* ». Aussi, au cinéma, en échos à la représentation historique, la sorcière n'a-t-elle en général pas d'enfant, souvent parce qu'elle est âgée, parfois parce qu'elle ne peut en avoir. Dans la série **The Witcher**, la jeune Yennefer doit ainsi sacrifier son utérus afin d'accéder à son plein potentiel et améliorer son apparence physique (elle est bossue). Puisqu'incapable d'enfanter, la sorcière n'aime pas les enfants. Du dérangement à la haine, au cinéma, il n'y

a qu'un plan. Les sorcières sont ainsi souvent gourmandes d'enfants qu'elles jettent volontiers dans leur chaudron ou dont elle vole la vitalité (**Taram et le chaudron magique, Hocus Pocus, Willow**, etc.). L'une d'elles crache même au visage d'un nouveau-né prêt à être sacrifié dans **Les Seigneurs de Salem**. Cette haine des enfants est très présente dans les films destinés au jeune public à qui l'on enseigne la peur de la sorcière et de la vieille femme dès le plus jeune âge.

Des jeunes femmes sont par ailleurs généralement offertes en sacrifice (**Stardust, le mystère de l'étoile, Blanche neige et le chasseur, Blanche neige et les sept nains**, etc.). Une sorcière apparaît dans la saga **Buffy contre les vampires** dès le deuxième épisode : une mère vole le corps de sa fille afin de revivre ses plus belles années au sein d'une équipe de cheerleaders. Dans **The Witches**, une sorcière utilise un ancien couteau de sacrifice mexicain et un livre allemand du XIV^e siècle rédigé en latin. Elle dit avoir étudié la sorcellerie comme une science afin d'accéder à une seconde vie et obtenir « *une peau dans laquelle danser* ». Elle convoite le corps d'une jeune fille du village telle une enveloppe dans laquelle glisser son esprit. Dans **American Horror Story : Coven**, la « suprême » est menacée par l'apparition d'une nouvelle jeune sorcière. « *Quand une nouvelle suprême apparaît, la vieille se fane* ». Le cinéma met ainsi volontiers en scène la concurrence entre générations de femmes, voire entre mère et fille. Les jeunes filles sont menacées par les vieilles femmes à qui l'on



reproche de vieillir et qui ne peuvent donc s'y résoudre.

La compétition est de mise entre femmes d'une manière générale. Dans **The Neon Demon**, de jeunes et belles modèles s'observent, se jalourent et s'entretuent pour obtenir le podium et l'œil du photographe. Cette menace que représente la femme pour les autres, trouve son origine dans la chasse aux sorcières, lorsque les femmes étaient invitées à en dénoncer ses connaissances pour avoir la vie sauve, quand les rassem-



blements de femmes étaient interdits et que des communautés de femmes ont été massacrées comme les béguines (avant même les sorcières).

La séductrice et dangereuse sorcière

Une sorcière laide et âgée dissimule quelques fois ses traits sous l'apparence d'une forme jeune et séduisante comme dans **Les Frères Grimm** ou la série **Game of Thrones** avec la sorcière rouge. La laideur extérieure, reflet de la monstruosité intérieure, est parfois révélée par le miroir comme dans **Shining**. Celui-ci occupe au cinéma un rôle souvent important pour les personnages féminins. Il révèle les limites de leur liberté et le manque de perspectives comme dans **Season of the Witch** où des miroirs renvoient à la femme qui s'observe une image morcelée d'elle-même. Le

miroir rappelle aussi aux femmes la menace que représente le vieillissement. C'est lui qui pousse la reine à vouloir la mort de sa belle-fille dans les différentes adaptations du conte **Blanche neige**. Dans la version de Tarsem Singh (**Mirror, Mirror**), il ouvre sur un autre monde qui permet à la reine de dialoguer avec son reflet. Le dialogue intérieur fait surtout surgir les peurs dont celle de vieillir. Même propos dans **Blanche neige et le chasseur** où le miroir prend la forme et la voix d'une entité masculine.



Il existe aussi au cinéma des sorcières séduisantes se constituant en antagonistes des veilles femmes laides. La laideur et la beauté, deux facettes d'un même personnage, l'une pouvant cacher l'autre. Le procédé, loin d'opérer un rééquilibrage, n'ayant recours qu'aux extrêmes, ne fait que réduire la sorcière à un corps. Celui-ci demeurant objet de persécution ou de désir.

La sorcière suscite donc autant de répulsion que d'attraction. Si le cinéma produit de



nombreuses sorcières repoussantes, il ne se prive pas non plus d'érotiser la figure comme dans **Baba Yaga** et **The Love Witch**. Ce caractère érotique prend racine dans l'histoire. A l'époque de la chasse aux sorcières, *Le marteau des sorcières* plonge la sorcière dans un univers lubrique et dangereux. La sexualité des accusées est définie comme débridée, malsaine et périlleuse pour les hommes. Elle serait aussi particulièrement déchainée lors des sabbats, une invention de l'Inquisition. « Si les procès ont été en grande partie civils, ce sont les démonologues de l'église qui ont créé le mythe de la sorcière et du sabbat » (20). Au cinéma, les hommes ont en général à craindre la sexualité et le désir des sorcières. Ainsi, l'une des trois sorcières de **Taram et le chaudron magique**, ronde et dévorante, cherche un mari tandis qu'une autre, revenue à la vie dans **The Witch Returns To Life**, sème le trouble au sein d'un petit groupe d'hommes et menace la stabilité d'un couple. **The Love Witch** fait de la quête amoureuse le motif du film. Une jeune et belle sorcière fabrique des potions afin de séduire les hommes dont elle espère à chaque fois un amour idéalisé. Malheureusement, les potions confrontent les hommes à des émotions qu'ils ne peuvent supporter. Ils deviennent fragiles, ébranlés, dépendants, jaloux et lassent la jeune femme, quand ils ne meurent pas. Les hommes sont

donc détruits par le désir de la sorcière surtout s'ils ne rendent pas l'amour témoigné. Ainsi, dans **Dark Shadows**, une sorcière éconduite fait enterrer un homme après l'avoir transformé en vampire et tué son aimée, le condamnant ainsi à la souffrance éternelle. Si le désir féminin n'est pas dangereux, il est considéré comme, au minimum, compliqué. **Antichrist** mêle le thème de la sexualité féminine au conflit psychologique pour une mère qui vient de perdre son enfant. Quand elle perd pied, elle s'accroche à la



figure de la sorcière qui lui semble tout expliquer : Il est possible que le fait d'être mère ait toujours été difficile pour elle, qu'elle ait déjà voulu nuire à son enfant comme si elle devait choisir entre son désir de femme et son rôle de mère. C'est d'ailleurs au cours d'un moment d'intimité avec son mari que l'enfant décède accidentellement, par négligence selon elle. La sexualité des sorcières, celle des femmes, est dépeinte au cinéma comme énigmatique et dangereuse, ainsi que le faisaient les autorités au moment de la chasse aux sorcières.

A cette époque, la sexualité est redéfinie comme devant avant tout servir la procréa-



tion. Toutes les pratiques ne servant pas cet objectif sont proscrites et diabolisées. Le corps masculin devient un outil de travail, celui de la femme un outil de reproduction. Ce n'est donc pas que d'une définition du corps de la sorcière dont nous héritons mais d'une définition genrée des corps en général. « *Le problème n'est pas qu'une femme puisse envisagée comme un objet sexuel, le problème est qu'elle existe socialement comme un objet sexuel, qu'elle est réduite à cela et qu'elle ne puisse jamais affirmer pleinement sa dimension de sujet* » explique Mona Chollet (12).

Pour séduire ou arriver à ses fins, la sorcière peut recourir aux sorts, aussi parfois qualifiés de charmes. « Etre sous le charme » renvoie à la fois à l'idée d'être séduit mais aussi à l'idée d'être manipulé. C'est l'ambiguïté mise en scène par Marco Bellocchio dans **La Sorcière**. La jeune femme est-elle étrange et séduisante, peut-être folle, ou est-elle sor-



cière manipulatrice ? Il y a quelque chose de l'ordre de la possession dans la séduction féminine.

Au cours des sabbats, quel que soit leur âge, les sorcières dansent, nues de préférence (**La Neuvième porte**, **The Undead**, **La Chasse aux sorcières**, etc.). La nudité peut être un acte de libération, un moyen de libérer les corps cachés, fatigués de grossesses, contraints par le travail et entravés par les vêtements. Dans **Les Seigneurs de Salem**, la meneuse enjoint ses sœurs à se déshabiller : « *Défaites-vous de vos fausses apparences* ». Le rituel, bien qu'outrancier et théâtral autant qu'inutile, est considéré comme nécessaire



car défouloire dans **The Witches**. Ce même caractère cathartique des rituels est repris dans **La Chasse aux sorcières** lorsque des jeunes filles jouent à la magie et imaginent jeter des sorts de séduction en dansant alors que l'atmosphère, pieuse et suspicieuse, est étouffante pour elles. La danse et les fêtes sont des actes de libération et de résistance. La nudité peut autant exprimer la liberté que l'asservissement au statut d'objet désirable.

Le chaudron et le balai

Certains objets associés à l'imaginaire de la sorcière sont très présents au cinéma comme le chaudron et le balai : deux objets de la maison qui dissimulent leur puissance par un usage trivial et féminin, insaisissable par le regard masculin matérialiste et absent de la maison. Il est possible de trouver dans ce motif un détournement d'objet participant à l'émancipation de la sorcière, une sorte de « reclaim » mais le chaudron comme le balai sont par ailleurs présents dans de nombreux mythes anciens.





Le chaudron est par exemple déjà utilisé dans les *Métamorphoses* d'Ovide : Médée procède à un sort de rajeunissement pour se venger. Il permet la transformation et peut être associé au ventre, à la naissance, à la fécondité, à l'abondance, à la trinité, au sacrifice ou à la régénération. C'est aussi un récipient dans lequel la sorcière brasse et touille, appelant ainsi l'énergie du cercle et de la spirale.

Dans de nombreuses légendes, le balai, taillé dans du bois, permet de voyager entre les mondes. Au cinéma, les sorcières l'utilisent d'ailleurs simplement pour se déplacer (**Ma Femme est une sorcière**, **La Sorcière dans les airs**, **Hocus Pocus**, **L'Apprentie sorcière**, etc.). Dans les mythologies, le balai peut aussi être un outil défensif qui met à distance. Syn, l'une des douze suivantes de la déesse scandinave Frigg, veille sur l'entrée des maisons et des espaces psychiques. Elle donne par-là la force de dire non. Miranda Gray associe d'ailleurs la phase des menstruations du cycle féminin à la figure de la sorcière. Les humeurs, alors exacerbées chez la femme, lui permettraient

de mettre évidence ce qui dérange, ce qui ne sonne pas juste, de faire le tri. Le balai fait aussi l'objet d'une interprétation érotisée comme si les sorcières cherchaient avec lui à combler un manque de puissance provoqué par l'absence de pénis ou étaient excitées par leur contact comme dans **Les Sorcières de Zugarramurdi**. Les sorcières n'ont par ailleurs pas toujours besoin d'un balai pour voler. Dans le camp de **Je ne suis pas une sorcière**, les femmes sont attachées à un grand poteau par de longs rubans afin qu'elles ne s'échappent pas. Les sorcières et ce, dès le Moyen-Age, peuvent aussi voler sur le dos de différents animaux. Au cinéma, le balai reste toutefois le moyen le plus efficace de s'envoler. Et par là, de s'affranchir des lois physiques qui contraignent les humains, d'accéder à une autre dimension du monde et de se libérer des limites à la libre circulation imposées par la société patriarcale.



La formule et la voix

L'étymologie latine du mot sorcière serait *sortiarus*, le jeteur de sort. Le sort caractérise donc la sorcière depuis l'origine. Les

formules sont souvent consignées dans un livre comme dans les séries **Charmed** avec le livre des ombres ou **Buffy contre les vampires**. Ce qui, d'un point de vue historique, est tout à fait improbable, en raison de l'origine rurale et modeste des guérisseuses qui ne savaient pas lire comme l'illustre **Le Moine et la Sorcière**.



La puissance du sort jeté est mise en scène dans **Maléfique**. La sorcière elle-même ne peut révoquer le sort jeté, elle ne peut que s'y plier, comme les autres. Une sorcière explique même, dans **Les Seigneurs de Salem**, que le sort est plus déterminant que la destinée. Les formules sont puissantes mais souvent mystérieuses. Dans **Big Fish**, le héros ne comprend pas leur sens. Face à la sorcière, il marque un temps d'arrêt, sourit puis se tourne pour prendre finalement la route, amusé par ces paroles sibyllines. Même incompréhension pour la jeune Arya dans **Game Of Thrones** (saison 3) quand la sorcière rouge lui confie : *« Je vois de la noirceur en vous. Je vois des yeux qui me regardent. Des yeux marrons, des yeux bleus, des yeux verts. Des yeux que vous fermerez à jamais »*. Il faut souvent interpréter les paroles. Dans cette interprétation, se cache le libre arbitre. De

cette interprétation, naît un risque. Dans **Le Château de l'araignée**, la sorcière guide les guerriers jusqu'à elle grâce à un chant étrange. Elle formule ensuite ses prophéties que les hommes n'auront de cesse de vouloir rendre effectives dans le réel. Elle semble amusée, à la fin du film, de voir ce que ses paroles ont produit. Elle rit d'un rire surnaturel, sa voix semble parvenir d'une autre dimension. Au cinéma, la sorcière semble se divertir des malheurs qu'elle provoque ou qu'elle observe, témoignant ainsi d'un certain détachement du monde des humains auquel elle n'appartient pas complètement. Le sort met à l'épreuve, ouvre un espace-temps permettant la transformation, vers



la mort ou la renaissance, en fonction des films. Dans **Rebelle**, la sorcière met la jeune fille à l'épreuve de ses propres souhaits, c'est une forme d'apprentissage dans le passage à l'âge adulte. On retrouve ici la puissance décrite par Starhawk dans le fait de nommer ses désirs et ses peurs. C'est en nommant leur désir, en formulant un vœu, que les trois **Sorcières d'Eastwick** provoquent l'arri-

vée de celui par lequel elles parviendront à établir leur indépendance. La formule se prononce souvent dans le cadre d'un rituel qui lui confère sa puissance. C'est le moment de la concentration, de la visualisation.

Les formules ont quelque chose de commun avec le poème, elles n'appartiennent pas au registre de l'équation mathématique ou de l'énoncé simple. Leur mise en forme est importante (recours aux rimes par exemple, aux images, au mystère, etc.). La sorcière entretient plus largement un rapport étroit avec le récit. En mêlant les histoires entendues enfant à la vie réelle, une jeune sorcière se réapproprie la narration des événements dans **Quand nous étions sorcières**. La vie est pour elle un poème dans lequel les morts reviennent parmi les vivants, leur cœur attaché au corps d'un oiseau par un cheveu mêlé à de la laine de mouton.

Bien qu'elle soit écrite, la formule doit être lue ou récitée à haute voix. La voix de la sorcière est souvent caractéristique, puissante, inquiétante ou étrange. Son rire résonne et ses chuchotements inquiètent. C'est bien la voix qui est au cœur d'une transaction et objet de convoitise pour la sorcière de **La Petite sirène**. C'est encore par la voix que la jeune femme s'assure la fidélité de son mari dans **Quand nous étions sorcières** : « *Je jetterai un sort pour trouver un mari. Il écouterait ma voix et ne me quittera jamais* ». La sorcière qui fait entendre sa voix est puissante, elle qui n'en n'a pas eu lors des persécutions historiques. La voix permet la formulation mais aussi le chant. Les enfants sont ensorcelés

par une chanson dans **Hocus Pocus** et le chant amplifie le pouvoir du regard dans **l'Adorable voisine** et **Ma femme est une sorcière**. Dans **Le Sacrifice**, la sorcière fait résonner sa voix mélodieuse qui semble portée par le vent et la nature, effleurant la surface de la prairie et ondulante entre les troncs. Le chant suppose le souffle, celui de la vie et de l'inspiration. Il est une autre forme de langage. « *Par le chant, nous allons pouvoir évoquer les restes psychiques d'âme sauvage et lui redonner forme vivante* » (27). La voix encourage aussi la musique. Les paroles d'une chanson accompagnent ainsi la vie de la sorcière dans **La Fiancée du pirate**, ainsi que celle qui, recluse dans les marais, redonne vie aux morts dans **American Horror Story : Coven**. Dans **The Witches**, au cours d'une cérémonie intense, des personnes dansent pieds nus et vêtements arrachés, se couvrant le corps et le visage de sang, grimaçant et riant, au son d'os frappés les uns contre les autres. Les corps sont comme pris de convulsions rythmées par le tambour. La sorcière ouvre donc un espace d'expression des émotions, de libération cathartique et de lâcher-prise.



Le regard envoutant et la clairvoyance

La sorcière est celle qui voit. Elle voit et son regard inquiète, poursuit, menace et parfois possède (**Baba Yaga**, **Inferno**, **Le Monde de Narnia**, **Opération peur**, **Jusqu'en enfer**, etc.). Il est souvent hypnotisant à l'image de celui filmé longuement dans **L'Adorable voisine** : une sorcière assise sur un canapé, un chat noir ronronnant sur les genoux, fixe un homme dont la pensée se fige alors un moment. Il est un peu étourdi. Le regard du chat renforce celui de la femme qui l'ensorcelle. **Baba Yaga**, met en scène le regard porté sur les femmes. L'appareil photo de



l'héroïne, envouté par Baba Yaga, peut tuer les modèles. Les yeux de la poupée, offerte par la sorcière, permettent à cette dernière de voir par procuration. Le regard de la sorcière pénètre les secrets et prend possession. La sorcière voit l'invisible. Les sorcières du **Choc des Titans** sont aveugles. Elles ne possèdent qu'un œil pour trois, une boule de verre qui parfois roule à terre. Elles sont vulnérables mais possèdent de précieuses connaissances sur les mystères du monde et sont redoutées pour leur cannibalisme. Aughra, la sorcière de **Dark Crystal** possède, elle aussi, un œil amovible et interroge l'avenir grâce à une machinerie faite de rouages. Dans **Big fish**, on peut, à travers l'œil de verre de la sorcière dissimulé sous un cache-œil, découvrir le jour de sa mort. Enfin, dans **American Horror Story**, une sorcière devient clairvoyante après avoir perdu la vue. Toutes ces sorcières jouissent de voies d'accès vers la connaissance ou l'avenir, elles qui ne voient pas comme les autres, elles dont l'œil n'appartient plus tout à fait au corps, elles qui regardent depuis ailleurs qu'elles-mêmes. Avec la sorcière, il ne s'agit pas toujours de voir mais aussi de percevoir. Dans **Les Aventures du prince Ahmed**, la sorcière hérissée communique avec les esprits pour aider le héros tandis que celle de **Baba Yaga** dissimule un trou sans fond sous le tapis dans son salon. La sorcière communique avec l'au-delà. Dans **L'Apprentie sorcière**, la magie renvoie à un autre monde dissimulé sous l'eau, le monde d'en-dessous. Dans **Blanche neige (Mirror, Mirror)**, un



miroir permet de dialoguer avec une sorte de monde intérieur (également dissimulé sous la surface de l'eau renversée). Dans **Le Sacrifice** (initialement intitulé *La Sorcière*), Andreï Tarkovski, met en mots le désenchantement d'un homme face au monde moderne qui néglige le développement psychique au



profit du développement matériel. Alors qu'il se prépare à fêter son anniversaire, une guerre nucléaire éclate. Pour sauver celles et ceux qu'il aime, il se rend chez la sorcière (la bonne). Une nuit passée en sa compagnie lui permet d'exaucer « *son vœu le plus cher, pour peu qu'il sache aimer* ». Au matin, il prend la décision de tout sacrifier. Il brûle sa maison et se laisse être interné. Sur l'invitation de la sorcière, il sacrifie le matériel et la raison, sauvant ainsi l'humanité. La sorcière est en lien avec l'invisible et peut guider vers l'équilibre.

La sorcière et la nature

L'épouse confrontée à la mort de son enfant dans **Antichrist** reprend à son compte un syllogisme construit à la Renaissance : La nature est mauvaise, la femme est la nature, la femme est donc mauvaise. Ici l'association de la femme à la nature est défavorable aux deux, liés par la peur de l'incontrôlable. Dans cette perspective, la sorcière est régulièrement associée à des manifestations météorologiques imprévisibles et problématiques comme le vent, l'orage ou la tornade qui annoncent son apparition, sa libération ou accompagne l'expression de sa puissance (**L'Étrange pouvoir de Norman**, **The Witch Returns To Life**, **Taram** et **le chaudron magique**, **La Belle au bois dormant**, **Ma Femme est une sorcière**, etc.). Plus généralement, les sorcières sont supposées commander les éléments naturels comme la petite fille de **Je ne suis pas une sorcière** est



sommée de le faire. On attend d'elle qu'elle fasse venir la pluie pour éteindre la soif des cultures asséchées. Les femmes commandent également la pluie dans **Un Amour de sorcière**. Ce lien supposé entre la sorcière et les éléments météorologiques a été utilisé pour justifier des exécutions de femmes après une mauvaise récolte ou une vague de froid au cours des procès de sorcières.

Le lien entre la sorcière et la nature est aussi celui qui lie les sorcières aux plantes utilisées à des fins médicinales comme dans **Le Moine et la sorcière** ou **The Witches** : « *Grand-mère connaît les herbes comme au temps où les médecins n'existaient pas* ». On trouve ici le rappel d'une réalité historique quand, parmi les sorcières, les guérisseuses étaient exécutées en raison de leurs pratiques païennes et de la résistance qu'elles incarnaient à la mise en place des institutions étatiques dont celle de la médecine.

Le lien est également très fort entre la sorcière et la forêt, lieu du sabbat et des cérémonies. Dans **Dersou Ouzala**, un groupe de soldats russes passe la nuit dans une forêt. L'entremêlement des branches sèches et tortueuses éclairées par les flammes d'un feu réconfortant, évoquent pour l'un d'eux la présence de la sorcière. Dans son carnet, il écrit : « *Les sorcières pourraient y célébrer leur sabbat* ». La forêt dissimule au regard, enveloppe la sorcière d'une aura de mystère, de secret, d'obstacles à franchir, de peurs à surmonter. C'est aussi souvent dans la forêt que se révèle la nature sorcière de certaines femmes, réelle ou fantasmée. Dans **Anti-christ**, il faut emprunter un petit pont pour pénétrer dans le cœur de la forêt, une épreuve pour la jeune femme qui l'amènera dans un lieu dont elle ne reviendra pas. La forêt est aussi le lieu des prédictions comme dans **Le Château de l'araignée**, adaptation japonaise de Macbeth. Dans **Maléfique**, la forêt est le royaume qui protège la puissante sorcière. Celle-ci, née fée, survole fièrement le paysage de ses ailes puissantes. Elle devient sorcière quand l'homme qu'elle aime la trahit et coupe ses ailes afin de devenir roi. Sous





l'effet de sa magie, la forêt se bat alors à ses côtés, se ferme ou s'ouvre aux étrangers. Dans **Sibel**, une vieille femme qualifiée de folle, vit, recluse, dans une cabane au sommet de la montagne, au cœur de la forêt. En contrebas, git le village des hommes et le monde patriarcal aux lois impitoyables pour les femmes. Dans ce film en forme de conte turque moderne, cette figure fait office de sorcière, seule, au milieu de la nature, perdue dans ses souvenirs et dans un espoir détaché du monde réel. La forêt est un espace de liberté où la jeune fille peut courir et aimer et où la « sorcière » peut entretenir l'espoir vain du retour d'un amant disparu. La sorcière est donc intimement liée à son milieu de vie qui, tout comme elle, peut paraître épineux, opposer de la difficulté. Il y a, avec la forêt comme avec la sorcière, un avant et un après, un dedans et un dehors (33). La forêt et la sorcière, en tant qu'éléments d'un parcours initiatique, peuvent être bons ou mauvais, libérateurs ou meurtriers. La sorcière et la nature brouillent les repères, déboussolent.



Si la forêt peut être le lieu de l'épreuve à surmonter ou de la transformation, elle est aussi le lieu de l'inconscient. Dans **Les Frères Grimm**, tandis que les soldats poursuivent la sorcière, le général s'écrie : « *Débarassez-vous de vos peurs. Brûlez la forêt !* ». On brûle aussi la forêt en 1942 dans **Le Livre de la jungle** pour se débarrasser de la magie révélée par la suspicion de la métamorphose et des animaux. La forêt est aussi le lieu des dangers et des prédateurs. Sans que la sorcière n'apparaisse à aucun moment du film, les jeunes perdus dans **Blair Witch** périssent les uns après les autres. La forêt permet par

ailleurs des délivrances cathartiques comme dans **La Chasse aux sorcières** alors que le comportement des jeunes filles est cadencé par la société dévote et patriarcale.

Autre expression du lien avec la nature, le recouvrement des maisons de sorcières par des végétaux comme dans **Big Fish** : aussitôt que la femme blessée devient sorcière, sa maison se couvre de lierre, une végétation rampante et indisciplinée, qui s'infiltré dans les interstices des fondations, dans l'ombre. La sorcière, c'est aussi la ronce qui, épineuse et en broussaille, dissimule, contrarie l'avancée, défend le mystère. La sorcière fait ici échos au sauvage qui n'attend pas d'être invité pour s'exprimer et se développer. Au premier abord hérissée, la sorcière, tout comme le sauvage et la végétation spontanée, apprécie les zones laissées en friche.



La sorcière entretient aussi un rapport particulier avec le feu. Il peut être destructeur mais aussi permettre la renaissance. En 1906, la sorcière de **L'Antre de la sorcière** naît par exemple d'un feu et le père sorcier se matérialise en feu de cheminée dans **Ma femme est une sorcière** pour converser avec sa fille. Le feu peut renvoyer à la l'idée de la tentation (**La Neuvième porte**) ou à celle d'être

consumé par un désir insatiable et destructeur (**La Troisième mère**). Il peut aussi purifier, devenir fécond et permettre les visions (**Quand nous étions sorcières**). Enfin, en référence à l'histoire des sorcières, le feu est aussi l'élément par lequel les sorcières sont tuées. Il est donc craint (**Hérédité**).



La métamorphose et les familiers

Au cinéma, les sorcières apprécient généralement la compagnie des animaux. L'animal le plus souvent invité, en tant que familier ou forme métamorphosée de la sorcière, est le chat, noir de préférence : **Sabrina, L'apprentie sorcière, Les Nouvelles aventures de Sabrina, The Undead, Inferno, The Witches**, etc. Tout comme la sorcière, le chat intrigue par son regard, fixe et pénétrant. Il partage la même affection pour l'activité nocturne. Le chat et la sorcière se ressemblent au point que le corps de l'une peut se fondre dans celui de l'autre. Le chat occupe aussi souvent le rôle de compagnon affectif, une association tournée en dérision dans la culture populaire moderne. « *En témoigne le cliché de la fille à chats, qui complète les manques affectifs* » (12). Cette association n'est pas

défavorable qu'à la sorcière. Les chats en ont été victimes dans l'histoire. « *En 1233, une bulle du pape Grégoire IX avait déclaré le chat « serviteur du diable ». Puis, en 1484, Innocent VIII ordonna que tous les chats vus en compagnie d'une femme soient considérés comme des familiers ; les sorcières devaient être brûlées avec leurs animaux. L'extermination des chats contribua à augmenter la population de rats, et donc à aggraver les épidémies de peste, pour lesquels on blâmait les sorcières* » (12).



L'animal de compagnie peut aussi être une chauve-souris (**Undead, Blanche neige et le chasseur**), une chèvre, un bouc, un lièvre (**The Witch**), des loups et des corbeaux (**Narnia**) ou bien encore un dragon (**Lili la petite sorcière, la belle au bois dormant**). La liste n'est pas exhaustive. Les animaux, en particuliers ceux qui suscitent de la peur ou du dégoût dans notre culture, subissent dans l'Histoire la même disqualification et souvent les mêmes persécutions que la sorcière. Au cinéma, le héros sorcier des **Animaux fantastiques** transgresse d'ailleurs une loi interdisant la présence d'animaux en ville, de même que la magie est confinée dans le sous-sol. Dans une valise capable d'héberger



des mondes, il enferme des animaux sauvages afin de les protéger, alors que certains d'entre eux se sont échappés dans la ville. La magie et les animaux n'ont pas leur place à la surface civilisée.

Lors de la chasse aux sorcières, le lien entre animaux et sorcières se resserre. On raconte alors que les familiers tiennent compagnie, tels parfois de véritables partenaires amoureux, qu'ils peuvent être allaités grâce à des tétons spécifiques et participer aux méfaits des sorcières. « *Indépendamment de l'âge (mais pas de la classe), il y a, dans les procès de sorcières, une identification constante entre sexualité féminine et bestialité* » (17). Le lien entre sorcière et animal est donc intime voire



charnel. « *La présence animale excessive dans la vie des sorcières suggère que les femmes se trouvaient à un croisement (glissant) entre homme et animal et que non seulement la sexualité*



féminine, mais la féminité en tant que telle, était assimilable à l'animalité » (17).

La proximité mène à la métamorphose. Déjà dans l'Antiquité, avant que « la sorcière » n'existe, la métamorphose était un acte magique maléfique (Circé transforme les hommes d'Ulysse en cochons pour les faire prisonniers de son île dans l'*Odyssée* d'Homère). Dans l'étrange reportage **La Sorcière (Document interdit)**, une sorcière soupçonnée d'avoir fait disparaître un marais et mordu un enfant, hypnotise la foule et disparaît, métamorphosée en coyote. La métamorphose permet de s'échapper, de se soustraire au regard, mais aussi d'acquérir des capacités comme le vol ou de la puissance. Le lien entre sorcière et animal est explicite dans **La Féline** : une jeune femme, héritière d'un ancien peuple de sorciers-chats se transforme en panthère pour détruire l'objet de sa jalousie. La métamorphose qui transgresse la séparation humain/animal est un signe de sorcellerie. Dans **Le Livre de la jungle** qui raconte le combat de l'humain contre la nature, ce « *royaume du croc et de la griffe* », un homme horrifié et terrorisé par les animaux et l'enfant sauvage, entreprend de brûler toute la forêt. Au Moyen-Age, des conceptions très contrastées de la métamor-

phose s'opposent. « *La théologie ne refrène pas son succès dans la littérature, qu'elle soit latine ou française, destinée donc aux clercs ou aux laïcs* » (32). Mais, avec la culture chrétienne, la métamorphose renvoie à la dénaturation de la création divine et est donc démoniaque ou pathologique.

La métamorphose a, de tout temps, stimulé l'imagination des artistes en même temps qu'en philosophie, l'animalité permet à l'homme de penser sa propre relation au



monde. Aux côtés de l'humain, toujours, se trouve aussi l'animal, en compagnon, en menace, en outil, en semblable, en tout autre. Certains cherchent les différences, d'autres les similitudes, d'autres encore, la continuation. Les dessins physiognomiques de Charles Le Brun au XVII^e siècle donnent, par exemple, vie à des hommes-lions, hommes-chèvres, hommes-aigles, etc. sans qu'il s'agisse de caricature ou de monstruosité mais plutôt, d'ambiguïté. A l'image des fables de Jean la Fontaine, l'animal permet de révéler quelque chose de l'humain, caché, ses émotions, son caractère, sa nature

profonde. Il y a ainsi dans le chat un écho de la nature de la sorcière.

La métamorphose fait entorse à la hiérarchisation du vivant et ses catégories étanches. La sorcière peut excéder les contours de son corps, s'en extraire, s'hybrider à d'autres êtres vivants. Elle peut, non seulement changer de forme, mais aussi provoquer des métamorphoses punitives : les sorcières de **Hocus pocus** transforment des enfants en rat. Une jeune femme est affublée d'un nez de cochon dans **Pénélope**, devenant ainsi une sorte d'hybride, tandis qu'une « bonne sorcière » est transformée en rongeur par une « mauvaise sorcière » dans **Willow**. La sorcière peut aussi, d'une manière plus générale, agir sur la matière. Dans **Le Monde de Narnia**, une goutte tombée d'un flacon et versée sur la neige, fait apparaître des pâtisseries et du chocolat chaud pour leurrer un enfant. En maniant l'énergie, par ses désirs, la sorcière intervient sur la matière, fait surgir dans le réel ou fait disparaître dans le néant.

La culture païenne et animiste

Les sorcières de **Macbeth** portent des fourches en forme de Y qui se distinguent visuellement des croix catholiques. Pour Orson Welles, l'opposition du paganisme au catholicisme est centrale et s'exprime dans le film par l'opposition des deux motifs. Le paganisme apparaît alors comme minoritaire : trois fourches en regard d'une multitude croix. Les sorcières incarnent ici clai-



rement des pratiques sur le déclin, poussées dans l'ombre.

Les villageois du film **Le Moine et la sorcière**, tout en étant chrétiens, conservent un fort lien avec les pratiques païennes. La guérisseuse accusée explique : « *Ce n'est pas mon culte, c'est celui de tout le village* ». L'articulation entre les anciennes croyances et la religion catholique est au cœur de ce film qui commence avec le récit fondateur du village : une pierre gravée qui conserve la mémoire de la légende d'un chien sauveur. Ce culte d'un lévrier est accusé d'hérésie. Le film, après avoir sauvé la sorcière, termine



sur la construction d'une statue qui intègre l'ancienne croyance à la religion d'une manière plus conforme : un saint avec, à ses côtés, un chien. C'est ainsi que dans l'Histoire, de nombreux lieux, pierres, sources, arbres ont été associés à un saint. Le geste de conversion peut aller jusqu'à l'éradication pure et simple tels que le racontent les films mettant en scène la chasse aux sorcières, les procès et les techniques de l'Inquisition. Pour combattre les sorcières, l'Eglise a conçu un ordre répressif spécifique, « *l'ordre de la croix et de la hache* » dans **Le Dernier chasseur de sorcières**. La foi s'associe aux armes dans une métaphore un peu épaisse. Face à la répression, les sorcières nourrissent parfois la volonté de renverser le pouvoir. Dans **Les Sorcières de Zugarramurdi**, elles œuvrent secrètement à restaurer le culte de la Déesse et remettent en cause de manière très explicite la religion patriarcale. Une gigantesque et monstrueuse Déesse, toute en rondeurs, inquiétante, avale et expulse l'enfant élu.

Quelques films associent les pratiques de sorcières, à des superstitions, à des croyances irrationnelles et sans fondement, fragiles et inconsistantes. « *Il existe une force plus puissante que la magie, c'est la connaissance !* » s'exclame ainsi un enfant dans **Hocus Pocus**. Ces sorcières craignent d'ailleurs la lumière du soleil, ce qui peut évoquer le recul de la conception magique de la vie au profit d'un monde rationalisé élaboré au siècle des Lumières. D'une manière générale, les sorcières sont associées à la nuit et les fins heureuses jouissent souvent d'une éclaircie ou d'un rayon de lumière. La sorcière, associée à l'obscur, est détruite par la raison et la lumière.

Les dénonciations et les procès

De nombreux films exploitent le thème de la dénonciation qui mène au procès et de la torture qui mène à d'autres accusations. « Il faut savoir chercher, faire des listes »

déclare l'inquisiteur dans **Le Moine et la sorcière** tandis que dans **Le Masque du démon** et **Le Grand inquisiteur**, on encourage la dénonciation, on cherche la marque, on extorque les aveux et on exécute, avant tout parce que cette activité est lucrative. Cet aspect lucratif des procès est également mis en scène, avec plus de légèreté, dans **Les Frères Grimm**. En effet, historiquement, chaque étape générait des écritures et des frais (emprisonnement, transport, torture, repas, etc.). Le caractère lubrique des interrogatoires et des cérémonies d'exorcisme est dénoncé dans **Les Diables**. Même le roi, invité, tourne en ridicule les méthodes employées en se jouant d'un inquisiteur à qui il remet une boîte vide en prétendant qu'elle contient une relique sacrée.

Parmi les ruptures opérées au moment de la chasse aux sorcières, il faut ajouter la rupture avec le divin. Jeanne D'arc, après avoir conduit quelques batailles victorieuses est ainsi condamnée au bûcher en 1431. A cette époque, il n'est plus concevable de communiquer directement avec les saints comme elle disait pouvoir le faire. Seule l'autorité de l'Église jouit de ce privilège. Parmi les soixante-dix chefs d'accusation qui l'accablent : le fait de porter des habits d'homme ; celui d'avoir quitté ses parents sans qu'ils lui aient donné congé et surtout, celui de s'en remettre au jugement de Dieu plutôt qu'à celui de l'Église. Le lien historique tissé entre la persécution des hérétiques et les enjeux de pouvoir constitue la trame de **Les Diables** qui cite le contexte des guerres

de religion, la quête de pouvoir de l'Evêque et la volonté de détruire les remparts autour des villes afin d'affirmer ses droits territoriaux du roi. Les bouleversements dans le rapport à la terre et au travail paysan est mis en scène dans **Le Moine et la sorcière** : des paysans sabotent secrètement l'assèchement d'une mare leur permettant de pêcher.



Des éléments de contexte historique sont donc ponctuellement représentés au cinéma. Ce qui est le plus fréquemment mis en scène, est la terreur. Dans **Häxan, la sorcellerie à travers les âges**, les femmes en dénoncent d'autres afin de se débarrasser de membres gênants du village ou tout simplement pour avoir la vie sauve. De même, l'atmosphère de **La Chasse aux sorcières** devient de plus en plus étouffante pour le spectateur, accablé par les dénonciations en chaîne. On cherche une explication maléfique à chaque incident, renverser un charriot de



bois devient un signe de maléfice. Ce thème est repris dans **The VVitch** où la suspicion pénètre jusqu'au cœur d'une famille, entre une mère et sa fille. La jeune adolescente désignée sorcière finira par adopter cette projection et rejoindra un sabbat au cœur de la forêt après que sa famille ait disparu. Sa conscience craque pour rappeler les mots d'Isabelle Sorente, ainsi que celle de la mère en deuil dans **Antichrist** qui d'identifie au sujet de ses recherches : la sorcière. **Sacré Graal** s'amuse de l'aspect irrationnel des pratiques d'interrogatoire de l'Inquisition qui se voulaient au contraire procédurières et rationnelles. « *Comment savez-vous que c'est une sorcière ?* » « *Parce qu'elle en a tout l'air !* » répondent les paysans en désignant une femme visiblement affublée d'un long nez en plastique. Les tests qui consistent à jeter une femme dans la rivière ou la peser

font l'objet du même traitement sarcastique. Une fois la sorcière nommée, le sort est bien souvent scellé comme dans **Je ne suis pas une sorcière**. Une petite fille accusée reste muette. Cette question n'a pas de sens pour elle. Elle ne dit jamais oui et prononce même un « non » mais elle est nommée et reste « sorcière » aux yeux des autres. Dans **Le Moine et la sorcière**, la désignée sorcière est celle qui soigne : « *Les femmes ont toutes sortes de façons de soigner* » répond le maire qui, aux côtés des villageois, défend la jeune femme que personne n'avait jamais qualifiée de sorcière avant l'arrivée de l'inquisiteur. La série fantastique **Luna Nera** met clairement en scène la chasse aux sorcières comme la domination d'un monde masculin (un groupe d'hommes masqués) qui persécute un monde féminin. Les femmes n'ont par exemple plus le droit de circuler seules. Nul doute que ces quatre siècles de terreur aient imprégné durablement notre monde et le cinéma se fait le narrateur de ce climat de suspicion et de peur. Etre montrée du doigt continue de mettre en alerte.



Les Animaux fantastiques exploite le thème des médias qui relaient un discours dogmatique et sécuritaire en accusant les sorcières d'être responsables des désordres provoqués

dans la ville. Les journaux jouent ici un rôle, non d'information, mais d'outil de propagande au service du pouvoir. Ce même rôle a été celui confié aux livres comme *Le marteau des sorcières*, largement diffusé et en petit format. Il indiquait les procédures, posait les questions et donnait les réponses.

L'amoureuse et l'asservie

Une des premières femmes à exhumer l'histoire des sorcières est Matilda Joslyn Gage, une américaine qui milite pour le droit de vote des femmes, les droits des Amérindiens et l'abolition de l'esclavage. En 1893, elle écrit « *Quand, au lieu de « sorcières », on choisit de lire « femmes », on gagne une meilleure compréhension des cruautés infligées par l'Eglise à cette portion de l'humanité* ». De nombreuses autres auteur-e-s comme Françoise d'Eaubonne, Mona Chollet ou Silvia Federici soutiennent que la persécution des sorcières est celle des femmes en général. Cette idée d'un héritage fait partie des motifs récurrents au cinéma. La condition de sorcière se transmet de mère en fille ou de grand-mère à petite-fille (**Hérité**, **Un Amour de sorcière**, etc.). L'héritage est parfois révélé par une ressemblance physique comme dans **Le Masque du démon**, une ressemblance qui tourmente l'entourage, notamment les hommes à la conscience lourde. Dans **The Undead**, une femme sauve son ancêtre menacée de mort au cours d'une séance d'hypnose régressive. Eloignée dans le temps, elles sont toutefois liées et se soutiennent. Dans **Les Seigneurs**



de Salem, la mémoire des jeunes femmes, descendantes des sorcières brûlées à Salem, est réveillée à l'occasion d'un morceau de musique gravé sur un vinyle et diffusé à la radio. L'Histoire n'appartient pas qu'au passé. « *Toutes les femmes sont des sorcières* », « *Il y a une sorcière en chacun de nous* » entend-on dans **The Witch Returns to Life**. Dans le film à sketches **Les sorcières**, il n'y a pas la moindre trace de magie mais cinq portraits de femme : la mannequin jalouée par les femmes et maltraitée par l'industrie du cinéma ; la femme égoïste et manipulatrice ; l'épouse modèle tuée dans une mise en scène hasardeuse de son mari ; la sicilienne dangereuse pour les hommes de son entourage ; la femme mariée enfermée dans un mariage ennuyeux. La figure femme s'abîme dans celle de la sorcière.



De très nombreuses sorcières du cinéma doivent leur salut ou leur accomplissement qu'au mariage. Dans la série **Ma Sorcière bien aimée**, la jeune épouse n'a de cesse de s'empêcher d'utiliser ses pouvoirs afin de devenir la femme au foyer parfaite qu'espère retrouver son mari en rentrant du travail. Elle prend constamment la décision d'abandonner son pouvoir, au prix du rejet d'une part d'elle-même, pour correspondre au rôle de bonne épouse imposé par la société. Dans le premier épisode, Jean-Pierre, son mari lui explique qu'elle devra faire la vaisselle, le ménage et la cuisine, sans utiliser la magie. Avec un large sourire illuminant son visage, elle répond : « *Mais ce sera merveilleux !* ». Dans **L'Adorable voisine**, la femme doit, elle aussi, renoncer à sa puissance pour séduire un homme. Indépendante et sûre d'elle au début du film, elle se sent pourtant seule et mélancolique. A la fin, ayant renoncé définitivement à son pouvoir, elle est vulnérable, elle rougit quand l'homme la regarde. Sa boutique, qui regorgeait d'objets mystérieux, propose désormais des fleurs et des coquillages aux couleurs pastel. Elle dit : « *Vous m'avez donné quelque chose de merveilleux, vous m'avez rendue malheureuse* » et pleure, ce dont elle était incapable en tant que sorcière. C'est une fin heureuse, il est enfin amoureux d'elle. Dans **Ma Femme est une sorcière**, la malédiction s'inverse et c'est la sorcière qui tombe amoureuse. « *Hier, j'étais votre ennemie, aujourd'hui je suis amoureuse* ». Elle renonce alors à sa magie et son indépendance pour être aimée : « *Je vais devenir une ména-*

gère accomplie ». Quand elle observe sa fille jouer sur un balai, elle annonce qu'il faudra la surveiller. C'est ici la mère qui est la garante de la transmission du modèle patriarcal. **Je ne suis pas une sorcière** raconte l'histoire d'une petite fille, une orpheline qui erre dans un village de Zambie. Elle ne parle pas beaucoup et suscite rapidement la crainte. Placée dans un camp de sorcières, elle rencontre une femme mariée, une ancienne sorcière, qui lui explique qu'elle doit bien se tenir, faire tout ce qu'on lui demande et qu'ainsi, elle pourra rencontrer un homme, se marier et atteindre la respectabilité qui lui manque aujourd'hui. C'est donc ici encore l'obéissance et le mariage qui confère à la femme un fragile statut respectable dans la société. Et c'est encore une femme qui transmet le modèle à suivre. Les sorcières, bien que souvent puissantes, se sentent souvent « incomplètes » avant le mariage, s'ennuient ou se sentent seules. Certaines émotions leur sont inaccessibles. Elles ne peuvent pas pleurer ni aimer. La sorcière de **Un Amour de sorcière** ne rêve que de contes de fée tout comme celle de **The Love Witch**. La sorcière éperdument amoureuse est une figure centrale du cinéma. Dans **Big Fish**, la petite fille devient sorcière





recluse après ses rendez-vous manqués avec « l'homme de sa vie » qui arrive une fois tôt (elle est encore une enfant), une fois trop tard (il est marié). Dans *La Féline*, la nature animale et puissante de la jeune femme rend le mariage impossible. Elle invite chez elle un homme qui lui plaît et qu'elle vient de rencontrer dans un parc zoologique. Séduite, elle semble enfantine, fragile et s'inquiète de la force qu'elle sent grandir en elle. Cette force est un écho de sa féminité, du passé de sa famille (un peuple de sorciers métamorphosés en chats) et de la panthère du zoo qui semble entrer en contact avec elle. Les deux amants se promettent le mariage mais l'homme exige de sa future femme qu'elle se débarrasse de cette agitation intérieure. Un psychiatre tente de la guérir. Elle ne résistera pas à la tentation de la panthère mais perdra son mari. Elle ne peut avoir les deux, la puissance et le mari. Mona Chollet voit dans cette attente du grand amour et du mariage comme accomplissement, une injonction lourde faite aux femmes. L'indépendance des femmes reste l'objet d'un certain scepticisme. « *Leur lien avec un homme et des enfants, vécu sur le mode du son de soi, reste considéré comme le cœur de leur identité* »

... « *On apprend aux petites filles à redouter la solitude. Le couple et la famille restent des éléments essentiels de leur accomplissement personnel* » (12). La femme seule aigrie et la vieille fille à chat sont des déclinaisons de la sorcière, celle qui n'a pu s'accomplir en tant que femme.

La domination patriarcale peut aussi prendre la forme de la soumission au diable. Il s'agit par exemple de signer le livre de Satan pour lui offrir son âme (**Les Nouvelles aventures de Sabrina, The Undead**, etc.). Historiquement, l'association de la sorcière et du diable est une construction qui date de la chasse aux sorcières, une nouveauté introduite par les procès des XVI^e et XVII^e siècles. « La grande chasse aux sorcières marqua un tournant dans l'image du diable comparée avec celle



que l'on trouve dans les livres médiévaux » (17). Le diable était alors un mauvais esprit mais sans grand pouvoir et sans succès. Avec les chasses aux sorcières, il devient très puissant et capable d'asservir les femmes. Il prend le contrôle du corps et de l'esprit des femmes pour en faire des sorcières, des servantes.



Il existait par ailleurs au Moyen-Age une multitude de diables. « *Dans une préfiguration claire de la destinée matrimoniale, la chasse aux sorcières introduisit un seul diable* » (17).

Dans **Rosemary's Baby**, une jeune femme est dépossédée de sa grossesse, à la fois par le corps médical, par son mari et par un groupe de sorciers et sorcières au service Satan, qui font alliance. On peut lire dans ce film, trois dimensions du patriarcat : l'ordre des médecins, le mariage et le diable.

Dans plusieurs films récents, les sorcières peuvent sembler « réhabilitées » mais la magie est encadrée par des institutions qui servent le pouvoir. C'est ainsi le cas dans la saga **Harry Potter** et **Les Animaux fantastiques** où la magie s'enseigne à l'école et dont l'usage doit servir au maintien de

l'ordre étatique, tout en restant souterraine et discrète. Les femmes du camp des sorcières de **Je ne suis pas une sorcière** sont aussi au service de l'autorité locale. Elles travaillent dans les champs, rendent des services et permettent aux dirigeants de faire quelques profits. Elles chantent « *Nous sommes les soldats au service du gouvernement* ». Ces films illustrent la résilience du modèle patriarcal qui intègre la magie pour la mettre à son service.

Si les femmes ont été explicitement la cible des persécutions au cours de la chasse aux sorcières, il est évident qu'elles n'en n'ont pas été les seules victimes. Toutes les familles ont été touchées et toute la société a été modelée par ces siècles de terreur. **Sleepy Hollow, la légende du cavalier sans tête** montre bien comment un petit garçon est traumatisé par les sévices infligés à sa mère.

La maladroite, l'apprentie et l'hystérique



La sorcière, pour être réhabilitée, a pour commencer, été qualifiée de démente ou d'hystérique. Sans doute, en effet, de nombreuses femmes montrant « des troubles du comportement ou des pathologies men-



tales » ont été accusées de sorcellerie mais de la pathologie au simple « hors-normes », la frontière est parfois mince. Ainsi en témoigne l'histoire de l'hystérie, qui continue d'être un sujet de discorde. Etymologiquement, le mot est issu du grec *hysteria*, la matrice, l'utérus. Les manifestations hystériques restent longtemps associées à des troubles sexuels dont le remède préconisé est le mariage et la grossesse, parfois l'éternuement. A partir du XVIII^e siècle, l'hystérie est déplacée dans un contexte névrotique mais Marie Dunglas voit dans les conceptions psychanalytiques développées plus tard, notamment par Freud, une forme supplémentaire de contrôle patriarcal sur le corps des femmes (26). Un point de vue partagé par Starhawk qui assimile la conception freudienne des pulsions et de la libido à la culture de la mise à distance (1). Aujourd'hui, reste le terme, qui n'est plus employé en médecine et surtout son acceptation populaire qui désigne une femme au corps et aux émotions incontrôlées. Avec ce mot, c'est l'expression d'une émotion qui est rendue pathologique, celle qui l'exprime est « indapatée », son propos est disquali-

fié. Au cinéma, une forme de triangulation existe entre la femme en colère, la sorcière et l'hystérique, sur fond de sexualité trouble et déviante. Simulation, folie ou sorcellerie, le doute est permis, bien que rapidement éva-



cué par les inquisiteurs dans **La Chasse aux sorcières** ou **Les Diables**, tant la tentation des condamnations ou la force des enjeux de pouvoir est grande.

Considérer la sorcière comme « souffrante » est une approche assez répandue au cinéma. Elle est par exemple plongée dans un état psychotique pour un spécialiste invité à la radio dans **Les Seigneurs de Salem**. De nombreux maris, dans des contextes très différents, invitent par ailleurs leur épouse tentée par la sorcellerie à se « guérir » (**La Féline**, **Antichrist**, **Ma Femme est une sorcière**, etc.).

Cette approche réductrice et médicalisante est néanmoins souvent disqualifiée dans les films. Dans les **Sorcières des Caraïbes**, un groupe « de jeunes filles à problèmes », suit une thérapie sur une île. Descendantes de sorcières autrefois persécutées, les jeunes filles sont invitées à « *suivre leur instinct* » et « à renouer avec leur héritage ». Ici, « *la psychanalyse se révèle inadéquate* » selon les termes de la thérapeute. Personne n'arrive à saisir la femme du film **La Sorcière** qui demeure un mystère tant pour l'Inquisition passée que la psychiatrie moderne, le film opérant des allers et retours entre ces deux temporalités. À l'écran, l'exploration du corps de la femme est la même, qu'il s'agisse des pratiques de l'Inquisition ou de celles de la psychiatrie moderne. Le corps et l'esprit sont observés, manipulés, testés, jugés par des institutions. Cette même critique sur l'efficacité de la psychanalyse est mise en image dans **Season of The Witch** : l'héroïne ne cesse de tenter d'analyser ses rêves en compagnie de son thérapeute. Ceux-ci la confrontent à la frustration qui consume sa vie de femme au foyer emmurée. Dans ses cauchemars, elle suit son mari, attachée à une laisse. Il la conduit jusqu'à une cage dans un chenil et reçoit quelques coups de journaux au passage. Le film illustre l'inertie du système patriarcal face à ces rêves (attitude du mari et du psychologue). Déjà, dans **Häxan**, un film muet de 1922, Benjamin Christensen, établit un lien entre la sorcière et trois autres figures : l'hystérique, la som-

nambule et la cleptomane dans un geste critique de la modernité. Une manière de déplacer la sorcière de son contexte démoniaque est donc de l'accueillir en psychiatrie. Pour nuancer la dangerosité de la figure de la sorcière, celle-ci peut aussi être associée



à celle de l'enfant ou de la maladroite. C'est l'apparition du motif de l'apprentie sorcière. Dans **La Sorcière dans les airs**, un joli film d'animation, la sorcière ne cesse de laisser tomber son chapeau ou le nœud fixé dans ses cheveux. Elle ne doit son salut qu'à l'aide des animaux qu'elle recueille pour s'extraire des griffes du vilain dragon. Les sorcières peuvent donc être maladroitement ou inadaptées, ce qui justifie leur mise sous-tutelle ou amenuise leur puissance. Cette proposition s'appuie sur un discours élaboré au moment de la chasse aux sorcières, alors que la femme est présentée comme la proie favorite du démon en raison de sa faible constitution physique et mentale.

De la victime vengeresse au renversement du pouvoir

La sorcière a longtemps été un personnage maléfique au cinéma. Sa toute première apparition est peut-être celle du film de Georges Méliès (**Chez la sorcière**), en 1901, où elle joue déjà un mauvais tour. Elle est aussi pour le réalisateur l'occasion de tester les premiers trucages. Dès le début du cinéma, elle est donc présente et véhicule un imaginaire maléfique ou farceur.

La sorcellerie est souvent le moyen d'accéder à la fortune et à la réussite comme le convoitent les riches collectionneurs de livres anciens de **La Neuvième porte**. Dans **Excalibur**, Morgane la magicienne aspire à la connaissance et oblige Merlin à lui enseigner ce qu'il sait. Il s'agit aussi de convoiter le pouvoir. Les trois sorcières de **La Trilogie des mères** ont comme objectif la fin de la civilisation : « *la seconde chute de Rome pour créer le nouvel âge des sorcières* » (**La Troisième mère**) et la sorcière de **La Petite sirène** souhaite provoquer la chute du roi. Dans les **Sorcières de Zugarramurdi**, il



s'agit de remettre en cause de manière très explicite la religion patriarcale. L'intrigue se déroule sur fond de divorce et, dans le repère des sorcières, un sac contenant des alliances porte malheur en raison des promesses rompues qu'il renferme. Ce qui est attendu des sorcières, c'est un renversement du pouvoir. Les sorcières cherchent généralement à renverser ou prendre le pouvoir par la destruction ou l'asservissement.



Depuis quelques années, les films complexifient cette image simpliste et justifient la noirceur de la sorcière par une trahison ou une blessure. Dans **Kirikou et la sorcière**, cette dernière a été victime d'une agression grave (un viol par les hommes du village est suggéré). Depuis, une épine enfoncée dans son dos (celle-ci symboliserait la pénétration forcée), Karaba est une méchante sorcière qui transforme les hommes en fétiches afin d'en prendre le contrôle et harcèle les femmes à qui elle reproche leur manque de soutien. Dans **Ophélie**, une version d'Hamlet écrite du point de vue des rôles féminins et notamment de celui d'Ophélie (ici en quête d'amour et de liberté), la sorcière est désignée comme telle par son amant, futur roi, après lui avoir

annoncé être enceinte. Elle est donc placée en marge car elle représente un danger pour le pouvoir. De coupable, la sorcière devient victime, ce qui est juste tout autant qu'enfermant.

En effet, le fait d'être victime n'offre pas d'autre horizon que celui de la relation au bourreau. Les sorcières victimes n'appellent ainsi qu'à la vengeance comme dans **La Sorcière sanglante**, **Le Masque du démon**, **Maléfique**, etc. La sorcière de **Dark Shadows**, au départ une domestique, devient une femme puissante qui se venge d'un amour non rendu. Elle devient alors un véritable « homme d'affaires, » en tailleur pantalon, au volant d'une voiture sportive rouge, riche, elle reçoit dans son bureau pour y signer des chèques. Elle est perçue comme un être froid, puissant et mauvais, mais à la fin du film, alors qu'elle se meurt, elle offre son fragile cœur rose et cristallin à celui

qu'elle aime toujours. Il se brise, révélant ainsi sa solitude et sa souffrance de ne pas avoir été aimée au cours de ces siècles de vengeance.

La femme hors-normes

Qu'elle soit « bonne » ou « mauvaise », quand elle paraît à l'écran, la sorcière apparaît immédiatement comme « autre », différente. Bien qu'humaine, elle ne partage pas tout à fait le même monde. L'apparence phy-



sique, l'habillement, l'attitude, une certaine assurance ou un aspect menaçant, la distinguent des autres : un costume conférant une dimension étrange aux proportions du corps de la sorcière blanche dans **Le Monde de Narnia** ou une coiffe à cornes dans **La Belle au bois dormant**. Se sont très souvent les cheveux qui annoncent la sorcière. Rigides et suspendus à l'arrière du crâne dans **Le Monde de Narnia**. Coupés, coiffés de manière audacieuse ou bouclés, forts et rugissants, défiant l'autorité d'une brosse et la contrainte d'un élastique comme dans **Les Sorcières d'Eastwick**. Les cheveux sont autant le siège de la féminité que celui de la puissance. La rousseur est aussi, tant dans l'Histoire qu'au cinéma, associée à la sorcière.





Le lieu de vie de la sorcière, en plus d'être à l'écart, peut lui aussi être hors-normes. C'est généralement une cabane délabrée ou un lieu caché mais, quelques fois, c'est une construction détournée comme un navire échoué dans le jardin (**Lili la petite sorcière**). Dans **L'Antre de la sorcière**, des objets apparaissent et disparaissent ou changent d'échelle. La sorcière « habite » un lieu. Elle est ancrée quelque part.



Se défaire des injonctions n'est pas un chemin simple comme en témoignent de nombreuses sorcières tiraillées entre deux mondes, **Sabrina, l'apprentie sorcière**,

Les Nouvelles aventures de Sabrina, Ma Sorcière bien aimée ou encore **L'Apprentie sorcière**. Dans ce dernier film, le simple fait de monter à califourchon sur un balai est une transgression des codes de bonnes conduites de son époque. Tiraillement encore dans **The Love Witch** : la sorcière meurtrière ne rêve que du prince charmant sur son cheval blanc, de manière tout à fait littérale. Sa puissance ne lui pas fait renoncer à un rêve imposé aux petites filles. Elle utilise sa volonté pour « avoir ce qu'elle veut », c'est-à-dire séduire les hommes. Mais quand un homme est séduit, elle se plie à tous ses désirs et cherche à le combler. Les relations ne sont d'ailleurs jamais à la hauteur de son idéal et les hommes en font les frais. Elle est donc, deux choses à la fois, sans choisir. Pour plusieurs sorcières, la magie, qui les place en marge, est un fardeau. La sorcière de **L'Adorable voisin** ne rêve que de « normalité ». Dans **La Source des femmes**, les femmes qui se rebellent contre les traditions et qui s'expriment sont qualifiées de sorcières.

Elles se révoltent et s'organisent contre la coutume d'envoyer chercher de l'eau dans la montagne, souvent au péril de leur vie ou de celle de leur enfant à naître, le puits du village s'étant tarit. Le combat se fait en chansons et en grève du sexe. La diversité des femmes et les nuances qu'elles incarnent, soulignent la complexité et les différentes manières de jouer avec le cadre pour le faire évoluer : confrontation, les réajustements, la désertion, etc. Ces sorcières dévoilent des ambiguïtés, des tiraillements, des ambivalences, des paradoxes, qui ne révèlent peut-être pas des faiblesses ou des incohérences mais des manières d'être soi tissées dans une toile complexe.



Quelques-fois, les sorcières sont doublement hors-normes. A la fois par rapport au monde des hommes et par rapport au cliché qui plonge la sorcière dans un univers noir et sombre. Ainsi, la sorcière de **The Love Witch** évolue dans un univers rose et floral très féminin et une super-sorcière vit dans un bateau rempli de fioles, de tissus colorés et d'objets bigarrés réunis dans un joyeux bazar dans **Lili la petite sorcière**. La figure de la



sorcière peut aussi porter la parole de celles et ceux placés en marge. Ainsi, récemment, elle rend ponctuellement visibles les questions de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre. Dans **Buffy contre les vampires** le personnage de Willow, au début, extrêmement timide et bonne élève, devient puissante au point d'en devenir dangereuse. Elle doit lutter pour maîtriser ses pouvoirs en même temps qu'elle dévoile son homosexualité. Le couple qu'elle forme à l'écran est un des premiers couples lesbiens de la télévision américaine. Quant aux sorcières de **Shrek le troisième**, avec leurs longues robes noires, chapeau pointu, nez crochu et teint vert, descendantes de la mauvaise sorcière du **Magicien d'Oz**, elles sont clairement, les « mauvaises filles » et côtoient, dans une taverne, tous ceux qui n'ont pas eu le droit au « beau rôle » dans les histoires, trahis, abandonnés, incompris, du capitaine au crochet aux personnalités non-binaires. Iels apparaissent ici, non comme mauvais-es, mais exclu-es.

L'imaginaire vaudou

L'univers fantasmé de la culture vaudou hante le cinéma dans une vision exotique qui associe la sorcière noire et la magie au « primitif sauvage ». Dans le documentaire de Jean Rouch, **Au pays des mages noirs**, tourné au Niger, en 1947, le commentaire décrit par exemple une « *Afrique sans âge, un monde encore figé dans une pureté originelle, encore dans l'enfance* ». Les commentaires seront plus nuancés dans les films suivants, également tournés au Niger et consacrés aux cérémonies de dépossession (**Les Maîtres fous** et **Initiation à la danse des possédés**). Dans **L'Adorable voisine**, des masques et des statuettes africaines sont exposées dans la boutique de la sorcière newyorkaise, habillant ainsi la jeune femme d'un halo d'exotisme mystérieux et lointain, mais assez superficiel. L'imaginaire du vaudou permet en général de mettre en scène la figure du zombi, un être dont la volonté est annihilée pour être mis au service. Dans **Vaudou**, une mère blanche se fait ainsi passer pour une pretresse vaudou et fait jeter un sort pour « protéger sa famille ». **The Witches** débute également au rythme des tambours et une poupée fichée d'aiguilles révèle la nature de la menace qui pèse sur les personnages blancs qui rassemblent en vitesse leurs affaires pour s'enfuir. La « sorcière » noire au cinéma est ici cantonnée aux personnages secondaires ou instrumentalisés. Elle se livre à des rituels caricaturaux maléfiques et des sacrifices d'animaux qui ne reflètent pas la richesse de

la religion vaudou. **The Spell**, d'une manière assez décevante, se termine aussi sur la mort de la vieille « sorcière » noire qui pratique le Hoodoo dans les Appalaches, brûlée dans sa maison, toujours animée de mauvaises intentions dont on ne comprend pas le motif. Cette fin semble confirmer la légitimité du point de vue raciste et méprisant de l'avocat.



Le cinéma filme le vaudou tout comme les premiers européens qui accostent en Afrique exportent « la sorcière » occidentale pour définir les pratiques « magiques » qu'ils observent. Alix Paré explique ainsi que « *La magie, les fétiches qui sont très utilisés dans la culture africaine traditionnelle ont très vite assimilés par les Occidentaux à de la sorcellerie, même avant la colonisation. Et même aujourd'hui, on appelle encore sorcier*





ou sorcière certains personnages en Afrique. Cela est un apport de l'Occident qui regardait la culture africaine. » Ainsi, Tituba, accusée de sorcellerie, se défend de l'étiquette de « sorcière » tout en ne niant pas son utilisation des plantes et son recours aux esprits dans le roman de Maryse Condé (16). Le mot « sorcière » n'est ici peut-être pas juste ou bien il renvoie à une construction culturelle différente de la sorcière blanche. Dans *Zombi Child*, la jeune femme précise par exemple : « Je ne suis pas une sorcière, je suis une Manbo ». Lors d'une discussion menée dans le cadre de cette publication, Awoulath Aloughbin, danseuse et chorégraphe originaire du Bénin, travaillant sur les mutations et les voyages des chants et des danses vaudou, raconte : « Un conflit entre la religion animiste et la religion chrétienne provoque des déformations et des incompréhensions.

Parfois, certains, dont l'attitude dérangeant, sont associés à la sorcellerie. J'étais à Cotonou il y a peu. J'ai visité un couvent dans lequel vivent des enfants sont de la culture vaudou et qui de ce fait, ne trouvent pas leur place à l'école. Les pratiques animistes ont été déformées, vidées de leur contenu ».

La « sorcière » noire est victime d'une triple oppression : la persécution des sorcières, le sexisme et le racisme. Depuis ce nœud, une énergie libératrice peut surgir. Ainsi, la figure de la sorcière est revendiquée par une jeune femme noire : « *Je suis la descendante de*



Tituba » s'écrie-telle fièrement dans la série **American Horror Story : Coven** affirmant ainsi son identité au sein du groupe. La série oppose par ailleurs les sorcières modernes blanches aux « sorcières » noires, héritières de pratiques ancestrales et victimes des persécutions contre la sorcellerie mais aussi des oppressions racistes. Il est aussi question d'hériter d'une histoire dans **Zombi Child** qui propose un regard moins caricatural sur le vaudou en s'inspirant de la vie de Clavius Narcisse, un Haïtien victime de zombification et livré à l'esclavage dans une plantation de canne à sucre. Le film fait des allers et retours entre l'histoire de Clavius Narcisse, qui a réussi à se libérer de l'esclavage en 1980 et celle de sa fille, étudiante dans un lycée privé français. La jeune fille, élevée par sa tante Manbo, se compose une identité à plusieurs facettes, entre famille et amies, entre passé et modernité, entre Histoire et quotidien scolaire.

De l'émancipation des injonctions au désintérêt pour le pouvoir

Comme le disent les jeunes sorcières de **The Craft**: « *La base du pouvoir, c'est de croire qu'on en a* ». Devenir sorcière soutient et guide l'émancipation. Les trois amies dans les **Sorcières d'Eastwick** opèrent une rupture avec la vie qu'elles subissent jusque-là et dans laquelle elles se démènent en silence, laissant passer les petites agressions et injustices quotidiennes du patriarcat (mains aux



fesses, monopolisation de la parole, propos et attitudes misogynes, etc.). Dans **Season of the Witch**, la figure de la sorcière est ce qui permet à une femme mariée de trouver une issue à une vie d'épouse et de femme au foyer, qui l'ennuie et la cloître, dans un pavillon de banlieue de l'Amérique des années 1950. Elle devient « sorcière », apprend la magie, sans que le film laisse penser qu'il y ait la moindre intervention surnaturelle. A la fin, entourées de femmes qui l'admirent, elle se sent puissante et libérée. Dans **La Fiancée du pirate**, suite au décès de sa mère qualifiée de sorcière, une jeune femme s'installe dans une petite maison délabrée dans la forêt et acquiert, peu à peu, une radicale indépendance financière en se prostituant, en exploitant le désir des hommes du village, qui ne cessent de vouloir l'épouser ou la soumettre. Elle incarne ici la figure de la descendante et se construit un univers libre et coloré, au son de : « *C'est moi invite, c'est moi qui vous quitte* » (une chanson de Barbara). A la fin du film, elle brûle tout ce qu'elle a accumulé, méprisant les objets par lesquels les autres personnages existent. Elle avait déjà, tout au long du film, l'habitude de détourner l'usage des objets, n'en comprenant pas toujours l'intérêt. Seul

un enregistreur, confrontant publiquement chaque personnage à ses secrets, est utilisé de manière conventionnelle et stratégique. « *S'ils ne peuvent te soumettre, ils te détruiront* » l'avait averti son ami. Mais finalement, c'est elle qui les quitte, libre, le cœur et le pas légers, les pieds nus sur la route, ayant tout brûlé derrière elle. Pour Nelly Kaplan, la réalisatrice, c'est elle qui brûle les inquisiteurs. Ici, les sorcières se libèrent à la fois des injustices mais aussi de la relation au bourreau. Certains films libèrent la sorcière de la quête du pouvoir. La fée devenue sorcière dans **Maléfique**, se tient à distance du royaume des humains, avec son roi guerrier animé par la peur de perdre le pouvoir. Maléfique appartient à un royaume de nature fantastique et ne reconnaît pas l'autorité du roi : « *Vous n'êtes ni roi, ni rien pour moi* », ce qui provoquera la colère de celui-ci. Victorieuse, à l'issue d'une bataille, elle confie la couronne à sa jeune protégée : « *Vous avez une reine* » annonce-t-elle aux créatures de son royaume. C'est un statut qu'elle ne convoite pas. Dans **La Boussole d'or**, à la croisée des mondes, les sorcières protègent le lien intime et organique entre les enfants et leur familier (un animal) et au-delà, le libre arbitre. Dans **Lili la petite sorcière**, les super-sorcières, exubérantes et colorées, se battent contre un sorcier triste qui transforme le monde en caricature du patriarcat où règnent le gris, les mathématiques, l'obéissance et l'apathie. La petite sorcière veut ici avant tout jouer avec ses parents. Ce qui est défendu n'est pas le pouvoir mais la joie des liens. Enfin, dans

La Source des femmes, la jeune révoltée ne semble pas partager le monde des hommes qu'elle associe à la perpétuation sourde de traditions désuètes nées dans un contexte de guerre alors que « *Les femmes n'ont pas peur de la paix* », explique-t-elle à l'Iman, dans l'espoir de redessiner la vie du village. On perçoit le même désir de s'émanciper de la guerre et de la vengeance dans **Ophélie** qui prie Hamlet de partir avec elle : « *Nous pouvons fuir, toutes les histoires ne terminent pas par une bataille* ».

Matilda Joslyn Gage, activiste féministe, aurait inspiré le personnage de Glinda dans **Le Magicien d'Oz** écrit par son gendre, Lyman Franck Baum. En adaptant ce roman au cinéma en 1939, Victor Fleming a donné naissance à la première « bonne sorcière » de la culture populaire. Celle-ci se place, dans le même film, aux côtés de la sorcière maléfique au teint vert. Depuis, les nouvelles représentations ne se substituent pas aux anciennes mais s'ajoutent. Le cinéma cantonne donc généralement la sorcière à une figure érotique et maléfique, lui opposant une figure « positive » enfantine ou victime. Il est difficile de trouver véritablement un personnage féminin émancipé de ce binarisme. La liberté réside en effet peut-être avant tout dans la possibilité d'être les deux à la fois ou de n'être ni l'une ni l'autre.

Les sorcières imaginées par le réalisateur japonais Hayao Miyazaki ne se ressemblent pas. Le réalisateur leur offre une palette large de possibles, souvent plus complexes, à l'image des personnages qu'il crée, à la fois



forts et vulnérables. En 2015, Hayao Miyazaki explique au Guardian : « *Beaucoup de mes films comportent des personnages féminins. Des filles courageuses, indépendantes, qui n'hésitent pas à se battre pour ce en quoi elles croient de tout leur cœur. Elles auront besoin d'un ami ou d'un allié, mais jamais d'un sauveur* ». Ses films, proches de l'univers du merveilleux, permettent une cohabitation plus souple entre les humains et le surnaturel. Il s'agit souvent de trouver un équilibre entre des forces et non de choisir un camp. L'« autre » n'est en général pas un ennemi mais quelqu'un à découvrir. On retrouve donc certaines figures connues de sorcières mais dans des narrations différentes : la jeune et candide apprentie dans **Kiki la petite sorcière** ; l'énorme vieille femme blessée dans **Le Château ambulante** (la sorcière des Landes) ; Zeniba, la bonne sorcière, dans **Le Voyage de Chihiro** et sa sœur, Yubaba, « la vieille des bains », une

riche veuve autoritaire qui évoque les Yama-Uba (sorcières des montagnes dotées de pouvoirs magiques dans le folklore japonais, dévorant les humains égarés mais mères protectrices). Ici la liberté offerte est celle du cadre dans lequel la sorcière se déploie et interagit avec les autres.

Conclusion

Le cinéma confirme et perpétue une image de la sorcière construite au moment des persécutions contre les femmes. Il oscille entre les binarismes : la femme puissante et maléfique et la victime infantilisée ; la jeune et la vieille ; la bonne et la méchante sorcière ; etc. Au-delà de la figure de la sorcière, c'est un discours sur les femmes qui est alimenté, ce qui conduit à questionner le cinéma comme production du patriarcat. Cette question rejoint de nombreuses cri-



tiques portées par les actrices et réalisatrices depuis plusieurs années et qui dénoncent les agressions misogynes, la pauvreté des rôles et le temps de parole réduit ainsi qu'un salaire moins élevé pour les actrices que les acteurs. Un sort partagé par les minorités de genre et les personnes racisées.

Dans le même temps, la sorcière s'invite, introduit des aspérités dans les portraits et du désordre dans les narrations. Le cinéma s'enrichit de brèches, nuance et complexifie. Certaines sorcières combinent plusieurs des motifs cités plus haut, ou bien, aux côtés d'une sorcière, un personnage fait contrepoint : le groupe d'amis de la sorcière amoureuse, chérissant leur liberté et leur puissance dans **L'Adorable voisine** par exemple. C'est aussi le rôle de la « bonne sorcière » dans **Le Magicien d'Oz** ou encore de l'insolente et pétillante mère de la sorcière mariée, Endora, qui se désole de la soumission volontaire de sa fille dans **Ma sorcière bien aimée**. Les films sont donc souvent à déplier, restent ambigus et peuvent être

interprétés de multiples manières. De nombreuses images contiennent une certaine complexité sémantique : celle de la puissance, émancipatrice ou oppressive ; celle de la victime, juste mais enfermante ; celle de la marginalité, libératrice mais exclue du centre et, de ce fait, sans action sur le système, ect. La sorcière se tient entre plusieurs mondes et parfois s'hybride, se dissimule ou se dérobe. Face à l'analyse, elle résiste, préférant peut-être d'avantage l'intuition et la subjectivité du spectateur.

Les associations de la femme-sorcière à la nature, aux animaux, aux plantes, aux tornades et aux tempêtes émotionnelles, au sauvage hirsute et au désordre sont, de la même manière, à double tranchant. Elles ont permis de justifier la peur et la domestication mais sont, dans le même temps, autant de sources qui invitent à se réemparer des catégories, des définitions et des rôles. Reste à inventer d'autres récits, d'autres regards, au cinéma comme dans la société. C'est l'invitation écoféministe.

Références

- [1] Starhawk, *Rêver l'obscur, femmes, magie et politique*, Editions Cambourakis, 2019
- [2] Isabelle Sorente, *Le complexe de la sorcière*, JC Lattès, 2020
- [3] Emilie Hache, *Reclaim*, Editions Cambourakis, 2016
- [4] Rosemary Radford Ruether, *New Woman, New Earth*, New York, Seabury Press, 1975
- [5] Jeanne Burgart Goutal, *Un nouveau printemps pour l'écoféminisme ?*, Association Multitudes, Multitudes n17, 2017
- [6] Camille Wernaers, *Starhawk et les nouvelles sorcières*, Axelle magazine n 202, 2017
- [7] Delphine Batho, *Manifeste pour l'écologie intégrale*, Edition du Rocher, 2019
- [8] Podcast : Ecoféminisme, care, genre et environnement, cycle « Quarante ans de recherche sur les femmes et le genre », Paris, Campus des Cordeliers, Catherine Larrère, 2015
- [9] Podcast : Présages, Ecologie politique et écoféminisme, Emilie Hache, 2018
- [10] Podcast : Reclaim the climate, féminismes et écologie, 2020
- [11] Conférence : Etopia, La révolution écoféministe, 2020
- [12] Mona Chollet, *La puissance invaincue des femmes*, Zones, 2018
- [13] Conférence : Paroles de sorcières, Paris, 2018
- [14] Podcast France culture, quatre épisodes « sorcières »
- [15] Françoise d'Eaubonne, *Le sexocide des sorcières*, L'esprit frappeur, 1999
- [16] Maryse Condé, *Moi, Tituba sorcière*, Folio, 1986
- [17] Silvia Federici, *Caliban et la sorcière, femmes, corps et accumulation primitive*, Entremonde Senonevero, 2014
- [18] Malcom Ferdinand, *Pour une écologie décoloniale*, collection Anthropocène, Seuil, 2019
- [19] Texte des activistes du mouvement de la justice climatique, sur le site du laboratoire d'imagination insurrectionnelle : <https://labofi.wordpress.com>
- [20] Les sorcières, une histoire de femmes, Les cahiers du Chéné, 2019, Editions France culture et Editions Michel Lafon
- [21] Odile Chabrilac, *Sortir des Bois, manifeste d'une sorcière d'aujourd'hui*, Tana Editions, 2020
- [22] Conférence Ecologie décoloniale organisée par Etopia dans le cadre des Rencontres d'écologie politique, 2020 : <https://vimeo.com/482265553>
- [23] Podcast : Causette de boudoir : Sorcières, sorcellière, sorceresse, 2021 : <https://audioblog.arteradio.com/blog/98256/causette-de-boudoir>
- [24] *Aux origines de la catastrophe – pourquoi en sommes-nous arrivés là ?*, Editions les liens qui Libèrent & Imagine demain le monde magazine, sous la direction de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, 2020
- [25] « Corps-territoire et territoire-terre » : Le féminisme communautaire au Guatemala. Entretien avec Lorena Cabnal. L'Harmattan, « cahiers du genre » n°59, 2015
- [26] Marie Dunglas, Sorcières, possédées, hystériques, *Les cahiers du GRIF*, n14/15, 1976
- [27] Clarissa Pinkola Estés, *Femmes qui courent avec les loups*, LGF, 2001
- [28] Naomi Lubrich, *Judenhut et Zauberhut : la prolifération d'un signe juif, ASDI WAL, Revue genevoise d'anthropologie et d'histoire des religions*, n°10, 2015 : https://www.persee.fr/doc/asdi_1662-4653_2015_num_10_1_1043
- [29] Frédéric Lenoir, *Lettre ouverte aux animaux [et à ceux qui les aiment]*, Fayard, 2017
- [30] Valérie Chansigaud, *Une histoire des fleurs, entre nature et culture*, Delachaux et Niestlé, 2014
- [31] François Terrasson, *La peur de la nature, sang de la terre*, 1988

- [32] Homme animal, Histoires d'un face à face, catalogue d'exposition, Les Musées de Strasbourg, 2004
- [33] Frédérique Muller, *Promenons-nous dans les bois*, la médiathèque (PointCulture), 2011
- [34] Imagine Demain le monde, magazine n134, juillet-aout 2019
- [35] Anne Gonon, Le féminisme à l'épreuve d'une catastrophe nucléaire. Mères, nature et care dans le Japon d'après-Fukushima», *Cahiers du Genre*, vol. 59, no. 2, 2015
- [36] *bell hooks, De la marge au centre, théorie féministe*, Editions Cambourakis, 2017

V – Conversations sorcières : la toile des luttes, des figures et des pratiques

Figure historique et fictive, archétype, métaphore ou symbole, au contact du monde moderne, la sorcière se décline en autant de formes qu'il y a de personnes pour l'incarner. « Tacite, presciente et viscérale », comme l'écrit Clarissa Pinkola-Estès au sujet de la sorcière créatrice (*la loba*). La sorcière convoquée s'hybride, chacun·e tissant un lien avec elle depuis sa propre sensibilité, dans sa propre histoire. Les échanges retranscrits qui suivent, illustrent cette diversité de possibles.

Lors de ces conversations autour de la sorcière, s'invitent à leur tour une multitude d'autres figures dont la sorcière partage un bout de récit : loup-garou, chaman, cyborg, guérisseuse, ortie, enfant sauvage, déesse, lutin, guerrière, sirène, prêtresse vaudou, mère, alchimiste, chauve-souris, femme sauvage, etc.

Lucienne Strivay

Lucienne Strivay est anthropologue à l'Université de Liège.

Ses domaines de recherche ont en commun de se situer aux interstices, là où s'élaborent les exclusions comme les curiosités, où se produisent les bifurcations dans les manières de penser. Elle explore de nombreux sujets dont : les relations avec la nature, les enfants sauvages, le travail sur les images, les castors, les lapins, la taxidermie et l'histoire de l'anthropologie.

Les possédés et leurs mondes

Les enfants sauvages, cas, récits et régimes de savoir
www.youtube.com/watch?v=u-x8684hAls

Que représente pour toi la sorcière ?

Il me semble que la sorcière peut-être une figure assez emblématique de la condition féminine. Ce sont très majoritairement des femmes qui ont été persécutées au motif de sorcellerie au cours des chasses aux sorcières.

Les hommes ont été relativement épargnés, si ce n'est quelques loups-garous. Les sorciers, par exemple, apparaissent peu dans les archives.

Il s'agissait vraiment d'éliminer ce qui se mettait en travers de l'établissement d'un nouveau rapport au monde « naturel ». Les sorcières s'inscrivent dans une co-naissance

d'elles et de la nature qui leur permet de reconnaître les plantes qui soignent ou qui empoisonnent. La relation est plus horizontale avec le végétal et aussi avec le corps humain. Elle n'est pas intrusive.

Ce qui m'intéresse c'est de décrire l'héritage de cette époque, dans le rapport à la nature, aux sciences, aux rôles genrés, etc.

Les sorcières sont au départ des évidences de résistance à de nouveaux usages culturels alors qu'elles sont dans la continuité de l'usage de leurs connaissances des plantes

pour les soins, fruits de pratiques rurales et anciennes, transmis par les femmes. Il n'est alors pas tellement question de bien ou de mal. Comme dans toute recette phyto-pharmacologique, tout est une question de dosage. Ce qui peut faire le bien peut aussi faire le mal. Les deux n'étant pas séparables. Ce qui s'est passé avec les chasses, c'est qu'il s'agissait de les extirper de ce mode de connaissances et d'extirper le mode de connaissances lui-même afin d'en instaurer un « légitime » : masculin, clérical, naturaliste et universitaire. Les médecins prennent peu à peu le dessus, également sur les prêtres. Il y a même eu une rivalité entre, par exemple, les médecins et les moines de Saint-Hubert qui soignaient les enrégés : la population est alors découragée de faire son pèlerinage à Saint-Hubert pour s'en remettre au médecin. La médecine gagne donc peu à peu des espaces d'autorité et les recettes deviennent des recettes d'hommes jusqu'à écarter les femmes lors des naissances.

Au départ, les sorcières ne sont pas rebelles en soi. Elles ont été décrétées comme dangereuses. C'est par la suite, en raison de ce qu'elles ont subi et parce qu'elles représentent des modes de connaissances alternatifs, que les sorcières seront revendiquées par des femmes impliquées dans des luttes féministes ou en désaccord avec un autre savoir technique et les chemins sur lesquels il nous mène.

Je me pose aussi la question du mot « sorcière » qui englobe une grande

variété des pratiques et de motifs d'accusation.

Oui, tout à fait, il ne s'agissait pas d'une communauté organisée. Ce qui relevait de leurs usages comme la fertilité des bêtes et des champs, la réussite des couples et des mariages, etc., toutes ces pratiques ont perduré, mais de manière souterraine. Jeanne Favret-Saada a, par exemple, étudié les pratiques dans le bocage normand dans les années 70 (*Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage* en 1977). Au début de son enquête de terrain, elle a commis une erreur en cherchant des sorcières en tant que telles et n'en a pas trouvés. Elle s'était adressée au curé, au psychologue du coin, aux autorités légitimes, etc. À chaque fois, on lui répondait : « Non pas chez nous. Dans le village voisin peut-être. Mais pas ici. Il n'y a pas de sorcière ici ». A force de rencontrer des femmes, des paysannes et des fermières qu'elle a été prise elle-même pour une sorcière. Elle s'est donc retrouvée amalgamée à des fonctions qu'elle ne revendiquait pas mais c'est seulement à partir de là qu'elle a pu commencer à rencontrer « celle qui faisait tourner le lait » ; « augmenter la production de lait d'une vache » ; etc. Ce n'est donc pas elle qui les a trouvées mais elles qui l'ont reconnue.

Cela souligne cette séparation des mondes qui perdure. D'un côté le maire, le curé et le médecin, de l'autre des femmes qui font tourner le lait.

Oui et ce qui est intéressant c'est de voir que Jeanne a publié sa thèse, puis ses notes de terrain, dans un second temps, avec Joséé Contreras (*Corps pour corps. Enquête sur la sorcellerie dans le Bocage* en 1981). Elle y donne à voir la face cachée de l'enquête, au-delà de l'analyse plus achevée et rendue plus abs-

Les cultures du livre, par contre, comme les cultures monothéistes, s'appuient sur « le » livre, sur « une » bonne version qui discrédite les autres, alors que dans les cultures orales, il y a toujours plusieurs versions

traite dans la thèse. Il y a donc aussi une séparation des savoirs.

J'imagine qu'en Belgique, on trouve encore aussi ce genre de pratiques ?

Il y a toujours des rebouteux, des signeurs, des « repouilleux » pour les entorses, des coupeurs de feu, des personnes qui soignent aussi par la prière. Mais ce sont toujours des pratiques condamnées, considérées comme de l'ordre de la supercherie ou exercice illégal de la médecine. Il est donc difficile d'en faire un état des lieux.

On utilisait en Wallonie le mot « macrale » qui ne subsiste que dans des pratiques carnavalesques. Ce qui peut se comprendre puisque le carnaval est une manière de se

moquer des puissances qu'on redoute.

Les pratiques s'inscrivent aussi dans un cycle sur un très long terme. Des églises ont été construites sur d'anciens lieux sacrés païens, là où il y avait déjà un dolmen par exemple. Puis à côté de ces églises, il y avait encore souvent un arbre ou une source guérisseurs qui ont été associés à un Saint. Plus tard, celles et ceux qui avaient un pouvoir alternatif se sont réclamés du saint associé. Ils soignaient même aussi parfois par la prière. Ce qui relevait donc au départ d'une pratique antérieure au christianisme a survécu sous d'autres formes. Ce sont des phénomènes que l'on observe aussi dans les colonies. Dans les communautés autochtones ou métisses, les pouvoirs extra-humains sont beaucoup moins clivants et binaires qu'au sein des pratiques légitimées. On retrouve beaucoup plus de souplesse, tout en conservant la rigueur. Il y a eu des hybridations. Les cultures du livre, par contre, comme les cultures monothéistes, s'appuient sur « le » livre, sur « une » bonne version qui discrédite les autres, alors que dans les cultures orales, il y a toujours plusieurs versions.

Il me semble que l'histoire des sorcières n'est pas toujours prise au sérieux ou en tout cas reste peu étudiée. Je suis frappée par le décalage entre la réalité historique: le nombre de femmes tuées sur une période de quatre cent ans, la terreur qui a régné durant cette période et ce qui en reste

aujourd'hui : une image fictive pour amuser et effrayer les enfants.

C'est vrai que cela reste un sujet sous documenté. A fortiori, de nombreux savoirs étaient à l'époque des savoirs oraux. Cela est vrai également pour les savoirs développés dans les pays colonisés. Il y avait bien quelques traités comme *La magie naturelle* de Jean-Baptiste Porta en 1558 qui proposait des recettes pour transformer les métaux mais aussi pour empêcher le vin de tourner ou pour faire des confitures. La conception de la magie naturelle était tout à fait différente de ce qu'on imagine aujourd'hui. Il s'agissait déjà d'une reprise par un lettré d'un certain nombre de recettes. Il n'existe aucun recueil de ce que pouvaient savoir ces femmes.

En 1985, j'avais participé à l'organisation d'une grande rencontre internationale sur le thème de la sorcière qui voulait faire dialoguer anthropologues et historiens. Mais le dialogue n'a pas eu lieu. En dehors de quelques-uns comme Carlo Ginzburg (*Les batailles nocturnes : Sorcellerie et rituels agraires aux XVI^e et XVII^e siècles*), la plupart des historiens continuent d'adopter la posture dominante. Ils reconnaissent que les chasses sont des opérations visant à établir un certain pouvoir mais ils n'admettent pas que les personnes qui ont été condamnées avaient des pratiques qui n'avaient sans doute pas grand-chose à voir avec ce que les inquisiteurs leur reprochaient et qui renvoyaient à un ensemble de pratiques bien à elles qui relevaient de la transmission, d'un type de savoir alternatif. Le point de vue des anthro-

pologues est vite taxé de superstitieux à cet endroit par les rationalistes radicaux.

Cela souligne aussi l'importance que prend l'écrit sur l'oralité à cette époque. Les femmes ne se transmettaient pas des livres. En revanche, les inquisiteurs les ont beaucoup utilisés.

C'est juste. Il existe de nombreux manuels d'inquisiteurs dont le plus connu est *Le manuel des sorcières*. On se rend vite compte avec ces livres, que l'inquisiteur ne sait pas vraiment au départ exactement ce qu'il cherche ou que ce qu'il cherche n'est pas commensurable avec les personnes qu'il interroge. En tant que théologien, il va s'interroger sur le pouvoir qu'on peut reconnaître au diable et donc à ses suppôts : Son pouvoir concerne-t-il les apparences, les illusions ? Peut-il agir sur la forme des choses ou les âmes ? Ce sont des questions abstraites et tout à fait déconnectées de la vie des paysannes qui sont interrogées. L'abstraction du diable devait leur faire aussi peur que le prêtre qui les interrogeait.

Tu as invité d'autres figures, le loup-garou et le chaman. Quels sont leurs points de contact avec la sorcière ?

J'ai travaillé sur le loup-garou en 1985, au moment du colloque dont je parlais. Carlo Ginzburg avait mis à jour une archive allemande du XVII^e siècle dans laquelle un homme âgé était accusé d'être un loup-garou. Ce que l'homme revendiquait en effet.

Son récit permet de mieux comprendre ce que pouvait être le loup-garou dans la culture ancienne. Avec cette identité, il tenait à être distingué des sorciers et des sorcières qui pour lui, faisaient le mal. Être un loup-garou signifiait être un chien de Dieu. Il se référait à des batailles nocturnes qui avaient lieu en Italie ou en Allemagne par exemple et qui opposaient les loups-garous aux sorciers au moment de périodes importantes pour la fertilité des champs, c'est-à-dire autour d'Halloween et au moment des rituels de printemps. Ce sont des moments intermédiaires où les processus de repos et de vie doivent s'inverser. Là encore, le loup-garou n'a pas grand-chose à voir avec celui qu'on s' imagine au cinéma et même tel que les inquisiteurs l'imaginaient. Il est intéressant de regarder ce qui inquiétait les inquisiteurs dans la métamorphose. Ils se demandaient, dans une rationalité décalée de la pensée de la métamorphose, comment faire entrer le volume d'un homme dans le volume d'un loup. C'est encore une question qui ne rencontre aucunement le vécu des personnes accusées. On retrouve ces incompréhensions dans l'approche des rituels pratiqués en Afrique. Il ne s'agit pas, par exemple, de devenir un léopard mais d'observer l'orientation d'une dent de l'animal suspendue au cou et qui indique aux membres de la communauté l'état métamorphosable ou non. Celui qui porte la dent n'a pas besoin de se métamorphoser. Des signes sont à lire tandis que nous rêvons toujours de métamorphose effective. Le loup-garou des équinoxes occupe un peu

le même rôle que certains chamans en protégeant contre des agressions qui pourraient entraîner des morts ou l'infertilité du sol.

Les chamans, pour peu qu'on puisse les présenter comme une fonction homogène, sont avant tout des médecins et des médiateurs qui négocient avec les non-humains invisibles la qualité des rapports qu'ils entretiennent avec les humains. Il faut à chaque fois situer les pratiques. Il est important de regarder les pratiques chamaniques actuelles, souvent importées, avec d'autres outils épistémologiques. Les chamanismes d'aujourd'hui sont davantage des formes syncrétiques. Pour moi, aller chercher ces pratiques souligne un malaise conscient pour une certaine part de la population quant à la culture dans laquelle nous évoluons. Il y a une tentative de retrouver des racines dans l'Histoire, une autre façon de réagir à cette non-relation à la nature, une façon de réagir à cette volonté de maîtrise, à l'exploitation plutôt qu'à l'intégration, qui caractérisent la culture scientifique et technique actuelle. Là, est le propos des revendications écoféministes.

La sirène appartient à un autre monde et vient perturber le monde tel qu'il est c'est-à-dire le monde patriarcal. C'est intéressant d'introduire la question de l'espace avec cette figure. La sirène ne partage pas le même espace de vie que les hommes. Cette question joue aussi pour la sorcière. Quand on situe la sorcière, on la situe très souvent en marge, on la renvoie au monde sauvage, aux lieux abandonnés. Pourtant dans le passé,

elle devait être bien plus proche des gens du village. La construction du cinéma et des contes destinés aux enfants est une transmission de la culture patriarcale. Elle pose la question de la zone de pouvoir. Ce même rapport au pouvoir est présent dans le contexte judéo-chrétien qui ne réserve pas un meilleur sort à la femme. La sorcière est l'héritière d'Eve.

Qu'est-ce qui explique l'intérêt pour la figure de la sorcière aujourd'hui ?

Pour les écoféministes, il s'agit d'une figure de femme qui possède des capacités d'action intéressantes, d'autant plus qu'elle dérange. Elle ne s'inscrit pas dans le droit fil des pratiques légitimées et sert même à mettre en cause la légitimité de ces pratiques. C'est ce qui se produit par exemple quand les femmes s'opposent au nucléaire. Les femmes sont allées chercher dans l'Histoire une figure tutélaire qui aurait pu occuper leur place aujourd'hui : résister, agir, subvertir, revendiquer une autre manière d'être au monde.

Il y a aussi une esthétique propre à la sorcière, notamment au cinéma.

Du point de vue simplement esthétique, la sorcière est celle qui sort du rang. Elle est soit très belle, soit très laide. C'est celle qui n'est pas dans la norme.

Elle est beaucoup associée au végétal mais aussi à la métamorphose et à des relations de compagnonnage avec des animaux comme le chat, la chauve-souris ou d'autres animaux de l'obscurité. La chauve-souris, évi-

demment, parce qu'elle fait tout à l'envers. Elle dort la tête en bas, occupe des endroits désertifiés, vit la nuit. Elle n'est, pendant très longtemps, ni oiseau ni mammifère. On pourrait interpréter ces animaux comme des esprits auxiliaires comme dans certaines formes de chamanisme.

On prête aussi à la sorcière un pouvoir par le regard. Ce qui explique sa liaison avec le chat. Le regard, dans une conception ancienne de la vision, pourrait avoir une action directe. Persuadé de ce pouvoir effectif, dans *Le mar-*

Elle est beaucoup associée au végétal mais aussi à la métamorphose et à des relations de compagnonnage avec des animaux comme le chat, la chauve-souris ou d'autres animaux de l'obscurité.

teau des sorcières, on préconise d'ailleurs de faire entrer la sorcière à reculons pour que son regard ne croise pas celui des inquisiteurs et des juges. On retrouve ce pouvoir du regard attribué au loup. On dit, par exemple, que quand on croise un loup, si le loup vous a vu le premier, on est à sa merci, paralysé et muet, que l'œil du loup « a pris la personne ». Cette importance du regard rejoint l'idée du mauvais œil dont on continue de se prémunir aujourd'hui dans de nombreux endroits. Par

exemple, dans certains villages de pêcheurs, au bord de la Méditerranée, un œil est dessiné sur les barques. Il a pour fonction d'anticiper le mauvais regard qu'il risquerait de croiser. Comme il l'anticipe, c'est lui qui gagne dans ce jeu de pouvoir. Le pouvoir du regard reste lié au féminin. Le regard porté pénètre la personne, la conquiert, l'envahit. Aujourd'hui, au cinéma, lorsque les personnages sont anormaux, combien de fois est-ce que ça ne se manifeste pas dans leur regard? C'est aussi vrai pour la représentation des extraterrestres.

Ce sont des convictions qu'on retrouve chez Montaigne qui décrit par exemple un duel entre un oiseau et un chat. Le chat fixe son regard dans l'oiseau et celui-ci tombe raide mort à ses pieds. Montaigne cultivait un autre rapport au monde naturel que celui

des cartésiens, un peu plus tard. Il voyait davantage la continuité entre l'homme et les autres vivants. La rupture et la supériorité du monde humain, impossibles presque à remettre en cause aujourd'hui, viendra ensuite avec ce que Philippe Descola désigne comme le partage naturaliste. C'est la raison pour laquelle le thème de l'enfant sauvage dérange tellement en Europe entre le *xvi^e* siècle et la fin du *XVIII^e* siècle. Que sont ces petits hommes qui n'ont plus l'air humain, qui ne parlent pas, qui marchent parfois à quatre pattes, qui ne connaissent pas Dieu (une des premières choses qu'on vérifie)? Doit-on les considérer comme des humains, des hybrides, des idiots? Appartiennent-ils encore à la culture? Ou la conception qu'on en a, recèle-t-elle une erreur?

Nathalie Grandjean

Nathalie Grandjean est Docteure en Philosophie et Maîtresse de Conférences à l'Université de Namur. Ses domaines de recherche sont le corps et la technologie, la philosophie féministe et de genre, ainsi que l'éthique du numérique et de la surveillance. Elle a édité les ouvrages « Corps et Technologies. Penser l'hybridité » (avec Claire Lobet, Peter Lang, 2012), « Valeurs de l'attention » (avec Alain Loute, Presses du Septentrion, 2019) et vient de publier « Généalogie des corps de Donna Haraway. Féminismes, diffractions, figurations » (Presses de l'ULB, 2021). Elle est également administratrice de Sophia, le réseau belge d'études de genre

www.sophia.be

On parle souvent d'écoféminismes au pluriel, peux-tu décrire les différentes sensibilités ?

Historiquement, les mouvements écoféministes se sont développés un peu dehors de la sphère féministe, en tout cas en France, au cours des deuxième et troisième vagues du féminisme. C'est Françoise d'Eaubonne qui propose le mot et une première définition. Elle fait un travail pionnier qui montre le lien entre la domination exercée sur la nature et celle exercée sur les femmes. Ce travail n'a alors pas beaucoup d'échos en francophonie mais traverse l'océan. Les Américaines ont

plus vite incarné et développé l'écoféminisme.

On peut distinguer plusieurs modalités : « philosophique » avec Karen Warren, Carolyn Merchant, Val Plumwood. Elles vont beaucoup s'intéresser à la critique de la science pour la science comme étant une construction patriarcale. Cette critique philosophique se nourrit des travaux de Silvia Federici par exemple qui analyse la naissance de la science associée à celle du capitalisme et du colonialisme au xv^e siècle. Elles montrent comment la pensée moderne est toujours tournée vers l'exploitation et

la domination (de la nature, des femmes, de l'autre, etc.). Ces travaux commencent aujourd'hui à être traduits comme celui de Val Plumwood « réanimer la nature » en 2020.

« Matérialiste » avec, notamment, Silvia Federicci. C'est elle qui, pour moi, écrit les choses les plus intéressantes sur les sorcières. Elle montre très bien comment les exploitations du corps du monde, des femmes, des esclaves, des enfants, etc. sont liées.

« Spiritualiste » avec par exemple Joanna Macy qui a formalisé le Travail qui relie. Emile Hache, dans son livre *Reclaim*, rassemble de nombreux textes autour de cette approche. Ce que je trouve intéressant dans ce courant, c'est la volonté de dépasser des

maintenant, que les écoféministes qui ont réclamé l'esprit pour les corps assignés.

« Economico-politique » avec Vandana Shiva ou Maria Mies. Ce courant est lié aux mouvements de femmes du Sud (mouvement Chipko, etc.).

Je mets un peu à part le travail de Starhawk qui n'entre pas seulement dans une approche spiritualiste car elle politise cette question de l'esprit.

Quelle est la place de la sorcière dans ces courants ?

Quand je donne ces cours sur l'écoféminisme, je ne parle pas de la sorcière pour ne pas aller trop vite. Les étudiants connaissent en général déjà le livre de Mona Chollet par exemple. Mais c'est un livre qui peut fermer pas mal de portes, au-delà de son côté didactique. Il ne me semble pas que ça rende justice à la sorcière que de l'enfermer dans une seule image. J'aime mieux l'image d'une sorcière qui échappe aux normes, qui déborde, qui montre des lignes de fuite. C'est ce qui m'intéresse dans ton travail quand tu invites d'autres figures comme le chaman, la cyborg, l'enfant sauvage ou le loup-garou, cette idée de l'hybridation aussi. C'est l'idée que le corps ne se limite pas à l'enveloppe corporelle visible, qu'il y a des choses qui se passent entre le monde et soi.

Et de ce fait, c'est aussi la notion de « nature » qui est discutée. On en parle encore souvent au sens de la « wilderness », comme une extériorité mystifiée. Ce que je trouve intéressant, c'est comment de temps en temps,

C'est l'idée que le corps ne se limite pas à l'enveloppe corporelle visible, qu'il y a des choses qui se passent entre le monde et soi.

clivages : raison/sentiments, corps/esprit, etc. et de réclamer l'esprit dont on nous dépossède tout le temps, femmes et hommes. Réclamer la spiritualité en tant que femme quand on a toujours été perçue comme un corps est intéressant. Le féminisme n'a pas réclamé l'esprit jusqu'ici. Il a plutôt revendiqué des droits, défendu l'émancipation et la réappropriation du corps. Ce qui est important évidemment mais il n'y a, jusque

on peut sentir qu'il se passe quelque chose en lien avec le monde extérieur. Comment ses propres contours, qu'on avait toujours pensés comme nous faisant en tant que tel, peuvent offrir des brèches. Comment, en tant qu'être, on peut se couler dans autre chose que soi-même. Je pense que nous sommes tous capables de ressentir cela, de vivre ces expériences, mais cela pose plusieurs questions. Comment se mettre à l'écoute ? Comment raconter ces expériences ?

Il y a dans le vocabulaire employé un mot qui me gêne souvent, c'est l'expression « être connecté ». Nous serions à la fois maîtres de cette communication et en même temps complètement aliénés par rapport à elle. C'est un mot qui implique qu'en tant qu'être humain, on peut faire un choix. Je veux résister à cette idée d'un corps comme une entité fermée au reste du monde qui se connecte et se déconnecte à celui-ci. Ce mot peut aussi induire l'idée qu'à un moment donné, on peut, pour se protéger, se retirer dans sa propre cellule. Cela fait lien avec l' « enclosure » au moment des chasses aux sorcières. Ce qui fait l'identité, le corps, c'est ici d'abord la fermeture. Or, pour moi, ce qui fait l'identité en tant qu'être, c'est le lien et le lien n'est pas un choix. C'est la relation qui fait qu'on est vivant. On doit donc recomposer l'idée du corps, de l'âme, de l'esprit. Si c'est la relation qui fait l'être, alors on doit d'abord s'intéresser à la relation. Ce qui fait choix devient la question de l'être et non de la relation. C'est ce point qui est fondamental pour moi et que j'aimerais théoriser avec l'idée de la sorcière.

Etre une sorcière pour moi, c'est aller en amont de la culture scientifique moderne patriarcale d'exploitation qui a défini de cette manière nos corps dans l'illusion de faire lien ou pas. Evidemment, travailler la sorcière dans ce sens-là tient de la fabrication. Mais si je voulais retrouver ou reconstruire quelque chose de ces femmes qui ont été persécutées, j'irais dans ce chemin-là.

Le travail que je mène actuellement consiste à voir comment reconfigurer un corps qui prend en compte cette historicité qui nous parle de séparation des corps et de projet d'autodétermination. Et le projet féministe est un projet d'autonomisation tandis que chez les écoféministes, il y a cette idée que ce projet d'autonomisation, en partie partagé, n'est pas forcément ce qui nous libère de l'ennemi que nous avons fabriqué, c'est-à-dire le système hétéro-patriarcal capitaliste. Une des stratégies pour penser différemment, c'est se penser autrement : se penser dans la relation et comme étant défini avant tout par la relation. Cette relation ne se limite pas au « et ». Donna Haraway a par exemple étudié, en tant que biologiste, les différents types de relation au sein du vivant : ingestion, commensalisme, prédation, etc. Pour les théoriciennes du « care », la première des relations est le soin, sans lequel le monde n'advient pas. D'autres écoféministes énumèrent d'autres relations.

Ce n'est pas facile de se penser par la relation. Cela implique beaucoup de choses sur nos représentations mentales. D'abord cette idée de connexion/déconnexion qui tient

pour moi du fantasme de la maîtrise de soi. Ensuite, faire corps par la relation amène la question de l'hybridation. Avec cette question, on ne doit pas simplement définir ce qu'est le corps. Mon corps est ce qui se tient ensemble au moment où on est en relation. Lors de cet échange virtuel, nous sommes par exemple des corps virtuels. Nous sommes clairement dans des hybridités. En ce sens, l'hybridation est consubstantielle à l'idée que la relation prime. Si mon être est défini par la relation, il est forcément défini aussi par l'être avec qui je suis en relation.

Ce que tu dis me fait penser à une image qui m'est restée depuis le collège, quand j'ai appris qu'il y a des ions qui tournent autour de nos cellules et excèdent les contours de notre enveloppe corporelle. Je voyais tout à coup le monde sous un nouveau jour avec des parties de soi qui ne sont pas visibles pour nous mais qui voyagent en dehors de « soi ».

Les liens ne sont pas des liens choisis. Ils sont là. C'est le propos de Donna Haraway avec sa figure tentaculaire. Il s'agit plutôt de les activer. Se pose donc en effet la question du regard. C'est en voyant ces liens qu'on peut abandonner cette vision de la maîtrise des liens. C'est cela aussi la pensée écoféministe. Ce qui est important aussi c'est la mise en récit de l'histoire de la sorcière, créer du champ symbolique, fabriquer des histoires, des productions culturelles. Non pas pour

raconter la « vérité » mais ce qui nous semble important. Comment aller chercher ces histoires et tirer un fil ? Quand on tire un fil, de nouveau, il s'agit d'activer des liens déjà présents.

Tu as aussi travaillé sur des thèmes liés à la maternité. Quelle est la place de la sorcière dans cette réflexion ?

Françoise d'Eaubonne s'était montrée très critique par rapport à la maternité imposée aux femmes. C'est une manière de souligner que les femmes ne sont pas propriétaires de leur corps comme elles ne sont pas propriétaires des terres. L'écoféminisme commence donc dans la critique de la maternité avec des écrits comme ceux de Colette Guillemin et Nicole-Claude Mathieu. Plus tard, dans les années 2000, les écoféministes vont davantage revendiquer la maternité, l'allaitement, la puissance du corps des femmes et des mères, sans doute en héritage des apports du courant spiritualiste. Au même moment, l'allaitement a aussi été soutenu par les pouvoirs publics. Ce retour à la « maternité naturelle » est pensé dans une démarche d'émancipation. L'allaitement est valorisé comme étant un élément de libération. C'est ce mouvement qui a suscité des critiques de femmes comme Elisabeth Badinter. Mais au fond, je pense que le problème n'est pas posé dans les bons termes. Les femmes qui revendiquent l'allaitement revendiquent en fait, plus largement, un autre rapport au corps. Elles posent autrement la question de l'émancipation. Est-ce que confier ses enfants

à une crèche pour retourner au travail permet réellement de se réapproprier son corps ? Par rapport à cette histoire un peu contradictoire, il est intéressant de remarquer que la sorcière est une figure qui n'aime pas les enfants. Je pense que cela est lié aux pratiques de soin qu'avaient à l'époque les femmes accusées de sorcellerie. Les savoirs devenaient synonymes de pouvoir et cela commençait à déranger l'ordre patriarcal scientifique naissant. Mais aussi au fait que nombre d'entre elles étaient âgées et donc ne pouvaient plus avoir d'enfants. Dans la société capitaliste d'exploitation des corps, les corps doivent produire. Les femmes qui n'ont pas d'enfants sont donc inutiles et dérangeantes.

Rachel Hoekendijk

Reconter ardemment ces histoires enivrantes, libératrices. Rachel Hoekendijk pratique la philosophie, le conte et la pédagogie. Elle œuvre à la transmission et à la transformation de mondes vivants.

www.pasdecote.be

La philosophie s'est-elle intéressée à la figure de la sorcière ?

Tout dépend de ce que l'on entend par « philosophie ». En tant que discipline académique et champ de recherche dominés par des hommes blancs qui ont défini ce qu'était la pensée (une pensée rationaliste), la philosophie s'est justement définie dans une opposition à ce que représente la sorcière. Et ce, dès la naissance de la philosophie avec Socrate et Platon qui rompent avec les mythes. Plus tard, cela sera renforcé avec René Descartes et la vision mécaniste du monde. Si l'on s'en tient à la philosophie telle qu'elle a été décrite par l'histoire de la philosophie, alors la sorcière n'est pas un objet de la philosophie.

Mais aujourd'hui, d'autres personnes font

de la philosophie et pénètrent la recherche, notamment des femmes. Elles produisent d'autres formes de savoir et posent d'autres questions. Ce sont par exemple Donna Haraway, Isabelle Stengers ou Vinciane Despret. Elles interrogent ce qui a été laissé sur les bords de la pensée rationaliste et construisent une épistémologie différente. Je crois qu'on peut dire qu'aujourd'hui la figure de la sorcière est pensée par la philosophie. En tant que philosophe, j'envisage la sorcière comme un concept. Ce concept a évolué et ce qui m'intéresse, c'est de voir ce qu'elle permet d'activer comme possibilités de penser, par rapport à la magie, par rapport à la nature, par rapport aux autres au sein d'une structure sociale, par rapport aux pratiques de soin et de guérison. J'ai l'intuition qu'il

existe différentes figures de sorcières. La première que j'ai découverte est l'image d'une femme qui a un rapport à la nature, à la terre, à l'herboristerie, aux encens ; un rapport aux matériaux avec lequel je n'ai moi-même pas beaucoup d'affinités [rires]. Par contre, la sorcière de la parole, de la formule prononcée m'intéresse énormément. Elle utilise les mots pour changer le réel. Cette magie me touche et je peux la percevoir. C'est Starhawk qui m'a fait comprendre ce qu'était cette magie-là, même si sorcière de la parole et sorcière de la nature ne s'opposent pas du tout.

Comment expliquer la puissance de cette figure dans certains discours féministes aujourd'hui ?

La sorcière d'aujourd'hui n'est pas la même qu'à l'origine. C'est intéressant de noter qu'on a dû reconstruire la sorcière sur des bases de transmission très fragiles, en tissant autour d'elle un nouveau récit puisqu'elle réapparaît après avoir (presque) disparu. Il a fallu réinventer un certain nombre de choses, se reconstruire un héritage.

Les penseuses féministes ont travaillé sur la disparition des femmes dans l'Histoire, à leur disparition tout court si on pense aux féminicides. L'écoféminisme met en lien l'exploitation de la nature et celle des femmes. Les sorcières comme femmes qui ont été massacrées, dont l'héritage a été effacé et qui existaient en grande proximité avec la nature sont ainsi redevenues des figures du devant de la scène.

Les chasses aux sorcières prennent en effet place dans un geste historique très large. Est-ce qu'elle ne pose pas avant tout la question de la domination ?

Le récit en vogue actuellement conduit à penser un rationalisme très pur à l'époque des chasses aux sorcières. Les pères de la modernité auraient été en opposition totale avec l'ésotérisme et les savoirs populaires

Cette histoire de la modernité rationaliste construite contre l'ésotérisme féminin est une construction duale fondée a posteriori.

portés par des femmes. Mais ce n'est pas vraiment exact. René Descartes et d'autres savants du XVII^e siècle conservaient des pratiques très ésotériques. Cette histoire de la modernité rationaliste construite contre l'ésotérisme féminin est une construction duale fondée *a posteriori*.

Diaboliser et détruire l'autre est une façon de purifier son identité. La philosophie est beaucoup en prise aujourd'hui avec la question de sa propre légitimité. En tant que discipline très généraliste, la philosophie est toujours à la limite de ce qui n'est peut-être que le fait de raconter des histoires. Décridibiliser l'autre qui, elle/lui, raconte assurément des histoires, c'est une manière de poser sa

propre légitimité. La sorcière est disruptive par rapport à ce processus : elle montre qu'il est possible de raconter des histoires mais des histoires qui produisent des résultats sur le réel.

Les sorcières ont des imaginaires qui leur sont propres en fonction de leur cadre de vie, comme si l'imaginaire fictif de la sorcière s'hybridait à elles. La sorcière continue à échapper aux cadres et à évoluer, à se métamorphoser. Un jour, nous avons par exemple parlé ensemble de la figure de la sirène.

« La sorcière » n'existe pas. Les sorcières sont hyper contextualisées. Les savoirs qu'elles possèdent sont pertinents là où elles sont. C'est une démarche différente de celle de la philosophie qui se veut être pertinente partout, tout en se demandant si elle est pertinente quelque part. Les sorcières ne

« La sorcière » n'existe pas. Les sorcières sont hyper contextualisées. Les savoirs qu'elles possèdent sont pertinents là où elles sont.

représentent pas un groupe homogène. Elles pourraient ne pas s'entendre. Il y a tout de même entre elles, cette idée de respecter le fait d'être pertinente là où on est, sans for-

cément comprendre la magie de l'autre. Il y a une forme de reconnaissance.

La figure de la sirène est aussi diversifiée, sinon plus que celle de la sorcière. Elle a émergé dans plusieurs régions à des époques différentes. Elle est mi-femme, mi-monstre, généralement sous-marine mais elle peut être ailée comme chez Homère. Au cours de l'Histoire, les récits se sont croisés et parfois mélangés. Il y a des récits qui ont fait le tour du monde.

Mon lien avec la figure de la sirène est issu d'une question que m'a un jour posée une collègue et qui ne m'a plus quittée : Que sont les abysses ? La figure de la sirène raconte l'existence de femmes vivant dans les profondeurs abyssales. Elles remontent à la surface séduire des hommes et causent leur mort en les noyant, en les emmenant avec elles dans les abysses. Souvent, si les sirènes veulent évoluer dans le monde des hommes, elles deviennent muettes et leurs jambes les font souffrir. Elles vivent donc libres et monstrueuses, loin des hommes, ou bien, elles intègrent le monde des hommes et deviennent silencieuses et souffrent.

Au niveau philosophique, on peut se demander ce qu'incarne cette sirène. La sirène est généralement associée à l'eau. L'eau, c'est élément chaotique du début, avant que l'ordre n'intervienne pour former un monde. Le monde des hommes s'établit sur la terre ferme, l'eau reste en dehors de la civilisation. Les sirènes sont donc des créatures de cet « en dehors ». On peut se demander pourquoi elles entrent en relation avec les humains qui

sont en général des hommes. Qu'ont-elles à leur dire ? On leur prête souvent de la curiosité. Ou alors, elles sont dépourvues d'âme, elles s'ennuient. Assez systématiquement, surtout dans les contes, leur fin est tragique. Elles finissent tristes, seules ou mortes. Les hommes, de leur côté, en tant que garants de l'ordre du monde, ne peuvent survivre dans les abysses. Mais je ne crois pas que les sirènes cherchent à les noyer : elles cherchent à leur montrer cet « en dehors », à les libérer de leur monde qui les opprime.

Pour illustrer cela, il y a un essai magnifique d'Ingeborg Bachmann, *Ondine s'en va*, dans lequel Ondine écrit une lettre de rupture destinée à Hans, l'humain. Elle lui dit qu'elle l'aime profondément mais qu'elle sait qu'il va rester dans son monde. Il a choisi d'être un homme à l'intérieur du patriarcat. Quand elle le voit, la nuit sur la plage, elle sait qu'il va l'abandonner. Même s'il est séduit par l'appel de la liberté, le chant du dehors, il n'ira pas plus loin car il est « tenu » par le monde. A chaque fois qu'elle va sur la plage, elle rencontre un autre Hans. Ils sont tous uniques mais ils sont tous les mêmes. Ils choisiront tous le patriarcat alors qu'ils auraient pu être tellement plus. La sirène porte donc pour moi ce regard extérieur : c'est la créature du dehors.

*Il me semble que le monde de la sorcière peut aussi être dangereux pour les hommes. Je pense au film **The Love Witch** où une sorcière prépare des potions dans le but de*

séduire les hommes. Les potions les rendent en effet amoureux mais ils se retrouvent dans des états émotionnels douloureux et finissent par en mourir. Entre la catharsis et l'hallucination, ils sombrent complètement. Ils sont perdus. Je vois un parallèle entre les abysses et l'intériorité, le monde des émotions dans ce que celui-ci peut avoir de réprimé, de tourmenté, de moins mis en mots.

L'homme de ces histoires incarne les cadres logiques, rationnels, le bagage culturel et linguistique du monde ordonné. Il ne peut exister qu'à l'intérieur de ces cadres simultanément sécurisants et oppressifs. Il est coupé de ses émotions et de ses possibilités. La liberté du dehors et le vertige de l'intériorité l'ébranlent dangereusement.

La sirène et la sorcière ne font, en effet, pas partie de ce monde. Elles déplorent que l'homme soit si petit. Elles sont dangereuses en ce qu'elles rendent cela visible. Dans *Ondine s'en va*, on lit que Hans a une forme de dégoût pour son monde et pour les fonctions sociales qu'il y endosse. Il a aussi des émotions et des aspirations, que seule Ondine peut partager. Ondine voit que Hans est « plus » que ce qu'il est à l'intérieur de ce système. Mais c'est Hans qui se retire de la relation, car il n'est pas prêt à tout lâcher.

Un autre point commun que je vois c'est l'attrance des sorcières et des sirènes pour l'humain. Plus que la

curiosité c'est aussi souvent l'amour qui les pousse à rejoindre le monde des humains. Dans de nombreux films, la sorcière ne doit son salut qu'au mariage. C'est cette union qui fera d'elle une femme, une humaine, capable de faire partie de la société mais aussi d'avoir des émotions, de pleurer.

On retrouve cela chez la sirène, qui est réputée ne pas avoir d'âme. Certaines émotions lui sont donc étrangères (comme, j'imagine, la plénitude de la femme au foyer) [rires]. Si on veut les interpréter comme des figures de femmes marginales pour différentes raisons, s'unir à un homme leur permettrait, en leur donnant accès à la culture, au langage, à une place dans le monde, d'accéder au statut d'humaine.

*Et devenant humaine, la sorcière comme la sirène renonce à sa monstruosité, à sa puissance dans le cas des sorcières. C'est ce que racontent les films comme *Ma sorcière bien aimée*, *L'adorable voisine* et tant d'autres. Je vois beaucoup au cinéma ce motif du renoncement à la puissance pour s'intégrer. Le cinéma raconte que dans leur monde, elles sont certes puissantes mais seules et incomplètes.*

C'est justement ce que j'aime beaucoup dans la nouvelle d'Ingerborg Bachmann. Elle fait exception : ici, la sirène choisit de rester chez

elle, pleinement consciente de la fragilité du monde ordonné des hommes. La nouvelle montre aussi la différence entre Ondine et les femmes qui font partie du monde de Hans. Ondine dit d'elles qu'elles ont été rendues silencieuses. Les femmes, comme les hommes, sont pleinement intégrées à ce monde. Hans ne peut pas trouver de solutions à son mal-être à l'intérieur de ce système. Elle lui écrit : ton épouse, tes enfants et toi, vous vous empoisonnez et vous affaiblissez mutuellement. Ondine est la seule personne qui peut offrir cet élan de respiration et de réconciliation avec lui-même en tant qu'individu. Il me semble que cette histoire est très originale par rapport aux histoires de sorcières.

Oui et par rapport à ce que raconte le cinéma qui est un discours particulier sur la sorcière. On peut peut-être trouver l'écho de cette histoire dans la vie de certaines femmes aujourd'hui ou de certains propos féministes et écoféministes ?

Pour donner un autre exemple de récit moins attendu, je pense au film **Ophélie**. C'est une réécriture d'Hamlet du point de vue de ses personnages féminins : il y a Ophélie (la bien-aimée d'Hamlet), la reine (la plus intégrée au monde) et la sorcière (marginalisée). Ce film montre comment le monde humain se cristallise autour des enjeux de pouvoir. C'est un très beau film qui pose un regard féminin sur le patriarcat, celui d'Ophélie, qui trouve une tierce voie.

Notons que la sorcière appartient au monde des humains : elle défend ses droits et son territoire au sein du système. Souvent dans les histoires, on sait quand on entre ou sort du territoire d'une sorcière. Elle a été exclue, vit dans les marges mais elle convoite un pouvoir. La sorcière est une humaine exclue du monde humain. C'est une différence remarquable avec la sirène qui ne l'est pas, qui tire sa puissance du dehors. D'ailleurs, dans la version Disney de **La Petite sirène**, Médusa est une sorcière qui cherche à augmenter son pouvoir. La sirène est extérieure à ce monde humain et y pénètre presque par amour et par naïveté. La sorcière et la sirène pourraient alors presque être vues comme des figures antagonistes.

Derrière ces différences, il y a peut-être la notion d'héritage. La sirène n'hérite pas du tout de la même Histoire, ni de persécution, ni de place particulière dans le village en tant que sage-femme, guérisseuse. En invoquant aujourd'hui, la figure de la sorcière, il est possible en effet que ce soient les questions de la domination et du pouvoir qui soient convoquées.

Nous, à l'instar de la sorcière, nous héritons d'une histoire en effet. Et les histoires dont on hérite demanderaient à être retravaillées, afin d'en faire ressortir de nouvelles richesses, de nouvelles possibilités fécondes. Les histoires se transmettent, les figures se transforment et chaque génération peut se

Si on enferme la figure de la sorcière dans un musée, on ne pourra que l'enfermer dans une réécriture. Or, si on la laisse se transformer, elle peut encore nous emmener ailleurs, dans des lieux insoupçonnés.

les réapproprier. Si on enferme la figure de la sorcière dans un musée, on ne pourra que l'enfermer dans une réécriture. Or, si on la laisse se transformer, elle peut encore nous emmener ailleurs, dans des lieux insoupçonnés. Les épistémologies écoféministes invitent d'ailleurs à revisiter les héritages en quête de nouveaux possibles.

C'est aussi la possibilité de laisser les figures telles que la sorcière donner du sens à certaines luttes, en permettant de relire l'Histoire et d'entrevoir des possibles. La sorcière est aujourd'hui agissante depuis le conte, depuis certaines luttes politiques, depuis certains champs artistiques ou des pratiques plus individuelles. Pour moi, elle permet aussi de travailler cette question des récits qui nous ont portés jusqu'à maintenant et qu'on peut aussi travailler pour l'avenir. La question du récit est justement une question

très présente en ce moment.

Comment la reçois-tu ?

C'est une question majeure. Tout dépend de ce que l'on entend par récit. Le récit n'est pas seulement raconter ce qui s'est passé avant mais c'est aussi se demander, au présent, « ce à quoi on prend part ». Quand on se pose cette question, on trace en filigrane un « grand » récit. Quand on décrit ce qui se passe ici et maintenant, on dessine déjà les contours d'un récit qui nous dépasse. Dans les discours modernes sur la sorcellerie, on entend beaucoup citée l'importance de « nommer ». Cela renvoie pour moi directement au mythe de la création. Nommer, c'est déjà se donner une influence sur le récit. C'est ce que fait la sorcière de la parole : elle nomme ce à quoi on prend part. Ce faisant, elle visibilise et invisibilise certaines choses. Elle fait exister des réalités.

Sophie Hustinx

Sophie Hustinx est «soeurcière tisseuse». Elle utilise la médiation, la facilitation, la permaculture humaine ainsi que l'écriture dramatique, la poésie et la création sonore pour rencontrer les idées, approfondir les imaginaires, mettre en lumière les liens invisibles et rassembler les vivants.

«*Dreaming the Dark*»

www.facebook.com/dreamingthedark

soundcloud.com/user-102830733

Comment décrirais-tu ton lien avec la figure de la sorcière ?

Je pense tout de suite à ce témoignage de Meryl Streep dans un documentaire où elle raconte qu'après 40 ans, le choix des rôles s'appauvrit considérablement pour les femmes. Le choix se limite à des rôles de femmes tyranniques ou de sorcières. A partir de 40 ans, n'étant plus crédible dans le rôle de femme séduisante, on devient donc une sorcière pour le cinéma. Cela dit beaucoup sur le rôle des femmes, au cinéma comme ailleurs.

J'ai découvert la figure de la sorcière alors que je faisais partie d'un collectif d'écrits à Ixelles. Une année, nous avons décidé de travailler sur le thème de la femme sauvage. Peu de temps après, je tombais sur le livre

Femmes, magie et politique de Starhawk. Comme un signe, Starhawk venait en Belgique pour la première fois deux mois plus tard. Je l'ai alors rencontrée, elle et sa parole. Il y avait quelque chose que je trouvais très puissant dans son livre. Quand elle a commencé à parler des sorcières, j'ai perçu, dans mon corps, comme le réveil d'une mémoire oubliée. J'ai beaucoup pleuré. J'ai eu besoin par la suite de creuser et j'ai beaucoup lu. La relecture de l'Histoire permet de bien comprendre qu'il s'agissait en fait d'un féminicide. Cela amène à interroger ce qui reste et a été transmis de cette histoire. Je donne, par exemple, des animations «Evras» dans les écoles pour parler de la vie relationnelle, affective et sexuelle. On y discute, entre autres, des réactions de prostration parfois

observées chez les femmes victimes de violence. Je vois un lien dans ce phénomène avec la « sorcière ». C'est comme si nous avions intégré la peur de parler, de se défendre ou de faire des choses qui sortent du cadre, du rôle qui nous est imposé en tant que femme. Pour moi, cette peur est toujours présente car nous ne l'avons pas mise en mots, pas visible. Elle est encore ancrée en nous à l'état de trauma collectif. Il reste difficile pour les femmes d'occuper l'espace public, de se mettre en colère et de se défendre. C'est quelque chose qu'on pourrait apprendre aux petites filles. On sent aujourd'hui l'émergence dans la société de cette volonté, de cette rage. Je pense à des films comme **Bande de filles**.

Les chasses aux sorcières s'inscrivent en effet dans un contexte global très large qui les lie à la colonisation, à la mise en place du capitalisme, à l'institutionnalisation des savoirs, etc. C'est intéressant de regarder aussi de quoi a hérité la société dans son ensemble.

Je trouve que c'est par exemple très visible dans le rapport que les femmes entretiennent avec la médecine. Au moment des chasses aux sorcières, les femmes ont été dépossédées de leurs savoirs, des soins à la vie et au vivant. Aujourd'hui, on voit bien comment la médecine prétend mieux savoir que les femmes elles-mêmes, notamment en médecine obstétrique. Le savoir expérientiel des femmes n'est pas reconnu. Pour avoir

travaillé dans les hôpitaux, j'ai pu constater comment les rapports sages-femmes/médecins étaient souvent problématiques. Aujourd'hui aussi, par rapport au contexte sanitaire, il reste difficile d'exprimer un désaccord face aux médecins.

Et pour moi, cette période des chasses aux sorcières correspond aussi à une période où le peuple a été divisé. Avec les enjeux de la propriété privée, de l'industrialisation, de la marchandisation, du productivisme. C'est le passage du Moyen-Age, une époque où les gens étaient reliés entre eux, à la terre, à un monde invisible par des rituels, vers une autre époque où les hommes ont dû se déplacer pour trouver du travail, les femmes se retrouvant seules à la maison et les terres devenant des ressources matérielles à exploiter. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est de découvrir qu'il y avait, à cette époque, beaucoup de résistance, notamment chez les femmes, qui se cachaient par exemple avec des capes dans les forêts pour ne pas être vues. Il y avait des femmes qui se réunissaient avec une vraie envie révolutionnaire. Dans le contexte « Covid 19 », avec mon projet « Dreaming the Dark », j'ai pu constater à quel point les gens étaient aussi en attente de pouvoir s'exprimer et de trouver, créer des lieux de reliance.

Justement, peux-tu décrire ton projet « Dreaming the Dark » ?

J'ai utilisé le radio (Radio Panik et Radio Campus que je remercie pour leur soutien dans l'expression de voix et de projets citoyens)

car c'est pour moi un media puissant pour se relier. C'est aussi un moyen qui échappe à la dictature de l'image. Le projet est né pendant le confinement. Au départ, l'idée était de susciter une plongée dans ses peurs et d'observer, que ce qui fait peur dans le monde extérieur, peut être le reflet de ce qui nous préoccupe à l'intérieur. La proposition était, pour participer à la construction du monde de demain, de s'interroger d'abord sur ce qu'on peut apporter, sur ce qui est en soi et donc s'autoriser à partager son récit, son point de vue, son imaginaire. Mais rapidement, je me suis rendu compte qu'il était impossible de se projeter dans l'avenir, tellement nous étions dans les doutes et dans le présent. Ce n'est donc pas tellement « demain » mais « maintenant » qui compte. C'est ce que raconte Donna Haraway quand elle invite à « Vivre avec le trouble ». Comment fait-on le deuil de la société d'avant, tout en construisant dès maintenant et au jour le jour, un autre monde, en soi et autour de soi ? Nous avons besoin de ces imaginaires maintenant car il y a quelque chose qui est en train de s'effondrer et on ne nous propose qu'un modèle très concurrentiel de société. Le système doit donc être repensé. L'idée est d'accorder de l'importance à chaque récit et de voir comment on peut relier tous ces récits ensemble, en faisant une place pour chacun-e.

Je me demande s'il ne faudrait pas cesser de se poser cette question de l'avenir et se recentrer sur les possibles du présent ?

Nous avons besoin de ces imaginaires maintenant car il y a quelque chose qui est en train de s'effondrer et on ne nous propose qu'un modèle très concurrentiel de société

Je pense que oui. Le seul mouvement que notre cerveau est capable de faire, c'est penser le passé et le présent. Il est donc plutôt pertinent de questionner nos récits fondateurs. Par exemple, actuellement, un des récits qui se montre très puissant est celui du rôle de l'Etat en cas de crise sanitaire. On souligne l'importance des mesures prises par L'Etat pour éviter une véritable foire d'empoigne. On pense que les gens seraient incapables de s'organiser et seraient irresponsables sans ce contrôle et ses sanctions. Pour moi, c'est une croyance. C'est justement l'inverse qui est expliqué dans *L'entraide, l'autre loi de la jungle* de Pablo Servigne et Gauthier Chapelle. Il y a dans la nature et dans l'Histoire énormément de situations d'entraide. Il faut donc faire un gros travail de déconstruction et le faire ensemble. C'est un aspect essentiel pour moi qui suis médiatrice. Comment les gens peuvent coexister en restant eux-mêmes ? Je pense aux « accommodements raisonnables » mis en place au Canada. Collectivement, chacun fait part de ses besoins personnels au groupe : « Moi j'ai besoin que ce soit calme à partir de

18h » ; « Moi j'ai besoin le vendredi de faire tel rituel » ; etc. On crée et s'accommode ensemble d'un vivre ensemble conscientisé où chacun-e a pu s'exprimer.

La question est donc vraiment de laisser la place à d'autres récits et de voir comment on peut voyager dans le récit des autres, tisser des liens dans la toile.

J'ai travaillé beaucoup sur l'imaginaire du futur au cinéma et, en effet, celui-ci est assez limité et révélateur des croyances qui colonisent et appauvrissent notre imaginaire. Observer les fins de films est, par exemple, très intéressant. Ce sont les fins qui révèlent ce qui est possible ou non. Je pense à la fin de la Reine des neiges 2. Alors que tout le film raconte que le changement est nécessaire et qu'il faut s'y préparer, la fin revient au point de départ et la ville est épargnée. Le changement est donc impossible, ou minime. La structure est préservée. Le cinéma, à mon sens, peut permettre de saisir et de nommer ces récits.

Oui, tout à fait. Dans les Disney, le film que je retiens de mon côté, c'est **Vaïana**, dont on peut faire une lecture écoféministe,

avec ces personnages de la terre-mère en colère, de la jeune fille et de la grand-mère. J'y espère aussi une ouverture à des récits venus d'autres cultures. Le cinéma peut aussi être intéressant comme invitation à créer sa propre fin. C'est quelque chose que j'aime bien avec la création sonore. Comment laisser de la place pour ouvrir des imaginaires ? Comment raconter sa propre histoire ? Ce qui me dérange aujourd'hui, c'est le récit de la pensée unique.

En accordant de l'importance au récit, il y a aussi cette idée que le récit comporte une dimension politique ?

C'est certain. Le récit du gouvernement exclut actuellement tous les autres. Par conséquent, moi, ma voix, mon récit n'existent plus. La question est donc vraiment de laisser la place à d'autres récits et de voir comment on peut voyager dans le récit des autres, tisser des liens dans la toile. C'est aussi lié à l'importance de retrouver sa capacité citoyenne pour sortir d'une conception de l'individu désindividualisé, objet de contrôle, personnage d'un cinéma unique. C'est la raison pour laquelle il est si problématique aujourd'hui d'interdire les lieux de reliance et l'accès aux spectacles.

C'est aussi un aspect qui ramène à l'époque de la chasse aux sorcières. Quand on s'intéresse au contexte des chasses aux sorcières, on voit qu'elles sont contemporaines de la mise en place du capitalisme et cette

mise en place est passée par une répression de ce qui était commun, de tout ce qui faisait lien. À la même époque naissait aussi une tout autre définition du corps humain. Il est devenu une machine, séparée du reste du vivant.

On peut déceler des traces de cela dans les discours aujourd'hui. Par exemple dans les discours politiques autour du Covid 19, quand on choisit le mot « éradiquer » le virus, on oublie la réalité même du corps humain qui (est) abrite de très nombreuses bactéries. On ne peut éradiquer des choses qui nous constituent sans nous éradiquer nous-mêmes. Dans la situation actuelle, le politique a désigné un ennemi à abattre et a mis en place un véritable état de guerre, des mesures et des lois militaires. Dans ce combat, on est soit discipliné, soit un traître. On voit bien ici apparaître le désir « du pouvoir sur » dont parle Starhawk. Mais pour moi, ces mesures d'isolement, de bulles, de désinfection, sont en train de rompre encore un peu plus les liens entre nous et le vivant et nous mettent en danger. Nous sommes en train de menacer notre coexistence avec le vivant. Nous sommes en train de créer ce scénario apocalyptique en transformant le dehors en menace. L'Etat aurait pu par exemple davantage parler de renforcer l'immunité individuelle et collective. Mais aujourd'hui le récit de l'Etat exclut celui des autres, tout comme dans le passé, il a exclu les sorcières. Car les sorcières sont celles qui proposent une autre façon de faire, prendre soin du

vivant, ne pas cacher la mort, respecter les cycles et les saisons. Pour moi, une sorcière d'aujourd'hui pourrait être une infirmière. C'est elle qui est au contact du patient, qui nettoie, qui soulage. Dans un article d'Axelle magazine sur le « care », une infirmière expliquait par exemple, que puisque les familles ne peuvent se rendre à l'hôpital, ce sont elles qui tiennent la main des mourants.

Le fait de « prendre soin » reste invisibilisé, tout comme les menstruations, tout comme la mort et une série de choses pointées du doigt déjà au moment des chasses aux sorcières. Le sang par exemple. Aujourd'hui, de nombreuses jeunes filles considèrent le sang comme sale et sont déstabilisées au moment de leurs règles. Dans les publicités, le sang n'est pas montré. Sur les serviettes hygiéniques, on verse du liquide bleu, du désinfectant !

Le sang, le corps, ces représentations modernes ont été construites notamment au cours du siècle des Lumières qui a assimilé l'humanité au masculin et le masculin à l'esprit en opposition à la femme et au corps.

Cela me fait penser au complexe d'Electre que j'ai découvert dans le livre de Nancy Huston, Journal de création. Elle y raconte l'histoire de couples célèbres et questionne le complexe d'Electre, le pendant du complexe d'Œdipe pour les petites filles. Pour se rapprocher du père, les petites filles se couperaient de leur corps pour être dans l'esprit pur/la raison

pure, dans quelque chose d'extérieur à soi. Je vois cette dichotomie dans la création artistique. On reproche par exemple beaucoup à certaines histoires d'être trop personnelles. Il faut toujours qu'il y ait une distance. Une séparation entre l'artiste, l'individu et l'art produit. Mais pour moi, la créativité c'est quand ça vient de soi, ça part de l'intérieur pour aller rejoindre le public, se lier au collectif. Je pense à ce livre magnifique où une femme écrit une série d'histoires en lien avec différentes parties de son corps (« I am, i am, i am » de Maggie O'Farrell). A un niveau plus général, cela rejoint la difficulté de s'écouter, d'écouter son corps, sa petite voix intérieure, son intuition. Quand on parle de l'aspect mystique de la sorcière pour moi, il est là, dans l'écoute de soi. Il s'agit de faire silence, de ne pas avoir peur et d'aller dans la forêt, sa forêt, d'être seule avec soi-même, de faire corps, unité avec soi à travers son corps et tous ses sens.

Dans le cadre d'un atelier de Travail qui relie, j'avais proposé une journée sur les sorcières. Après un conte, les femmes tiraient des cartes et laissaient émerger une histoire. Ce que je voulais, c'était retrouver les voix de ces femmes, car ces femmes brûlées n'ont pas eu de voix. Il est aujourd'hui toujours très difficile de faire reconnaître le terme de féminicide. Le constat, l'établissement de chiffres objectifs reste presque impossible car elles ont été brûlées avec ce qui les constituaient. Il en est de même avec celui du colonialisme. On voudrait aujourd'hui passer à une posture décoloniale sans reconnaître l'existence du

rapport colonial passé et présent. Je pense que si ce travail reste difficile, c'est parce qu'il remet en cause la confiance dans la structure étatique. Au moment des chasses aux sorcières, il s'agissait de chercher la sorcière dans son village au lieu de remettre en cause une structure sociale et économique qui était la véritable cause (inégalités, faim, pauvreté, etc.). Aujourd'hui, la Belgique, face au virus, encourage la délation. Je vois là le même mécanisme de détournement d'attention, de manipulation. Cela génère de la peur de l'autre. Tout le monde devient chasseur de sorcières.

Cela souligne aussi l'impossibilité d'être en désaccord. Aujourd'hui, les personnes qui sont en désaccord doivent vivre en marge. Elles n'ont pas le choix, elles sont pointées du doigt. Je suis admirative de ces personnes qui vivent sur les ZAD car, comme nous avons été éduqué-es dans une société concurrentielle, il nous faut tout réapprendre pour vivre ensemble. Nous ne savons pas écouter ni respecter les points de vue de chacun-e car nous ne l'avons pas appris à l'école. Et ce travail de vigilance continue est extrêmement difficile. Nous avons intériorisé cette structure, c'est donc fatigant et confrontant de nommer la violence et les oppressions en permanence. La période est très fatigante pour les personnes qui aspirent au changement. La reliance peut alors aider car il faut aussi continuer de vivre. Les écoféministes posent cette question : Comment continuer de trouver de la joie dans la lutte ?

Que retiens-tu de « Dreaming The Dark » aujourd'hui ?

Pendant le confinement, j'ai vraiment senti l'urgence de la créativité, de l'expression de soi avec les autres. Ce que je retiens, ce sont les partages des moments d'écoute à la radio, l'expression d'un grand besoin de reliance. Pour impulser un changement, il faut se relier, se relier aux autres et à soi, au présent. Il est normal d'avoir peur aujourd'hui. Le courage n'est pas de ne pas avoir peur mais bien d'avancer avec ses peurs, de les démystifier. La peur, comme la colère, peuvent être un vecteur de dépassement ou d'émancipation. Il faut donc cheminer avec la peur, avec la colère, avec la joie avec la tristesse, avec toutes les émotions. Le cœur ouvert. Avec Cœur-Rage.

Avec l'ombre et la lumière

Exactement. En connaissant nos ombres, on est moins manipulables. C'est la magie dont parle Starhawk, nommer ses peurs puis les transformer pour retrouver de la puissance. De ce point de vue, les contes sont intéressants. Ils montrent la puissance du « Et si ». C'est pour cela que je fais référence à la boîte de Pandore dans l'introduction sonore de mon projet. Cette histoire que j'ai entendue enfant a eu un immense effet sur moi. Ce que je trouve intéressant, c'est que la dernière chose qui sort de la boîte maudite, c'est l'espoir. Ce n'est donc pas un récit à version unique. Il y avait là aussi une invitation à ouvrir la boîte, pour laisser s'exprimer les choses les plus sombres et ainsi trouver finalement l'espoir.

Olivia Szwarcburt

Olivia Szwarcburt est une femme libre, une fille, une petite-fille, une sœur, une mère, une amie, une amoureuse. Elle coordonne l'asbl et collectif d'éducation permanente Rencontre des Continents et participe à différents collectifs éducatifs et/ou militants, tels Mycelium, Terrestres, Mères au Front, le GRAC (groupement de recherche et d'appui aux collectifs). Elle vit à l'écoute du vivant qui l'habite comme il habite le monde et essaye de mettre l'amour et la magie au service d'une autre manière d'être au monde, dans le respect de tous les êtres et dans l'attention à toutes les relations.

www.rencontredescontinents.be

www.mycelium.cc

www.mothersstepin.be

www.grac.be

www.radiopanik.org/emissions/le-blob/terres-des-villes-terres-des-champs

Parmi les figures invitées par la sorcière, ont déjà été convoquées de nombreuses autres figures qui viennent en complément, en déclinaison ou en alliée comme la sirène, la chaman, la cyborg ou la déesse par exemple. La mère a aussi été nommée et c'est ce qui m'a amené à te contacter. Qu'est-ce que cette figure de la mère évoque pour toi ?

Oui, je suis mère. Je ne sais pas si la figure me définit. D'ailleurs pour moi ce n'est pas possible de me définir par une seule image,

aussi vaste soit-elle. Je suis multiple, comme toi, comme toutes et tous.

Mais pour te répondre, quand je pense à la mère, je pense d'abord à la terre, au vivant. Je pense à la guidance que peut nous apporter la force de l'amour inconditionnel pour nos enfants, pour tous les enfants et, au-delà, pour toutes nos relations, pour tous les êtres. En disant cela, j'ai aussi le besoin de déposer des balises à propos de ce que je sens comme un risque d'une certaine essentialisation du rôle de mère qui pourrait entraîner une validation, volontaire ou non, du système de

domination qui est en même temps dénoncé. C'est peut-être un chemin nécessaire pour plusieurs femmes mais j'ai une crainte qu'on se repose uniquement sur cette figure de la mère qui prend soin. Elle est fondamentale mais j'aspire à ce que la mère puisse aussi avoir sa place dans la lutte. J'ai besoin en ce moment de retour à la radicalité, de pouvoir nommer les dominations sans les lisser.

Tu disais ne pas pouvoir te reconnaître dans une seule figure.

Quelles sont les autres images, les autres courants, qui te nourrissent ?

Je me sens habitée par beaucoup de courants différents : le travail d'éducation que nous menons chez Rencontre des Continents pour accompagner nos publics dans leurs prises de consciences critiques sur le monde afin de reprendre un pouvoir d'agir sur celui-ci en partant de notre assiette et du monde qui l'habite ; les questionnements que me renvoient les Mères au Front et qui j'espère ouvriront une place pour l'expression de la colère nourricière, pour la libération de la parole des femmes, pour la prise en compte de ce sujet politique que nous sommes aussi ; par ce qui vit au sein du réseau Mycelium qui nourrit les réflexions, les liens et renforce les actrices et acteurs de nos réseaux ; par le travail que nous menons au sein du nouveau collectif « Terrestres » né suite au premier confinement. Nous avons alors créé un groupe de réflexion autour de l'idée des « mondes d'après ». Ce petit groupe est devenu un collectif qui interroge notre lien

au monde et au vivant, inspiré notamment par le travail de Bruno Latour, puis de Baptiste Morizot. Personnellement, je suis aussi fort nourrie par un chemin plus spirituel qui m'amène à habiter le lien au vivant d'une manière plus sensible.

J'ai une crainte qu'on se repose uniquement sur cette figure de la mère qui prend soin. Elle est fondamentale mais j'aspire à ce que la mère puisse aussi avoir sa place dans la lutte.

Je me sens donc à la confluence de différents courants, de différentes rivières. Toute cette communauté de pensée et de vécus est importante pour moi.

Par rapport à mon travail, je sens vraiment bien le nœud, le point d'entrecroisement, entre la sorcière et la désobéissante.

Quels repères vois-tu depuis tes interconnexions ? Qu'est-ce qui guide ton envie de révolte ?

Nous traversons clairement une période de crise systémique. Cette crise est pour moi une crise de notre sensibilité au vivant. Il y a comme une volonté bien ancrée sociétalement, en chacun-e de nous, de nous extraire du vivant, de différencier les humains de toutes les autres espèces, nous donnant ainsi

un pouvoir utilitariste tout puissant. Cette vision héritée de la modernité (mise en évidence et popularisée à travers le livre de Philippe Descola, *Par-delà Nature et Culture* et dont parlent aussi Bruno Latour, Isabelle Stengers ou Donna Haraway par exemple) où la nature n'est qu'un décor placé à distance et à notre service, n'accorde pas de place au vivant dans notre attention individuelle et collective. Le vivant en tant que tel n'est pas autorisé à exister. Il est donc urgent de

*Comment déployer ces deux ailes du cœur décrites par Spinoza ?
Comment prendre soin dans l'inconfort des doutes dans lesquels me plonge ce système ?*

repenser, repolitiser, en fait, réécologiser cette question. Baptiste Morizot parle de regard ajusté et de diplomatie dans les liens, dans toutes les relations. Cela permet de redonner une place à l'engagement, et ce, par l'affect, par ce que ça éveille à l'intérieur. Cela amène à laisser pleinement la place, en premier lieu, à la prise de conscience, à la critique, au fait de vivre et de nommer les injustices, nommer cette méga machine : le système capitaliste néo-libéral patriarcal extractiviste. Ce système de destructions et de dominations. Nommer, dénoncer, c'est

valoriser notre capacité de révolte, donner de la place à la tristesse et à la colère. Là est notre terreau pour l'engagement. Utiliser cette force d'indignation comme un moteur pour nos luttes. En étant attentive à ce que cette colère et cette tristesse, ce côté obscur, ce côté « contre », qui peuvent conduire à de l'éco-anxiété ou au renoncement, n'enferme pas. C'est ici qu'il est essentiel pour moi, de redonner aussi une place à la joie, comme l'entend Spinoza cité par exemple dans le livre *Joy militante* de Carla Bergman et Nick Montgomery qui vient d'être traduit par Juliette Rousseau.

Je fais là un lien avec la figure de la sorcière dans la capacité d'émerveillement et de conscience du vivant qui nous habite et qui habite le monde. Une conscience qui est liée à ce que Spinoza nomme l'amour. L'amour défini comme la joie que me donne mon existence, ton existence, l'existence d'un grain de sable. C'est cet amour que je sens dans mon chemin de femme, mon chemin de sorcière, mon chemin de mère, mon chemin de vivante ! C'est une lumière qui procure une grande puissance d'agir. C'est le côté « pour » qui vient établir un certain équilibre.

Ce qui m'anime c'est donc ça. Comment déployer ces deux ailes du cœur décrites par Spinoza ? Comment prendre soin dans l'inconfort des doutes dans lesquels me plonge ce système ? Et ce système, j'en fais partie. Je n'en suis pas une simple spectatrice. J'ai des responsabilités. Je suis la nature, je suis le système, je suis le vivant.

Tu as mentionné une part de plus en plus importante accordée dans ta vie au chamanisme.

C'est un chemin très personnel, je ne vais donc pas tout partager à ce propos. C'est peut-être simplement la manière qui me correspond pour être au monde, du monde, ma manière d'être écoféministe. Ma manière de nouer les luttes contre les dominations systémiques au tissu des interdépendances du vivant, ma manière d'être et de faire grâce à une force de joie créatrice et libératrice. Et, ce faisant, avec toujours une grande attention à ne pas verser dans des catégories, dans des dualismes opposables et enfernants.

Comment cela se traduit-il dans tes pratiques, dans tes activités personnelles, professionnelles ou militantes ?

Ces rituels, ces cérémonies qui célèbrent la vie dans toute sa beauté me permettent de me réancrer dans le vivant, d'une manière différente, par la magie. Mon souhait est d'arriver à ramener cette magie au cœur de mes pratiques militantes et même au sein de pratiques professionnelles et collectives. Parfois même sans le nommer. En redonnant par là aussi une place à l'invisible. Je m'autorise de plus en plus à ritualiser certaines actions collectives professionnelles ou militantes, à redonner une place au chant, au tambour, au feu, pour citer ce qui me vient tout de suite. En parlant avec toi, me vient à l'esprit la pratique de la hutte de sudation, appelée chaudron par nos ancêtres celtes ou Tema-

Comment opérer cette intersection des mondes ?

Comment mener des luttes au service de la magie de la vie et permettre à la magie de venir au service des luttes ?

zal en Amérique Latine. C'est un rituel qui permet de retourner dans le ventre chaud de la terre (comme celui de la mère qu'elle est) et d'y retraverser les étapes de la vie, en connexion avec les éléments et directions. Ce qui me parle ici, c'est de voir comment effectuer le chemin inverse, au-delà de ramener ce monde-là dans nos actions il s'agit de se demander comment nos luttes peuvent prendre place depuis la terre, à son service. Quand je regarde mon parcours, tant professionnel que personnel, je vois que j'ai toujours beaucoup travaillé pour défendre l'eau. Je suis fort liée à l'eau et je ressens le besoin de la protéger, d'en prendre soin. Parler de l'eau comme source de vie amène à parler de cette eau appropriée par l'homme à son profit, qui alors manque à la terre, qui manque à beaucoup de populations et qui est encore trop souvent le tombeau de personnes qui veulent simplement vivre libres.

La question est donc comment opérer cette intersection des mondes ? Comment mener des luttes au service de la magie de la vie et permettre à la magie de venir au service des luttes ?

L'année passée, à la manifestation du 8 mars, nous étions un groupe de sorcières habillées avec des capes noires. J'étais venue avec mon tambour et nous chantions des chants de soin, pour nous, femmes, sœurs, mères, pour nos enfants, pour la terre, pour le vivant. Il y avait une force de lutte collective, ça allume la flamme. C'est ça la magie. C'est se permettre d'aller dans la noirceur et lui donner sa place. C'est rêver l'obscur comme dit Starhawk, ou comme le disait Nietzsche « *Il faut du chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse* ».

Peux-tu définir la magie pour toi ?

Là tout de suite, si je ferme les yeux, me vient la capacité à percevoir l'air qui chante avec toutes ses couleurs.

Maintenant, si je dois réancrer ça dans mon terrain et mon travail, je dirais que c'est sentir le fait d'être le vivant. C'est à la fois cette capacité d'émerveillement et cette volonté de défendre ce monde qui est aussi ce que je suis. En le disant, viennent se redessiner ces deux ailes du cœur dont je parlais, celles de la lutte et de la joie.

Delphine Masset

Delphine Masset est sociologue de formation. Elle s'intéresse à l'écoféminisme depuis la coordination d'un numéro de la Revue Emulations dont le thème portait sur « femmes et éco-logie », il y a plus de dix ans. Elle travaille pour Etopia, centre de recherche et d'animation en écologie politique, où elle s'intéresse pour le moment à diverses thématiques telles que l'effet du catastrophisme, l'écologie décoloniale et l'écologie populaire.

www.etopia.be

Peux-tu décrire quelques caractéristiques des mouvements écoféministes ?

Les mouvements féministes rassemblent des personnes qui considèrent que les dominations exercées à l'égard de « la femme » ont un lien avec celles exercées sur « la nature ». Au sujet de la spécificité de ce lien, je recommande le livre *Etre écoféministe* de Jeanne Burgart-Goutal. Elle y décrit la possibilité de liens d'analogie, de symétrie, etc. Les écoféministes se différencient sur la manière dont elles considèrent ce lien.

Tu disais la nature entre guillemets et en effet, la pensée écoféministe amène à redéfinir à la fois la notion

de nature et celle de la femme. De quelle manière ?

Ce sont des questions discutées par les écoféministes mais pas seulement. La « nature » peut renvoyer à ce qui est de l'ordre du « sauvage » ou, plus largement, à l'environnement. A ce sujet, le livre *La nature est un champ de bataille* analyse ce que les écologistes placent dans l'idée de « nature ». En tant qu'écologistes, nous devons faire ce travail d'élargir ce que nous mettons dans les catégories de « nature ». Un cas de lutte contre une déchetterie est une lutte pour la nature.

Un des mouvements écoféministe qui m'intéresse le plus est celui qui s'inscrit dans une démarche d'écologie populaire. Dans cette perspective, certaines approches

américaines sont intéressantes (lire « Des bonnes femmes hystériques » dans *Reclaim*) mais également les expériences rapportées par Vandana Shiva en Inde comme le mouvement Chipko. Ces luttes de femmes montrent comment la nature est importante car elle est une ressource qui soutient la vie. Ce que je

En tant qu'écologistes, nous devons faire ce travail d'élargir ce que nous mettons dans les catégories de « nature ».

trouve intéressant, c'est d'élargir l'objet de la lutte écologiste. Pour moi, l'écoféminisme a rapidement posé les questions autrement que ce qui se faisait généralement dans l'écologie. L'approche de l'écoféminisme décolonial est par exemple essentielle aujourd'hui.

Sur la question de la « femme », là encore, il est intéressant d'écouter des comme l'écoféminisme queer pour comprendre comment le genre est une construction sociale. Cette question de ce qu'est une femme reste compliquée et articule différents courants chez les écoféministes.

Pour repenser ces deux mots, tu as invité l'écologie populaire, l'écologie décoloniale, le mouvement queer. Il me semble que c'est une caractéristique de l'écoféminisme que de se rendre aussi perméable à d'autres formes de pensée. Est-ce

que ça n'est pas ce qui permet de repolitiser la question écologique ?

Oui, dans le sens où c'est une pensée plus radicale. Mais pour moi, l'écologie a toujours été politisée. Je ne vois pas comment l'écologie pourrait ne pas être politique. Mais l'écoféminisme, venant en partie du Sud, place au centre la critique de l'économie capitaliste. Elle fait moins de détours qu'en Occident. En France et en Belgique, l'écoféminisme commence à devenir plus présent dans les mouvements radicaux et militants mais arrive après d'autres réflexions comme celles liées à l'effondrement, qui avait déjà, d'une certaine manière, radicalisé la manière de penser de ceux-ci. L'écoféminisme arrive aussi après des luttes féministes très visibles qui font, qu'aujourd'hui, il devient plus évident qu'on ne va pas pouvoir faire sans les femmes. Par ailleurs, à ce stade, l'écoféminisme ne propose pas encore de propositions très concrètes généralisables socialement. Il n'a pas déjà été mis à l'épreuve de l'exercice de la politique.

Tu veux dire que c'est plus agissant à un niveau philosophique, voire intérieur ?

Tout à fait. Ce sont souvent des chemins très intérieurs. C'est presque un regard, une manière de regarder les choses qui est modifiée et pas forcément une pensée qui va modifier tout de suite les comportements. En tout cas, c'est ce que me fait l'écoféminisme en premier lieu : changer de regard. C'est assez différent d'un mouvement comme celui

de la décroissance qui peut être directement implémentable.

C'est intéressant en effet de voir ce que l'écoféminisme fait bouger.

C'est peut-être une action plus diffuse et souterraine qui modifie les comportements sans qu'on sache précisément identifier le moteur du changement ?

Oui et d'ailleurs, je ne dis pas que je suis écoféministe car je n'arrive pas à identifier dans ma vie des comportements qui seraient écoféministes.

Est-ce que ce serait plus un sujet d'étude pour toi ?

C'est vrai que, dans mes analyses, c'est souvent ma porte d'entrée. L'année passée, j'ai par exemple écrit un article sur l'effet de la peur et la réception des discours collapsologiques : c'était avec un regard très écoféministe que je posais la question des émotions créées par les discours catastrophistes. Dans le monde politique, en général, la question des émotions est proscrite. C'est donc bien en tant qu'écoféministe que j'ai écrit cet article. En fait, c'est une pensée qui permet de tirer de nombreux fils. De la même manière, je suis en train d'écrire un article sur l'écologie décoloniale et, là encore, c'est en tant qu'écoféministe. C'est en tant que femme assignée à la nature et infériorisée à ce titre, comme peuvent l'être également les personnes racisées, que je comprends l'intérêt de l'approche décoloniale.

Pour moi, les approches écoféministes et décoloniales, invitent à se déplacer, à approcher autrement les questions. Ce qui m'intéresse aussi, c'est de voir comment cela traverse le champ artistique, comme le cinéma par exemple qui semble avoir été encore peu influencé par cette pensée pour le moment. Il faut souvent quitter le registre de la fiction et aller vers d'autres formes de cinéma pour trouver des discours plus critiques, des positions plus originales, qui permettraient de faire écho à cette pensée.

Cela ne m'étonne pas en fait que le cinéma résiste car ce qui essentiel dans la pensée écoféministe est, pour moi, la remise en question des Lumières et de ce qu'elles ont apporté ou non en termes d'émancipation. Et je me demande si le cinéma, en tout cas en Europe et en Amérique, n'est pas un cinéma des Lumières.

Oui exactement c'est en lien avec la question du progrès.

Oui complètement, les peuples ont été colonisés au motif des Lumières, les femmes ont été dominées pour cette même raison. Les Lumières reposent sur cette institutionnalisation du savoir qui instaure des dominations et des exclusions.

En fait, il n'est sans doute pas étonnant que le cinéma éprouve des

difficultés à prendre du recul avec des éléments qui appartiennent à sa genèse. Le cinéma est un enfant de l'anthropocène au même titre que l'industrie. Depuis les premiers films, c'est un art qui se montre fasciné par l'industrie, les machines, la vitesse, la conquête, etc. Parmi les premiers films du cinéma, on a des sorties d'usine et des voyages sur la Lune. C'est donc un récit du monde très occidentale très viriliste aussi.

Cela pose aussi la question du caractère objectivant de la caméra. Quand on assume un regard subjectif et poétique comme chez Agnès Varda, on est peut-être plus proche d'une démarche écoféministe. Cette idée de montrer avec la caméra, peut refléter chez la plupart des réalisateurs l'idée de comprendre, voire de posséder et c'est peut-être cela qui est problématique. Il faudrait poser la question : que serait-ce de faire un film en tant qu'écoféministe ? On trouverait peut-être alors des films qui seraient écoféministes sans qu'ils parlent pour autant des écoféministes et ce serait très bien ainsi.

« Montrer avec la caméra », peut refléter chez la plupart des réalisateurs l'idée de comprendre, voire de posséder et c'est peut-être cela qui est problématique.

Je pense qu'on trouve davantage de productions de ce type dans le registre documentaire que dans la fiction. Dans le documentaire, le cadre est libéré des contraintes actuelles de la narration. C'est comme si nous avions un héritage technique mais aussi narratif patriarcal dont il faudrait se libérer pour retrouver de la liberté.

Il faudrait interroger la caméra comme processus patriarcal en effet. La caméra peut être un outil très froid et très objectivant. Cela pose aussi la question de l'auteur qui renvoie une vision très patriarcale : un homme qui fait seul son film et qui met en scène un héros. Alors que, pour moi, un des apports les plus explicites de l'écoféminisme est justement de sortir de l'individualisme et d'entamer ce travail de reconnexion, entre humains, avec le vivant et avec l'invisible (au sens large). Il faudrait cesser de penser que nous sommes des entités séparées et séparables alors que nous nous interpénétrons sans cesse.

Comme disait Virginie Despentes dans une lecture au centre Pompidou à Paris en novembre « Rien ne me sépare de la merde qui m'entoure ». Je ne sais pas si elle est écoféministe mais son texte s'inscrit parfaitement dans cette pensée pour moi. Et justement on retrouve cette idée que l'écoféminisme agirait de manière diffuse sans qu'on sache

dire précisément à quel moment elle est intervenue dans la pensée ou dans la pratique. C'est la force de cette pensée qui amène à se décaler, à avoir une vision plus large et peut-être aussi moins nette des choses. Quand tu parles d'interpénétration, je me dis que ça veut aussi peut-être dire que les frontières sont moins étanches.

En effet, l'écoféminisme, c'est une série de fils rouges qu'on peut retrouver chez différents auteurs. Dans le cinéma, cela pourrait amener à filmer autre chose que la matière comme des ondes, des choses qui existent mais qu'on ne perçoit pas. Il s'agirait de dépasser les frontières corporelles et matérielles.

Quand je t'entends parler d'ouverture à une sensibilité pour l'invisible et le spirituel, je vois apparaître la figure de la sorcière. Quel rôle porte cette figure pour toi aujourd'hui ?

Je pense qu'elle permet avant tout de relire l'histoire des femmes comme une histoire de colonisation de leurs corps (y compris de leur genre) et de leurs savoirs. Comme on le dit souvent, oui, dans les sociétés féodales, les femmes étaient des guérisseuses, des sages-femmes et elles maîtrisaient le contrôle des naissances et ont été pourchassées à ce titre. A la fin du Moyen-Age et au début de la Renaissance, la sexualité s'était transformée en un objet politique. Les femmes ne

pouvaient plus contrôler leur propre corps. En ce sens, redevenir une sorcière aujourd'hui pourrait aussi vouloir dire, se réapproprier nos corps, notre sexualité, qui depuis cinq siècles, ont été contrôlés. Se rendre compte qu'on peut redevenir ces sorcières, c'est réaffirmer la puissance qui a été enlevée, pour des raisons institutionnelles, à toutes les femmes de l'époque. Une histoire qu'on connaît très peu, ou très mal, avec la potentialité que ça participe à un processus d'émancipation. L'histoire des chasses aux sorcières donne aussi des clés de lecture de ce point de vue. C'est une manière de retrouver de la puissance parmi d'autres. Cette figure me parle mais elle reste lointaine. Elle me parle autant que des questions transgénérationnelles.

Justement, cette figure nous amène à repenser le passé, notamment le Moyen-Age et la Renaissance, à démystifier le côté obscur du Moyen-Age et le progrès de la Renaissance, à comprendre à quel contexte les chasses aux sorcières ont participé.

Oui et cela me fait penser à l'histoire de Robin des Bois qui n'était pas qu'une légende.

Oui c'est vrai qu'historiquement, l'histoire de Robin des Bois renvoie au contexte historique d'expropriation des paysans et à l'instauration de la propriété privée, au fait de se cacher dans les bois, au marronnage aussi. Et par rapport à aujourd'hui, au contexte sanitaire

particulièrement, je me disais que cette figure de la sorcière pouvait être intéressante pour questionner le rapport au savoir et la place des fonctions de soin. Elle pourrait inviter à retrouver de l'autonomie et redonner de la valeur au fait de prendre soin ?

Sur cette question du soin, je trouve que le travail de Fatima Ouassak, co-fondatrice du « Front de Mères », est encore plus intéressant. Elle questionne l'imagerie de la mère. La sorcière est, par nature, subversive. On y associe donc une forme de puissance. Ce qui n'est pas le cas de la figure de la mère, clairement du côté de l'impuissance (politique). Je trouverais donc plus intéressant de redonner de la puissance aux mères aujourd'hui. Il faudrait faire de la mère un sujet politique.

Pour terminer, quand je te dis « sorcière » à quelle sorcière du cinéma penses-tu ?

Je pense à **Ma Sorcière bien aimée** sans me souvenir des histoires. Je ne me souviens que de l'image. Devant moi, il y a là une femme qui semble différente. Je la vois sur son balai dans sa maison. L'image est peut-être plus intéressante que l'histoire. Je suis par exemple en train de dessiner des femmes avec des poils et cette image est forte parce qu'elle est dérangeante. L'image pose la question de la liberté. Je pense aussi à Kiki la petite sorcière qui parle vraiment de la puissance. La petite fille perd son pouvoir faute d'en avoir pris soin. Cela amène à poser la question du chemin de l'empuissancement.

Camille Wernaers

Camille Wernaers est une journaliste et réalisatrice, spécialisée dans les questions féministes et l'angle journalistique du genre. Après cinq ans au journal *Le Soir*, elle enquête désormais sur les multiples violences faites aux femmes pour le magazine féministe *Axelle* et le site féministe de la RTBF *Les Grenades*. Ses dernières enquêtes journalistiques portent sur les violences que rencontrent les policières et les pompières sur leur lieu de travail. Elle a réalisé la série documentaire radiophonique en 5 épisodes intitulée **Passeuses**, produite par le magazine *Axelle*. Elle donne également un atelier sur le traitement médiatique des violences faites aux femmes aux étudiants et étudiantes en journalisme dans plusieurs universités et hautes-écoles (ULB, UCL, etc.). Elle est également passionnée de cinéma.

www.rtb.be/info/dossier/les-grenades
www.axellemag.be

Mon point de départ dans ce travail sur la figure de la sorcière est le décalage entre la réalité historique et la figure qui a été reconstruite au cinéma. Au cours de mes recherches, j'ai par exemple été interpellée par l'histoire de Barbara Steele dont la carrière doit beaucoup à des rôles de sorcières dans le cinéma gothique italien. Elle racontait qu'elle n'aimait pas vraiment ces rôles et qu'elle ne comprenait pas le plaisir qu'on pouvait ressentir à voir les femmes qu'elle incarnait être ainsi violentées.

Est-ce que les représentations de la sorcière au cinéma ne racontent pas quelque chose de l'histoire de la domination des femmes ?

C'est vrai qu'au cinéma, comme dans la vie, les femmes subissent des violences ou sont « remises à leur place ». C'est un traitement qu'on retrouve dans différents genres. C'est vrai pour la figure de la sorcière mais c'est vrai aussi dans le genre policier ou dans le cinéma d'horreur. Le corps de la femme est meurtri, sanglant. Il y a par exemple un courant qui milite pour l'invention d'un polar féministe qui s'émancipe de ces représenta-

Je suis vraiment convaincue que le cinéma a un effet sur nos vies. La culture dont on se nourrit, cela a un effet sur la manière dont on vit les choses, dont on les regarde.

tions. Les femmes ne sont encore trop souvent que les cadavres nus dans la morgue. L'accent est mis sur le détective, un homme souvent seul ou divorcé, un peu malheureux ou abîmé. La femme reste passive et l'homme actif. Concernant la sorcière, c'est compliqué de trouver un exemple qui puisse correspondre à un point de vue féministe. Le cinéma offre en effet un point de vue très patriarcal sur les sorcières. Elles servent avant tout à faire peur. Elles sont aussi toujours en quête de jeunesse et s'en prennent aux enfants comme dans **Hocus Pocus**. Il s'agit vraiment de mettre en scène la concurrence entre femmes et entre générations. Ici, les femmes ne comptent que pour leur beauté. Les rides sont une menace. Finalement, la sorcière qui est une figure féministe est devenue quelque chose d'horrible au cinéma. Ces idées sur les femmes au travers de la figure de la sorcière sont diffusées très tôt dans nos esprits, dès l'enfance.

Parmi les thèmes posés avec la sorcière, il y a aussi le danger amené par les rassemblements de femmes. Oui, c'est vrai que c'est suspect aujourd'hui

de se rassembler. Je me souviens que, plus jeunes, quand nous sortions en groupe, nous allions entre filles aux toilettes, souvent pour garder la porte. Mais les garçons nous demandaient sans cesse ce que nous allions faire. Qu'allaient-ils bien imaginer ? Deux ou trois femmes qui s'isolent, cela reste suspect. Je fais aussi le lien avec l'existence aujourd'hui de groupes qui se rassemblent en non-mixité. La non-mixité est devenue un outil politique qui dérange. Si elle dérange, c'est bien pour une raison. Se retrouver entre femmes est un enjeu politique. Il me semble qu'intervient ici l'imaginaire du sabbat des sorcières, des femmes nues et dangereuses qui se rassemblent autour d'un feu. Je suis vraiment convaincue que le cinéma a un effet sur nos vies. La culture dont on se nourrit, cela a un effet sur la manière dont on vit les choses, dont on les regarde.

*Se soustraire au regard, c'est se soustraire au contrôle. Le cinéma résiste fort à accorder cette liberté aux femmes. On me dit souvent que le cinéma commence à produire des films où les femmes accèdent à l'autonomie, où elles ne sont pas dépossédées de leur pouvoir. Mais quand je regarde les films qu'on me donne en exemple, cela ne me paraît pas si clair. C'est très ambigu par exemple, la manière dont Hermione est puissante dans **Harry Potter**. Elle l'est dans le cadre d'une école, d'un système très vaste lié au*

gouvernement. La magie est donc enseignée au sein d'une institution et perd donc pour moi tout pouvoir subversif. Quel regard portes-tu sur ces nouvelles héroïnes du cinéma ?

Tout à fait, d'autant plus qu'Hermione est « la bonne élève », très appliquée. Certes son intelligence et sa capacité à être une bonne sorcière sont centrales dans les aventures. Mais dans les premiers livres, elle est constamment critiquée par ses camarades et est très bien vue par ses professeurs. Elle joue donc complètement la carte de l'institution. Et puis elle finit par se marier à Wesley et devient donc « femme de », elle est toujours dans le rang.

Cette association de la sorcière à une figure masculine est aussi un motif récurrent du cinéma. Elle est condamnée à la solitude et se désespère de rencontrer l'homme de sa vie. Elle ne doit son salut ou son intégration dans la société qu'au mariage. Elle peut être aussi associée au diable, qui est aussi une manière de placer la femme sous la coupe d'une autorité masculine.

Le contrôle du patriarcat peut prendre plusieurs aspects. Le mariage est une manière d'exercer ce contrôle. Au cinéma, il prend la forme du « male-gaze ». Cela intervient dans l'écriture du scénario, dans la manière de filmer, etc. Ce regard se pose sur la sorcière comme sur toutes les figures féminines du cinéma.

Un test a d'ailleurs été créé par une militante, le test de Bechdel, ou test de Bechdel-Wallace, qui vise à mettre en évidence la sur-représentation des protagonistes masculins ou la sous-représentation de personnages féminins dans une œuvre de fiction. Le test repose sur trois critères. Il doit y avoir au moins deux femmes nommées (nom/prénom) dans l'œuvre ; qui parlent ensemble ; et qui parlent de quelque chose qui est sans rapport avec un homme. Très peu de films passent ce test. Les dialogues de femmes paraissent très limités dans leur contenu et tournent souvent autour du fait d'aider, de subir, d'aimer, de se libérer d'un homme. On retrouve la même sous-représentation

On ne filme pas la femme comme un sujet. Elle est morcelée et n'existe plus comme un être entier.

dans le temps de parole. Au cinéma, comme dans la vie, la parole est monopolisée par les hommes. La prise de parole publique est l'apanage des hommes, il n'y a que 13 % des femmes expertes interrogées dans la presse en Belgique par exemple. Une étude établie par les universités de Princeton et Brigham Young montre que les hommes accaparaient 75 % du temps de parole en réunion. Il y a aussi la pratique du « maninterrupting », c'est-à-dire les hommes qui coupent la parole

aux femmes, qui est bien étudiée maintenant. Cela se retrouve évidemment au cinéma, le cinéma est influencé par le monopole de cette parole masculine. Résultat ? Une étude a montré que les hommes parlaient deux fois plus que les femmes dans les films.

Je m'imagine les choses comme un cercle. Le cinéma influence la vie et la société nourrit le cinéma.

En termes d'images, le « male-gaze » dénonce la manière de filmer le corps féminin, de le couper pour le rendre objet. On ne filme pas la femme comme un sujet. Elle est morcelée et n'existe plus comme un être entier.

Agnès Jaoui, en novembre 2020, lors des assises du collectif 50/50, raconte son expérience au théâtre : « Pour dix rôles masculins, il restait deux ou trois rôles féminins, qui offraient peu de possibilités d'identification et qui se partageaient entre « l'obligatoirement jeune et belle fille à marier ; la soubrette un peu moins obligatoirement jeune et belle ; la marâtre qui pouvait à loisir être laide et vieille puisque périmée, impropre à la consommation ». Cela réduit considérablement la palette d'identités disponibles pour les femmes dans l'imaginaire.

Oui cet imaginaire est présent partout. Je m'imagine les choses comme un cercle. Le cinéma influence la vie et la société nourrit le cinéma. On pourrait très bien commencer à casser certaines représentations véhiculées par le cinéma, par le texte des chansons, etc. Au cinéma comme dans le journalisme, il y a une vraie responsabilité à modifier nos imaginaires, les choses qu'on montre. Les hommes disposent d'une plus grande diversité dans leurs représentations physiques et leur identité. Une femme héroïne doit par exemple quand même être belle. Elle doit pouvoir séduire avant tout, même si elle est capable d'autre chose.

Au sujet des super-héros justement, il me semble en effet que le cinéma a modifié son regard sur l'identité des super-héros masculins pour les complexifier, leur apporter des zones d'ombre ou des ambivalences. Mais je ne pense pas que cette même liberté de la complexité soit accordée aux femmes ?

Non, en effet. **Wonder Woman**, par exemple reste ambiguë. D'un côté, il manquait une super-héroïne au féminin. Son apparition vient combler ce manque. Mais d'un autre, elle n'apporte pas grand-chose de nouveau d'un point de vue féministe. Elle est de nouveau aux prises avec une histoire d'amour tout à fait inutile et en termes de représentations corporelles, elle est aussi très normée, très jolie.

Est-ce que la notion d'héroïne, de héros n'est pas, en soi, problématique? Est-ce que la figure du héros solitaire n'est pas en soi un produit d'une vision patriarcale du monde et de l'histoire?

Oui peut-être. C'est vrai qu'on pourrait aussi raconter des histoires de vies plus « normales » sans que les femmes soient sans arrêt reléguées à des clichés, la jeune séduisante ou la belle-mère marâtre. Pour Starhawk par exemple, que j'avais interviewée pour Axelle magazine en 2017, **Wonder Woman** c'est la femme célibataire qui s'occupe de ses enfants et qui travaille. Quand va-t-on représenter ces femmes-là? Il est vrai aussi que la manière de mener un combat dans la société n'est pas une activité solitaire comme celle du super-héros. C'est une affaire collective. Wonder Woman est au départ une amazone, une femme au sein d'une communauté, mais si cette origine est citée, on ne la voit jamais que solitaire.

Parmi les figures qui s'invitent au cours des conversations sorcières, il y a régulièrement la mère comme tu viens de le faire. Serait-elle une héroïne moderne?

Je suis convaincue que ce sont en effet les mères qui portent la société, surtout actuellement. De par mon activité journalistique, je récolte de nombreux témoignages de mères qui me renvoient sans arrêt la question de la place des hommes. Où sont les hommes dans l'éducation et le soin? C'est la question

du « care » qui est discutée au sein des mouvements féministes et écoféministes. Plus de 80 % des infirmiers sont des infirmières. De nombreuses femmes portent seules la responsabilité au quotidien du soin et de l'éducation des enfants. Où sont ces histoires au cinéma? Qui raconte ces histoires? Comment sont-elles racontées? Il ne faudrait pas non plus tomber dans le registre dramatique ou voyeuriste.

As-tu en tête un film qui serait intéressant d'un point de vue écoféministe?

Je pense à **Mad Max, Fury Road**. Il y a par exemple cette association d'idées entre les vaches laitières et les femmes qui produisent du lait maternel. C'est la question de l'appropriation du corps des femmes et du produit de leurs corps (lait et enfant). Plusieurs violences sont aussi dénoncées dont les violences sexuelles. Tous ces sujets sont placés dans une perspective post-apocalyptique qui alerte sur les risques encourus si on ne prend pas soin de la Terre. C'est donc, pour moi, un film intéressant qui parle de la question écologique tout en dénonçant des violences. Les critiques des super-héros posent aussi la question du pacifisme. Peut-on toujours rester non-violent pour obtenir des droits? Je suis par exemple marquée par les suffragettes dans les années 1900. Elles faisaient sauter des bâtiments, des symboles, tout en veillant à ne tuer personne. En retour, elles ont subi une violence étatique terrible. En plus de la violence à l'origine de leur lutte

(l'interdiction de voter et de participer à la démocratie), l'Etat leur retirait la garde de leurs enfants et les mettait en prison. Je trouve que c'est aujourd'hui nécessaire de se réapproprier l'histoire des femmes, l'histoire de ces figures, les sorcières, les suffragettes, etc. Ça doit faire partie de notre imaginaire pour changer le monde et donc aussi bien au cinéma que dans la vie. Il ne faudrait pas se représenter les femmes comme étant toujours douces, gentilles et faibles.

Par ailleurs, cette question de la violence est discutée dans le cadre d'une lutte de pouvoir or l'idéal de l'écoféminisme, est de sortir d'une relation de pouvoir que ce soit sur les femmes, les animaux, la nature, les personnes racisées, etc. L'image des femmes qui se battent comme des hommes au cinéma pose donc une question complexe. Le changement de paradigme se situerait peut-être d'abord dans l'écriture et la manière de filmer.

Je trouve que c'est aujourd'hui nécessaire de se réapproprier l'histoire des femmes, l'histoire de ces figures, les sorcières, les suffragettes, etc. Ça doit faire partie de notre imaginaire pour changer le monde et donc aussi bien au cinéma que dans la vie.

Camille Ducellier

Camille Ducellier née en 1985 est une artiste multimédia, réalisatrice et auteure française. Diplômée de l'HEAR Strasbourg et du Fresnoy, elle se passionne pour la variété des corps, des genres et des cultures minoritaires. Depuis 2010, elle poursuit un cycle thématique autour de la réappropriation contemporaine de l'archétype de la Sorcière. Si les formes artistiques peuvent varier (web série, documentaire, art interactif, création sonore), les sorts sont bien toujours les mêmes : rêver l'obscur, dévoiler les corps, relier le politique au spirituel. **Sorcières, mes sœurs** (2010), **Reboot me** (Prix « web art » 2016), **Sorcières Queer** et **Sorcière Wicca** (2016), **Gender Derby** (2018), **Sorcière Lisa** (2021), etc. Camille Ducellier est également auteure d'un ouvrage préfacé par Starhawk, *Le Guide Pratique du Féminisme Divinatoire* publié dans la Collection Sorcières des Éditions Cambourakis en 2018.

www.camilleducellier.com

Comment cette figure de la sorcière peut-elle résonner au sein du milieu queer aujourd'hui ?

Aujourd'hui, l'archétype de la sorcière vient questionner plusieurs domaines, dont notre rapport à l'écologie, aux spiritualités et aux luttes politiques.

Grâce à la résurgence de la figure de la sorcière, on fait l'effort de lire entre les lignes et de regarder, non pas les extrêmes (le très

blanc et le très noir ou le très féminin et le très masculin) mais plutôt tout ce qui est entre, tous les degrés dans la fluidité du genre, toutes les énergies entre les individus et dans la nature. Il me semble que, jusqu'à maintenant, tant les milieux de gauche, que les milieux féministes et le mouvement écologique, se montraient très réticents à l'idée d'observer les pratiques ésotériques sous cet angle. Il y a, sans doute, plusieurs raisons

à cela. Tout d'abord, la notion d'intuition féminine a été employée de manière très biologisante et essentialisante par le passé. En conséquence, pendant longtemps, il n'a pas été facile de trouver une juste place pour l'intuition et l'irrationnel, notamment au

Grâce à la résurgence de la figure de la sorcière, on fait l'effort de lire entre les lignes et de regarder, non pas les extrêmes mais plutôt tout ce qui est entre, tous les degrés dans la fluidité du genre, toutes les énergies entre les individus et dans la nature.

sein des territoires féministes. Je crois que les cultures sorcières peuvent permettre actuellement de repenser notre rapport à l'intuition, aux énergies ou aux diverses approches spirituelles, tout en étant anticléricales, intéressées par les découvertes scientifiques et méfiantes des dérives sectaires. Il est tout à fait possible d'aiguiser son discernement pour concilier ces approches.

Pour moi, l'archétype de la sorcière nous amène aussi dans une dimension historique et politique, dans la mesure où l'on peut se sentir concerné par le trauma majeur que représente la chasse aux sorcières dans

l'Histoire. Cet héritage collectif devrait nous permettre de regarder le monde avec une certaine clairvoyance pour déceler à quel moment il y a encore une chasse aux sorcières aujourd'hui, à quel moment les valeurs dites féminines sont toujours stigmatisées et dévalorisées, à quel moment une pratique est considérée comme hors-normes et comment on peut être perçu.e comme sorcière aujourd'hui. Cet héritage permet donc de faire une lecture du présent à partir de cette histoire commune de la chasse aux sorcières. Aujourd'hui, certaines personnes des milieux féministes-queer (ou pas) peuvent se reconnaître dans cette figure, pour son côté subversif et marginal, mais pas forcément, ou moins, pour son côté spirituel. Tout est possible. Le fait de se reconnecter aux sorcières est quelque chose de très intime. Le mot « sorcière » est un mot-valise qui englobe différentes manières de se réapproprier cette figure historique, cet archétype.

Sorcière est une des multiples identités qu'on peut endosser dans notre mille-feuilles identitaire. Je peux me définir, par exemple, comme blanche, gouine, queer, réalisatrice, sorcière ou féministe. Sorcière ne doit pas étiqueter, résumer, enfermer la personne mais simplement signifier un lien, le fait qu'on soit rattaché et sensible, à ce qui s'est passé dans l'Histoire et qu'on en fait quelque chose dans notre perception du monde. Il y a quelques années, la sorcière était peut-être pour moi plus au-dessus des autres feuilles, mais elle est devenue plus intérieure aujourd'hui.

La figure de la sorcière permet donc de penser la question de l'identité. Avec l'image du mille-feuilles identitaire, tu revendiques une certaine complexité et une multiplicité ?

C'est vraiment un des apports majeurs du mouvement queer pour moi, cet éclatement des identités. Il ne s'agit pas d'enfermer les personnes dans de nouvelles étiquettes mais de montrer que les étiquettes peuvent être si nombreuses, qu'elles n'ont, au final, aucun sens pour définir un individu. En effet, nous sommes complexes, multiples et certain-es diraient même multi-dimensionnelles, alors !

Dans les portraits que tu as réalisés dans la série Salvia et, dans le film Sorcières, mes sœurs, on voit en effet des profils de sorcières très différentes qui illustrent bien la grande variété des liens qui peuvent connecter une personne à cette figure de la sorcière.

En 2010, j'ai réalisé cinq portraits de sorcières contemporaines dans un film intitulé *Sorcières, mes sœurs*. La première sorcière fait son acte d'apostasie et c'est probablement la sorcière qui peut paraître la plus littérale, dans le sens « hérétique ». La deuxième est une personne trans qui parle du donjon SM en se réappropriant l'esthétique de l'Inquisition. La troisième personne parle de sexualité des vieux et des vieilles, du clitoris et de la masturbation. Le quatrième portrait concerne un collectif lillois « Urban porn »

qui queerise une statue de Jeanne d'Arc à Lille et la cinquième est une sorcière plus néo-païenne. Déjà, à ce moment-là, je voulais montrer la grande variété des manières d'invoquer la sorcière. Quand on l'invoque, on l'appelle du passé, mais qu'est-ce qu'on en fait aujourd'hui pour soi ?

C'est dans ce geste d'invitation qu'on peut voir le côté politique actuel de la figure de la sorcière telle que se la sont réappropriés certains mouvements queers ou écoféministes. Et cette réappropriation ne se fait pas sur base d'une définition claire mais de manière intuitive, au départ d'un certain imaginaire ou de bribes du passé. Est-ce que cette idée de réappropriation n'est pas capitale aussi ? Est-ce qu'elle ne fait pas le lien entre plusieurs luttes ?

Il y a un mot que je trouve très intéressant, c'est le mot « dépossédée » qu'on peut aussi entendre comme « des possédées ». Car, au cœur de toute cette réflexion, c'est une histoire de dépossession, il me semble. Colonisation, capitalisme et patriarcat œuvrent dans un même mouvement de dépossession, de destruction et de récupération. C'est là que les luttes peuvent se rejoindre et que des communautés qui ont par ailleurs des luttes spécifiques, peuvent se trouver des affinités à combattre un même système hétéro-patriarcal, capitaliste et colonial. Il peut y avoir une convergence entre les luttes dans une volonté

commune de retrouver des mémoires, des terres, des pratiques, des savoirs, des liens à la terre, des chants, des rites, etc. C'est un même mouvement de « reclaim ». Et si plusieurs groupes aux luttes spécifiques peuvent se rassembler dans une même lutte, cela peut devenir très fort.

Si les sorcières contemporaines ont tendance à être perçues comme très blanches, du fait de l'influence majeure de personnalité comme Starhawk, par exemple, pour moi, on ne peut pas penser aujourd'hui la figure de la sorcière en dehors du prisme intersectionnel, au risque de ne faire revivre que la « sorcière blanche de classe moyenne intéressée par la spiritualité ». Il faudrait davantage visibiliser et médiatiser les initiatives des femmes latino-américaines, indiennes, afro-américains ou caribéennes qui luttent concrètement pour protéger des terres, retrouver des savoirs, défendre une culture et s'inscrire dans un processus majeur de décolonisation.

Justement est-ce qu'il n'y a pas dans notre actualité, depuis quelques années, quelque chose qui nous pousse à revisiter notre Histoire ? A interroger cette figure pour comprendre ce dont les sorcières, les femmes, ont été victimes ?

Le renouveau de la présence de cet archétype de la sorcière vient aussi mettre en lumière un point aveugle du féminisme autour des questions liées à une approche plus sensible des choses. Nous avons peut-être été trop loin dans une survalorisation de l'intelligence

rationnelle, au profit de celle plus émotionnelle ou intuitive.

La sorcière permet de faire beaucoup de liens et de traits d'union entre des choses qui peuvent sembler, de prime abord, assez incompatibles. Elle est intercesseuse entre les mondes : entre une approche ésotérique et plus rationnelle ; entre des médecines parallèles et la médecine allopathique ; entre des approches spirituelles et militantes ; entre des modes de vie urbains et ceux plus ruraux ; entre les progrès technologiques et les découvertes chamaniques, entre les pratiques individuelles de la spiritualité ; etc. Je trouve qu'elle peut générer davantage de liens que de division, tout en étant ancrée et située dans la marge.

Dans un de tes portraits, quelqu'un dit : « Le mystère c'est au-delà de la question du vrai et du faux ». Cela permet de dépasser une catégorisation binaire mais aussi de déplacer la question de la croyance. Ce sont des mots simples mais des phrases très puissantes que ce couple partage.

Oui, dans un extrait de ce court film **Sorcière queer**, il est en effet question de l'importance de la notion de mystère plutôt que celle du secret. Croire ou ne pas croire, ce n'est pas une question fondamentale pour moi. Avec le mystère, on sort de cette dualité et on accepte qu'il y ait des zones inaccessibles, incon nues, troubles et que c'est très beau ainsi. Avec le secret, c'est différent, il y a quelque

chose à cacher, à protéger, voire à défendre. Les protagonistes de ce court-métrage nous révèlent avec douceur et radicalité à quel point le mystère est infiniment plus subversif et pertinent politiquement que le secret. « *Si c'est trop secret, on ne peut pas créer des luttes politiques, par exemple* » disent-ielles.

D'ailleurs dans ton travail, les récits naissent des personnes il me semble ?

Oui complètement ! Par exemple, je me suis intéressée à l'archétype de la sirène pour ma dernière série **Sorcière Lisa**, simplement parce que Lisa m'a parlé du fait qu'elle nageait avec une queue de sirène. C'est grâce à l'autre, à son univers, à son approche du monde que je découvre des pans entiers, imaginaires ou réels, des expériences humaines. Dans ma pratique de l'art documentaire, ce qui compte, c'est la rencontre et la juste distance à trouver et à ajuster avec l'autre. C'est à partir de là que je vais tisser un projet artistique. Puis, il faut trouver comment le film peut incarner l'énergie de la personne et j'essaie à chaque fois de trouver un langage cinématographique adapté et cohérent. Par exemple, pour Lisa, qui est à la fois sorcière, strip-teaseuse et sirène, j'ai plongé avec elle dans un monde « pastel agressif » avec des dégradés de couleur, des paillettes, des nuances irisées, des lumières subaquatiques ou nocturnes.

Tu t'es aussi beaucoup intéressée à l'astrologie, quel est ton rapport à cette discipline ?

Pour moi, l'astrologie, c'est une grille d'analyse, un système symbolique, une manière de voir les choses, une gymnastique mentale comme la psychanalyse ou le féminisme, mais c'est aussi un art de la parole. C'est surtout le récit que formule l'astrologue qui compte, ce moment où l'on te raconte une histoire à partir de ton thème. L'astrologie est donc un art très interdisciplinaire qui mêle, poésie, éléments mythologiques, astronomiques et psychologiques. C'est passionnant et ça m'aide beaucoup, pour ma part, dans ma compréhension des autres. Disons que c'est une des paires de lunettes qu'on peut mettre pour voir le monde et analyser les relations. Et comme le monde relationnel est vraiment primordial pour moi, c'est sûr que l'astrologie m'accompagne joyeusement.

Depuis que je travaille sur les films pour saisir les représentations et l'imaginaire, il me semble que la fiction est davantage prisonnière de carcans culturels et que le documentaire offre plus de libertés dans l'écriture, les récits mais aussi dans la forme. Partages-tu cet avis ?

Ce qui est certain, c'est que je me sentirais probablement très à l'étroit dans la fiction et que je me sens plus à l'aise dans les territoires et les méthodologies documentaires. J'y trouve une certaine liberté, avec des surprises, des improvisations, des espaces non prédéterminés...

Mais j'aime aussi apporter de la mise en scène et un côté plus fictionnel dans mes documen-

taires. Pour mes trois derniers projets, j'ai utilisé le format 9/16 dit vertical ou portrait pour réaliser des séries documentaires. Ce format m'a vraiment motivée, stimulée et renouvelée dans ma pratique documentaire. C'est vrai que, venant des arts plastiques, je suis sensible aux formes, aux compositions des cadres et j'aime bien créer des tableaux, tout en filmant.

En reversant simplement le format de l'image, je me suis aussi dégagée d'un certain poids lié à l'histoire du cinéma et cela m'a permis de tenter une sorte de « queerisation cinématographique ». J'ai envie de tordre ma pratique, de trouver des variations, des basculements, des renversements, des contre-indications, etc.

Quand on va au cinéma, on entre dans un protocole assez cadré de réception des images. C'est toujours, plus ou moins, un rectangle de lumière dans la nuit. Bien sûr, dans le cinéma expérimental, bien des auteurs ont travaillé une variété de formats comme le rond ou le losange. Mais on continue à penser majoritairement les films en mode « paysage ». Quand on change de format, on ne regarde plus de la même manière. Un même objet devient tout à fait différent. C'est aussi cela que m'inspire l'archétype de la sorcière. Elle ne me montre pas quelque chose de radicalement nouveau, mais elle me pousse à regarder la même société, en plissant les yeux pour y voir des nuances qu'on ne percevait pas avant, en reversant l'image, en inversant les rapports, en twistant les corps, etc.

En plissant les yeux, on pourrait penser qu'on voit moins bien mais en fait, d'après ce que tu dis, ça amène à voir autre chose ou autrement ?

C'est un exercice tout simple qu'on fait en école d'art. Quand tu plisses les yeux, tu vois émerger les formes autrement. On est moins attaché à les cerner, on voit moins les lignes et davantage les masses. Des éléments se rapprochent. On voit moins ce qui fait frontière pour mieux saisir les rapports entre les surfaces. Quand on regarde un paysage en plissant les yeux, on le voit mieux dans le sens où on accède à une autre réalité. C'est ce qu'on peut faire aussi quand on regarde les énergies ou l'aura d'une personne. On regarde ce qui excède du corps. Pour moi, les sorcières regardent en plissant les yeux. Elles regardent la même chose que les autres mais voient tout autre chose. Donc oui, pour moi plisser les yeux, ça permet de mieux voir, paradoxalement. On retrouve aussi l'idée du flou et du mystère. Il y a parfois dans l'indéfinissable quelque chose de plus juste que dans le déterminé. Ça me fait penser à cet exercice philosophique : Parfois, il faut voir autre chose, il faut voir autrement et il faut faire autre chose que voir.

Anne Borlée

Anne Borlée, conteuse et musicienne, s'est formée à l'art du conte, au fil du temps, par le travail de l'oralité et l'exploration onirique, principalement avec la conteuse Myriam Pellicane (F) et le conteur Michel Hindenoch (F), ainsi que par ses nombreuses expériences de terrain et les rencontres artistiques. Dans son parcours d'artiste, le travail corporel et vocal est enrichi par la recherche autour de la tradition orale et la musicalité de la parole.

www.renardnoire.be

Dans mon travail j'ai découvert qu'un élément qui avait beaucoup contribué à l'ampleur des chasses aux sorcières était la diffusion de livres dont *Le marteau des sorcières* et que donc, l'invention toute récente de l'imprimerie et du livre avait contribué aux persécutions des sorcières. C'est comme si, à ce moment-là, la forme écrite érudite écrasait l'oralité de la sorcière. Je trouvais intéressant qu'une sorcière conteuse parle de ce rapport à l'oralité.

Il y a chez les conteurs et les conteuses une variété d'approches. Certains cherchent, par exemple, à hybrider la pratique avec des formes contemporaines comme le récit de vie ou l'écriture d'histoires. Je me situe

vraiment dans une tradition orale. Même si je ne m'inscris pas dans une transmission directe d'un savoir-faire ou d'un répertoire, je défends vraiment l'oralité car il y a là une clé. La domination de l'écrit a permis de justifier une série de dominations, en Europe, mais aussi dans les colonies. En tant que conteuse, ce qui m'intéresse c'est de voir ce qu'implique la mise par écrit d'une tradition orale. Pendant longtemps, l'écriture a été réservée à la classe bourgeoise ou religieuse alors qu'au départ le conte est populaire. J'imagine donc qu'il y a eu une forme de réappropriation culturelle. Qui écrit ? Qui a défendu la culture de l'écrit ? Dans quel contexte ? Qu'est-ce que ça a créé ? Cela pose aussi la question

du comment? Comment mettre par écrit quelque chose qui est au départ musical, vibratoire, énergétique? Pour moi, mettre par écrit une histoire, c'est l'amputer de beaucoup de choses. Quand je regarde par exemple ce que les médias font des contes,

La domination de l'écrit a permis de justifier une série de dominations, en Europe, mais aussi dans les colonies. En tant que conteuse, ce qui m'intéresse c'est de voir ce qu'implique la mise par écrit d'une tradition orale.

je suis très déçue. C'est édulcoré, réorienté vers les enfants alors que le conte n'est pas lisse, il est souvent très cru.

De manière plus large, je questionne aussi la hiérarchie entre érudition et empirisme. L'histoire de la sorcière illustre bien cette hiérarchie. Faire des études universitaires reste plus valorisé qu'avoir de l'expérience. De plus, l'histoire de la sorcière est intéressante car c'est une histoire invisibilisée. Je fais partie d'un groupe de conteuses françaises, belges et suisses, le groupe Sistas et plusieurs de ces Sistas ont créé un sous-groupe nommé « révoltes et traditions ». Nous y faisons un travail de recherche qui

lie les questions politiques, historiques et artistiques.

Cela pose la question de l'expert, de qui a droit à la parole. Les sorcières ont justement été privées de leur voix et la question de la parole de la femme continue à se poser aujourd'hui. Quelle est la sorcière dont tu voudrais faire entendre la voix?

Il y a une distinction à faire entre la sorcière fantastique et celle que l'on appelait ainsi autrefois dans les villages. Aujourd'hui, on appelle « sorcières » des femmes qui avaient une fonction de guérisseuse dans les villages comme on appelle « sorcières » des femmes qui ont des pouvoirs surnaturels dans les récits merveilleux. Il faut donc interroger ce qu'on projette quand on pense le mot. Il y a aussi eu un abus de l'utilisation du mot au cours des procès. Il a été utilisé pour éliminer des femmes qui étaient dérangeantes. Pour moi, la sorcière qui me parle le plus, c'est vraiment celle de mon spectacle : Baba Yaga.

Quand tu te demandes quelles sont les projections que les gens font de ce mot, il me semble justement que la figure fictive est plus présente, que la réalité historique est dissimulée par la fiction.

Je suis d'accord mais je vois très fort le lien entre le fictif et le réel. Je pense aux fois où l'on croise une vieille femme aux cheveux hirsutes dans la rue. On pense tout de suite

à la sorcière. Et dans ce même temps, on perçoit aussi toute la menace que peut représenter pour elle cette identification. Aujourd'hui, on brûle encore ici des « sorcières » en tissu et paille lors de certaines fêtes. Nous ne nous sommes pas débarrassés de la misogynie que nous avons intégrée en nous. Et des figures comme celle de la femme en colère n'ont toujours pas leur place. Il y a derrière ce fantasme de la sorcière, tout ce qui a été rejeté, notamment par le christianisme, comme le charnel, la magie, la puissance des femmes et puis aussi la culture païenne. Dans les contes et légendes de chez nous, on trouve beaucoup de références au petit peuple, aux esprits de la nature, de la forêt ou des sources. Les histoires de nains, ce n'étaient pas des plaisanteries. On reconnaissait bien l'existence du non-humain. On reconnaissait une place à l'invisible. Aujourd'hui, il n'en reste que les nains de jardin. Nous avons relégué toute cette culture au folklore alors que c'était là la face visible de pratiques et de croyances séculaires dont on retrouve des formes partout dans le monde. Le christianisme a écrasé le paganisme par la réappropriation de certains lieux et dates du calendrier. Nous avons rebaptisé les choses, des sources, des rochers, des fêtes, construit des calvaires sur d'anciens lieux sacrés, changé le nom des sources, etc. Des images de dieux païens comme Cernunnos sont devenues des figures diaboliques ou ont été christianisées par exemple avec Saint-Hubert. C'est important pour moi de resituer la figure de la sorcière dans ce contexte païen parce que ce chan-

gement a véritablement colonisé nos imaginaires. Les forces de la nature sont devenues maléfiques. Jacques le Goff a par exemple bien expliqué ce mouvement (voir article Du paganisme au christianisme). Connaître la culture dans laquelle on s'enracine est important.

Quand je parle d'imaginaire de la sorcière, je pense à celui du cinéma. Toi qui es conteuse, peux-tu parler de la figure de la sorcière dans les contes ?

Il faut distinguer les contes traditionnels, proches de la vie rurale et du quotidien, des contes merveilleux avec des personnages fantastiques. Les sorcières ne sont pas les mêmes en fonction du registre. Quand je regarde les contes ardennais, qui renvoient au premier registre, avec le livre *Le val de l'Ourthe* par exemple, je retrouve beaucoup de misogynie. Avec mon spectacle sur *Baba Yaga*, je m'inscris dans le deuxième registre et je décris un personnage qui dépasse l'entendement. Dans ce registre du merveilleux, on ouvre des dimensions.

Quand j'ai découvert l'histoire de *Baba Yaga*, j'étais jeune conteuse et j'ai senti un appel. Et puis ça a infusé pendant plusieurs années. Plus tard, pour écrire ce spectacle, j'ai été accompagnée par des artistes du conte qui m'ont aidé à plonger dans le conte merveilleux qui recourt à un langage archaïque et plein de mystères. Je n'ai pas voulu trop analyser certaines choses. Le côté analytique ne m'intéresse pas. J'ai retenu les images qui

étaient agissantes en moi et c'était suffisant. A la fin du spectacle, je propose de laisser une impression dans le livre d'or ou de dessiner. Parfois les gens rapportent juste une phrase. Je ne cherche pas à savoir pourquoi. Il y a, dans cette histoire, une force agissante qui me fait, d'abord à moi, du bien. Et c'est aussi le cas pour certains spectateurs. Il faut aujourd'hui trouver des espaces pour se libérer, pour libérer un feu très contraint qui est en nous. Ce personnage est venu me chercher à un endroit. C'est un personnage puissant qui n'est pas binaire, ni bonne, ni mauvaise. Elle est multiple et insaisissable. Et ça fait du bien de rencontrer cette force qui nous échappe.

Je me suis fait plaisir et ai développé mon propre imaginaire avec ce personnage, tout en retenant le fil narratif et plusieurs éléments clés de la figure d'origine, comme le

Il y a, dans l'histoire de Baba Yaga, une force agissante qui me fait, d'abord à moi, du bien. Et c'est aussi le cas pour certains spectateurs.

jardin d'os, le feu, les trois cavaliers et l'univers de la nuit et de la forêt. Ce n'est pas un personnage de lumière, c'est un personnage de la nuit. C'est en préparant le spectacle que j'ai lu Starhawk. Son livre m'a permis

de me nettoyer de l'obscurphobie. Il ne s'agit pas de nier qu'il existe des forces de l'ombre néfastes mais il y a des forces de la lumière tout aussi néfastes. Je pense à des personnalités publiques politiques très mises en lumière, qui agissent en plein jour, mais que je trouve destructrices. Il s'agit donc de trouver des nuances. Il s'agit aussi, de ne pas accepter que la lumière, mais d'accepter la nuit et la mort. De très nombreux contes traditionnels expliquent qu'en refusant la mort, on met la vie en péril. Aujourd'hui, à force de refuser la mort, a-t-on encore des rituels suffisamment rassurants autour de la mort ?

Dans ton spectacle, tu racontes l'histoire d'une petite fille qui doit raviver le feu en elle, d'une sorcière dont le feu intérieur déborde. C'est presque ironique de parler ainsi d'un feu à retrouver pour des femmes qui ont eu si longtemps à le craindre. Est-ce que cela procède pour toi d'un geste de « reclaim », le droit à entretenir un feu intérieur tout comme celui de marcher dans la nuit ?

C'est surtout, je crois, le fruit d'un travail de recherche qui a été parfois douloureux. Quand on relit les procès de sorcières, on est saisi par la froideur du processus. On a souvent cette image des procès comme s'il s'agissait de folies populaires spontanées, alors qu'en fait, les procès étaient le fruit d'un processus très construit et codifié, qui pou-

vaît être long. Il y avait un juge, un médecin, un prêtre, trois figures d'autorité patriarcale. C'est vraiment de manière très réfléchie, rationalisée, que ces femmes étaient torturées, que leur corps était broyé. C'est ce côté institutionnel et froid qui me fait plus peur que le feu en lui-même qui pouvait même être une libération pour les femmes torturées.

Et la manière dont on parle des chasses aux sorcières aujourd'hui au niveau institutionnel reste assez froide. Je pense par exemple à la manière dont certains villages transforment en anecdote touristique le fait d'avoir brûlé des femmes sur la place du village.

On retrouve ça aussi parfois dans des conférences. Je me souviens d'un événement avec deux historiens qui parlaient avec beaucoup de distance des choses et insistaient sur le contenu très pervers du livre *Le marteau des sorcières*, pour conclure sur la question : « Et alors, ces sorcières étaient-elles coupables ou non ? » On continue donc de trouver des traitements de la question tout à fait déplacés, qui ne considèrent pas le contexte historique. De même, dans certains magazines comme « Le monde des religions » de 2018, on a une page avec la panoplie de la bonne petite sorcière, avec des accessoires hyper stéréotypés, qui occulte la réalité humaine. Et ensuite un article de plusieurs pages qui adopte une pseudo et dangereuse position de neutralité pour citer « des illustres penseurs » dont un des auteurs du *Marteau des*

C'est vraiment de manière très réfléchie, rationalisée, que ces femmes étaient torturées, que leur corps était broyé. C'est ce côté institutionnel et froid qui me fait plus peur

sorcières. Comment peut-on continuer à propager ces paroles ? Je repense aussi à un autre article, toujours tiré du *Monde des religions*, qui titrait que les sorcières d'aujourd'hui ne font plus peur, qu'elles sont juste maladroites. Il s'agissait d'un article sur les livres Jeunesse.

Ça me fait penser à certains qui, pour prendre la défense des femmes accusées de sorcellerie, ont évoqué une pathologie mentale. Ça me fait aussi penser à la manière dont on essaie parfois de réhabiliter l'image du loup, notamment dans les livres et films pour la jeunesse. Les loups sont aussi passés du statut de dangereux prédateurs à celui d'idiots maladroits. Mais c'est à mon sens une très mauvaise stratégie que de continuer à polariser, à poser la question en termes de bourreau/victime. Ce n'est pas la bonne question. C'est aussi une manière d'occulter le contexte qui a conduit à éradiquer quelque chose.

Oui et que ce soit le loup ou la sorcière, ce sont des personnages qui, dans les contes, sont souvent ambigus. La question que je me pose, c'est de savoir si la société peut accueillir une force qui ne peut pas rentrer dans une case,

La question que je me pose, c'est de savoir si la société peut accueillir une force qui ne peut pas rentrer dans une case, une figure qui attire et qui fait peur en même temps.

une figure qui attire et qui fait peur en même temps. Je ne vais pas dire aux enfants que Baba Yaga est « gentille » par exemple mais elle n'est pas non plus « méchante ». C'est comme la nature. C'est parfois une bourrasque et parfois un arbre plein de fruits. La vie échappe aux cases, elle est organique, structurée en rhizomes, en arborescences. Il est important de comprendre cela pour, par exemple, penser le changement climatique. Le climat n'est pas qu'une question scientifique. Je pense à un conte ancien qui raconte que des humains voulant découvrir la vérité vont percevoir, chacun, une oreille, une queue, un bout d'une même créature vue sous des angles différents, sans pouvoir appréhender l'ensemble et se mettre d'accord sur ce qu'est la vérité.

De la même manière, la sorcière des contes merveilleux reste difficile à définir.

Le conte nous renverrait-il aussi à une forme d'intériorité ? Il y a à la fois quelque chose de collectif et quelque chose de très intime, de très intérieur dans la réception d'un conte il me semble.

Oui, c'est un art qui repose sur trois choses : l'histoire, le conteur/la conteuse en tant que médium et le public. C'est parce que je partage cette histoire, que le conte acquiert une dimension autre. Il y a bien ces deux aspects que tu nommes. La dimension collective, c'est le fait de faire un voyage ou une traversée ensemble, de vivre une expérience collective. Et puis, les éléments surnaturels et les clés symboliques du conte viennent travailler des choses en chacun de nous sur lesquels je n'ai aucun contrôle. Et le fait de n'avoir aucun contrôle est important. C'est la raison pour laquelle je me méfie de l'analyse du conte, pour ne pas être tentée de vouloir maîtriser ce que ça peut provoquer. Ce serait très intrusif. Je préfère être attentive aux sensations. J'attends que mon spectacle soit reçu de manière globale et sensorielle. Le fil narratif doit donc rester simple. Michel Hindenoch, conteur transmetteur, parle du conte comme d'un état de rêve éveillé, un état où s'ouvrent d'autres façons de voir les choses. J'ai d'ailleurs vite senti le besoin de ritualiser le spectacle, c'est-à-dire de poser un cadre. Ce cadre comprend un début, une fin et un espace de transformation au centre. Pour moi, le conte est un espace de transformation. C'est la raison pour laquelle je n'apprécie pas certains cinéastes qui terminent

mal leur histoire. Je ne peux pas conclure un processus de transformation par quelque chose de négatif. Je pense que le cinéma peut aussi amener les spectateurs dans cet état et, dans une perspective écoféministe, je pense que l'objectif est aussi de participer à des visualisations d'avenirs possibles.

Le conte requiert une écoute particulière dans une culture qui a perdu l'écoute de l'oralité. Il faut donc créer un contexte d'immersion dans l'onirisme et soigner les conditions d'écoute au sens du « care ». Parfois les spectateurs racontent qu'ils sont retombés en enfance pendant le spectacle mais je ne pense pas que ce soit ce qui se produit. Je pense qu'ils retournent dans un état de perception et d'écoute qu'ils avaient quand ils étaient enfants, avant que le cerveau rationnel ne prenne le dessus. Une fois que ce cadre est posé, les spectateurs peuvent entrer véritablement en contact avec Baba Yaga.

On appelle parfois le conte, le cinéma de l'intérieur. Le conte est en effet plus proche du cinéma dans sa recherche de personnages et de paysages que du travail théâtral basé sur l'interprétation d'un texte. Par contre, le conte ne propose pas d'images toutes faites. Je ne propose que des éléments évocateurs, les visions appartiennent aux spectateurs. Ce sont eux qui imaginent et c'est très fort de laisser la possibilité aux personnages d'avoir plusieurs visages, surtout aujourd'hui. D'autant plus pour la sorcière à qui on prête la capacité de métamorphose. Cela peut être la métamorphose en animal mais aussi à la manière des déesses indoues qui peuvent adopter une forme courroucée pour des raisons de rééquilibrage. Retrouver cette diversité pour les femmes aujourd'hui dans notre culture occidentale me paraît important.

Ichraf Nasri

Ichraf Nasri, artiste visuelle tunisienne installée à Bruxelles depuis 2013. Titulaire d'un master en arts plastiques de l'École des Beaux-Arts de Sousse en Tunisie, elle complète ce cursus par un master en photographie à ENSAV la Cambre à Bruxelles. Féministe décoloniale et artiste engagée, elle fonde Xeno- en 2019, une plateforme artistique dédiée à toute personne qui s'identifie comme femme, en particulier racisée, aux queers et aux non-binaires. Elle y travaille en binôme depuis sa création avec l'artiste/curatrice Mélanie Peduzzi. Ichraf Nasri, fortement marquée par les pratiques chamaniques, développe une démarche artistique qui rejoint une approche anthropologique. A partir d'une réflexion critique, elle interroge différents aspects de l'usage des rituels de la culture Nord-africaine. Elle propose une interprétation subjective de ces mythes d'où naît une volonté de montrer des réalités sociales souvent tues. Dans son travail artistique, elle utilise différents procédés techniques. Ses œuvres prennent la forme d'une installation qui mêle sculpture, photographie et son.

www.facebook.com/XenXenoXena

La sorcière est-elle pour toi une figure de ré-empuissantement telle qu'elle est portée par certains mouvements occidentaux ?

Dans la culture tunisienne, le mot qui correspondrait à « sorcière » ne porte pas la conno-

tation actuelle occidentale. La « sahira » renvoie à un imaginaire proche de la vision diabolisée de la sorcière européenne. Elle ne correspond pas à l'image de la femme émancipée et détentrice d'un savoir. En Tunisie, l'imagerie de la sorcellerie est négativement

connotée et n'est généralement pas bienveillante. Dans la religion islamique, ce sont aussi des pratiques bannies. Certaines sorcières vont par exemple lire le Coran à l'envers. La figure de la sorcière dans la culture arabophone est donc plutôt effrayante et renvoie à tout ce qui peut être décrit comme de la magie noire.

Il existe une figure complémentaire, la « guérisseuse » (« wagaha ») qui est par contre reconnue comme bienveillante. Elle est très présente et se substitue souvent au médecin. Il y a pour ces femmes guérisseuses, une véritable obligation morale de faire le bien. Si ce n'était pas le cas, leur vie serait frappée de malheurs. Il ne s'agit pas d'un travail rémunéré, on donne plutôt quelque chose en échange. Ce n'est pas le cas de la sorcière qu'il faut payer, souvent consulter plusieurs fois et dont le rôle est de « changer le destin », c'est-à-dire influencer en mal sur la vie d'autrui.

Les rituels en général font partie intégrante de la culture tunisienne et symbolisent les valeurs culturelles autochtones Amazigh. Ces rituels sont associés à la guérison et n'ont pas de lien avec la religion. Par exemple, les pratiques ritualisées de purification ou de protection contre le mauvais œil ou encore un des plus anciens rituels d'appel à la pluie, persistent encore dans l'inconscient collectif.

La guérisseuse est donc une figure plus positive mais n'est pas vraiment une figure de lutte. Quelle figure de femme pourrait le mieux porter cette

idée de lutte selon toi ?

Il existe des figures de femmes guerrières comme la Kahina (ou Dihya en berbère), une reine du VII^e siècle. Certains l'ont qualifiée de sorcière en raison de ses capacités divinatoires mais elle est aussi une figure de lutte. Sa mère et son frère ont été tués dans un incendie. Son père, désirant un garçon, l'aurait reniée. Elle apprend donc seule l'art de manier l'épée et laisse une trace dans l'Histoire grâce à son rôle majeur dans les batailles et sur le terrain politique. Elle est un personnage historique toujours très présent dans la mémoire d'Afrique du Nord et peut inspirer les luttes féministes.

J'ai fait des recherches en vue d'une performance sur la « danse du ventre » qui était au départ une pratique liée entre autre à la naissance et qui prend racine dans l'ancestrale culture développée en Mésopotamie et en Egypte Antique. Une grande variété de danses du ventre était pratiquée au sein de groupes de femmes, parfois au sein de groupes mixtes, dans un contexte rituel ou festif. La danse permettait, entre autres, de faciliter la naissance et de célébrer la fertilité. Elle était aussi liée aux cycles lunaires ou célébrait des récoltes abondantes.

Il ne s'agit pas d'une pratique de sorcellerie mais d'une manière de se connecter avec le cosmos et d'honorer les forces célestes.

Par exemple, les femmes, grâce aux mouvements des hanches tissaient un lien particulier avec le bébé au cours de la grossesse et prenaient une part active lors de l'accouchement. Si on s'autorise une approche ana-

chronique, on pourrait dire que c'était une manière pour les femmes de s'approprier leur corps. Au moment de la colonisation anglaise de l'Égypte, sous l'influence de l'orientalisme, diverses danses sont devenues « une » danse divertissante pour les colons et présentée comme sensuelles dans des cabarets. La colonisation a engendré une coupure dans cette tradition de danse ancestrale pour la rendre commerciale.

Du coup quand tu dis que tu te sens en lien avec cette figure de la sorcière, quel imaginaire culturel convoques-tu ? Fais-tu référence à l'imaginaire tunisien ?

Oui et non. Ce qui m'intéresse c'est de dénoncer et critiquer les systèmes d'oppression et à créer une identification commune avec l'oppression historique des femmes.

Je me sens proche de cette image occidentale de sorcière en tant que femme sans que cela ne représente pour moi toutes les identifications que je porte. Je me reconnais dans le fait que ma parole soit remise en question, que je ne dispose pas de mon corps et que je dois lutter contre tous les impératifs sociétaux.

Dans le podcast Les méduses, tu racontes en effet cette peur que ta parole soit non seulement inaudible mais surtout qu'elle soit utilisée contre toi.

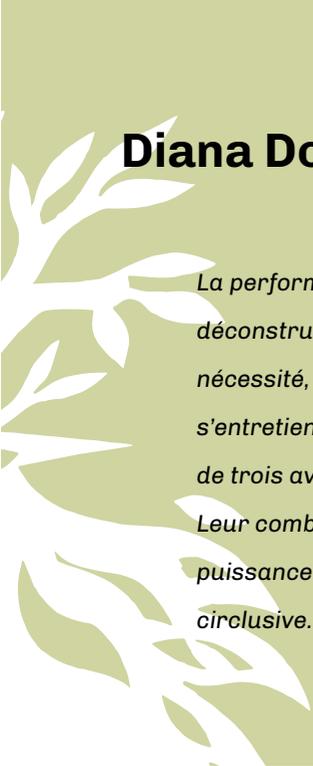
C'est vrai. Je travaille par exemple sur les pratiques de « sorcellerie » dans le cadre de certaines cérémonies comme celle où est

scellée symboliquement la virginité de la femme jusqu'au mariage. On utilise alors principalement des mots. Ce rituel est pratiqué, non pas par une sorcière, mais par une grand-mère ou une vieille femme respectée dans le village. Quand je parle de ce rituel, un certain regard occidental l'associe, à tort, à la culture musulmane et ne s'interroge pas sur son origine, son sens et sa construction. Il y a un risque que l'interprétation soit utilisée contre ma propre culture. Je peux par ailleurs partager certaines critiques mais je ne veux pas que ce que je dis soit retourné contre moi.

Cela souligne l'importance de toujours savoir d'où on regarde.

Oui c'est important pour moi de laisser les gens écrire et s'exprimer, de se décentrer. C'est la raison pour laquelle j'ai fondé XENO- : pour soutenir les femmes artistes invisibilisées. Nous sommes nées d'un constat de la sous-représentation des artistes femmes, racisées et queer dans la programmation culturelle et artistique. Cette absence met en lumière la réalité des rapports de dominations genrées et raciales. C'est pourquoi nous souhaitons agir contre cette invisibilisation et ceci à travers la production d'événements : expositions, conférences et workshops.

Des artistes militantes m'ont rejointe dès la création et ont cru au projet comme Mélanie Peduzzi, Marie Diaby, Sophie Hustinx, Diana Dobrescu. Au travers de ces rencontres, cette mise en commun de savoirs et d'expériences de grands axes ont formé un socle sur lequel reposent les différentes émanations de Xeno-.



Diana Dobrescu

La performeuse et productrice non-binaire Diana Dobrescu déconstruit son identité au travers de multiples médias. D'où la nécessité, au plaisir, de s'intituler artiste transmedia. Les créations s'entretiennent les unes aux autres pendant les cheminements. A l'aide de trois avatars : Dance Divine ; Monica Kinolta et Cyborg Amazone. Leur combat perpétue l'intégration des rites intuitifs vers une puissance du nouveau corps social et politique, dans une économie circlusive.

www.facebook.com/dancedivinez

Peux-tu présenter, dans tes performances, ce qui te lie à l'écoféminisme ?

Pour répondre, je peux présenter mes trois identités sous le prisme du lien qui les relie. Ces entités sont rattachées à trois temporalités : passé, présent et futur et me permettent d'explorer le rapport au corps et à l'imaginaire. Avec Monica Kinolta, tournée vers le passé, je peux émanciper mon rapport aux ancêtres. Fantomatique, elle chante en japonais, en allemand, en roumain, en anglais, parfois en français, pour communiquer avec ses ancêtres dans une optique de soin, de réparation du karma de la lignée des

femmes. Cela passe par un rapport ritualisé au langage, avec le pouvoir des mots et de la répétition. Cela passe aussi par le fait de crier pour libérer une mémoire, pour se libérer d'une oppression vis-à-vis du corps. Cette identité est née au moment des lois contre l'avortement en Amérique centrale. Sur cette question du lien au passé, il est aussi important pour moi de parler du sang et de la terre, de la terre roumaine en particulier, dont je suis originaire et que mes parents ont fui à la fin du communisme. Cette identité résonne bien avec la pensée écoféministe car elle interroge un passé caché, un tabou dont il faut se libérer. Par le cri, le chant, la voix et

la performance, elle exprime ses émotions et s'émancipe de ce qui est acceptable chez la femme.

Ma deuxième identité, Dance Divine, est née en 2017 et s'est franchement politisée en 2018 au contact du mouvement queer. Elle apporte beaucoup plus de couleurs dans une prestation scénique queer core très énergétique. Cette identité participe d'une recherche sur les déesses comme figures matriarcales. Elle aussi liée à ma pratique de l'astrologie qui travaille sur les entités énergétiques natives. L'astrologie pour moi, c'est une science ésotérique mathématique. Avec cette entité, j'imagine un post-humanisme vertueux qui réalise la jonction entre la magie et le monde scientifique. Je vois là un lien avec la figure de la sorcière dans le fait d'activer une connexion énergétique intuitive avec ses connaissances rationnelles terrestres. Dans cette connexion du ciel et de la terre. J'aime beaucoup utiliser l'humour, le déca-

Cette identité, entre conscience humaine et condition digitale, crée un «flow», une danse, un mouvement qui permet de se projeter dans l'avenir autrement.

lage, la surprise. Il s'agit de faire les choses sérieusement sans se prendre au sérieux. Il s'agit aussi de se connecter aux traumas et d'appeler la guérison, une guérison collec-

tive. Dance Divine rencontre Monica Kinolta qui va chercher le matériel dans l'ascendance familiale, dans le côté sombre à déconstruire. Elle se situe plus dans le présent et dans le collectif.

Et puis il y a une troisième identité Cyborg Amazone qui s'intéresse à la mémoire et à la capacité de générer de nouvelles histoires. Elle se projette plus vers le futur. Avec elle, mon apparence est androgyne pour sortir des visions binaires et proposer des contextes plus nuancés. Dans ces performances, le spectateur fait partie de l'écosystème. Il est actif. Il y a alors une prise de risque, une implication, un choix à faire. Une partie de la pièce est écrite, l'autre doit s'adapter à l'environnement. Je cherche ici à déconstruire et à aller chercher des réponses dans l'« absurde », voire la monstruosité, dans l'étrangeté, l'« Unheimlich » en allemand. Une des sources d'inspiration est la danse butô par exemple. Une danse japonaise née après la seconde guerre et qui permet d'exprimer les troubles (« la danse du corps obscur »). Je joue beaucoup avec les symboles, y compris ceux issus d'autres cultures, sans chercher à m'approprier ces cultures dont je ne suis pas issue. Je me suis aussi beaucoup inspirée des travaux de Donna Haraway sur la cyborg. Cette identité, entre conscience humaine et la condition digitale, crée un « flow », une danse, un mouvement qui permet de se projeter dans l'avenir autrement.

Dans ton travail, tu opères des synthèses et tu crées des

interactions entre des disciplines et des territoires très différents, avec une grande place accordée à la science. Depuis cette position, comment parlerais-tu de magie ?

La magie pour moi, ce sont des systèmes de synchronicité avec l'environnement auquel on est connecté. On peut se représenter un axe vertical de la conscience et un axe horizontal du système dans lequel on évolue. Les actes de magie tiennent de ce qui ne peut être expliqué par l'axe horizontal, par des structures dites rationnelles. C'est aussi croire en sa propre force quand on quitte un système rationnel. C'est par exemple, la capacité de guérir des choses à travers la parole. C'est aller vers l'inconnu, vers l'au-delà, avec confiance. C'est aussi retrouver un lien avec des choses élémentaires comme le silence. Il y a aussi un rapport de transmission dans la magie et l'importance de la guérison. C'est là que moi je fais un lien vers le post-humanisme.

Les mots trans-humanisme et post-humanisme sont très présents dans la construction de tes trois identités. Comment articules-tu cela avec la pensée écoféministe ?

L'acception actuelle du trans-humanisme sera sans doute vite obsolète mais continue de questionner la connexion entre monde cybernétique et humanité. C'est plus de l'ordre du constat. Alors que le terme post-humanisme invite davantage à la révolte et l'implication politique. Le terme post-hu-

maniste pour moi s'ouvre aux déesses, aux entités féminines qui seront plus présentes dans le futur. La figure du cyborg m'intéresse sans forcément arriver à bien définir son rapport avec ces deux termes. C'est cette figure hybride qui défend la nature tout en reprenant le contrôle de son corps et de son identité. Montrer les failles du système est aussi intéressant. Cela arrive parfois dans les performances. Il y a des interférences, des troubles.

Quand je t'entends parler de nature, il me semble que tu y fais correspondre un environnement très large qui inclut même peut-être une dimension temporelle.

Bien sûr. La notion du temps pour moi est capitale. Elle est notamment présente dans mes performances dans les répétitions, celle des mots et des sons. Elle forme des cycles. Le spectateur doit prendre sa place dans cet espace.

Une grande place est aussi accordée dans tes performances à l'action ou la rétroaction des spectateurs.

Oui, surtout avec Cyborg Amazone et cela va déterminer la durée des spectacles. J'aime aussi créer des disruptions dans un certain confort, inspirée par Kali, la déesse indienne. Il y a vraiment une attention accordée à l'énergie.

Dans ta description des identités, tu parles souvent un acte de guérison.

Est-ce un objectif pour toi ou pour les spectateurs ?

Oui complètement. Je propose des rituels et des pratiques qui ont pour objet la guérison. Mais c'est un parcours pour moi. Au départ, je ne montais pas sur scène facilement. Ce sont les retours du public qui m'ont encouragée. J'ai donc progressivement abandonné plusieurs activités professionnelles pour

Toute la vie est une découverte de soi et par là, une guérison de blessures anciennes, parfois héritées depuis longtemps. Nous sommes tous énergétiquement connectés. Quand j'aide quelqu'un, je me guéris aussi un peu moi-même.

me consacrer à la scène. Aujourd'hui, je me guéris par le partage et je développe en même temps une envie de guérison collective. L'aspect performance offre un espace pour sortir des normes sociales. Toute la vie est une découverte de soi et par là, une guérison de blessures anciennes, parfois héritées depuis longtemps. Nous sommes tous énergétiquement connectés. Quand j'aide quelqu'un, je me guéris aussi un peu moi-même. La guérison pour moi passe par une certaine forme de dissolution de l'égo. Dissoudre ce qui nous sépare et donner confiance pour

danser, voyager, etc. Le chant participe à cette démarche.

Tu parles de cri, tu mélanges différentes langues, tu chantes aussi. Quelle place occupe la voix dans ton travail ?

Je suis en plein travail de recherche sur la voix et me demande en quoi la voix peut guérir. Quantiquement et biologiquement, il y a des choses intéressantes à observer dans les fréquences, les vibrations, la résonance, l'énergie en général. Je travaille aussi sur la connexion musculaire entre l'appareil vocal et l'appareil sexuel. Tout cela dans une optique de libération et de guérison.

Parmi tes nombreuses influences et sources d'inspiration, tu as cité la déesse. Quelle place cette figure écoféministe occupe-t-elle dans ton travail ?

Je fais en fait référence à la triple déesse, à la triple identité de femme : the maiden, the mother et the crone. Ce qui m'intéresse, c'est de me réapproprier ces entités et de les placer dans une certaine temporalité. Je m'intéresse aussi à des figures de la déesse comme Athéna qui sont liées à des animaux. Elles montrent les liens entre humains, animaux, végétaux et minéraux. Pour moi, ce lien, c'est le fil de la mémoire. C'est cela que je travaille dans mes narrations.

La place des cycles est aussi centrale pour moi, ceux de la lune par exemple. C'est là que s'opère la magie, quand on se dévoue à

des cycles naturels. Quand on se reconnecte à la lune et aux cycles, on se rapproche du concret, on se lie à notre environnement.

En quoi ton travail s'inscrit-il dans une perspective écoféministe ?

Par le fait de communiquer de multiples disciplines entre elles qui ont été séparées depuis longtemps pour faire sens, à une échelle plus modeste, plus simple mais dans un combat conscient. Le combat écoféministe est politique tout en induisant une

posture particulière qui incite à la gratitude et à la compassion par rapport à la planète. Cette planète est notre ancrage. Même si nous allons un jour sur Mars, nous resterons des terriens.

Ce que j'aime aussi dans l'écoféminisme c'est la place de la voix, des voies dérangeantes et courageuses. Il y a par exemple dans mon travail un rapport au corps qui est très revendicatif, provoquant aussi parfois. Et c'est important, quand on sait que le futur est non-binaire.

Fredou Braun

Animatrice et chargée de projets chez Corps écrits depuis dix ans, l'engagement de Fredou Braun dans le secteur de l'Éducation permanente vibre au son des luttes écoféministes. Journaliste et anthropologue de formation, elle a travaillé pendant des années comme coopérante en Amérique latine, où elle fut notamment coordinatrice d'une plateforme en faveur des Droits humains. Plus encore tisserande que sorcière, elle est également formatrice de la méthode Sensiplan et participe à l'émancipation des femmes pour la réappropriation de leur corps, leur santé et leur sexualité. Elle est aussi maman de trois enfants.

www.corps-ecrits.be

Que représentent pour toi les mouvements écoféministes ?

Ces mouvements font le lien entre différentes dominations, notamment entre la domination des femmes et celle de la nature. Pour moi, il s'agit aussi pour les femmes de se réapproprier leur corps, de se libérer des injonctions paradoxales que leur impose la société et cela passe par une meilleure connaissance du corps. C'est ce qui rend très intéressantes les approches du « self-help » (auto-santé). Le corps est devenu hyper médicalisé et, celui des femmes, plus que celui des hommes. Chaque étape de la vie

d'une femme est maintenant médicalisée. Déjà dans les années septante, en parallèle des groupes militants pour la contraception et l'avortement, des groupes développaient des outils et des pratiques pour retrouver de l'autonomie au niveau de la santé sexuelle et reproductive et des connaissances sur le fonctionnement du corps. Historiquement, le corps est le premier outil du capitalisme, l'utérus en particulier, pour reproduire la force de travail depuis les XVI^e et XVII^e siècles.

Cette question de la place du corps féminin, des femmes dépossédées

du savoir et du contrôle quant à leur propre corps renvoie justement à l'époque des chasses aux sorcières. Ce lien historique a-t-il un sens pour toi ?

Oui complètement. Je pense au travail de Rina Nissim, une naturopathe très connue pour son *Manuel de gynécologie naturopathique à l'usage des femmes* publié en 1984. En 2014, elle a décrit une partie de son chemin dans *Une sorcière des temps modernes*. Elle raconte qu'au vu de la manière dont elle utilise les plantes dans sa pratique de naturopathe et surtout dont elle autonomise les femmes dans une démarche politique, elle aurait sans doute été de celles brûlées sur un bûcher. Son travail est très militant féministe. Elle a lutté avec le MLF pour l'accès à la contraception et à l'IVG mais elle ne se revendique pas écoféministe.

J'ai souvent cette impression que l'écoféminisme ne pose pas de frontière simple, qu'il s'ouvre à beaucoup de luttes, on parle d'ailleurs souvent de mouvements au pluriel ou de nébuleuse. Comment te situes-tu par rapport aux différentes sensibilités ?

Ce que je perçois, c'est peut-être deux tendances, actuellement. L'une, plutôt militante, l'autre plus proche du développement personnel en lien avec la notion de féminin sacré. Il y a donc des femmes aux profils très différents et quelques-unes qui naviguent entre les deux. Il me semble que la figure de

Chaque étape de la vie d'une femme est maintenant médicalisée.

la sorcière permet de réunir ces deux tendances. En tout cas, je retrouve de plus en plus l'archétype de la sorcière des deux côtés.

En effet la figure de la sorcière fait souvent figure de lien, au niveau philosophique, politique et même personnel. Il me semble qu'elle permet de réconcilier différents aspects de sa vie en tant que femme.

Oui tout à coup, on peut se permettre des choses.

Cette figure a aussi permis de réinventer les méthodes d'action militante. Je pense au travail de Starhawk qui fait de la magie quelque chose de très simple, utile aux actions non violentes des activistes. C'est se connecter à soi, à la terre, aux autres, notamment entre femmes. C'est justement cette notion de sororité qui a été détruite par le patriarcat avec les chasses aux sorcières. Je crois qu'aujourd'hui, on se rend compte que les sorcières accusées autrefois étaient en fait des femmes ordinaires, même si certaines bien sûr étaient sages-femmes et prenaient soin des malades. Il faut donc se réapproprier l'histoire et la figure. Nous avons sans doute besoin de nous raccrocher à une image, de nous raccrocher aussi aux femmes d'avant. La sorcière permet de se poser de nouveau

certaines questions. Elle vient renouer quelque chose. A Bures, par exemple, dans le département de la Meuse, se trouve un projet d'enfouissement de déchets nucléaires. De nombreux mouvements de lutte s'y opposent sur place dont des week-ends écoféministes qui ont été l'occasion de manifestations mais aussi d'échanges d'expériences de réappropriation du corps, de ré-empuissantement.

Pour moi, la sorcière permet de réunir différentes choses : le fait de militer, d'exprimer de la colère et aussi à, d'autres moments, de pratiquer des rituels entre femmes, des rites de passage, chanter, danser, jouer du tambour.

La figure de la sorcière était présente. Pour moi, la sorcière permet de réunir différentes choses : le fait de militer, d'exprimer de la colère et aussi à, d'autres moments, de pratiquer des rituels entre femmes, des rites de passage, chanter, danser, jouer du tambour. Il y a là aussi pour moi quelque chose de la sorcière qui permet de réunir les deux tendances que je distinguais. Surtout actuellement, avec le Covid 19, quand se réunir est interdit, on se dit qu'on va aller se cacher dans la forêt. Cela rappelle le passé et appelle la résistance. Il faut résister au système et

trouver des interstices pour faire autrement. L'asbl dans laquelle je travaille, quand elle a changé de nom en 2018 pour devenir « Corps écrits » (en référence à l'expression « à cor et à cri ») a aussi changé de logo. Nous travaillons sur le corps des femmes, mais également sur le corps social avec l'intention de remettre en question les normes, de dénoncer les violences institutionnelles, ainsi que d'écrire et de publier des analyses sur les questions qui nous intéressent, dans une volonté d'écrire de nouvelles histoires. Dans le logo, nous avons choisi d'ajouter un balai. Cela montre comment la figure de la sorcière permet de réunir différents mouvements de femmes. Le balai a permis de nous mettre en accord avec nos revendications. Le balai représente l'outil de la femme qui prend soin, de celle qui porte le « care », la charge mentale. Et en même temps, c'est le balai de la sorcière, plus revendicatif, des femmes qui osent faire autrement que ce qu'on attend d'elles.

Nous héritons sans doute, en tant que femme, mais plus largement en tant que société de cette histoire, de ces figures, de ces tabous.

Tout à fait. Avec une amie, nous nous disions que nous n'avions pas été victimes de graves violences dans nos vies. Mais un jour, en voyant un film sur l'histoire des sorcières, mon amie a senti dans son corps quelque chose de l'ordre de l'intergénérationnel qui la touchait. Moi aussi, je sens ce lien avec la sorcière depuis l'enfance, mais je ne lui ai

donné un sens qu'après avoir lu Silvia Federici, Starhawk, etc.

Il y a aussi cette envie de réhabiliter la figure de la sorcière. Quand mes enfants lisent des livres ou regardent des films avec des sorcières, souvent méchantes, j'ai toujours envie de réagir et de rappeler ce qu'étaient véritablement les sorcières. Il me semble que la sorcière est là depuis longtemps pour moi. Quand j'étais enfant, ma mère, qui était comédienne, avait interprété un rôle de sorcière, une adaptation de l'essai *La Sorcière* de Jules Michelet qui, en 1862, était le premier à adoucir un peu les représentations de ces femmes. Depuis, je l'ai toujours associée à cette figure, de manière très imagée. Elle a aussi toujours un peu la tête dans les nuages, tout en ayant les mains très vertes et travaillant la terre. Elle se disait sorcière, sans qu'elle ou moi puissions exactement en définir le sens. Je pense même que ma mère ignore l'histoire des sorcières. Je crois que pour moi, ce lien à la sorcière, aux femmes et à la terre, vient de ma mère. Je ne dirais d'ailleurs pas que je suis une sorcière. Je dirais plutôt qu'une part de moi est sorcière.

Je vois bien le lien entre les outils de «self-help» et l'autonomie de la santé qu'avaient les femmes-sorcières avant.

Oui cette époque des chasses aux sorcières a provoqué une véritable cassure dans la transmission des savoirs empiriques sur la nature et le corps des femmes. Ce sont des savoirs qu'il nous faut aujourd'hui redécouvrir. Nous

Un des outils emblématiques du «self-help» est l'auto-exploration gynécologique et je le mets en lien avec la sorcière. Avec lui, on redécouvre quelque chose d'intime et de caché.

devons nous réapproprier le corps et le soin. J'aime bien travailler avec des plantes et des huiles essentielles, faire des décoctions, des cosmétiques naturels par exemple. Actuellement, par rapport à la crise, je pense aussi qu'il est bien plus important de travailler à renforcer l'immunité que de se faire vacciner. Quand j'anime des ateliers d'auto santé, que ce soit autour de la contraception, pour reconnaître ses périodes fertiles, ou tout simplement de découverte de sa propre anatomie, je constate la puissance que cela procure aux femmes. Au-delà de la sorcière, il y a une puissance de femme retrouvée.

Un des outils emblématiques du «self-help» est l'auto-exploration gynécologique et je le mets en lien avec la sorcière. Avec lui, on redécouvre quelque chose d'intime et de caché. Et ce, de manière intime, en petits groupes de femmes qui évoquent les pratiques de sorcières telles qu'on se les imagine. Avec un petit miroir et une lampe de poche, à la fois seule mais dans un groupe, les femmes peuvent voir leur vagin, leur col de l'utérus, etc. Chaque femme vient avec ses peurs, ses limites et ses envies.

Dans ma pratique, je lie forcément l'éco-féminisme, la sorcière, le « care » et l'auto-santé. En posant ces liens, je vois aussi venir le thème des injonctions paradoxales. C'est souvent, par exemple, pour un corps de femme « trop de poils ou pas assez ». Quand la société demande aux femmes d'avoir un corps sans poil, la revendication est au contraire de les laisser pousser. La question qui se pose donc est : Comment faire pour que cela reste un choix ? Il est difficile de savoir à quel regard son propre choix est conditionné, ce qui est juste pour chacune.

Tu disais aussi que la sorcière te permettait d'être en colère. C'est en effet une émotion toujours disqualifiée, en particulier pour les femmes.

Oui et autant dans la vie personnelle et familiale, que dans une démarche politique. La colère ne conduit pas forcément à la violence mais elle exige de changer le cadre qui ne convient plus.

Eleonor Dock

Eléonore Dock est une poétesse/slameuse, danseuse et performeuse écoféministe. Elle aime quand les mots, les mouvements et les éléments naturels se rencontrent, s'entrechoquent. Elle tente de réparer le monde d'une manière ou d'une autre avec l'art. Une sorcière/guérisseuse d'aujourd'hui en quelque sorte.

Eleonor Dock sur Facebook et Vimeo

“Le cri des sorcières”: www.facebook.com/watch/?v=856979478076630

Vidéo post-événement du 8 mars 2020 : youtu.be/Pmq-gtg410o

Quel est ton lien avec la figure de la sorcière ?

Il y a quelques années, autour de 2012, je travaillais dans une association féministe (« Vie féminine »). Quand j’entendais alors parler de la sorcière, cela ne me parlait pas vraiment. En 2014, je suis partie en Islande, dans un endroit où de nombreuses sorcières ont été brûlées ou noyées. Quand je me suis trouvée là, j’ai senti quelque chose de très fort. En parler aujourd’hui me procure encore une grande émotion. Cette sensation a modifié l’image un peu hippie que je me faisais de la sorcière et a réorienté mon approche théorique. Je me suis alors plus documentée. Je pense que quand on naît femme, on hérite de la douleur des femmes qui nous

ont précédées. On peut presque dire que le mot sorcière est un synonyme du mot femme du point de vue historique. En Allemagne, il y a eu des villages où la quasi-totalité des femmes ont été tuées. Il ne s’agissait donc pas que de femmes qui avaient des pratiques de médecine par exemple. Même si quelques hommes ont été tués, il s’agissait quand même d’un mouvement de misogynie et de destruction des libertés des femmes. Le livre de Mona Chollet montre bien le lien avec le présent.

Il y a trois ans, j’ai dû reconquérir la femme que j’étais, mon corps. C’est aussi à ce moment que j’ai beaucoup remanié mes fibres artistiques. J’ai commencé à réécrire, à danser, à monter sur scène, à faire du slam. J’ai

C'est important sans doute aujourd'hui cette notion de sororité, on sent qu'il se passe des choses dans les groupes de femmes.

aussi dû me ré-emparer de ma propre sexualité. Et très vite, je me suis rendu compte que tout cela pouvait déranger. La sexualité féminine est toujours entourée d'un certain mystère, de peurs. Je pense qu'il y avait beaucoup de ces peurs qui étaient renvoyées à ces femmes accusées de sorcellerie. Aujourd'hui, ce terme de sorcière me parle beaucoup. Je pense que j'aurais été brûlée si j'avais vécu au XVII^e siècle. Cela me fait penser à ce slogan qu'on voit porté dans des manifestations écoféministes : « Nous sommes les enfants des sorcières que vous n'avez pas pu brûler ». Au-delà des retours de flamme, je savoure ces opportunités que j'ai aujourd'hui de pouvoir saisir tout ça pour devenir la femme, la sorcière, que j'ai envie de devenir.

Le féminisme est présent dans ma vie mais aussi dans mon travail. Je suis artiste mais je travaille aujourd'hui au CVFE à Liège (Collectif contre les Violences Familiales et l'Exclusion) où je suis formatrice en confiance en soi et créativité. J'aborde souvent cette image de la sorcière avec les femmes. Je travaille beaucoup sur l'importance d'aller chercher ce qu'on a en soi. Nous avons aussi organisé un flashmob sur la place de l'Yser à Liège

« Le cri des sorcières » qui s'est déroulé le 8 mars lors de la cyclo parade qui est une manifestation féministe. Nous avons commencé par quelques ateliers d'écriture et discuté de ce qu'évoquait l'image de la sorcière, puis écouté et lu des choses et enfin créé le flashmob. Ce fut un grand moment, pour moi et pour les femmes présentes, dans une sorte d'esprit de sororité. C'est important sans doute aujourd'hui cette notion, on sent qu'il se passe des choses dans les groupes de femmes.

Fais-tu un lien dans ton travail avec la pensée écoféministe ?

L'écoféminisme est arrivé par le jardin. Pendant le confinement, je me suis davantage occupée de mon jardin et je me suis rendu compte que j'aimais ça. Jusqu'ici, l'idée de la nature pour moi, c'était de grands espaces sauvages ou des destinations de vacances. J'ai aimé sentir que je pouvais m'y débrouiller seule, être dehors, danser dehors et cela de manière tout à fait spontanée. Ça a l'air un peu anecdotique mais ça a été important pour moi. Marcher aussi. J'ai redécouvert des coins de Belgique en arpentant les chemins. J'ai lu aussi à ce moment *Watership Down (Marcher à hauteur d'animaux)* de Richard Adams. Cela m'a fort parlé de notre rapport aux animaux. Qu'est-ce que ces animaux ont à nous raconter ? Qu'est-ce que j'entends ou n'entends pas ? Tout cela m'a beaucoup questionnée. Je me suis rendu compte que dans mon écriture, je convoque sans cesse des éléments de la nature. Et c'est nouveau.

J'ai envie de creuser ces questions-là. J'aimerais me diriger maintenant vers l'éco-poésie qui pose la question, pas seulement du « qu'est-ce que je dis de la nature » mais surtout du « comment ». Comment éviter par exemple le rapport de domination ? Avec l'écoféminisme, s'ouvre à moi quelque chose qui est de l'ordre du chaînon manquant dans mon travail. Je le vois comme un liant entre mes différentes visions artistiques. Cette pensée permet d'appréhender autrement notre manière d'être au monde, de ne pas voir que sa petite bulle, de considérer davantage nos interactions avec tous, toutes et tout.

Cela pose aussi la question de l'écriture. Tu disais avoir été souvent déçue par les sorcières du cinéma qui sont souvent maléfiques ou folles et qui sont en fait des produits d'une certaine écriture située.

Oui, je les ai mises un peu de côté ces sorcières. Il y a des films qui m'ont marquée plus jeune comme **Thelma et Louise** qui met en scène une liberté et une émancipation mais le film termine mal comme si, finalement, c'était impossible.

Je pense aussi à d'autres femmes : Pina Bausch et Marina Abramovic. Elles ont quelque chose de la sorcière dans leur rapport au corps. Ces deux femmes ont eu de l'influence dans mon parcours artistique. Pour moi, les mots ne vont jamais sans les mouvements. J'aime être en mouvement. Comment on écrit le mouvement ? Comment met-on les mots en mouvement ?

J'aime aussi beaucoup le livre *Libérez la colère* qui rassemble des textes de femmes. Cela pose le sujet de la femme en colère considérée comme folle, hystérique. L'émancipation passe aussi par la colère pour moi. Une chambre à soi de Virginia Woolf est aussi important dans mon parcours. C'est une pièce où elle convoque sa créativité, ses désirs. C'est ce que j'ai voulu faire aussi dans le fait de rénover une maison, aventure que j'ai terminée seule.

Dans le flash mob que tu as co-créé, il y a aussi la question de la place de la colère avec ce titre « le cri de la colère ».

Oui, complètement. Et cela appelle aussi l'animalité. Je dis souvent que j'ai ressenti un appel du ventre. Pas dans le sens de l'envie d'avoir un enfant mais dans le sens d'un lien à la nature qui nous lie tous et toutes. Il s'agissait de dire « nous sommes tous des animaux, nous sommes sur la terre ».

Une conteuse m'a confié que le conte était pour elle un espace de transformation. Conçois-tu l'écriture de cette manière ?

Tout à fait. Il y a plusieurs écritures possibles. Il y a l'écriture catharsique. C'est ce que je faisais beaucoup au début, écrire mon rasle-bol, ma colère. C'est important, il faut les exprimer, les faire sortir. Je pense qu'au fur et à mesure l'écriture se transforme. Les mots se transforment. Le slam a été important pour moi. J'étais un peu gênée par la connotation

« street » du terme qui ne me parlait pas du tout et j'ajoutais le mot poétesse. J'aime aussi beaucoup travailler sur l'élargissement du vocabulaire et j'associe cette réflexion sur les mots avec celle qui concerne les mouvements. J'ai dix ans de danse classique derrière moi, quelques années de jazz aussi. Je constate que mes mouvements se sont aussi beaucoup transformés.

Tu convoques beaucoup de lectures, de références, de noms. Cela souligne l'importance d'être en dialogue avec les autres, que cela nourrit. Cela ramène aussi à revisiter cette image de l'auteur isolé, du savant génie, etc.

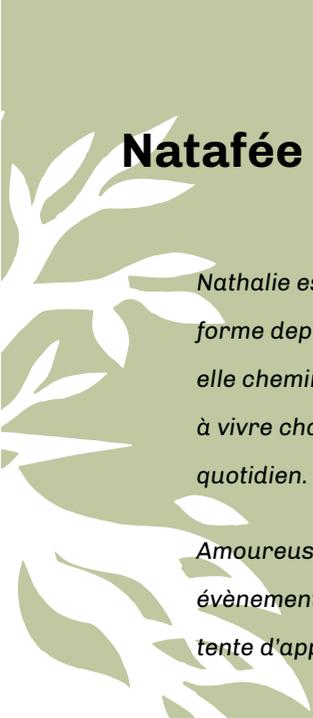
Oui, clairement. Je pense au collectif L-Slam de Lisette Lombé. C'est une communauté. Même quand on se produit seule, on sait qu'on fait partie de quelque chose de plus large. C'est important en tant qu'artiste mais en tant qu'être humain d'une manière générale. Le groupe charrie des choses, on les saisit ou non, mais cela aide à la création.

Je vois aussi une grande place accordée aux mots que tu associes toujours à une réflexion sur le mouvement. Cela associe fermement la liberté de la parole à celle du corps. Il me semble qu'on touche à deux aspects très importants dans les luttes actuelles et qui ont du sens aussi par rapport à l'histoire des chasses aux sorcières.

Je relisais dernièrement le livre de Mona

Chollet qui raconte comment on décrivait à l'époque des chasses aux sorcières les femmes comme étant faibles et toujours animées d'un insatiable désir de luxure. Cette représentation est toujours là. C'est intéressant de travailler le lien entre corps et politique. Dans le domaine de la sexualité, on se rend vite compte des problèmes que ce lien pose. J'ai réalisé, avec deux amies, un documentaire sonore sur les pratiques BDSM (Bondage et Discipline, Domination et Soumission, Sadisme et Masochisme) : **La Mor-sure**. Des femmes y ont témoigné de leurs rapports, proche ou lointain, aux pratiques SM. De nombreuses questions se sont posées. « En tant que féministe, peut-on avoir une sexualité « violente » ou qui procure de la douleur ? Notre position était de défendre l'idée que la sexualité, ce qui se passe dans un lit, ne devait pas être un terrain politique. Ce qui a émergé des discussions, c'est qu'il y a une grande part d'expérimentation dans ces pratiques. On peut aller à une marche féministe le 8 mars et le samedi qui suit dans un donjon SM. Par ailleurs, problème se pose plutôt après l'acte sexuel, sur le fait que la domination ou la violence ne doivent pas se poursuivre. C'est un problème qui souligne l'importance du rituel qui pose un cadre. Camille Emmanuelle a écrit « Sexpowerment ». C'est un livre très accessible écrit par une femme. Elle écrit sur les relations hétéros mais le livre amène beaucoup de notions intéressantes. Parler de sexualité reste très difficile. La sorcière peut porter ces questions pour moi.

Natafée



Nathalie est psychomotricienne, conteuse, animatrice nature et se forme depuis 13 ans en Communication NonViolente. Depuis toujours, elle chemine spirituellement avec différentes traditions et aspire à vivre chaque jour davantage de joie et d'authenticité dans son quotidien.

Amoureuse de l'être Humain, elle aime débusquer derrière les évènements parfois déroutants de la Vie, les messages que Celle-ci tente d'apporter pour nous permettre de révéler notre humanité.

www.laroulottedenatafee.com

Quel est ton lien avec la figure de la sorcière ?

Ce lien a évolué avec le temps. Je me sens sorcière depuis l'âge de dix ans. A l'époque, j'avais découvert les bandes dessinées « Isabelle et Calendula ». Cet univers me fascinait. Un lien est né à ce moment. A dix-huit ans, j'ai rencontré quelqu'un qui cherchait des clowns pour animer des anniversaires. Je me suis proposée avec une identité et un nom de sorcière. C'est ainsi que j'ai commencé à travailler comme sorcière. J'ai très vite été animatrice nature puis psychomotricienne et conteuse. Dix ans plus tard, j'ai découvert la communication non-violente. Je crois vraiment à la force de la communication dans la

transformation sociale. Voici donc les trois piliers qui m'animent : nature, corps et liens. Il y a quinze ans, j'avais des enfants en bas âge et c'était très compliqué. Avec une amie sage-femme, nous avons découvert les livres de Miranda Gray et nous avons organisé des stages pour échanger entre femmes. Après ça, j'ai mis en place des cercles de femmes. C'était nouveau à l'époque. A ce moment-là, j'ai eu besoin de ça, tout en sachant que c'était incomplet. J'avais besoin de soigner des choses à l'intérieur de moi, de comprendre ce qu'était être une femme. La CNV et un travail psychocorporel avec les archétypes des contes m'ont beaucoup aidée sur ce point. Cela m'a permis d'aller

voir avec douceur et bienveillance la sorcière à l'intérieur de moi, mes côtés plus sombres et de les aimer aussi parce qu'ils sont là pour protéger quelque chose. Par exemple, parmi les prises de pouvoir présentes chez moi et que j'ai pu observer chez d'autres femmes, il y a le besoin de contrôle et l'envie de protéger l'autre de ses souffrances. Ce faisant, nous empêchons l'autre d'aller toucher son propre facteur de résilience. Il y a là pour moi un gros piège du féminin. Le geste est bienveillant au départ et en même temps, il empêche l'autre de faire son propre chemin.

C'est comme si le mot sorcière donnait l'autorisation de rejoindre qui je suis. Comme une étiquette soutenant pour aller vers soi.

En tant que maman, en tant que femme, ça joue beaucoup.

Pour illustrer mon propos prenons un exemple : Je regarde en ce moment des séries sur la période victorienne. C'est intéressant de voir ce qui se joue dans les rapports homme/ femme. Personne ne s'occupe de lui-même. La femme est « chez » l'homme et les enfants et l'homme veille à la sécurité de tous. Cela crée une confusion et des frustrations de chaque côté. En fait, en observant cela, je me dis que personne n'a appris à s'oc-

cuper de lui-même et d'assumer ses propres sentiments et besoins parce que c'est fragilisant aussi. On ne peut plus se cacher derrière « c'est à cause de lui ». Aujourd'hui, il y a là quelque chose à démêler, des portes à ouvrir de manière progressive pour que chacun retrouve sa place et ait conscience de « sa » réalité qui n'est pas celle de l'autre. Le travail d'Annick de Souzenelle et de Christiane Singer m'a soutenue dans mon parcours.

En tant que sorcière, nous avons un rôle à jouer avec la matière, quelque chose à densifier. Il s'agit de prendre soin de la vie dans ses côtés sombres et dans la lumière. L'un ne va pas sans l'autre. Si je ne reconnais pas ma propre violence intérieure, je la projette à l'extérieur sous toute sorte de formes plus ou moins intenses. Ce qui m'inquiète avec les réseaux sociaux et la situation sanitaire aujourd'hui, c'est cette tentation de rester dans le jeu de qui a tort et qui a raison et ne montrer que notre bon côté.

En t'écoutant parler des trois piliers de ton travail, je constate la richesse et la diversité des liens que les personnes tissent avec le mot « sorcière ». Où le lien se place-t-il, quel sens a-t-il ?

C'est comme si ce mot donnait l'autorisation de rejoindre qui je suis. Comme une étiquette soutenant pour aller vers soi.

Pour moi, il s'agit d'oser habiter son corps, de s'incarner, de s'unifier, de rendre vivantes nos cellules. En psychomotricité, je travaille avec le mouvement. De par mon travail avec

les bébés, j'ai pu observer comment l'enfant est morcelé et recherche une voie par le corps pour s'incarner, s'aligner. Il est aujourd'hui prouvé par les neurosciences, que lorsqu'on bouge dans son corps, on bouge dans son cerveau. Rester dans un même schéma de mouvement conduit à rester dans un même schéma de pensée. C'est là que je lie le corps avec l'esprit. La psychomotricité et la communication non violente.

Ces axes me permettent de prendre conscience de l'univers que je me construis dans lequel je me sens en sécurité. En même temps, cet univers peut aussi m'enfermer. Ouvrir son corps, c'est donc aussi ouvrir son esprit. Et ici je lie l'esprit à l'âme et au corps. Je ne les sépare pas.

Si je comprends bien tes craintes au sujet du féminin sacré, c'est le risque de se voir désirer un monde matriarcal où la question du pouvoir n'aurait pas été résolue ?

Exactement. Je vois des femmes suivre ce chemin auquel je ne m'identifie pas. C'est peut-être un passage obligé pour rééquilibrer les choses. J'ai envie de trouver un équilibre. Nous avons par exemple besoin de conserver l'esprit d'analyse.

Tu places donc la sorcière du côté de la femme puissante mais dans un sens dangereux ?

Oui et non. Non, lorsque j'ai de la clarté avec moi-même et que j'agis à partir d'un espace qui a unifié mon côté sombre et ma lumière.

Oui, si je reste avec un aspect contrôlant voulant imposer aux autres ce que je vis comme « lumière ». J'ai envie d'être vigilante à la notion de « pouvoir avec » et de « pouvoir sur ».

Avec Nataféé, tu proposes aussi des contes. Peux-tu raconter le lien avec la sorcière dans cette pratique ?

Je m'adresse essentiellement à un public familial. Ce qui m'intéresse, c'est de voir comment on peut devenir le héros de sa vie en s'inspirant des cartes routières fournies par les contes, les mythes et les textes sacrés. C'est comme une sorte de mémoire retrouvée.

Par rapport à la sorcière, j'aime bien l'analyse qu'a faite Clarissa Pinkola Estés dans le livre *Femme qui coure avec les loups* de Baba Yaga. Pour moi, Baba Yaga est vraiment l'archétype de la sorcière. Elle est à la fois terrifiante et juste. Elle n'est ni bonne ni mauvaise.

Quand je rassemble les différentes paroles que j'ai recueillies jusqu'à présent, beaucoup racontent comment différentes pratiques liées d'une manière très personnelle à la figure de la sorcière (herboristerie, thème astral, lecture d'aura, etc.) permettent de conclure qu'il ne s'agit pas d'être parfait mais d'être en mouvement.

Oui, à mes yeux, la vie est mouvement et c'est lorsque je cristallise cette énergie de mouvement car il m'apporte de la sécurité

ou de l'amour que je bloque la Vie en moi. Je pense vraiment que quand on fait ce chemin vers soi, on participe au monde.

Cela me fait penser au labyrinthe de Thésée. La vie nous permet de faire de nombreuses expériences mais au final, au centre, il y a toujours ce minotaure à aller voir. Ce minotaure, c'est notre potentiel qui peut devenir lumière ou ombre. Le choix nous appartient !

Marie Fripiat

Avec l'intention profonde et renouvelée de retrouver un sens profond à notre existence sur terre, Marie Fripiat donne des ateliers, des animations, des stages et des formations depuis 20 ans auprès de tous les publics des plus jeunes aux plus âgés. Marie, dite l'Art-tisane partage son temps entre cueillettes et séchage des plantes de son jardin de production, concerts intimistes en solo ou duo avec son compagnon pianiste, écorituels et cercles de chants sacrés pour célébrer les pas-sages de la vie et stages, ateliers ou formations pour tous ceux qui souhaitent se relier à plus grand que soi.

www.lart-tisane.be

Peux-tu parler du lien que tu vis entre ton travail en tant qu'Art-Tisane et la figure de la sorcière ?

Pour moi, le mot sorcière vient du mot source. Il renvoie à un travail de maillage avec la source d'où nous venons. Avec cette idée, m'est apparue très vite l'intention de mon travail : retrouver notre nature. Celle dont on nous a appris qu'elle était extérieure alors qu'on la porte en nous. Il y a donc un travail de miroir entre ce qu'on a à l'intérieur et ce qui est à l'extérieur. A partir de là, se pose la question de ce qu'on va nourrir. Que va-t-on nourrir à l'intérieur pour que ça se

manifeste à l'extérieur ? Comment ce qui est à l'extérieur conditionne notre perception du monde ? Je travaille donc sur le fait de remettre en circulation ce qu'on nous a fait penser comme séparé : le corps/l'esprit ; l'homme/la nature ; etc. Comment est-ce que je remets en lien la tête, le cœur et la main ? Comment ce que je vais penser dans ma tête va s'alchimiser dans mon cœur et comment mes mains vont créer ce qui aura germé dans ma tête et qui aura coulé dans mon cœur. C'est mon abracadabra.

Ce travail de maillage est aussi intéressant pour comprendre la figure de la sorcière

Permettre à chacun de retrouver cette facette sorcière à l'intérieur de soi, de renouer avec sa source, sa sorcière ou son sorcier.

telle qu'elle est véhiculée aujourd'hui. Elle représente tout ce qui nous fait peur dans la société actuelle, c'est-à-dire, en première ligne, ce qu'on a à l'intérieur. En n'allant pas chercher à l'intérieur ce qui nous fait peur, on va le chercher à l'extérieur. C'est ainsi qu'est construit le monde occidental et c'est ce qu'on vit aujourd'hui, ce summum de la pensée cartésienne, dans le consumérisme ou le néo-libéralisme. Nous sommes sans doute aujourd'hui à une croisée des chemins. L'archétype de la sorcière peut vraiment nous nourrir et se retrouve dans mon travail. C'est une des facettes de ma personnalité. Ce que j'essaie de faire, c'est de permettre à chacun de retrouver cette facette sorcière à l'intérieur de soi, de renouer avec sa source, sa sorcière ou son sorcier. Quand j'ai choisi un nom pour mon activité, c'était important que ce ne soit pas mon nom. Quand c'est l'Art-Tisane qui invite, ce n'est pas la même chose qui est à l'œuvre que quand c'est Marie. L'Art-Tisane est celle qui parle d'ailleurs que mon petit moi. Avec ce travail, je ne suis plus obligée de choisir entre l'art, le soin, la musique, etc.

Dans la binarité, on passe toujours par cet écueil de devoir choisir un camp. C'est criant aujourd'hui par rapport au virus par exemple. On a les « pro » et les « anti ». Ce qui m'intéresse, c'est de trouver cette troisième voie, de faire du « et » plutôt que du « ou ». Je ne sépare pas ce qui est dans ma tête et ce qui est dans mes mains. Je peux mailler cette nature et cette culture. Le chant est par exemple important tout comme la danse est importante pour Jessica Bloom (« Le jardin alchimique »). Aujourd'hui, comment est-ce que chacun peut prendre un temps et se demander où est-ce que je me sens séparée? Comment faire du « et » à partir des constats? C'est une quête que je sais pour moi nécessaire. C'est un travail que j'ai dû faire. J'ai dû apprendre.

Je pense que nous avons comme mission de décoloniser l'esprit. Quand je regarde ce qu'il reste des fêtes cardinales, ce qui est transmis par l'école, cela me fait bondir. Qu'est devenu Halloween par exemple? Une fête pour manger des bonbons. Alors que les fêtes cardinales sont des moments de passage. On ne sait plus pourquoi on fait les choses. Les archétypes sont pour moi des puits d'images qui peuvent aider à se structurer, guider quand on est perdu. On ne peut donc pas se nourrir que d'un seul type d'images. De la même manière que nous ne sommes pas élevés que par nos parents. Nous sommes pétris de nombreuses influences. La sorcière fait partie des archétypes importants. Elle est un des archétypes lunaires de Miranda Gray qui a travaillé pour que les femmes se

réapproprient la puissance et l'énergie de leur cycle ainsi que celle des moments de passage comme les naissances, la ménopause, etc.

Mon travail tourne beaucoup autour de l'idée d'un héritage des chasses aux sorcières quand justement certaines représentations et images ont été imposées.

Nous avons certainement hérité de cette chasse en effet. Les bûchers d'aujourd'hui sont peut-être les réseaux sociaux et l'internement psychiatrique. Quand tu m'as téléphoné d'ailleurs, j'ai senti une petite peur qui m'a soufflé « Est-ce que ça va si mon nom apparaît quelque part à côté du mot sorcière ? » Et oui, ça va et c'est important. Mais je suis consciente que nous ne sommes pas encore sortis de cette chasse aux sorcières. Je pense aussi à la chanson d'Anne Sylvestre. En tant que chanteuse, je n'ai encore jamais été capable de la chanter en public, tellement l'émotion est forte pour moi. Je pense que cela révèle un lien entre moi et les femmes qui m'ont précédée ? Il y a quelque chose de l'ordre de la catharsis avec cette chanson.

En quoi l'herboristerie permet de faire du « et » ?

Il y a dix-huit ans, j'ai vraiment eu un appel des plantes alors que je vivais à Bruxelles. Je perdais vraiment le sens de ma vie et les plantes m'ont indiqué le chemin. Je n'ai pas reçu cette connexion à la Nature en héritage direct. J'en étais vraiment coupée. Je ne quittais jamais le chemin lors des sorties

en forêt. C'est vraiment lors d'une formation en animatrice nature que ce canevas a explosé. Avant cela, mes expériences paraient toujours de l'humain. Même quand on fait une partie de jeux dans la forêt, on reste sur un point de départ des lois de l'humain. Quand j'ai rencontré une autre sorcière, Nicole Colins, dans la région de Verviers, c'était vraiment un choc et j'ai rencontré les plantes. J'ai pris conscience de ma propre ignorance. Ça a longtemps été une source de frustration mais, en fait, cela me permet de présenter non pas une vitrine mais un chemin. Ce chemin est tout le temps guidé par le plaisir. Il ne pose pas la question de la destination. C'est le contact qu'on a avec la nature qui fait qu'on va lâcher le mental.

Quand on fait une véritable rencontre avec une plante, avec tous ses sens et avec son intuition, par effet de miroir, la plante nous envoie des messages sur qui on est.

Je propose, non pas d'apprendre le nom des plantes, mais de faire de vraies rencontres. Quand on fait une véritable rencontre avec une plante, avec tous ses sens et avec son intuition, par effet de miroir, la plante nous envoie des messages sur qui on est. Cela procure une incroyable émotion. L'approche

utilitariste des plantes ne m'intéresse pas, je privilégie les liens avec elles. Cela ne paraît plus étrange de remercier une plante pour l'avoir cueillie. Ce sont des petits rituels qui peuvent ne prendre que quelques secondes et qui sont essentiels.

Cela va aussi à l'encontre des idées d'individualisme et de compétition car le chemin nécessite d'aller chercher de l'information, de rencontrer d'autres personnes, etc.

On représente souvent la sorcière, seule dans sa cabane, dans une grotte, dans un espace où on se retrouve seul avec soi-même. Elle renvoie à l'espace de gestation, à l'obscurité de la terre. Tous les végétaux commencent leur vie d'abord dans l'obscurité. Si on observe le cycle d'une graine, on reçoit déjà un message au lieu de faire l'inverse par défiance. Sinon, le risque est d'être déraciné à la première tempête.

Quand les personnes viennent par exemple me voir en formulant une demande du type « Qu'est-ce que tu me conseilles pour ceci ou cela ? ». Mon approche dans ce cas est d'aider la personne à retrouver le chemin de son propre jardin, son bout de balcon. Cela fait partie des services que je propose, d'aller dans des jardins et observer ce qui s'y mange, ce qui soigne. Je vois le jardin comme un prolongement de soi.

On dit toujours que la sorcière permet de voir l'invisible mais en fait dans ce que tu dis, elle permet aussi de voir ce qui est là, invisibilisé peut-être mais sous nos yeux. Et

puis tu introduis aussi la question de l'échelle. Il ne s'agit pas de consulter un livre de connaissances rationnelles générales mais de faire à partir de soi et de son jardin. C'est sans doute cohérent avec la pratique historique des sorcières.

Oui et puis des sorcières, il y en avait partout, dans tous les villages. Ce n'était pas un monde organisé et pyramidal mais un monde horizontal et circulaire. La circularité est importante comme se promener en cercle dans son jardin. Cela met en mouvement quelque chose puisque ça passe par le corps. C'est pour cela aussi que je me suis formée en intelligence collective, en sociocratie, en pédagogie de la coopération, en écorituels, etc. Tout cela fait partie de la même intention.

Quand on travaille avec les plantes, on doit aussi changer d'attitude. Certaines sont dangereuses, certaines doivent être consommées en petite quantité. On doit s'agenouiller, toucher, sentir, chercher de l'information. On doit s'impliquer totalement pour pouvoir se nourrir ou se soigner avec des plantes.

Cela permet aussi de retrouver de la confiance pour le soin et de l'autonomie dans la société. Les herboristes ont, tout comme les sorcières, quasiment disparu officiellement.

Les herboristeries ont disparu sous le régime de Vichy. La dernière herboriste de France est Marie-Antoinette Mulot. Après elle, le

régime de Vichy a aboli le diplôme d'herboriste. Mais, peut-être que, grâce à ça, tout comme les plantes sauvages, l'herboristerie a rejailli dans de multiples endroits. C'est ce qu'il se passe quand on touche à ce qui est vivant.

Le chant occupe aussi une place importante pour toi. Quel lien fais-tu entre le chant et l'Art-Tisane ?

Dans mon parcours, j'ai été amenée à donner des cours d'herboristerie dans l'abbaye de Villers-la-Ville, une abbaye cistercienne du XIIe et j'y ai fait la rencontre du personnage d'Hildegarde Von Bingen, une abbesse, la seule femme médecin canonisée par l'Eglise huit cents ans après sa mort. Elle a osé sortir des rangs. On ne brûlait pas encore de femmes à cette époque mais elle a dû batail-

ler ferme pour faire valoir sa vision et ses pratiques d'herboriste. Ses savoirs ont été ravivés par des naturopathes autrichiens et allemands. Elle était musicienne par ailleurs. J'ai découvert ses chants et depuis, son énergie est présente dans ma vie. Il me semble que ce qu'elle a capté du cosmos et transcrit dans ses pratiques et ses chants, traverse le temps car ses chants sont inspirés de la nature. Je me suis formée à ses chants à Paris. Je suis tombée sous le charme. Elle est presque une figure archétypale que je mets en lien avec la sorcière. Je fais le lien entre le chant et l'herboristerie. Comment est-ce que notre chant, notre voix, en reliant le ciel et la terre peut être un canal de guérison. Le chant offre une expérience vibratoire qui n'a plus besoin de passer par le mental pour exprimer que nous sommes reliés à plus grand que nous.



Maya Schuiten

Maya Schuiten a eu accès, par sa formation de biologiste et de naturaliste, à toutes sortes de connaissances sur la nature et ne cesse de s'en émerveiller. Comme de nombreux enthousiastes, elle éprouve un besoin irrésistible de partager son émerveillement et se présente comme une sorcière communicante.

www.facebook.com/lesHeuresBuissonnieresDeMaya

Qu'est-ce que représente la figure de la sorcière pour toi ?

Pour moi c'est une femme qui connaît bien les plantes et qui peut aider les autres. C'est aussi souvent une femme un peu en marge, qui prend sa vie en main. Cela dans le passé, a beaucoup dérangé.

Quand tu m'as contactée, j'ai eu une petite appréhension. Je me suis demandée si j'étais suffisamment sorcière pour répondre à ta demande d'entretien. Est-ce que j'en suis digne ? Moi, je me limite à la connaissance des plantes. J'essaie d'aider avec des préparations et je transmets mes connaissances. J'essaie aussi de réconcilier les personnes avec la nature quand il s'agit d'araignées ou

d'orties par exemple. Mais la sorcière, c'est plus que ça ! C'est aussi une figure féminine puissante qui prend sa vie en main, qui est autonome. Elle a une force dans l'autonomie que je n'ai pas me semble-t-il.

Je t'ai contactée car je t'avais invitée, il y a un moment à venir donner des ateliers sur le thème de la sorcière dans lesquels tu utilisais la figure pour communiquer au public des anecdotes étonnantes sur les plantes comme l'ortie.

En tant que biologiste et naturaliste, j'ai la chance d'avoir acquis des connaissances sur les plantes et les animaux. J'éprouve le

besoin de partager mon émerveillement pour la nature. Selon les circonstances, je me présente comme exploratrice accompagnée de son cabinet de curiosités ou comme sorcière. Je travaille également en PMS, j'utilise une marionnette qui représente aussi une sorcière, Erpobdella, dans le cadre d'un atelier sur le thème de la violence et des émotions. Avant de la montrer aux enfants, ils savent déjà tous ce qu'est une sorcière : une vieille femme méchante dont il faut avoir peur. J'explique alors que ce n'est pas une sorcière qui vient des histoires, qu'elle n'est pas méchante, qu'elle a même peur d'entrer dans la classe car, en général, les enfants se moquent d'elle. Elle est là pour témoigner des violences qu'elle subit. Quand je la fais entrer, elle est très réservée. Les enfants commencent peu à peu à témoigner de la sympathie, de l'empathie à son égard. Ils expriment leurs émotions. A partir de là, on peut discuter de l'acceptation de la différence ou du rôle de chaque émotion par exemple. Quand j'ai choisi son nom, je cherchais un nom qui termine par un A pour perpétuer une sorte de tradition présente dans les histoires. Je cherchais aussi un animal qui suscite généralement de la répulsion, comme l'araignée ou la chauve-souris. Et puis j'ai pensé à un animal encore moins sympathique pour un être humain : la sangsue. Mes enfants savent depuis qu'ils sont petits que je suis une sorcière. Erpobdella la marionnette est là aussi depuis longtemps. Quand mes enfants devaient dessiner la famille à l'école, ils dessinaient Erpobdella

à nos côtés. Elle fait partie de la famille. Mes enfants ont découvert plus tard que c'était un personnage fictif. Quand un jour ils ont changé d'école, en troisième primaire, mon fils a dû se présenter et il a dit que sa mère était une sorcière. Une petite fille a raconté cela à sa maman et celle-ci s'est fâchée : « On ne parle pas des gens comme ça ! Tu te rends compte de ce que tu dis ? ». Par la suite, nous avons sympathisé et elle a avoué que cette histoire l'avait perturbée, qu'elle ne comprenait pas comment on pouvait dire de sa mère qu'elle était une sorcière, comment on pouvait se dire sorcière.

Je trouve que c'est intéressant qu'elle avoue ne plus rien comprendre et qu'elle se fâche. Il me semble que cela raconte à quel point nous avons hérité de l'Histoire des chasses aux sorcières, de la peur qu'elle charrie encore aujourd'hui. Je pense au roman d'Isabelle Sorente qui propose, aux côtés, de la sorcière, la figure de l'inquisiteur.

Je pense aussi à la figure du délateur car l'inquisiteur ne fait rien sans délateur.

Quand tu as choisi le nom de ta marionnette, tu disais avoir cherché à faire un lien avec un animal mal-aimé. Je trouve très intéressante l'image de la sangsue qui introduit la notion de parasitisme qui peut vraiment déranger notre conception cartésienne d'une enveloppe

corporelle qui nous isole d'un monde qui est à la fois extérieur et à contrôler.

Oui, cela fait partie de mes protestations. En tant que biologiste, je trouve cette sangsue très belle mais ce ne sera pas l'avis du commun des mortels. Elle a quelque chose de commun avec le moustique. Ces animaux ne tuent pas leur hôte. On devrait éprouver moins de répulsion pour une sangsue que pour un prédateur comme le chat. Nous n'aimons pas non plus les araignées. On a peur de

Quand je suis entrée dans cette maison, il y a comme de la poussière de sorcière qui est entrée par mes yeux, qui s'est installée en moi et qui a germé. J'ai été contaminée. C'est ainsi que je suis devenue sorcière.

ne pas pouvoir les contrôler tellement elles peuvent se déplacer vite. Moi, j'aime beaucoup les araignées et j'ai travaillé plusieurs années sur les chauves-souris.

Comment es-tu devenue sorcière ?

Justement avec les chauves-souris. C'est une anecdote mais que je détermine comme le début de mon entrée en sorcellerie. Quand j'étais petite, j'ai un jour accompagné mon père, architecte, chez un client. Celui-ci

me voyant aux côtés de mon père, âgée de huit ans environ, nous propose de visiter la maison d'à côté qui était connue comme la maison d'une sorcière. C'était vraiment une toute petite maison, une mesure, comme dans les histoires. Il frappe, personne ne répond mais il entre, en disant qu'elle laisse toujours sa porte ouverte. Nous entrons alors directement dans une pièce, qui fait office de salon et de salle à manger et qui est remplie d'un fatras de choses, des bouquets de plantes séchées suspendus au plafond, un vieux fauteuil élimé posé à côté d'un feu ouvert, des piles de livres, des bouteilles, des chaudrons. C'était vraiment « la » maison de sorcière. Si on doit composer une maison de sorcière pour un film, ça donnerait ce décor. Et aux fenêtres, il y avait des chauves-souris en papier, collées sur la vitre. J'étais très impressionnée. J'ai bien regardé comment ces chauves-souris étaient faites et je n'avais qu'une hâte, c'était de sortir de cette maison. J'avais peur que la sorcière revienne, qu'elle sente qu'on était venu et qu'elle nous jette un sort. Et j'ai eu peur pendant longtemps. Par contre, la première chose que j'ai faite en rentrant chez moi, c'est découper une chauve-souris en papier et la coller sur la fenêtre de ma chambre. Je raconte que, quand je suis entrée dans cette maison, il y a comme de la poussière de sorcière qui est entrée par mes yeux, qui s'est installée en moi et qui a germé. J'ai été contaminée. C'est ainsi que je suis devenue sorcière. Je n'ai pas été instruite par une sorcière que j'aurais rencontrée. Depuis ce moment-là, j'ai déménagé

de nombreuses fois dans ma vie, dans toutes mes maisons, il y a eu des chauve-souris aux fenêtres. Je crois qu'il y a eu dans cette visite quelque chose de fondateur.

C'est drôle de voir que pour toi, la rencontre ne s'est pas faite avec une personne mais plutôt un lieu.

J'ai rencontré une sorcière en son absence.

En son absence ou alors sous sa forme métamorphosée ?

Ah oui. C'est vrai qu'on a aussi cloué sur les portes les chauves-souris comme on a brûlé des sorcières. Bien plus longtemps encore même.

Il est vrai que j'ai toujours été attirée par les animaux mal-aimés, les araignées, les serpents, etc. C'est aussi la raison pour laquelle je me suis intéressée à la cuisine sauvage et aux dites « mauvaises herbes ». C'est une expression que je ne laisse jamais passer.

D'une manière générale, je fais toujours attention à la philosophie qui accompagne les pratiques. Je suis par exemple dérangée par le mot « bombe » pour parler des bombes de graines. Je n'aime pas non plus l'expression « guérilla des jardiniers ». Je n'ai pas envie de « jeter » ces boules. Je propose des ateliers pour fabriquer le même genre d'objets avec des graines de fleurs sauvages, mais je les appelle « les gardiens des graines ». On ne les lance pas, on les confie à la terre. Ce sont des petits personnages de terre dans lequel sont fichées des graines. On les dépose avec amour sur le sol.

Oui c'est vrai que la métaphore de la guerre fait presque du geste une agression. On fait pousser en force alors que quand je t'entends, tu n'utilises pas du tout le même vocabulaire.

Oui et pour moi, ces graines sont comme des super-héros. Elles font d'ailleurs l'objet d'une des animations que je propose. J'ai, dans une malle, des graines dont je présente les pouvoirs. Avec une variété des graines, je passe en revue quelques particularités. Ensuite, nous fabriquons des gardiens de la terre avec lesquels les participants peuvent repartir. C'est aussi un cadeau qu'on peut offrir en choisissant des graines en fonction du langage symbolique des fleurs ou de leurs vertus thérapeutiques par exemple. Je ne propose pas de mélange tout fait. Je viens avec des bocaux de graines et des fiches explicatives. On peut alors offrir la douceur, la force, le pouvoir des plantes.

J'ai toujours été attirée par les animaux mal-aimés, les araignées, les serpents, etc. C'est aussi la raison pour laquelle je me suis intéressée à la cuisine sauvage et aux dites « mauvaises herbes ». C'est une expression que je ne laisse jamais passer.

Pauline Lemaire

Se connecter à ce qu'il y a de vivant en soi, en nous, en ville... par le biais de la permaculture, de l'écopscychologie et des écorituels. C'est ce qui occupe Pauline Lemaire au jour le jour.

www.paulinisatrice.be

Qu'est-ce qui te touche le plus, te paraît le plus essentiel, dans les pensées écoféministes ?

Je retiens la notion de puissance au service de la vie et d'autonomie en lien avec les autres. Je ne parle pas facilement de lutte mais je sens ce réveil, à la fois furieux et bienveillant, pour défendre la vie. Là est ma rencontre avec la sorcière. La sorcière, pour moi, est bienveillante mais, en même temps, on sent qu'il ne faut pas l'embêter. Elle pose des limites.

Quand tu parles de réveil un peu furieux, parles-tu de la colère ?

Oui. Je n'ai peut-être pas toujours beaucoup de compassion pour ma propre colère et c'est vrai que la sorcière permet de placer la colère quelque part.

Quel est le lien que tu as tissé avec cette figure ?

J'aime bien être associée à la sorcière, être vue comme une sorcière. C'est un compliment

pour moi. Cette figure me donne une certaine force et intervient de plus en plus consciemment dans ma vie. Elle me donne l'autorisation d'être « moche », d'avoir des poils sur les jambes, de sortir en pyjama dans les bois pour sortir mon chien. Elle m'autorise dans le même temps à être dans la séduction et le soin de mon corps. Avec la sorcière, je peux exprimer plus de facettes de ma féminité. Je vois les deux sorcières en même temps. La vieille au nez crochu de **Blanche neige** et les trois **Sorcières d'Eastwick**, belles, libérées et très fort dans la sexualité.

On retrouve en effet ces deux versions de la sorcière au cinéma et il me semble que la femme sorcière au cinéma ne peut jamais tout à fait se départir de la beauté, qu'elle doit se situer par rapport à ça.

C'est en effet intéressant, c'est comme s'il n'y avait pas de voie du milieu. Aujourd'hui

les sorcières réclament la liberté d'être les deux. En fait, les moments où je me connecte vraiment à cette figure, ce sont justement les moments où mon pouvoir se situe ailleurs que dans mon apparence. Mon apparence n'a plus d'importance. Les injonctions n'ont plus d'importance. Je suis dans une tout autre force. C'est en fait très intérieur, comme une autorisation à l'authenticité.

Mon lien à la sorcière se traduit aussi dans la manière dont je prends soin de ma maison. Il y a beaucoup de petites choses symboliques dispersées, des plantes avec lesquelles je tisse des liens. Je fabrique aussi des petits objets. La sorcière est aussi présente dans certaines de mes routines. Quand je vais courir le matin par exemple. Je fais partie de ces gens qui n'attendent pas qu'il fasse jour et qui préfèrent aller courir quand il fait encore noir. Il y a quelque chose de l'ordre du « Je n'ai pas peur du noir », « Je n'ai pas peur de la nature », « Je n'ai pas peur de ne pas voir où je mets les pieds ». J'ai l'impression de développer une autre concentration. Je peux aussi aller courir en short alors qu'il ne fait que deux degrés. Je challenge le confort physique et mental et cela me fait sentir sorcière. Il s'agit clairement d'instaurer un nouveau dialogue avec mon corps, avec mes capacités physiques.

Tu as beaucoup raconté comment la figure de la sorcière t'influçait dans ta vie. Fais-tu aussi un lien entre elle et ton travail en permaculture ?

Je challenge le confort physique et mental et cela me fait sentir sorcière. Il s'agit clairement d'instaurer un nouveau dialogue avec mon corps, avec mes capacités physiques.

Il y a pour moi un lien intrinsèque entre la sorcière et la nature. Cela n'implique pas forcément de vivre dans la nature. Je me vois par exemple comme une sorcière urbaine qui cherche à stimuler la nature en ville.

Je pense que la sorcière est présente tout le temps en filigrane dans ma manière de faire les choses. Faire avec passion par exemple. Pour moi, la sorcière bouillonne comme son chaudron. Ça brûle. Sans cela, elle serait une fée ou une enchanteresse. J'associerais la sorcière au feu et à la terre et la fée, à l'air.

N'y a-t-il pas aussi un rapport à l'obscurité qui serait différent ?

Tout à fait. D'ailleurs dans le cycle menstruel, la phase associée à la sorcière correspond à l'hiver. C'est aussi à ce moment-là que l'énergie est différente. On peut être irascible, irritable, peu disponible pour les autres.

Qu'est-ce que tu comprends dans le terme magie ?

La magie se situe pour moi dans le regard et la parole. Comment dire les choses ? Je pense au choix des mots, à l'intonation, au chant.

Au niveau du regard, c'est voir des choses que d'autres ne verraient peut-être pas. Il y a un lien avec le regard enfantin, créatif et ludique. La magie se traduit pour moi dans l'approche ludique, dans des bricolages à partir de choses glanées au cours de mes balades. Il y a l'idée de voir le beau, de créer et de transformer, sans objectif particulier. Je reste dans l'intuitif, dans l'accueil de ce qui se manifeste. C'est peu mental.

*C'est aussi faire avec les mains,
renouer avec le sensoriel ?*

Avec le sensoriel et même, le sensuel. Je viens de terminer des petits personnages que j'ai nommés des élucubrations manuelles. Il y a quelque chose de magique pour moi dans ces petits personnages en terre qui portent des brins. J'aime bien l'idée de ne pas trop se prendre au sérieux, de ne pas trop en faire. Il ne faudrait pas qu'être sorcière devienne

*Il ne faudrait pas qu'être
sorcière devienne une manière
de dominer ou de mettre les
autres à distance.*

une manière de dominer ou de mettre les autres à distance. Être en lien avec cette facette ne doit pas amener à déconsidérer les autres femmes. Je suis vigilante au fait de ne pas rester enfermée dans une identité qui deviendrait une caricature de la sorcière.

Là où elle peut être une forme d'empouvoirement, elle peut aussi emprisonner, devenir une cage dorée et empêcher de s'ouvrir à d'autres expériences de vie.

*En quoi pour toi la permaculture
pourrait participer à un monde
meilleur ?*

Nous vivons dans une société d'abondance mais marquée par un profond déséquilibre. La permaculture peut aider à ramener un équilibre dans la répartition des ressources entre humains et avec les non-humains. C'est là que je fais un lien avec la sorcière. La sorcière guérisseuse vient ramener l'équilibre dans les fluides corporels ou entre le corps et l'esprit.

La permaculture amène aussi une compréhension du vivant. Elle pousse à voir plus loin que les intérêts humains. Elle permet de comprendre la juste place, pas dans un sens cartésien, mais dans l'idée de saisir les interconnexions. On ne considère rien comme un déchet ou quelque chose de sale. L'approche permacole considère que tout ce qui est là dit quelque chose. Quand il y a une prolifération de limaces, elles révèlent un déséquilibre. Ça ne fait pas des limaces des créatures à éradiquer. Ce sont des principes pour le jardin mais aussi dans la société. Je vois bien ici le lien entre sorcière, permaculture et écoféminisme. Lors des cours que je donne à l'IHECS, en permaculture appliquée à la société et à la citoyenneté, à des étudiants qui se forment en animation socio-culturelle, j'explique que toute manifestation socio-économique raconte quelque chose de l'écosystème. On a

encore trop tendance à considérer certains groupes sociaux comme des déchets. Un déchet est produit par le système et n'est pas réintégré. Il devient donc un problème. Notre civilisation produit ainsi des migrants et des sans-abri sans les réintroduire dans le système et son fonctionnement. De facto, ils deviennent des déchets. Cette vision systémique est en lien avec la sorcière dans l'idée de voir l'unité des choses, les connexions.

Est-ce que la sorcière ne véhicule pas des images plus circulaires ? Je pense aux cercles de femmes, au chaudron, etc. ?

Oui, il y a avec la permaculture, le retour au temps long et cyclique pour quitter le temps court et linéaire. Une de mes professeures de permaculture explique que la permaculture correspond à sept autres façons de penser dont penser pour le futur. Elle pense l'ici et maintenant mais aussi le résultat des actions sur plusieurs générations.

La forme de la spirale est aussi un pattern qui revient beaucoup en permaculture. C'est aussi le cas avec les sorcières. Je pense au travail de Starhawk avec la danse en spirale. On tourne dans le chaudron pour faire monter l'énergie. La spirale concentre une énergie. C'est une utilisation très efficace de l'espace. Comme son utilisation pour un escalier par exemple, comme les animaux qui se recroquevillent pour se tenir chaud, etc. La spirale renforce le son dans l'oreille interne. Dans les préparations biodynamiques, on tourne aussi beaucoup les mélanges. Les

vortex visent à dynamiser l'eau. La spirale dynamise. Le deuxième épisode de la passionnante série **Inner Worlds Outer Worlds** est justement consacré à la spirale.

La sorcière serait un peu comme une désigneuse en permaculture. Elle recherche l'équilibre.

En permaculture chaque chose a une fonction. On dit par exemple, chaque mauvaise herbe est une plante dont on n'a pas encore compris la fonction. En permaculture humaine, j'aime beaucoup utiliser des métaphores et parler de l'ortie par exemple. Au premier abord, c'est une plante qui pique mais quand on sait comment la cueillir et quelles sont ses nombreuses vertus, alors on change de regard. Qu'est-ce que peut apporter cette personne, même si le premier contact est difficile ? Il y a quelque chose comme ça avec la sorcière car elle peut être intimidante.

On m'a raconté un jour l'histoire de l'ortie. A l'époque où les animaux parlaient encore, les orties avaient d'énormes fleurs chatoyantes et ne piquaient pas. Tout le monde alors les cueillait pour leurs belles fleurs. Elles avaient déjà leurs vertus intéressantes mais les orties étaient cueillies simplement pour leur beauté. Pour ne pas disparaître et pour se protéger, elles ont alors perdu leurs fleurs et se sont pourvues de picots. Seules les personnes qui se seront données le mal de se renseigner et qui passeront outre l'aspect urticant connaîtront ses vertus. La sorcière est un genre d'ortie.

Sandrine de Borman

Sandrine de Borman se sent sorcière, a plaisir à s'immerger parmi les plantes, à méditer près d'elles, à les rencontrer avec tous ses sens. Elle se sent alchimiste, fascinée par la révélation des structures végétales et la métamorphose des couleurs grâce aux processus de tataki-zomé et phytopression qu'elle explore toujours. Elle se sent passeuse, aime transmettre le plaisir de porter attention à chaque plante comme à un être vivant unique à protéger, par des empreintes vibrantes... Ces élans autour de l'art des herbes et des herbiers sont pour elle sources de jubilation. Jubilation de créer et de transmettre, de raconter ses/des connexions avec les plantes, de les faire voir, se montrer, émouvoir et peut-être se mobiliser pour les rencontrer, les protéger...

www.arsherbarium.com

Quel est ton rapport avec la figure de la sorcière ?

Penser le terme de sorcière est assez récent pour moi. Je pense qu'il apparaît, à la fois dans mon travail avec les plantes mais aussi dans ma vie personnelle, surtout depuis mon divorce. C'est à ce moment que j'ai quitté mon rôle de femme mère et épouse. J'ai pu prendre une autre position au niveau social et ouvrir d'autres facettes de ma féminité. Elle m'a aidé à trouver en moi des ressources dans un travail que j'ai fait de manière collective. Ce travail a été très intense lors de deux immersions organisées par Aline Wau-

ters : vingt et un jours en pleine nature. J'ai ressenti des liens très forts avec des femmes très différentes, jeunes et plus âgées, avec ces femmes debout qui recherchent comment être dans ce qui les fait vibrer le plus, à la fois dans la douceur et la puissance. Dans les rituels et les pratiques communes inspirées du travail de Joanna Macy (le Travail qui relie) qui a créé au départ des ateliers pour les militants écologistes qui vivent souvent des émotions déstabilisantes comme le désespoir ou l'impuissance. Elle propose un processus en quatre étapes dont la durée peut varier beaucoup. Aline Wauters le pro-

pose sur vingt-et-un jours et, bientôt, sur une année. Les quatre étapes sont : s'ancrer dans la gratitude ; honorer la peine, sentir la révolte, la tristesse, l'injustice dans son histoire ou sa lignée de femmes et face aux injustices et aux violences face à la terre ; le changement de vision, regarder les choses dans le temps long, avec plus de recul ; aller de l'avant. Pour chaque étape, il y a trois niveaux, en soi, avec les autres et dans le monde. Au cours de ces immersions, il y a des invités et des groupes de parole avant et après les moments plus expérientiels. Ces allers et retours permettent de repérer les craintes, les attentes, ce que les expériences viennent toucher. Ce processus m'a permis de prendre conscience de mon corps, de re-nourrir la petite fille en moi et la femme, de visiter toutes les facettes de la féminité. La sorcière est une de ces femmes.

Après ce premier pas vers la sorcière, un autre pas important a été la rencontre avec Marine Lafon pour la création d'un tarot des plantes sauvages. A ce moment-là, mon intuition avait pris une vraie place dans mon travail, dans mon quotidien, dans mes intentions. Depuis, je tire par exemple de temps en temps une carte de tarot. Ces cartes sont devenues comme des amies qui me parlent de quelque chose. J'aime par exemple beaucoup le tarot des femmes des merveilles qui reprend les grandes figures féminines des contes, légendes et mythes. A chaque fois, c'est une possibilité d'explorer une facette de soi, parfois inattendue.

La sorcière t'a donc fait des petits signes pour se rapprocher de toi, surtout à un moment particulier de ta vie de grand changement, une fois en passant par la porte une autre fois par la fenêtre. Y a-t-il des figures de sorcière qui se sont invitées ?

Pour moi, les grandes figures sont vraiment Aline et Marine. Et puis je pense aussi au livre *Une femmes qui courent avec les loups*. Je le ré-ouvre de temps en temps. Chaque fois, je tombe sur un conte qui me parle de quelque chose, un peu comme le tarot. Avant cela, il me semble que j'appelais plus la figure de l'alchimiste, qui n'est pas une figure féminine. J'ai fait mon mémoire sur le processus d'individuation de Jung, un autre homme qui m'a influencée, avec sa conception de la métamorphose. L'alchimie décrit aussi

L'alchimie décrit aussi un processus de transformation. Dans mes créations, il s'agit de cela, de tirer l'essence d'une plante.

un processus de transformation. Dans mes créations, il s'agit de cela, de tirer l'essence d'une plante.

Dans mon travail, les moments où j'étais en résidence artistique, ont été pour moi des moments où j'ai pleinement ressenti un état particulier de disponibilité, un moment de

grâce et d'interconnexion avec la nature, avec le paysage, les éléments, les êtres vivants autres qu'humains. C'est le cas de ma première résidence en Italie pour ma pratique de tatakizomé, il y a sept ans. Cet état est donc beaucoup lié au fait d'être loin de mon quotidien, notamment familial. C'est aussi lié aux lieux dont je me souviens très bien au niveau sensoriel, la lumière, les sons. C'est vraiment là pour moi le creuset de l'alchimiste et de la sorcière.

Cet état de conscience des choses m'a toujours poussée à prêter une grande attention à la cueillette. Il y a quinze ans, je ne travaillais qu'avec ce qui était déjà tombé à terre. Je travaillais donc plutôt avec ce qui était déjà de l'ordre de la relique. Aujourd'hui, en travaillant plus avec le vivant, je porte un grand soin dans la cueillette, avec gratitude, avec parcimonie.

Ces immersions m'ont permis de marquer des temps d'arrêt. D'opérer une rupture dans mon habitude d'être dans « le faire ».

C'est drôle que tu appelles l'alchimiste car c'était une figure à laquelle je pensais quand je t'ai contactée. Dans ton travail, il y a quelque chose de très poétique, de très joli, une tendresse pour le vivant, en lien avec un travail plus personnel. Il y a aussi un savoir, celui des plantes mais aussi des techniques très spécifiques que tu as développées. J'y voyais un lien avec l'alchimiste.

Il y a quelque chose qui m'a fascinée au sujet de l'alchimie, c'est l'inscription V.I.T.R.I.O.L. sur les murs du parc Royal à Bruxelles, en lien aussi avec l'histoire maçonnique. L'inscription est également présente, à l'envers, sur le côté opposé. Cela signifie « *Visita Interiora Terrae Rectificandoque Invenies Occultum Lapidem* », soit « Visite l'intérieur de la terre et en rectifiant tu trouveras la pierre cachée ». Le vitriol, c'est aussi le nom que l'on donne au sulfate de fer et le sulfate de fer, c'est ce que j'emploie pour révéler l'essence des végétaux sur le tissu dans le tatakizomé. C'est intéressant comme lien. Le fer, le plus vil des métaux permet de passer à l'or mais aussi de révéler le végétal, ce qui est pour moi la plus belle métamorphose. Quand j'ai découvert cette inscription, ça a fort résonné dans mon travail.

Par rapport à ta perception de mon travail, c'est vrai que la première chose que je reçois, c'est une très forte vibration émotionnelle par rapport à une plante. En ce moment, je me sens par exemple très proche de l'aristoloche. Je me souviens très bien de la première fois où je l'ai vue. Elle était sur le sol, autour du bassin des nénuphars au jardin botanique de Meise. J'ai cru voir à côté un petit mouchoir perdu par quelqu'un. Quand j'ai touché la plante, j'ai senti que c'était vivant, il y a eu comme une rencontre, un contact. Le côté sensoriel et émotionnel prime dans mon travail. Ensuite, vient le travail de mise en forme, un travail de déclinaison qui peut durer longtemps. Mon intérêt pour la ronce dure par exemple depuis dix ans. Quand

je les vois en forêt, il y a quelque chose qui vibre. Ce que je souhaite le plus dans mon travail, c'est que cette vibration soit aussi perceptible pour les autres. J'ai justement été récemment attirée par un tarot des Yokai et des Kami, les esprits de la nature japonais et j'ai tiré une carte qui me parle beaucoup : celle de l'esprit qui habite les œuvres d'art, Gareï. Chaque coup de pinceau, de crayon ou de marteau, inscrit un peu de la vibration de l'artiste dans l'œuvre. Si on prend ensuite soin de cette œuvre, si on y porte intention, celle-ci continue de vibrer et peut avoir une vie propre, se déployer ailleurs. Mon intention dans ma démarche artistique est de faire ressentir ces vibrations du végétal dans chaque création, par les ateliers aussi.

Je crois que c'est le bon moment pour que tu parles du tarot que tu viens de créer.

Je viens donc de créer le tarot du coquelicot suite à ma rencontre avec Marine. Cette rencontre est véritablement, pour moi, une rencontre sorcière, de par sa synchronicité. Je me suis soudainement retrouvée avec un mois libre, suite à l'annulation d'une résidence. Un jour, en prenant le train, une femme me salue. Nous avons fait un stage de méditation ensemble et avons évoqué rapidement des possibilités de collaboration. Mais à l'époque, je n'étais pas disponible pour aller plus loin. Et nous revoilà dans le train ensemble, ayant appris le matin même que j'étais ouverte aux opportunités. M'est alors revenu en tête un projet « A hauteur

d'herbe » pour créer un tarot des plantes sauvages, en lien avec des pratiques de méditation, pour partager un temps long avec les plantes. Je lui en parle et elle me répond qu'il y a trois jours, son amie Marine qui habite

Mon intention dans ma démarche artistique est de faire ressentir ces vibrations du végétal dans chaque création

près de Ceriana, un petit village d'Italie, lui a parlé d'une idée similaire. Elle m'invite donc à Ceriana où elle a un terrain pour y travailler.

Nous voilà donc en Ligurie dans un village moyenâgeux de montagne. Il se trouve que, dans ce village, il y a eu énormément de procès de sorcières. J'ai été frappée par les lieux de commémoration de ces procès et de ces exécutions qui perpétuent une image très caricaturale de la sorcière malfaisante avec ses potions. On trouve un musée avec quelques informations plus subtiles mais dans l'espace public les panneaux exploitent cette histoire à des fins touristiques et ne rendent pas hommage à ces femmes.

Quand tu parles de lieux qui continuent à être hantés d'une énergie, je pense à un motif récurrent du cinéma, celui de jeunes sorcières qui héritent d'une

malédiction ou d'un pouvoir de leur mère ou de leur grand-mère. Je vois dans cette image, l'idée qu'en tant que femme et même plus largement en tant que société, nous avons hérité de cette histoire, qu'elle a laissé une empreinte. Beaucoup de femmes racontent qu'à un moment de leur vie, la figure de la sorcière les a aidées à travailler quelque chose, à dénouer quelque chose. Comme si la sorcière révélait des articulations entre plusieurs niveaux, personnel, société, passé, présent. Cela rejoint-il la manière que tu as eue de sentir cette énergie ?

Justement, le premier jour d'arrivée au village, je n'avais qu'une envie, c'était d'aller me promener. J'emprunte un chemin qu'on m'avait recommandé et j'arrive au sommet.

Cette expérience m'a tout de suite reconnectée aux sorcières, le fait d'être brûlée, dans ce lieu et de recevoir comme un avertissement des plantes qu'il faut respecter.

Et là-haut, je me sens totalement immergée dans un ailleurs, entourée par des odeurs extraordinaires, des ronces magnifiques, des bouquets de lavande, des orobanches

que j'aime tant... Je voyais la mer dans le lointain, j'étais tout à fait seule et je dansais presque. Et tout à coup, je perçois l'odeur de la rue, *Ruta graveolens*, une plante très puissante, une plante de sorcière. C'est une plante qui a un pouvoir abortif très fort. J'en avais déjà vu plusieurs fois, cultivée dans des jardins mais là, c'était un grand champ sauvage. Et cette odeur ne laisse pas indifférent. On adore ou on déteste. Et moi, j'aime tellement, que je m'approche et que je commence à cueillir, avec beaucoup de délicatesse, une petite pousse que je garde en main. Il fait très chaud, je suis en sueur, je la serre contre moi puis la glisse dans mon sac de glanage. Le lendemain, Clémentine, qui nous accueille, me dit que j'ai comme un pétale de coquelicot, une tache rouge sur ma poitrine. Tout mon visage était brûlé, au point de ne plus pouvoir m'exposer au soleil. J'ai mis deux ou trois jours à réaliser que c'était lié à la rue que j'avais eu en main. En fait, là-haut, je m'étais complètement perdue. J'ai erré près de six heures, ne trouvant jamais le chemin pour retourner jusqu'au village, sans eau et en sandales, pas du tout équipée pour la marche, mais j'étais bien, hors du temps. En redescendant j'ai trouvé cette branche que j'ai toujours. Assez épaisse et courte avec à une extrémité une sorte de renflement qui enserme une pierre grise et rectangulaire. Après cela, brûlée, je n'ai pu plus sortir pour ne pas m'exposer au soleil, sauf très tôt le matin. Cette expérience m'a tout de suite reconnectée aux sorcières, le fait d'être brûlée, dans ce lieu et de recevoir

comme un avertissement des plantes qu'il faut respecter.

Cela t'a aussi obligée à te tourner vers l'intérieur, dans la maison mais aussi peut être en toi-même ?

Tout à fait. J'étais en fait, exaltée à mon arrivée. Cela m'a recentrée. D'ailleurs, dans ce tarot des plantes sauvages que je suis en train de créer avec Marine, la rue est l'arcane 13, celui de la mort, qui intervient pour qu'autre chose puisse renaître. Du coup, le matin, assez tôt, j'allais observer les plantes dans les vignes tout près. C'est là que je me suis connectée avec le coquelicot. Je l'observais s'ouvrir avec le lever du soleil. La rue m'a vraiment montré le chemin pour prêter attention à ce qui se trouvait autour de moi. Je n'ai alors presque plus bougé de ce terrain pendant dix jours, ni quitté le coquelicot.

Avec Marine, nous avons aussi à ce moment commencé les méditations à trois. On s'arrête devant une plante, on l'observe avec une loupe botanique, on entre le plus possible dans l'univers observé et puis on médite, en essayant de sentir l'énergie de la plante, chacune à sa manière. Ensuite, nous échangeons nos perceptions et visualisations et prêtons aussi un intérêt à nos digressions qui s'avèrent toujours, après coup, être en lien avec l'énergie de la plante près de laquelle nous sommes assises : c'est là que nous parlons de méditations à trois. Maintenant, je travaille sur les phytopressions et Marine sur la rédaction des textes et de rituels

sauvages. Ce tarot devrait être prêt pour le printemps 2022. Et pour revenir à la rue, la méditation autour de la rue a été très particulière. Nous avons médité debout devant une falaise et une étendue de rue au sommet d'un chemin pierreux. Cela a été assez éprouvant pour nous deux. J'ai dû m'arrêter assez vite et Marine a reçu des images d'entrailles renvoyant au pouvoir abortif. C'était très fort et très dur. Je pense là, que quelque chose de la sorcière s'est exercé.

L'imaginaire de la sorcière a donc beaucoup imprégné la création de ces deux tarots ?

Oui et de manière un peu différente. Le tarot du coquelicot est plus poétique. Pour réaliser ce tarot, j'ai beaucoup observé et je notais mes observations. J'ai aussi glissé de temps en temps des références culturelles. J'ai par exemple intégré une référence à l'écriture de poèmes rédigés sur des pétales de coquelicot pendant la première guerre, « brandir le poétique au cœur du cruel ». Mais la création s'appuie très majoritairement sur l'observation. C'est cette observation sur le temps long qui rend visible des choses qu'on ne voyait pas. Je vois aujourd'hui par exemple tout à fait différemment le bourdon. J'ai pu observer des variations dans la vitesse des vibrations de ses ailes, des petits gestes qui montrent comment il interagit avec la plante. Cela fait émerger une idée qui m'est chère qui celle des interdépendances avec les êtres vivants autres qu'humains et des liens.

La sorcière fait souvent office de liens et aussi d'équilibre.

Au sujet de l'équilibre justement, je me sentais auparavant très proche du soleil. J'ai vraiment toujours eu une appétence pour sentir le soleil sur ma peau, pour être en extérieur. Je me sentais liée à la lune mais plus vaguement. C'est par cette figure de la sorcière que j'ai davantage conscientisé ce lien. Cela m'a permis d'oser approcher mes ombres, de les accepter. C'est apaisant de se dire, ça aussi c'est moi, ces choses plus petites, que j'aime moins. Depuis l'arrivée de la sorcière, je fais une lecture tout à fait différente de ce qui m'arrive. Par exemple, un jour, je descends dans la cave de la maison où j'ai grandi pour chercher des robes en papier que j'avais stockées là. Je découvre alors un grand sac de suie, probablement laissé là après des travaux. Et tout de suite, cette image m'interroge. C'était embêtant bien sûr, au milieu de mes travaux, mais je prends le temps de me demander ce qui se passe en moi : que

me dit ce sac noir toxique dans la cave de ma maison d'enfance ? Je constate maintenant la prise d'un certain recul. C'est difficile à verbaliser mais le fait de me plonger dans un temps plus organique, d'ouvrir des espaces intérieurs, vient d'un lien intuitif et un peu confus entre la sorcière, l'observation des plantes et le Travail qui relie.

Je tire pour terminer une carte de ce très poétique tarot du coquelicot

C'est la carte des étamines. « Elargir les possibles par la générosité ». Les cartes sont organisées en fonction d'une progression du mouvement du coquelicot. Cette carte est dans le deuxième mouvement, celui de la multiplication. Comment denser la toile du vivant et différencier le multiple.

Cette carte me parle vraiment de mon travail en cours sur la sorcière...

Marianne Grasselli Meier

Marianne Grasselli Meier est écothérapeute, musicothérapeute, formatrice de praticien.nes en Ecorituels(r) et auteure. Comme mentor du cycle féminin, elle honore le cycle du vivant, notre lien à des renaissances personnelles perpétuelles. Ce pouvoir du « dedans » est à redonner aux femmes et aux hommes d'aujourd'hui, manquant cruellement de lien à l'essentiel (leur nature) et à la Nature. Ses livres : Rituels de femmes pour s'épanouir au rythme des saisons, Le Réveil des gardiennes de la terre ; guide pratique d'écothérapie, L'Oracle des saisons, quand la nature parle aux femmes aux Editions Courier du libre et Devenir chaman, même pas peur ! aux Editions Exergue.

www.espritdefemme.ch
www.ecorituels.ch

Comment cette figure résonne-t-elle pour toi ?

Je ne peux pas dire que je me sente sorcière d'après mes propres projections sur cette figure. Mais je suis en lien avec la nature et ses cycles au travers de rituels, par le jeu au tambour et le chant. Je suis dans une forme d'insoumission et de vigilance par rapport aux manipulations des femmes. Enfin, je suis aussi hors-normes. Ces trois éléments pris ensemble me font sentir un lien avec la sorcière.

Ton travail est lié à une culture chamanique il me semble ?

Oui, un chamanisme assez « soft », accessible. Il s'agit en fait de remettre les personnes en reliance avec une nature mise de côté parce qu' « autre », « sale », dénuée de toute spiritualité. Je vais justement chercher cette spiritualité dans la nature, pas au sens céleste, mais d'une manière très terrestre.

Travailles-tu seulement avec des femmes sur cette idée de reliance ?

C'est ainsi que cela s'est fait. Les femmes ont répondu davantage présent quand j'ai commencé il y a plus de vingt ans. J'ai été pionnière dans ce champ, les écorituels® n'étaient pas très connus et les hommes n'étaient tout simplement pas là. Par la suite, je me suis aperçue que travailler avec des cercles de femmes permettait de travailler spécifiquement certaines questions comme la sexualité, le plaisir, les cycles, l'accouchement, les fausses couches, etc. En présence d'un homme, il devient délicat de discuter de ces sujets. Les formations d'écorituels® sont par contre données aux hommes et aux femmes dans le but de favoriser un lien spirituel à la nature.

Peux-tu décrire le travail réalisé lors de ces rituels ?

En premier lieu, il faut se défaire de notre mental qui essaie de comprendre plutôt que de sentir. Tout ce qui est de l'ordre du lien mental va être mis de côté et tout ce qui est du côté des sens est favorisé. Le corps devient un réceptacle d'informations, pas seulement notre cerveau. Cela se fait dans une mise en situation avec un tambour, une intention, dans un paysage particulier. Il faut ensuite permettre à la personne de vivre une expérience et ne plus être seulement dans une représentation. Quand on quitte le mental de cette manière, qu'on s'ouvre aux sens, alors beaucoup d'informations s'invitent. L'animal, le végétal, vient nous rencontrer. Il y a de nombreuses synchronicités qui sont des messages très forts et très émouvants. Il

s'agit d'une mise en condition pour devenir capables de s'ouvrir à ces liens.

Avec le rituel, on peut célébrer ce qui est là ou accompagner un passage de vie. Il y a aussi les rites initiatiques, avec un obstacle et une épreuve à traverser et enfin les rituels d'harmonisation. Ces rituels peuvent s'adresser autant à des adultes qu'à des enfants. Nous vivons dans un monde où les passages de vie sont devenus très nombreux : plusieurs déménagements, partenaires ; vie commune ; chômage, travail et reconversion ; etc. Il y a énormément de ruptures et nous avons tendance à vouloir passer tout droit sans prendre le temps de voir ce que nous avons vécu puis où vont nos envies, ce que les expériences et les difficultés nous apprennent de nous-mêmes.

En quoi est-ce important que ces rituels se déroulent dans la nature ?

C'est important pour la réparation de la séparation. On parle parfois du diable comme du grand séparateur qui nous divise à l'intérieur et nous sépare des autres. Son opposé se situerait dans la relation. Quand la personne reçoit un message de la nature sur ce qu'elle doit affronter dans un de ses passages de vie, c'est un message ou une célébration que la personne va pouvoir ressentir à chaque fois qu'elle sera dans la nature. Nous pouvons voir la nature comme une partenaire. On peut se dire : « A chaque fois que je serai dans cette situation, j'irai vers un arbre » par exemple ou « A chaque fois que je ressentirai cela, j'irai vers la rivière ». La nature était déjà là mais

on devient capable d'une réceptivité. Ce n'est pas une forme d'utilisation de la nature car cela s'accompagne d'une importante gratitude et de reconnaissance.

J'appelle parfois cela la spiritualité de l'évidence. Nous cherchons toujours à devenir autre chose que ce nous sommes. La nature nous rappelle que nous sommes, tout simplement. Cela provoque un certain alignement.

Il me semble que le tambour et la musique; sont importants dans les écorituels® que tu proposes.

Je suis musicienne et musicothérapeute. La musique peut aider à se mettre dans un état particulier, pas forcément une transe mais un état de relâchement ou au contraire un état plus dynamique ou de confiance. La musique crée aussi un contenant. Le contenant est nécessaire au lâcher-prise. C'est aussi de manière plus globale le rôle du rituel. On est entouré par la musique, par les autres, par les arbres, par la nature. Sans cela, les peurs sont trop nombreuses.

Sur des salons par exemple, je propose parfois de piocher dans un grand sac un élément de nature pour voir ce que la nature peut raconter à quelqu'un : un bout de mousse ; une branche ; une pomme de pin ; etc. Il y a des personnes qui n'osent pas, qui ont trop peur de mettre la main dans le sac. Cela souligne l'importance du dénigrement du toucher mais aussi du contact avec la nature et ce, depuis l'enfance. Il ne faut pas se salir. Il ne faut pas se rouler par terre. On peut attraper des maladies en touchant les choses.

Le contenant est nécessaire au lâcher-prise. C'est aussi de manière plus globale le rôle du rituel. On est entouré par la musique, par les autres, par les arbres, par la nature. Sans cela, les peurs sont trop nombreuses.

Dans l'idée de ne plus toucher, il y a ce geste de mise à distance. A force d'avoir mis les choses à distances, j'imagine qu'il y a quelque chose de l'ordre de la perte de repère qui se produit dans les écorituels® ?

Oui, on va aller chercher l'inconscient, les ombres, ce qu'on ne sait pas de nous-mêmes. Se promener la nuit en forêt ou en plein jour c'est très différent. La nuit, on peut sentir à nouveau mais on ne sait plus. Il y a une perte de maîtrise. Le chamanisme a beaucoup recours à ce procédé qui permet de rencontrer nos peurs.

Par rapport aux crises actuelles de la biodiversité, agricoles, climatiques, etc. est-ce que ce lien à la nature ne peut pas aussi être parfois source d'angoisses ?

J'entends bien cette approche de l'éco-psychologie mais c'est une tout autre démarche. L'écorituel® ou l'écothérapie travaillent sur le beau. Il s'agit de se replacer dans l'harmonie du monde, avec beauté : « la voie de

Chaque saison est importante. L'économie nous impose d'être dans l'efficacité en permanence mais la nature ne fonctionne pas ainsi.

la beauté » comme disent certains peuples amérindiens. C'est ainsi que l'on retrouve des forces et aussi l'envie de préserver la nature. C'est arrivé qu'une participante, après un stage, retrouve la forêt proche de chez elle brûlée et s'en trouve dévastée. Cela pourrait aussi arriver d'aller sur un site naturel pour un rituel et de le trouver détruit ou abîmé. Ce que je propose alors ce sont des rituels pour aimer encore le lieu, considérer les cycles vie-mort-vie. Il n'y a pas que l'effondrement. Je mets cela en lien avec le cycle féminin. Un corps masculin qui saigne, c'est un corps qui meurt. Un corps féminin qui saigne au moment des règles, c'est un corps qui se prépare à une nouvelle vie. C'est à mon sens pour cette raison que les femmes sont des initiatrices face aux inquiétudes du monde. Elles savent se focaliser sur le renouveau.

Cela montre aussi l'importance des cycles dans ton approche. Notre manière de penser les saisons en valorisant l'été et sa lumière pour dévaloriser l'hiver qui renvoie au repos, au développement des racines. Il y a une résonance entre

ce qu'on peut vivre intérieurement et ce qui est observable dehors.

Oui, je vois parfois un lien entre un corps féminin sous hormones et la terre qui connaît aujourd'hui des perturbations dans ses cycles saisonniers. Chaque saison est importante. L'économie nous impose d'être dans l'efficacité en permanence mais la nature ne fonctionne pas ainsi. Si on reprend l'image de la sorcière, on voit que ce qui est associé à la sorcière est tout ce qui est lié à l'intériorité. Elle est souvent seule, cachée ou isolée dans une forêt ou une cabane. Elle a un chaudron qui est aussi comme une matrice. On est toujours dans le dedans. Ce qui est de l'ordre de l'intériorité est considéré comme féminin et ça fait peur. C'est pourtant un aspect nécessaire.

Quand tu as commencé, il y a 22 ans, la société était peut-être moins en contact avec cette idée de redonner de la place à l'obscur, aux cycles, etc.

C'était surtout un autre public. Je voyais des femmes de plus de quarante ans qui avaient un travail et des enfants, qui avaient fait ce que la société attendait d'elles et qui demandaient : et maintenant ? Aujourd'hui, avec cette figure de la sorcière, de nouveaux magazines comme *New Witch* et les réseaux sociaux sortent la sorcière de sa niche. Même si elle est récupérée de manière commerciale, comme le sont aussi les rituels, cela révèle tout de même un manque au sein de notre société. Cela touche aussi un public bien plus jeune qu'autrefois. Même si, parfois, la

manière est un peu superficielle et commerciale, je vois un intérêt et un véritable bienfait si ça aide à retrouver le temps, revoir les liens, intégrer cette figure de la sorcière qui est celle d'une rebelle, indépendante, liée à la terre, qui n'a pas peur de son pouvoir, pas peur de dire non, pas peur d'être montrée du doigt, au lieu de se conformer aux attentes de la société.

Comment as-tu développé ta pratique chamanique ?

J'ai été formée par Maud Séjournant qui vit au Nouveau-Mexique. Je me suis donc beaucoup intéressée aux pratiques amérindiennes. Par la suite, je me suis aussi intéressée aux cultures chamaniques de Sibérie et de Norvège. La plupart de ces cultures ont été étouffées par le christianisme pour mettre fin à ce lien à la terre et aux liens avec les esprits de la nature.

Je suis pour un chamanisme à la portée de tous. J'ai écrit *Devenir chaman, même pas peur* dans cet état d'esprit. J'ai rencontré beaucoup de critiques et de détracteurs car on a parfois une vision dogmatique du chamanisme qui me renvoie la question de la domination. Je n'aime pas l'idée d'un chaman qui serait en contact avec des esprits et qui livrerait un message à quelqu'un qui n'y aurait pas accès directement. Il y a là une soumission qui me dérange. Dans l'histoire du chamanisme, il y a en fait deux familles. Le chamanisme communautaire où toutes les familles ont un tambour et font ponctuellement appel à un chaman guérisseur quand c'est nécessaire. A

un moment donné de l'histoire de la Sibérie, un peuple a pris le pouvoir pour imposer un autre type de chamanisme via des intercesseurs issus de lignées. C'est intéressant de comprendre qu'il y a une variété de pratiques et que l'histoire du chamanisme peut aussi être traversée par la question de la prise de pouvoir.

Quel sens donnes-tu à la sorcière ?

Pour moi, la sorcière prend place dans un cycle. Elle correspond à la phase pré-menstruelle, cette phase terrible lors de laquelle nous sommes hypersensibles, hypercréatives, hypercritiques.

Un autre aspect intéressant dans ce lien est la figure de la vieille sorcière qui mange les enfants. Cela renvoie à la ménopause, à l'idée que la femme ne peut plus créer la vie. Elle peut alors essayer de prendre la place ou de manipuler les plus jeunes sorcières ou les jeunes femmes.

Cette lecture permet aussi de situer la sorcière, non comme un modèle, mais comme l'un des quatre archétypes présents dans le cycle (jeune fille indépendante, mère nourricière, sorcière et la vieille femme sage). Il faut toujours que ça tourne, rester en mouvement, c'est un principe de la roue de médecine amérindienne.

Dans les figures présentes dans ta pratique, il me semble que la déesse est très présente ?

Ce qui m'intéresse, c'est la déesse que l'on vénérerait avant que le dieu devienne masculin.

C'est celle qui est nourricière et pourvoyeuse de vie. C'est une grande énergie à laquelle les hommes comme les femmes peuvent se relier. Ce qui est intéressant avec les déesses de l'Histoire, c'est qu'elles sont multiples. En cela, elles nous montrent notre multiplicité. Elles renvoient à au moins quatre éléments qui sont ceux liés aux saisons, aux phases de la lune, aux quatre archétypes. La jeune fille, indépendante et volontaire, qui renvoie à la croissance peut être représentée par Artémis ou Diane. La mère, généreuse mais possessive, liée à son époux, comme Era ou Demeter qui nourrit la terre. La troisième est la sorcière que Miranda Gray appelle l'enchanteuse. C'est la phase décroissante pré menstruelle durant laquelle nous faisons un grand tri et pouvons être très critiques, irascibles. Nous mettons à jour ce que nous ne voulons plus. Elle n'est ni mère, ni jeune fille. Elle peut aussi se montrer séduisante avec une libido exacerbée. Puis, la vieille femme, celle qui est dans la lune noire, dans l'invisible. Au moment des règles, c'est le moment du repos, des rêves, une phase de réceptivité. Cette figure féminine n'agit pas dans le monde.

Par rapport à ce qu'on vit actuellement il est intéressant de regarder Perséphone qui dialogue avec Demeter. Elle crée ce mouvement entre l'intérieur et l'extérieur, dans l'invisible, dans l'instinctuel, happée par le sous-monde, appelée par le dieu des enfers qui va lui faire découvrir l'extase de ses instincts. Elle fait une sorte de compromis entre le contact avec la mère et sa lumière et le besoin

d'être dans l'ombre. Elle crée cette polarité entre l'ombre et la lumière des saisons.

La figure de la déesse nous apprend la multiplicité en nous. Depuis la contraception hormonale, les femmes ressentent moins ces fluctuations. Or ces mouvements peuvent nous apprendre beaucoup de nous-mêmes et cela accorde une place plus importante à l'instinctuel et au repos. Deux aspects tout à fait dévalorisés par le système capitaliste. La déesse aide à comprendre le fonctionnement du corps de la femme au cours des cycles pour nuancer cette articulation masculin/féminin fort développée ces dernières années en écho avec le yin/yang. Pour moi, on est beaucoup plus vivante quand on pense plutôt les quatre phases. Il y a aussi un risque à penser uniquement ce dualisme. Quand j'entends les femmes dire qu'elles apprécient le côté féminin qu'un homme développe, je vois surgir le spectre de la mère qui infantilise. Où est la puissance de l'homme dans ce discours ? Il y a un risque de devenir celle qui sait mieux que les hommes. Il y a là une de nos ombres.

Comment les hommes peuvent-ils recevoir cette figure de la déesse ?

Les hommes sont, au minimum, liés à une cyclicité saisonnière et sans doute aussi à des fluctuations d'énergies dans la journée. Nous ne sommes pas tout le temps au solstice d'été ! Les hommes ont beaucoup été éduqués à être tout le temps dans la performance mais ils ont aussi le droit à la cyclicité.

Références des films de fiction



American Horror Story: Coven (saison 3) (Michael UPPENDAHL - Jeremy PODESWA - Alfonso GOMEZ-REJON - Michael RYMER; Ryan MURPHY, Brad FALCHUK, 20TH CENTURY FOX TELEVIS, Dante DI LORETO; 2013; 252 min; VA1154)

Animaux fantastiques (Les) (Fantastic Beats And Where To Find Them; David YATES; J.K. ROWLING, WARNER BROS., HEYDAY FILMS, David HEYMAN, Steve KLOVES, Lionel WIGRAM; 2016; 127 min; VA1292)

Antichrist (Lars VON TRIER; ZENTROPA ENTERTAINMENTS, ZDF/ARTE, ARTE FRANCE CINEMA, SLOT MACHINE, MEMFIS FILM, LUCKY RED, Meta Louise FOLDAGER; 2008; 109 min; VA0585)

Antre de la sorcière (L') (Segundo de Chomón; Pathé Frères; 1906; 5 min)

Apprentie sorcière (L') (Bedknobs and Broomsticks; Robert STEVENSON; Bill WALSH, DISNEY; 1971; 77 min; VA5451)

Au pays des mages noirs (JEAN ROUCH dans UNE AVENTURE AFRICAINE - COFFRET DVD; CNRS. AUDIOVISUEL, I.N.A., C.B.A., GAUMONT PATHÉ ARCHIVES; 1931-1984; TJ7841)

Aventures du prince Ahmed (Les) (Die Abenteuer Des Prinzen Achmed; Lotte REINIGER; COME-NIUS-FILMS; 1926; 65 min; VA8718)

Baba Yaga (Corrado FARINA; 1973; 91 min)

Belle au bois dormant (La) (Sleeping Beauty; Disney; Disney; 1959; 75 min; VB1443)

Big fish, la légende du gros poisson (Big Fish, Tim BURTON; COLUMBIA PICTURES, JINKS/COHEN COMPANY, THE ZANUCK COMPANY, TIM BURTON PRODUCTIONS, Dan JINKS, Bruce COHEN, Richard ZANUCK; 2003; 119 min; VB2962)

Blanche neige (Mirror Mirror, Tarsem SINGH; RELATIVITY MEDIA, YUK FILMS, GOLDMANN PICTURES, RAT ENTERTAINMENT, MISHA FILMS, CITIZEN SNOW FILM PROD., Bernie GOLDMANN, Ryan KAVANAUGH, Brett RATNER; 2012; 102 min; VB1147)

Blanche neige et le chasseur (Snow White And The Huntsman; Rupert SANDERS; ROTH FILMS, UNIVERSAL PICTURES, Gloria S. BORDERS; 2012; 127 min; VB1166)

Blanche neige et les sept nains (Snow White And The Seven Dwarfs; David Hand; Disney; 1937; 83 min; VB4066)



- Boussole d'or, à la croisée des mondes [La] [The Golden Compass; Chris WEITZ; NEW LINE CINEMA, SCHOLASTIC PRODUCTIONS, DEPTH OF FIELD, INGENIOUS FILM PARTENERS, RHYTHM AND HUES, Bill CARRARO, Deborah FORTE; 113 min; 2007; VA0496]
- Broad City [Ilana GLAZER, Abbi JACOBSON; 2009 à 2011; 50 x 45 min]
- Buffy contre les vampires [Buffy The Vampire Slayer; 1997 à 2001; 144 x 43 min; VB8522 à VB8571]
- Charmed [Charmed; 1998 à 2006; 114 x 41 min; VC3201 à VC0262]
- Chasse aux sorcières [La] [The Crucible, Nicholas HYTNER; TWENTIETH CENTURY FOX, Robert A. MILLER, David V. PICKER; 1996; 120 min; VC3084]
- Château ambulant [Le] [Hauru no ugoku shiro; Hayao MIYAZAKI; STUDIO GHIBLI, DENTSU, TOHOKUSHINSHA FILM CORP., TOKUMA SHOTEN, Toshio SUZUKI, Seiji OKUDA, Ryoichi FUKUYAMA; 2004; 119 min; VC0009]
- Château de l'araignée [Le] [Kumonosu Jo; Akira KUROSAWA; 1957; 114 min; VC3144]
- Chez la sorcière [The Bachelor's Paradise; Georges Méliès, 1901; 1min52]
- Choc des Titans [Le] [The Clash Of The Titans; Desmond DAVIS; MGM, Charles H. SCHNEER, Ray HARRYHAUSEN; 1980; 114 min; VC0245]
- Dark Crystal [Jim HENSON, Frank OZ, Gary KURTZ; Jim HENSON, Gary KURTZ, HENSON ASSOCIATES, ITC ENTERTAINMENT, David LAZER; 1982; 95 min; VD0861]
- Dark Shadows [Tim BURTON; Johnny DEPP, Chris LEBENZON, WARNER BROS. PICTURES, VILLAGE ROADSHOW PICTURES, INFINITUM NIHIL, GK FILMS, DAN CURTIS PRODUCTIONS, TIM BURTON PRODUCTIONS, Bruce BERMAN, Nigel GOSTELOW, Tim HEADINGTON; 2012; 108 min; VD7619]
- Dernier chasseur de sorcières [Le] [The Last Witch Hunter; Breck EISNER; 2015; 105 min]
- Dersou Ouzala [Dersu Uzala; Akira KUROSAWA; MOS-FILM, TOHO COMPANY; 1975; 145 min; VD1532]
- Diabes [Les] [The Devils; Ken Russell; 1971; 117 min]
- Documents interdits [les], film La sorcière [Jean Teddy FILIPPE; LA SEPT, I.N.A., LA SEPT/ARTE; 5min01; 1989-1991; 85 min; TQ2301]
- Etrange pouvoir de Norman [L'] [Paranorman; Chris BUTLER, Sam FELL; LAIKA ENTERTAINMENT, Travis KNIGHT, Arianne SUTNER; 2012; 88 min; VE0526]
- Excalibur [John BOORMAN; John BOORMAN, WARNER, ORION PICTURES, Edgar F. GROSS, Robert A. EISENSTEIN; 1981; 140 min; VE9236]
- Féline [La] [Cat People; Jacques TOURNEUR; RKO, Val LEWTON; 1942; 70 min; VC1131]
- Fiancée du pirate [La] [Nelly KAPLAN; Claude MAKOVSKY, CYTHÈRE FILMS, PARIS FILM; 1969; 107 min; VF2546]

- Frères Grimm [Les] [The Brothers Grimm ; Terry GILLIAM ; MOSAIC MEDIA GROUP, DIMENSION FILMS, SUMMIT ENT., WEINSTEIN COMPANY, REFORMA FILMS, Daniel BOBKER, Charles ROVEN, Jake MYERS, Michael SOLINGER ; 2005 ; 110 min ; VF0004]
- Game of Thrones [DIVERS REALISATEURS ; 2011 à 2017 ; VG0393 à VG0670]
- Grand inquisiteur [Le] [Witchfinder General ; Michael REEVES ; AIP, TIGON PICTURES, Louis M. HEYWARD, Arnold L. MILLER, Tony TENSER, Philip WADDILOVE ; 1968 ; 86 min ; VG5822]
- Hansel et Gretel [Hansel & Gretel ; Pil-Seung YIM ; BARUNSON FILM DIVISION, CJ ENTERTAINMENT, CINECLICK ASIA ; 2007 ; 116 min ; VHO403]
- Harry Potter à l'école des sorciers [2001], VHO244 ; Harry Potter et la Chambre des secrets [2002], VHO247 ; Harry Potter et le Prisonnier d'Azkaban [2004], VHO249 ; Harry Potter et la Coupe de feu [2005], VHO250 ; Harry Potter et l'Ordre du Phénix [2007], VHO307 ; Harry Potter et le Prince de sang-mêlé [2009] ; Harry Potter et les Reliques de la Mort, partie 1 [2010], VHO486 ; Harry Potter et les Reliques de la Mort, partie 2 [2011], VHO531
- Haxan, la sorcellerie à travers les âges [Benjamin CHRISTENSEN ; ALJOSHA PRODUCT. COMPANY, SVENSK FILMINDUSTRI ; 1922 ; 87 min ; VHO517]
- Hérédité [Hereditary ; Ari ASTER ; PALMSTAR MEDIA, Kevin Scott FRAKES, Lars KNUDSEN, Buddy PATRICK ; 2018 ; 123 min ; VHO836]
- Hocus Pocus, les trois sorcières [Hocus Pocus ; Kenny ORTEGA ; Peter E. BERGER, DISNEY, Steven HAFT, David KIRSCHNER ; 1993 ; 96 min ; VH4601]
- Inferno [Dario ARGENTO ; PRODUCTIONS INTERSOUND, Claudio ARGENTO, Salvatore ARGENTO ; 1979 ; 110 min ; VIO259]
- Je ne suis pas une sorcière [I Am Not A Witch ; Run-gano NYONI ; CLANDESTINE FILMS, SODA PICTURES, UNAFILMS, Juliette GRANDMONT, Emily MORGAN, Titus KREYENBERG ; 2017 ; 94 min ; VIO439]
- Jusqu'en enfer [Drag Me To Hell ; Sam RAIMI ; Sam RAIMI, BUCKAROO ENTERTAINMENT, GHOST HOUSE PICTURES, MANDATE PICTURES, TIPPETT STUDIO, Grant CURTIS, Robert G. TAPERT ; 2009 ; 99 min ; VJO175]
- Kiki la petite sorcière [Majo no takkaûbin ; Hayao MIYAZAKI ; Hayao MIYAZAKI, NIPPON TELEVISION NETWORK, STUDIO GHIBLI, TOKUMA SHOTEN, Morihisa TAKAGI, Yasuyoshi TOKUMA, Mikihiko TSUZUKI ; 1989 ; 103 min ; VK2854]
- Kirikou et la sorcière [Michel OCELOT, Raymond BURLET ; ARMATEURS, ODEC KID CARTOONS, MONIPOLY PRODUCTIONS, FRANCE 3 CINÉMA, TRANS EUROPE FILM, STUDIO O, RTBF, EXPOSURE, Michel DUTHEIL ; 70 min ; VK3231]
- L'Adorable voisine [Bell, Book And Candle ; Richard QUINE ; PHOENIX, COLUMBIA ; 1958 ; 100 min ; VA1352]
- Lili, la petite sorcière : le dragon et le livre magique [Hexe Lilli, der Drache und das Magische Buch ; Stefan RUZOWITZKY ; DOR FILMS, CLASSIC, BABLESBERG FILMS, TRIXTER FILMS, Michael COLDEWEY, Martin HUSMANN, Corinna MEHNER ; 2008 ; 89 min ; VLO149]
- Livre de la jungle [Le] [The jungle Book, Zoltan KORDA ; ALEX. KORDA FILMS INC., Alexander KORDA ; 1942 ; 101 min ; VL3647]
- Luna Nera [Francesca Manieri, Laura Paolucci ; 2020 ; 6 x 50 min]
- Ma femme est une sorcière [I Married A Witch ; René CLAIR ; René CLAIR, UA, CINÉMA GUILD ; 1942 ; 82 min ; VMO035]
- Ma sorcière bien aimée [Bewitched ; William ASHER ; 1964 à 1972 ; de VM0182 à VM0184]
- Macbeth [Macbeth ; Orson WELLES ; Orson WELLES, REPUBLIC PICTURES CORP., MERCURY PRODUCTIONS INC., Charles K. FELDMAN ; 1947 ; 89 min ; VMO099]
- Macbeth [Tragedy Of Macbeth ; Roman POLANSKI ; PLAYBOY PRODUCTION, CALIBAN, Andrew BRAUNSBURG, Hugh M. HEFFNER ; 1971 ; 140 min ; VMO103]
- Magicien d'Oz [Le] [The Wizard Of Oz ; Victor Fleming ; 1939 ; 102 min ; VM0283]
- Malefique [Maleficent, Robert STROMBERG ; Angelina JOLIE, ROTH FILMS, WALT DISNEY PICTURES, Joe ROTH ; 2014 ; 93 min ; VM2886]

Masque du démon [Le] [La Maschera del demonio ; Mario BAVA ; GALATEA, JOLLY FILM ; 1960 ; 84 min ; VM0679]

Moine et la sorcière [Le] [Suzanne SCHIFFMAN ; BERGER, Annie LEBOVICI, Georges REINHART ; 1987 ; 98 min ; VM4950]

Monde de Narnia : Le Lion, la Sorcière blanche et l'Armoire magique [Le] [The Chronicles of Narnia : The Lion, the Witch and the Wardrobe ; Andrew Adamson ; CTW, EPISCOPAL, RADIO-TV FOUND, PEGBAR PRODUCTIONS, TV CARTOONS, David D. CONNELL, Steven CHUITLAHUAC MELENDEZ ; 1979 ; 140 min ; VCO103]

Neuvième porte [La] [The Ninth Gate ; Roman POLANSKI ; Roman POLANSKI, ORLY FILMS, BAC FILMS, Inaki NUNEZ, Antonio CARDENAL, Alain VANIER ; 1999 ; 132 min ; VN2077]

Nouvelles aventures de Sabrina [Les] [Chilling Adventures of Sabrina ; 2018 ; 36 x 52 min]

Opération peur [Operazione Paura ; Mario BAVA ; FUL FILMS, Luciano CATENACCI, Nando PISANI ; 1966 ; 85 min ; VO5538]

Ophélie [Ophelia ; Claire McCARTHY ; Daniel BOBKER, Ehren KRUGER ; 2018 ; 201 min]

Pénélope [Penelope ; Mark PALANSKY ; GROSVENOR PARK PROD., ZEPHYR FILMS, STONE VILLAGE PICTURES, TYPE A FILMS, TATIRA, Dylan RUSSELL, Jennifer SIMPSON, Scott STEINDORFF, Reese WITHERSPOON ; 2006 ; 104 min ; VPO945]

Petite sirène [La] [The Little Mermaid ; John MUSKER, Ron CLEMENTS ; MUSKER, DISNEY, SILVER SCREEN PARTNERS IV, Howard ASHMAN ; 1990 ; 82 min ; VP2276]

Projet blair witch [Le] [The Blair Witch Project ; John MYRICK, Eduardo SANCHEZ ; HAXAN FILMS, ARTISAN ENTERTAINMENT, Gregg HALE, Robin COWIE, Michael MONELLO, Kevin J. FOXE, Bob EICK ; 1999 ; 87 min ; VPO455]

Quand nous étions sorcières [The Juniper Tree, Nietzsche Keene ; 1990 ; 78 min]

Rebelle [Brave, Mark ANDREWS, Brenda CHAPMAN, Steve PURCELL ; PIXAR ANIMATION STUDIOS, WALT DISNEY PICTURES, Katherine SARAFIAN ; 2012 ; 100 min ; VRO466]



Rosemary's Baby [Roman POLANSKI ; PARAMOUNT, William CASTLE ; 1968 ; 137 min ; VR6061]

Sabrina, l'apprentie sorcière [Sabrina The Teenage Witch ; Tibor TAKACS ; 1996 ; VS0365]

Sacré graal [Monty Python And The Holy Grail ; MONTY PYTHON, Terry JONES, Terry GILLIAM ; 1975 ; 90 min ; VS0547]

Sacrifice [Le] [Andrei TARKOVSKI ; SVENSKA FILMSTITUTET, ARGOS FILMS, Anna-Lena WIBOM ; 1986 ; 149 min ; VS0067]

Season of the Witch [George A. ROMERO ; LATENT IMAGE, Nancy M. ROMERO, Alvin CROFT ; 1973 ; 92 min ; VX1951]

Seigneurs de Salem [Les] [The Lords Of Salem ; Rob ZOMBI ; Haunted Films, Alliance Films ; Blumhouse Productions ; 2012 ; 101 min]

Shining [Stanley KUBRICK ; Stanley KUBRICK, WARNER, Jan HARLAN ; 1980 ; 119 min ; VS2924]

Shrek le troisième [Shrek The Third ; Aron WARNER, DREAMWORKS ANIMATION, PACIFIC DATA IMAGES, DREAMWORKS SKG, Chris MILLER ; 2007 ; 92 min ; VS3393]

Sibel [Guillaume GIOVANETTI, Çağla ZENCIRCI ; LES FILMS DU TAMBOUR, RIVA FILMPRODUKTION, BIDIBUL PRODUCTIONS, REBORN PRODUCTION, Christelle HENON, Marie LEGRAND, Rani MASSALHA ; 2018 ; 95 min ; VS3427]

Sleepy Hollow, la légende du cavalier sans tête [Tim BURTON ; PICTURES, AMERICAN ZOETROPE, Scott RUDIN, Adam SCHROEDER, Francis Ford COPPOLA, Larry J. FRANCO ; 1999 ; 105 min ; VL1146]

Sorcière [La] [La visione del Sabba ; Marco BELLOCCHIO ; Achille MANZOTTI ; 1987 ; 94 min ; VS5412]

- Sorcière dans les airs [La] [Room To The Broom ; Max LANG, Jan LACHAUER ; MAGIC LIGHT PICTURES, Martin POPE, Michael ROSE ; 2012 ; 26 min ; VS1793]
- Sorcière des Caraïbes [La] [Witches Of The Caribbean ; David DECOTEAU ; REGENT ENTERTAINMENT ; 2005 ; 75 min]
- Sorcière sanglante [La] [I Lunghi capelli della morte ; Antonio MARGHERITI ; CINEGAI, S.P.A., Felice Testa GAY ; 1964 ; 100 min ; VSO235]
- Sorcières d'Eastwick [Les] [The Witches Of Eastwick ; George MILLER ; GUBER PETERS COMP., WARNER, Neil CANTON, Peter GUBER, Jon PETERS ; 1987 ; 118 min ; VS5415]
- Sorcières de Zugarramurdi [Les] [Las Brujas de Zugarramurdi ; Álex de la IGLESIA ; LA FERME ! PRODUCTIONS, ARTE FRANCE CINÉMA, ENRIQUE CEREZO PRODUCC., Enrique CEREZO ; 2013 ; 112 min ; VS1735]
- Sorcières, pacte avec le diable [Les] [The Witches, The Devil's Own ; Cyril FRANKEL ; 1966 ; 91 min]
- Source des femmes [La] [Radu MIHAILEANU ; Radu MIHAILEANU, ELZÉVIR FILMS, OĪ OĪ OĪ PRODUCTIONS, RTBF, EUROPA CORP., FRANCE 3 CINÉMA, C.C.E., PANACHE PRODUCTIONS, BIM DISTRIBUTION, INDIGO FILM, AGORA FILMS, Souad LAMRIKI, Luc BESSON ; 129 min ; 2011 ; VS1545]
- Sorcières [Les] [Le Streghe, Luchino Visconti, Mauro Bolognini, Pier Paolo Pasolini, Franco Rossi, Vittorio De Sica ; Dino De Laurentiis Cinematografica, Les Productions Artistes Associés ; 1967 ; 113 min]
- Stardust, le mystère de l'étoile [Stardust ; Matthew Vaughn ; Matthew VAUGHN, DI BONAVENTURA PICTURES, Lorenzo DI BONAVENTURA, Michael DREYER, Neil GAIMAN, Ilan ESHKERI ; 2007 ; 122 min ; VSO391]
- Suspiria [Suspiria ; Dario ARGENTO ; SEDA SPETTACOLI, Claudio ARGENTO, Salvatore ARGENTORE ; 1976 ; 93 min ; VS7551]
- Taram et le chaudron magique [The Black Cauldron ; Ted BERMAN, Richard RICH ; DISNEY, John HALE ; 1985 ; 80 min ; VT0871]
- The Craft, les nouvelles sorcières [The Craft : Legacy ; Zoe Lister-Jones ; 2020 ; 95 min]
- The Love Witch [Anna Biller ; 2016 ; 120 min]
- The Neon Demon [Nicolas WINDING REFN ; SPACE ROCKET NATION, VENDIAN ENTERTAINMENT, BOLD FILMS, Nicolas WINDING REFN, Vincent MARAVAL, Sidonie DUMAS, Lene Børglum ; 2016 ; 117 min ; VN0639]
- The Spell [Mark Tonderai ; Paramount Players, Link Entertainment ; 2020 ; 92 min]
- The Undead [Roger CORMAN ; AIP, BALBOA, Samuel Z. ARKOFF ; 1957 ; 71 min ; VX1928]
- The VVitch [Robert EGGERS ; 2015 ; 93 min]
- The Witch Returns To Life [Noita Palaa Elämään ; Roland af Hällström ; 1952 ; 80 min]
- The Witcher [Sean Daniel Company, Platige Image, Stillking Films, One of Us, Cinesite ; 2019 ; 8 x 50 min]
- Troisième mère [La] [La terza madre ; Dario ARGENTO ; Dario ARGENTO, MEDUSA FILM, MEDUSA PRODUZIONE, MYRIAD PICTURES, Claudio ARGENTO, Giulia MARLETTA ; 2007 ; 98 min ; VT0332]
- Un amour de sorcière [René MANZOR ; CANAL, Les Films Christian Fechner, TF1 Films Production ; 1997 ; 102 min]
- Vaudou [I Walked With A Zombi ; Jacques TOURNEUR ; RKO, Val LEWTON ; 1943 ; 65 min ; VV1031]
- Voyage de Chihiro [Le] [Sen to Chihiro no kamikakushi ; Hayao MIYAZAKI ; STUDIO GHIBLI, DENTSU INC., MITSUBISHI, NTV, TOKUMA SHOTEN, TOUHOKU SHINSHA, Toshio SUZUKI ; 2001 ; 124 min ; VV5643]
- Willow [Ron HOWARD ; LUCASFILM Ltd, IMAGINE ENTERTAINMENT, Nigel WOOLL, George LUCAS ; 1988 ; 125 min ; VW3142]
- Zombi Child [Bertrand BONELLO ; MY NEW PICTURE, Olivier PÈRE ; 2019 ; 99 min ; VZ0070]





Désobéissant·e·s

Au départ d'entretiens avec des militants et de documentaires tournés au cœur des luttes, nous proposons ici un tour d'horizon de quelques notions qui traversent les actions militantes en général et la désobéissance civile plus particulièrement. Les films et les témoignages racontent le moteur de l'engagement, la diversité des pratiques, l'ancrage dans une situation et un territoire, les joies et les angoisses du militant-e et les récits qui accompagnent la mise en action pour redessiner le monde d'aujourd'hui et de demain.

I – « Jeunes et climat » : une génération climat ?

Les marches ne sont a priori pas des actes de désobéissance civile puisqu'elles sont autorisées et encadrées par la police. La grève et les actions directes le sont davantage. Ici, désobéir commence avec le fait de prendre part aux débats sans y avoir été invité-e. Des « jeunes » refusent d'assister aux cours, occupent l'espace public pour y faire résonner leur voix et reprochent aux autorités leur inaction et leur irresponsabilité.

Face au cortège qui défile dans la rue, il est tentant de décrire « une » jeunesse engagée mais cette « une génération climat » est loin d'être homogène et reste le fruit d'une minorité. Celle-ci est traversée d'inégalités et développe une pluralité d'engagements, souvent en dehors des structures existantes et des mouvements institutionnalisés. Une

étude d'opinions de 2016 (Génération What?) révèle par exemple que 90 % des jeunes interrogés déclarent n'avoir « plutôt pas » voire « pas du tout » confiance dans la politique. L'engagement dans la lutte n'est pas aussi facile en fonction de l'origine et de la situation sociales (écoliers, universitaires, jeunes au chômage, jeunesse rurale, jeunesse des quartiers populaires, personnes racisées, etc.). Les jeunes militants d'aujourd'hui fabriquent leurs propres terrains et formes de lutte, souvent en refusant le principe de délégation de la parole et la scission entre engagement militant et « vie normale ». Pris entre les injonctions à la consommation, au diplôme et à l'insertion dans la société et l'état du monde qui peut susciter révolte ou résignation, ils réclament un changement de

système global et veulent poser la question du sens. A ces jeunes nés avec l'« urgence climatique », la société demande de bâtir son propre avenir et, en même temps, d'accepter à être formés pour alimenter un système à bout de souffle. Face à cette inextricable situation, certains appellent à prendre du recul et à agir, maintenant, pour préserver l'avenir. « *Nous sommes un peu la génération de la dernière chance* » témoigne Louise, 20 ans, étudiante en Sciences politiques. Au cours des témoignages, de nombreux jeunes militants expriment cette idée de ne plus avoir le choix, de devoir faire quelque chose.

Référence

Magazine Imagine demain le monde n°130, La génération climat, novembre/décembre 2018

Adelaïde Charlier

Adelaïde Charlier est une activiste belge pour le climat et les droits de l'homme. En 2019, aux côtés d'Anuna De Wever, elle coordonne le mouvement Youth for climate qui organise vingt jeudis d'affilée, des grèves scolaires pour signifier au politique que les ambitions de l'Accord de Paris ne sont pas respectées.

Depuis lors, elle active partout où elle le peut (niveau fédéral ou européen) une présence et une pression (non-violente) dans la perspective de changements collectifs en accord avec les recommandations du GIEC. Elle est en contact avec un large réseau d'activistes du climat partout dans le monde

www.youthforclimate.be/fr

Comment l'engagement dans la lutte climatique a-t-il commencé ?

Cela a commencé au sein de ma famille où la question climatique était présente. J'avais donc quelques questions en tête mais pas encore de réel engagement. C'est lors d'un séjour de cinq ans au Vietnam que s'est produit le déclic. Là, j'ai eu envie de m'engager dans tous les projets possibles. J'étais scolarisée dans l'école des Nations Unies, à Hanoï, où on parlait beaucoup de l'objectif des Nations Unies, de climat, et ce, d'une manière très liée à ce qui se passait dans le pays : augmentation de l'intensité et de

la fréquence des typhons ; augmentation du niveau des eaux du Mékong ; migrations climatiques ; etc. J'avais alors treize ou quatorze ans et je n'avais pas encore cette idée de devenir activiste, que le politique n'agissait pas assez. Quand je suis revenue en Belgique, j'ai senti un décalage. On ne parlait pas beaucoup de climat à l'école. Fin 2018, quand les mouvements citoyens ont commencé à gagner un peu d'espace, je me suis renseignée et j'ai rejoint des marches avec ma famille et des amis. Cela m'a donné envie de continuer à participer à des actions, et même d'en organiser. D'autant plus après la marche

du 2 décembre 2018, juste avant la COP 24. Alors que cent mille personnes avaient défilé dans les rues de Bruxelles, la Belgique n'a pas signé d'accord ambitieux et c'était bien l'un des seuls pays en Europe avec la République Tchèque. C'était incompréhensible pour nous après cet énorme mouvement citoyen. Greta Thunberg faisait aussi beaucoup parler d'elle à ce moment-là. C'était pour moi comme un puzzle qui se formait et me disait : « Il faut que je me lance aussi ». Ça n'est pas seulement l'ampleur du problème qui m'a motivée, c'est le fait que ce problème soit largement ignoré. J'ai très vite été en contact avec Anuna de Wever qui avait organisé la première marche pour le climat en Flandres. Nous avons mis en place une équipe dans l'idée de poursuivre le mouvement et de ne « jamais lâcher ».

Pourquoi ne pas avoir rejoint une structure déjà existante ? Comment est né le désir de créer son propre mouvement ?

En fait, il n'y avait pas l'idée de créer un mouvement au départ. Nous ressentions surtout l'urgence, qu'il devait se passer quelque chose, et les élections approchaient. Nous étions descendu-es dans la rue mais n'avions pas été entendu-es. Nous regardions Greta qui faisait la grève de l'école. Peut-être pouvions faire la même chose ? Peut-être que d'autres jeunes nous rejoindraient ? Il y avait donc une envie de se mobiliser, sans penser à un mouvement sur le long terme. Au début, je me souviens d'avoir pensé faire quelques

grèves le jeudi et puis revenir à une vie normale ensuite. Mais, plus je participais, plus je me renseignais et plus je prenais conscience que nous étions devenu-es un groupe, et pas seulement un groupe d'amis mais un groupe de jeunes prêts à créer un mouvement. C'est ainsi que le mouvement est né, de l'action. La structure est vraiment arrivée après l'action. La question est même maintenant : Comment s'organiser pour faire durer le mouvement ?

Parmi les marches auxquelles j'ai participé, il y en avait une organisée par des jeunes à Liège, au cours de laquelle les porte-paroles ont pris le micro pour dire leur rejet et leur peu de foi dans les instances politiques mais aussi vis-à-vis des ONG. Comment décrirais-tu ce positionnement ?

Au début, nous nous sommes méfié-es d'un rapprochement avec des associations parce que les médias nous ont tout de suite discrédité-es en nous décrivant comme ayant été instrumentalisé-es. Mais aujourd'hui, nous travaillons énormément avec d'autres associations et participons à beaucoup de coalitions. Ça a énormément de sens aujourd'hui pour moi de travailler ensemble.

Il faut peut-être aussi dire, qu'au moment de ces marches, notre mouvement était nouveau et puissant. On pouvait faire un bout de chemin seul. Maintenant, nous essayons de construire une base durable pour évoluer. Tout en restant un mouvement de jeunes, nous sommes en train d'apprendre des autres

structures comment s'organiser sur le long terme.

Sur la question de notre rapport « au monde des adultes », c'est vrai que nous pouvons être critiques sur la manière dont les choses sont gérées. Cela fait maintenant plus de cinquante ans que les scientifiques lancent des alertes et que rien ne change. Rien n'a vraiment bougé depuis le club de Rome qui dénonçait les limites de la croissance. Il n'y a cependant aucune envie de lancer une guerre des générations parce que le seul moyen d'y arriver, c'est de relier toutes les personnes motivées. Nous travaillons par exemple énormément avec Les grands parents pour le climat. Pour moi, « le monde des adultes » n'est pas un monde à détruire. Je cherche plutôt à voir comment travailler avec celles et ceux qui militent depuis des années. En tout cas, c'est ma vision aujourd'hui. Ce n'est peut-être pas celle que j'avais il y a deux ans.

Il me semble que quand les jeunes descendent dans la rue, cela reste dérangeant pour la société. On attend de la jeunesse qu'elle soit dans un rapport plus passif, plus obéissant aux règles. Combien de fois, n'avons-nous pas entendu des critiques et des injonctions faites aux jeunes, de retourner à l'école. Comment vis-tu ton rapport à l'université, à l'éducation ?

C'est ce qui a fondé la grande force du mouvement, je crois, le fait de faire grève, de quitter les cours. Pour certains, les connaissances

sur le changement climatique étaient très limitées mais il a souvent fallu peu d'informations pour qu'ils aient envie de se mobiliser. Parce qu'au fond, le problème est bien plus large. Il s'agit de questionner la place du citoyen dans la démocratie. Cette manière de voter tous les quatre à six ans, sans plus jamais être invité-es au débat ensuite, est un problème. Le citoyen vit comme détaché du monde politique alors qu'il est directement concerné. De nombreux jeunes réclament aujourd'hui une vraie démocratie participative au sein de laquelle être plus actifs. Ils peuvent avoir envie de s'attaquer à des problèmes très différents, comme le climat, mais aussi comme le sexisme, le racisme, etc. Toutes ces luttes peuvent se lier.

Il y a de nombreux jeunes qui aimeraient s'exprimer sans pour autant rejoindre un parti politique. Là n'est pas l'envie. On devrait pouvoir trouver des espaces d'expression en dehors de l'engagement dans un parti. On retrouve aussi cet appel à la démocratie participative dans la gestion du COVID 19. Les jeunes veulent être écoutés car on ne nous a jamais demandé comment nous nous sentions depuis un an.

Comment vis-tu cet engagement au quotidien, fait d'enthousiasme mais aussi sans doute de déceptions voire d'attaques personnelles. Je pense aux attaques dont est victime Greta Thunberg. Avez-vous, vous aussi, vécu ce genre de situation ?

Oui, un peu, mais pas du tout à la même

échelle. Le problème avec ces attaques, c'est qu'elles ne visent pas le message, mais la personne. Greta cite simplement les rapports du GIEC et des études scientifiques. Mais que ce message soit porté par une jeune fille et non par un homme en costume qui a étudié le sujet pendant des années, ça dérange. Sa manière de dire les choses, très directement, ne respecte pas le principe d'autorité. Comme nous ne sommes pas à « notre place », cela fait réagir.

C'est en effet un engagement difficile pour la famille, pour les relations avec les amis, pour les relations à l'école. Les critiques s'ajoutent à la difficulté de la lutte et peuvent clairement porter atteinte à la stabilité d'un environnement. Pour Greta, plus que pour d'autres, ces critiques peuvent être destructrices.

J'ai beaucoup moins souffert de ces attaques. Je vis dans une ville où la question climatique est déjà discutée, ce n'est pas le cas d'Anuna pour qui la situation est plus compliquée, d'autant qu'elle amène aussi une lutte pour la liberté du genre.

Nous étions ensemble à l'avant-première du film I am Greta. Dans ce film, on voit bien ce décalage entre l'implication personnelle, minutieuse, pleine d'espoir de Greta qui prépare consciencieusement chacune de ses rencontres, et le monde politique, embarrassé qui conçoit ces rencontres comme un spectacle. Ce sont les moments du film qui m'ont le plus touchés. Ceux qui montrent

comment des mondes coexistent. Et toi, comment vis-tu ces rencontres ?

Oui ces rencontres laissent transparaître une grande gêne, à chaque fois. Le pire moment est sans doute le moment de la Commission européenne. Après son discours, quelqu'un prend la parole pour lui répondre qu'ils ont réussi à diminuer la quantité d'eau dans les chasses d'eau des toilettes... Là, on se dit qu'on ne parle pas de la même chose, que nous ne parlons pas des mêmes problèmes. Un autre exemple est la rencontre récente avec le premier ministre italien qui commence à nous parler de l'augmentation du nombre de kilomètres de pistes cyclables. Nous parlons des accords internationaux, des chiffres d'émissions, des lobbys, etc. Nous entendre répondre ce genre de choses est méprisant. C'est comme si nous n'étions pas pris-es au sérieux et qu'on nous disait « Ne t'inquiète pas, tu pourras prendre ton vélo pour aller à l'école ». Mais ce n'est pas la question. Ce n'est pas pour cette raison qu'on se donne tout ce mal.

Comment articules-tu ces mondes qui coexistent ?

J'essaie de rester positive. Je n'ai que vingt ans. Je ne peux pas dire que c'est foutu. Mon combat d'aujourd'hui est un combat sur le long terme. Je vais sans doute le porter toute ma vie. Il faut pouvoir vivre avec la déception et garder le sourire. Je veux aussi vivre ma vie. L'impact positif des actions que nous menons maintenant arrivera sans doute dans longtemps, peut-être jamais.

Nous sommes en train de travailler. Que faire d'autre ? Demain, nous serons les profs et les décideurs. On doit se dire qu'on peut choisir le monde dans lequel on va vivre. On a grandi avec cette idée de consommation croissante mais peut-être que nous avons envie d'autre chose et que nous allons reprendre le contrôle ?

Nous sommes aussi dans une situation d'urgence. On peut se sentir en colère face au mensonge des accords de Paris qui ne sont pas respectés. On peut se sentir révoltés. Je m'accroche à beaucoup de petites choses, la motivation des citoyens, des projets locaux, des initiatives, des films comme ceux de Cyril Dion. Ce n'est pas le monde politique qui me donne de l'espoir, ce sont les initiatives que je vois autour de moi et que j'ai envie de soutenir.

Quand tu as dit : « Je m'accroche à une série des petites choses », tu soulignes l'importance et la difficulté de maintenir la motivation et l'énergie. Cela souligne aussi l'importance du collectif qui fait office de filet de sécurité et d'espace pour déposer ses ressentis. Avez-vous discuté de ces notions chez Youth for Climate ?

Oui, c'est très important et cela prend de plus en plus de place. Nous avons, par exemple, organisé un weekend sur ces questions cet été alors que nous travaillions sur la structure du mouvement. Comment établir de la confiance entre nous, prendre le temps ?

Toutes nos réunions commencent par un tour de présence qui permet de partager l'émotion du jour, de s'assurer que chacun puisse déposer ce qu'il doit déposer avant de se concentrer, de parler de choses plus concrètes. On se sent aussi plus à l'aise avec l'autre, avec la prise de parole.

Tu parlais des films de Cyril Dion. Le cinéma intervient-t-il dans tes réflexions sur le futur ?

Oui, énormément. Le film Demain permet pour moi vraiment d'ouvrir le champ des possibilités. Après avoir vu le film, tu peux te dire « : Dès demain matin, je vais faire ça, rejoindre une initiative ou créer quelque chose ». J'ai eu la chance d'avoir été invitée par Cyril Dion au Festival de Cannes aux côtés du mouvement On est prêts. Nous avons eu de longues discussions avec des réalisateurs sur ce qu'ils pouvaient faire pour faire rêver, pour qu'ils puissent avoir de l'influence via le cinéma. Le film est un super moyen de partager des visions sur des choses à explorer, montrer que des alternatives peuvent exister, voir autre chose que ce que montre la publicité par exemple. C'est à travers le cinéma qu'on ira facilement chercher le citoyen. Pour moi, le film fait partie de la solution. Il faut pouvoir faire rêver, donner envie de se lancer. Ce sont aussi des choses qui se partagent facilement. Il est important que le spectateur puisse se dire : « C'est possible mais à la condition que je m'y mette ».

Documentaires « jeunes et climat »

Génération Greta

Des jeunes filles, âgées de douze à vingt-quatre ans, depuis les quatre coins du monde militent pour le climat (Afrique, Amérique latine, Argentine, Inde, Indonésie, France, Pays-Bas, Philippines et Etats-Unis). Elles racontent leur lutte pour dessiner à plusieurs mains le portrait d'une génération consciente, créative et multiple.



I am Greta

La première séquence donne le ton, en pleine mer, accrochée au mat du bateau, Greta cherche l'horizon qui semble se dérober derrière le tumulte des vagues. Pourtant, à force de persévérance, on peut l'apercevoir, mais il semble encore lointain. Le film dresse le portrait de Greta Thunberg et de son quotidien de lutte. Engagée, sérieuse, concentrée, son monde semble ne jamais rencontrer celui de ceux qui l'invitent lors des grands évènements officiels. Le spectateur peut ressentir la gêne, la condescendance parfois, des chefs d'Etats qui la reçoivent. Entre adulation et haine, invitations officielles et selfies, Greta ne se laisse pas distraire et continue à répéter son message, ou plutôt, celui des scientifiques. Elle persévère dans sa grève de l'école.

Now!

Le film suit six jeunes militant-es engagé-es pour le climat qui racontent leurs motivations et leurs espoirs mis en parallèle avec des personnalités et des scientifiques. «*Nous n'avons pas besoin d'attendre d'en savoir plus ou d'avoir de nouvelles technologies pour faire autrement dès maintenant. Ce n'est plus une question de science, de technologie, d'informations ou de ressources. Il faut arrêter de discuter et agir!*», voici ce qui les réunit.



II – La désobéissance civile : pourquoi obéir ?

Frédéric Gros, dans son livre « Désobéir », pose la question de la désobéissance à partir de celle de l'obéissance. En guise d'introduction, il cite Wilhem Reich : « *La vraie question n'est pas de savoir pourquoi les gens se révoltent, mais pourquoi ils ne se révoltent pas* » et poursuit : « *Les raisons de ne plus accepter l'état actuel du monde, son cours catastrophique, elles sont presque trop nombreuses* ». Alors il demande pourquoi nous obéissons et surtout comment, ce qui le conduit à identifier différents modes d'obéissance : conformisme, soumission, subordination et consentement, etc. Les mots sont dépliés dans toute leur complexité de sens et mis en perspective de leur acception historique. L'auteur convoque ainsi la littérature et la philosophie (Dostoïevski, Socrate, Kant, La Boétie, Thoreau, Arendt, etc.).

toïevski, Socrate, Kant, La Boétie, Thoreau, Arendt, etc.).

Du récit des Frères Karamazov (épisode du retour du Christ parmi nous), il tire la leçon qui prélude sa réflexion : « *C'est dans l'obéissance seulement qu'on se rassemble, qu'on se ressemble, qu'on ne se sent plus seul. L'obéissance fait communauté. La désobéissance divise* ». Désobéir réclame donc du courage, celui de s'affranchir du consentement à la domination, de la résignation, de la conformité, de la passivité. La liberté du choix peut être un fardeau trop lourd. L'auteur fait ici apparaître le nœud qui lie l'obéissance à la (de)responsabilité car le problème pour lui n'est pas tant d'obéir mais de le faire sans s'interroger, sans se positionner.

Ensuite, s'opposer, c'est opposer une unité à une multitude de voix polyphoniques. Surgit ici le spectre du désordre, la peur de la désorganisation qui déferrait ce qui fonde la civilisation. Pourtant, un évènement historique fait chanceler ce postulat philosophique et religieux qui fait de l'obéissance la voie de l'humanisation et du salut. Lors des procès Eichmann (criminel de guerre nazi), pour la première fois, des hommes sont punis pour avoir obéi. Désobéir, c'est refuser d'agir comme une machine, c'est affirmer son humanité, c'est un devoir envers soi, pour ne pas se laisser simplement traverser par des injonctions. L'expérience de la désobéissance, c'est l'expérience de l'irremplaçable car, ainsi que l'écrit Henri David Thoreau « *Si je ne suis pas moi, qui le sera à ma place* » : nous sommes uniques pour se soucier des autres et du monde.

Référence

Frédéric Gros, *Désobéir*, Albin Michel, Flammarion, 2017

Damien Charles

Chargé de mobilisation et formateur chez Quinoa asbl, il organise notamment des formations sur la désobéissance et l'action directe non-violente. Co-réalisateur du documentaire Minga, voix de résistance, qui transmet la parole de communautés d'Amérique latine qui résistent contre la destruction de leur mode de vie. Activiste dans différents collectifs autonomes engagés sur les thématiques du climat, de la souveraineté alimentaire et de l'anti-capitalisme.

www.quinoa.be

Peux-tu définir d'un point de vue théorique ce qu'est la désobéissance civile ?

Il n'y a pas de définition qui fasse consensus. En fonction des auteur-es, on retrouve des visions très différentes qui laissent transparaître la grande diversité de visions du changement. Qu'ils soient révolutionnaires ou plus réformistes, leurs visions des outils porteurs de changement social en sont affectées. Quand, chez Quinoa, nous nous sommes prêtés à cet exercice de la définition, nous avons essayé de ne retenir que les traits communs pour la différencier des autres outils de changement social mais, finalement, les critères ne semblaient jamais

coller parfaitement à toutes les actions de désobéissance civile. C'est en fait toujours en mouvement, ça évolue avec le temps et en fonction des personnes qui la mobilisent. On cite souvent Henry David Thoreau pour parler de la première apparition historique du concept mais nous ne sommes même pas certains qu'il n'ait, ne serait-ce qu'employé ce mot, puisque l'essai dont il est l'auteur « Civil disobedience » a été publié avec ce titre après sa mort, en 1849. C'est donc l'éditeur qui a nommé le livre alors que le mot en lui-même, n'apparaît pas une seule fois dans le texte. Par ailleurs, si l'on regarde depuis aujourd'hui l'action de Henry David Thoreau (l'arrêt du paiement des impôts pour

ne pas soutenir la guerre contre le Mexique et l'esclavagisme), nous la qualifierions sans doute plus d'objection de conscience que de désobéissance civile car cela reste un geste individuel. Je conçois cette histoire d'origine davantage comme une suite d'évènements. Henry David Thoreau a fondé son action sur une série de pratiques qui existaient avant lui et à partir desquelles il a proposé un mode d'action. De la même manière que ses expériences ont façonné le paysage actuel de la désobéissance civile et que c'est encore en mouvement aujourd'hui.

Maintenant, de mon point de vue, il y a quand même des piliers fondateurs à retenir :

Faire la différence entre ce qui est juste et ce qui est légal. C'est une évidence pour de nombreux militants mais pas pour la société en général. La légalité, ce n'est jamais que l'inscription dans des textes de loi, de ce que la justice considère juste à un moment donné, au sein d'un certain rapport de pouvoir. L'idée des mouvements militants est de faire correspondre le plus possible l'idée de la justice à celle de la légalité. Cela consiste à montrer les incohérences et à intervenir sur les rapports de force. Depuis au moins Antigone et même dans les récits bibliques, on retrouve cette idée de la désobéissance aux lois injustes. Ce n'est donc pas récent mais invoquer un principe supérieur pour définir ce qui est juste ne va pas de soi. C'est ici que le collectif est important pour discuter des visions du monde.

Reconnaître le principe de non coopération. Si nous coopérons avec l'autorité de l'Etat,

ce n'est pas toujours sous la contrainte. On peut le faire par peur, par soumission, etc. Si nous nous extrayons de cette autorité, l'Etat ne peut physiquement pas nous contraindre. L'idée est donc d'arrêter de coopérer avec l'Etat, de sortir de la légalité, pour obtenir le changement désiré : cesser de respecter des lois de ségrégation par exemple. Cela peut aussi être une action moins directe qui consiste à s'opposer à une autre loi : occuper la rue de la loi devant le Parlement pour revendiquer un changement de la loi. L'idée du rapport de force est donc bien présente et consiste à permettre aux dominés de se faire entendre.

C'est une action directe, en général dans l'espace public. Ce n'est pas la même chose qu'une action indirecte qui consiste à aller voir des élus ou d'autres intermédiaires par exemple.

Il y a aussi l'idée de l'intérêt général. La désobéissance se veut constructive. Ce point est intéressant car on le retrouve parfois dans cité dans des procès d'action de désobéissant-es. La jurisprudence nous apprend beaucoup. Avoir agi dans un but d'intérêt général peut éviter une condamnation. Les actions de désobéissance civile sont donc aussi collectives et souvent publiques, à la différence de certaines pratiques activistes. Par définition, la désobéissance civile se veut non-violente. Cette notion peut, là encore, être beaucoup discutée. Certains vont y tenir pour des raisons morales, d'autres pour des raisons tactiques. Le principe de non-violence peut paraître plus rassembleur et desi-

gner plus clairement la violence de la répression en contraste avec la démarche militante. Cette violence des répressions policières est aujourd'hui plus visible. La non-violence est souvent mise en avant, sans doute pour son côté rassembleur. C'est pourtant une notion difficile à définir.

Certains la revendiquent par choix moral comme Tolstoï qui était chrétien. D'autres, par choix tactiques, dans le but de créer davantage d'alliances et de dévoiler la violence institutionnelle. Au sujet de la non-violence, on cite souvent Gandhi. C'est lui qui a rendu si célèbre cette notion de non-violence (*satyagraha* en sanscrit, pour attachement ferme à la vérité). Celui-ci s'est beaucoup inspiré de Léon Tolstoï avec qui il entretenait une correspondance régulière mais aussi des suffragettes anglaises, contemporaines. Il reconnaissait l'intérêt de leurs pratiques qui basculaient pourtant facilement d'un mode dit non-violent à des actions plus violentes et y fait référence dans ses textes.

Nous avons fait un atelier chez Quinoa spécifiquement sur ce rapport entre violence et non-violence dans nos mouvements. Le but était de créer des espaces apaisés pour parler de ses expériences car ce n'est pas forcément simple. Parler du principe de non-violence avec des personnes qui subissent des violences institutionnelles en permanence par exemple, ça peut aussi être très violent. Finalement, parler de ces notions en les opposant est dangereux, d'autant plus si on se réfère à des images diffusées par la télévision. Il ne faut pas oublier cette violence institution-

nelle invisible qui peut être vraiment meurtrière et qui est souvent à l'origine même des mouvements de résistance.

Dans certains pays, la réponse de l'Etat peut être extrêmement violente. Je pense à la réponse armée par exemple. Si on s'essaie à la violence, le camp adverse peut être mieux outillé, véritablement armé et formé à la violence. Et dans ce cas, la désobéissance civile (qui n'est pas nommée ainsi), c'est se donner une chance de réussir. Ici, cet outil peut avoir tendance à être considéré comme un outil de privilégié mais dans d'autres pays, c'est souvent l'arme du pauvre, de celui qui n'a pas accès aux structures de pouvoir. La non-violence est un outil intéressant mais en soi n'est pas forcément « moralement bon » ou « moralement supérieur ». On peut mettre en place des actions de désobéissance civile pour défendre certains privilèges. C'est par exemple le cas avec le mouvement « la manif pour tous » opposé au mariage homosexuel et dont les actions sont très proches de celles de mouvements de gauche. C'est un outil et pas une vision du monde.

Pour toute action de désobéissance, il peut y avoir un coût à payer. Nous ne sommes pas tous égaux devant cette question. Il toujours très important de se poser la question : D'où est-ce qu'on parle ? Nous avons tendance à juger les actions des autres mouvements en fonction des options qu'ils prennent mais c'est évidemment lié, à chaque fois, à des contextes particuliers, souvent en lien avec les violences institutionnelles subies au départ. Intervient ici l'importance du

consensus d'action en amont de l'action. Il faut que la nature de l'action soit discutée. Briser des biens matériels est-il ou non une action violente ? Si ça ne l'est pas pour les militants, ça l'est peut-être pour le propriétaire des biens. Cette question doit être travaillée de manière non-binaire au sein des collectifs. Le consensus d'action requiert l'adhésion de tous car tous ne sont pas exposés aux mêmes risques.

Tout le monde ne doit pas participer au même niveau non plus. Il y a un grand nombre de choses à faire pour qu'une action se déroule bien en dehors du fait de s'exposer directement à l'arrestation. Ce n'est pas du tout anodin de faire le choix de la non-légalité. Se pose aussi la question de l'accessibilité des différents modes d'action. Il y a des personnes déjà tellement exposées aux violences institutionnelles que le risque encouru par une action de désobéissance civile est intolérable. En tant qu'homme blanc, je dispose d'un certain nombre de privilèges qui me permettent plus facilement de désobéir. Par ce qu'on est en tant que collectif et ce qu'on décide de faire, on exclut déjà souvent un certain nombre de personnes. C'est une question qui se diffuse de plus en plus le milieu militant, surtout en Belgique, grâce à l'influence des mouvements militants féministes, décoloniaux et anti-racistes qui ont pointé du doigt certaines incohérences ou difficultés des mouvements écologistes.

Il n'y pas une seule lutte, ni un seul moyen de lutter, peut-être pas un seul horizon non plus. Il me semble que cela conduit à nuancer

considérablement cette idée de convergence des luttes. Même en cuisine, je ne crois pas à la recette. Ni en termes d'outils, ni en termes d'horizons. Le fait de déterminer un horizon peut aussi poser le problème de ce qui est mis en place pour y parvenir.

Avec la désobéissance civile, ce que j'aime, c'est l'idée de commencer par créer de la justice, là, tout de suite, ici. On fait un petit pas, en espérant un objectif meilleur à long terme. C'est ancré dans le réel. Comme le disent les zapatistes, et d'autres, l'idée est de créer un monde qui peut contenir plusieurs mondes. Il s'agit de construire un projet au jour le jour, là où on est, et de continuer à développer une culture, pas de préserver quelque chose du passé mais bien quelque chose de vivant en interaction avec ce qui est autour.

Il y a, par ailleurs, cette tentation d'aller emprunter des récits à d'autres cultures qui me semble mal adaptée car ces récits ont été développés en lien avec une pratique quotidienne sur un territoire particulier. Ce ne sont pas des réflexions théoriques mais des pratiques de vie collective incarnées par des personnes. Nous devons développer ces nouveaux récits depuis là où nous sommes. S'intéresser aux récits d'autres cultures peut être intéressant pour questionner ses propres récits, en questionner les zones d'ombres mais nous ne devons pas faire un copier-coller.

Les militants expliquent souvent que les actions de désobéissance civile mettent en lumière un profond déficit démocratique.

La désobéissance civile fait souvent peur car elle est qualifiée de conflictuelle. Encore une fois, c'est un mot à étudier. En principe, un régime démocratique accepte les conflits. Un régime politique qui ne tolère pas les conflits, c'est un régime totalitaire. Je suis donc en alerte quand j'entends : « Ce mode d'action est conflictuel, je ne le cautionne pas ». Il ne faudrait pas avoir peur des conflits dans une démocratie. Nous avons même construit des institutions pour qu'ils puissent s'exprimer, en théorie.

On peut en effet faire aujourd'hui le constat d'un déficit démocratique. Dès lors que l'accès à certaines institutions est réservé à certaines catégories de la population, c'est un problème pour la démocratie. Aujourd'hui, par rapport à la crise sanitaire par exemple, très peu de gens prennent en très peu de temps des décisions pour tous. Les processus de prises de décisions sont problématiques. Une action de désobéissance que je trouvais pertinente s'est produite au tout début du confinement : une manifestation contre l'interdiction de manifester. Il y avait là vraiment une limite qui était posée. Mais on ne va pas pouvoir immédiatement changer de système. Il faut désapprendre et réapprendre beaucoup pour mettre en place un vrai système démocratique. L'école n'est pas adaptée. Nos organisations de travail ne sont pas adaptées, ni le fonctionnement des communes, etc. Des changements en profondeur sont nécessaires pour se rapprocher de l'horizontalité.

Aurons-nous toujours besoin de désobéir ?

Le monde est en évolution constante mais la loi est figée. Même dans l'hypothèse de lois établies de manière horizontale, la loi doit pouvoir évoluer et pour cela on doit pouvoir y désobéir. Il est illusoire de concevoir une société sans conflit, dans laquelle nous serions tous les mêmes avec les mêmes idées et les mêmes perceptions. Hannah Arendt envisage par exemple la désobéissance civile comme d'un moyen de faire évoluer le système dans lequel on vit. C'est une vision réformiste. Mais il y a aussi un courant plus critique qui vise un processus plus révolutionnaire. Et cela s'est déjà produit dans le monde, cet arrêt de coopération avec l'Etat dans le monde arabe ou en Europe de l'Est par exemple.

Il y a une notion très intéressante, c'est celle de l'état de nécessité. C'est elle qui guide par exemple l'action de réquisition des bâtiments inoccupés. Ce faisant, on désobéit à l'interdiction d'organiser des événements mais aussi au principe de respect de la propriété privée au motif qu'il est injuste de laisser des personnes dans la rue, surtout en plein hiver. Il y a donc désobéissance au motif d'un état de nécessité, de quelque chose qui est juste et qui est aussi un droit. Ce serait même légalement justifiable. Le droit peut justifier une action de désobéissance civile. On désobéit souvent à une loi pour en faire respecter une autre. C'est aussi ce qui est invoqué dans le cas des secours aux migrants en pleine mer. C'est ce qu'explique Carola Rackete à

qui on interdit d'arriver au port avec son bateau alors que l'assistance aux personnes en danger et les lois de secours maritimes l'obligent à porter secours. A Nuremberg, on a même traduit en justice les cadres nazis de la seconde guerre mondiale parce qu'ils ont obéi. Leurs crimes étaient légaux sous le III^e Reich mais injustes. On retrouve donc cette tension entre justice et légalité, même dans la loi, ainsi que le devoir de désobéir.

Peux-tu raconter une action militante importante pour toi, ce que tu as ressenti ?

Avec un collectif artiste, j'ai occupé un bâtiment de la commission européenne pour protester contre les mesures d'austérité imposées aux pays de l'Europe du Sud dont la Grèce et l'Espagne. L'idée était de tenir une assemblée démocratique en son sein. J'étais vraiment très stressé. J'étais la première personne à entrer et j'entrais dans l'inconnu. Et puis, ça a été tout à coup très libérateur. Tout de suite la police est arrivée et là, c'était déjà foutu. Cette situation de « déjà foutu » m'a libéré de ce stress. J'avais, en arrivant, peur de me faire arrêter. En

voyant la police, j'ai tout de suite compris que ce que je voulais éviter – l'arrestation – était inévitable, je me suis senti libéré de ce stress, et je mentalement plus focalisé sur l'action et les personnes présentes. Par rapport à ma situation privilégiée, je n'avais pas grand-chose à perdre. Ce devait être un moment symboliquement fort mais il s'est passé des petites choses incroyables. Nous avons par exemple pu discuter avec certains travailleurs du bâtiment qui nous ont discrètement soutenu. Nous n'avons sans doute pas rétabli la démocratie en Europe mais quelque part, un peu quand même, dans ce petit espace. Il y avait là quelque chose de beau. Je suis sorti avec une énergie très forte qui ne laissait plus de place à la crainte et au stress du début. Le fait de vivre quelque chose qui nous dépasse, aussi petit soit-il, aux côtés d'autres, de faire des rencontres, d'être porté par le collectif, avait du sens. On ne se rend pas toujours compte du poids des structures de pouvoir qu'on subit chaque jour. Le ressentir et s'en défaire, le temps d'une action, c'est très libérateur. Le collectif aussi est important. On change déjà un tout petit peu le monde en participant à une action et ça fait du bien.

Films « obeir/désobeir » :

Hannah Arendt, du devoir de la désobéissance civile

Le documentaire revient sur la pensée développée par Hannah Arendt dépliée ici pour éclairer les récentes révolutions et résistances, de la Palestine à l'Égypte en passant par l'Ukraine et Hong Kong. Les activistes interrogés se réfèrent souvent à la philosophe. Ainsi, Sarah Rifky, militante égyptienne, explique qu'au moment de rejoindre les manifestations de la place Tahrir, elle a « ressenti le besoin de relire Arendt ». Ada Ushpiz, la réalisatrice, restitue aussi la parole d'Hannah Arendt qui évoque des moments importants de sa vie : la montée du nazisme en Allemagne ; l'exil ; le procès Eichmann qui l'a conduit à développer la notion de « banalité du mal » alors qu'elle se demandait jusqu'où pouvait aller l'institutionnalisation du mal.



Désobéissant.e-s

En marge de la COP21, un rassemblement international informel prend de la distance avec les accords officiels. Les échanges menés en son sein font émerger d'intéressantes réflexions sur la violence, qui n'est pas le pacifisme, dans le sens où il ne s'agit pas de viser la paix, mais aussi sur les modalités de travail au sein d'un collectif qui cherche la symbiose et non la convergence. La diversité des modes d'actions, parfois jugés incompatibles, l'importance de l'effet de masse, celle du groupe soutenant, l'insoutenable légèreté du monde politique face aux enjeux actuels sont également des thèmes abordés.

La Désobéissance civile

Le film propose un tour d'horizon assez clair et complet des notions discutées à l'occasion des actions de désobéissance civile et ici illustrée par la lutte contre les OGM : l'histoire, son articulation avec la démocratie, la justice, la non-violence, etc.



Un Autre monde est possible

Sans commentaire ni argumentation théorique, le film propose des images glanées lors d'un rassemblement à Gènes contre le G8 en 2001. Cinq-cents mille personnes se réunissent alors pour que « ceux à qui on ne donne jamais la parole puissent la prendre ». Il montre la joie, les chants et les danses de ceux qui protestent. « Si on n'a jamais le choix à cause de la mondialisation, alors c'est à la mondialisation qu'il faut s'attaquer ». Le film termine sur la mort d'un manifestant tué lors de la violente répression policière.

Extinction Rebellion : Désobéir avec amour et détermination

Le film suit le groupe XR suisse de Fribourg. Les images de réunion et d'action sont accompagnées de temps de réflexion intéressants menés par une universitaire pour penser les notions de démocratie, de désobéissance civile, d'action médiatique et de violence. Le film évoque les principes et la philosophie du mouvement XR (non-violence, radicalité, échanges horizontaux et importance du prendre soin de soi) mais suggère aussi d'intéressantes pistes de réflexion par rapport aux critiques émises à l'encontre des mouvements qui mènent des actions illégales et radicales.



L'Aventure de Greenpeace

L'histoire de Greenpeace, depuis sa création en 1971 jusqu'à aujourd'hui, est ici racontée à l'aide de témoignages et d'images d'archives. De la première aventure contre les essais nucléaires aux attaques virales anti-déforestation, de la protection des baleines aux missions en Antarctique, avec des actions, fondées sur l'action directe et la diffusion d'images « choc ». L'objectif est toujours d'agir directement tout en révélant au public. Le rôle des médias est ainsi central car il s'agit de « *porter témoignage* ». Le film, après avoir aussi relaté la crise financière et la crise identitaire, que le mouvement a traversées, conclut sur ce rôle clé des images dans le message : « *Il faut trouver de nouvelles manières de raconter des histoires. On ne peut pas dire deux fois les choses de la même manière* ».



L'Empreinte de Gaia

L'association belge Gaia de défense des droits des animaux revient sur vingt-cinq ans de luttes dont certaines ont porté leurs fruits comme l'arrêt des courses de chevaux dans les rues. Leurs actions ont souvent été des actions spectaculaires menées dans l'espace public. L'objectif était de dénoncer, auprès des citoyens et des autorités, des pratiques jugées inacceptables. S'opposant à la maltraitance des animaux, la violence a pourtant souvent été associée aux activistes.

III – Les luttes de territoire : défendre « un » territoire ?

Les ZAD sont à la fois des lieux d'opposition aux « grands travaux inutiles », des laboratoires d'autres formes de relations au vivant et des espaces d'expérimentation de savoirs techniques et de modalités de gouvernance. Les pratiques développées sur place exigent de l'apprentissage, des essais et des réajustements. Il faut expérimenter, dans tous les domaines et en permanence. Cet exercice implique de tisser des liens, avec les autres, avec le lieu, avec tout ce qui est là. Ce sont des espaces de convivialité au sens d'Ivan Illich qui appelait à une société conviviale, c'est-à-dire, non dépendante de la machine mais fondée sur des liens d'interdépendance. Il s'agit donc d'œuvrer à un tout autre mode de vie. Il s'agit aussi de bousculer un des fondements de la gestion du territoire dans notre

culture : la propriété privée. Notre modèle trace des lignes sur la carte : ici, des maisons, là, un magasin et plus loin, un espace pour la vie sauvage. Il établit des frontières dans le vivant, attribue un usage à un terrain, reconnaît l'autorité d'un propriétaire mais les ZAD brouillent ces lignes. Cette confrontation de visions, concentrées en un point, fait du territoire occupé, un lieu sur lequel on peut avoir prise et où, concrètement, l'on peut faire dévier le pouvoir de la direction qu'il s'était donnée.

L'occupation révèle le dysfonctionnement des processus démocratiques qui évincent la population des espaces de décision. Dans de nombreux cas, l'intérêt général est faible au regard de quelques intérêts particuliers. Alors pour s'opposer à la destruction, à la

construction et à la réaffectation, des militants font barrage de leur corps. Souvent, ils font valoir la présence d'une espèce animale ou végétale, la haute valeur écologique ou patrimoniale, mais ces éléments ne semblent pas compter, pas compter suffisamment pour faire dévier le projet, pour élargir la vision et infléchir l'exercice du pouvoir. La bétonisation continue. Construire c'est aussi détruire et ce qui est détruit est souvent considéré comme insignifiant, un sacrifice nécessaire ou un dommage collatéral. Visibiliser n'est donc pas suffisant. Il faut tenter de mettre en récit, de rendre important ce qui est là et que le projet nie, au point que la machine urbanistique doute.

A la différence d'une approche surplombante et rationnelle, pour approcher ce qui est là, il faut partir du terrain. Le territoire est un mille-feuilles composé par les souvenirs, les histoires, les usages, les expériences vécues et racontées, par l'observation aussi. Ce qui s'oppose à un chantier, c'est parfois le sentier qui croise un arbre que l'on a vu grandir, un chemin où l'on promène son chien tous les

jours, un trottoir sur lequel l'enfant a appris à marcher. C'est aussi le champ que l'on s'appropriait à léguer en héritage. Le territoire n'existe que par les attachements que l'on tisse avec lui, il est multiple et ne peut jamais être réduit à une fonction. Ainsi même une ZAD ne peut être réduite à une terre de luttes. L'histoire de la ZAD de Haren, née de l'opposition au projet de construction d'une immense prison, a été dépliée par un groupe de chercheurs. « *A Haren, nous avions le sentiment que le territoire était considéré comme un endroit physique pris dans une lutte et qu'il s'agissait de l'affecter à une dimension plutôt qu'à une autre. Tout en soutenant les militants, nous voulions nous défaire d'une approche fonctionnaliste. Ce que nous avons voulu faire, c'est donner une consistance à un territoire auquel des personnes sont attachées, c'est raconter un territoire hors du commun car il n'y a aucun autre lieu comme Haren* » explique Benedikte Zitouni qui, lors d'une discussion menée dans le cadre de cette publication, a inspiré les termes et identifié les notions citées ici. En compagnie d'autres chercheurs, elle a co-écrit *Terres des villes* (32), dans lequel se trouve un chapitre consacré au Pays de Haren. « *Le travail que nous avons voulu faire, c'est arriver à concevoir un territoire qui, avec toutes ces couches, existe pleinement et dont on ne peut pas dire qu'il est insignifiant. Le livre n'est au fond qu'un grand exercice pour mettre en récit le territoire, pour que celui-ci compte* ».

Référence

Livia Cahn, Chloé Deligne, Noémie Pons-Rotbardt, Nicolas Prignot, Alexis Zimmer, Benedikte Zitouni, *Terre des villes, enquêtes potagères de Bruxelles aux premières saisons du 21^e siècle*, Editions de l'éclat, 2018

Sebastien Kennes

Animateur, formateur chez Rencontre des Continents asbl, membre d'Occupons le Terrain et activiste dans divers groupes militants aux croisements des luttes écologiques et sociales.

www.rencontredescontinents.be

asbl d'éducation populaire sur les questions écologiques et sociales à partir du thème de l'alimentation.

www.occuponsleterrain.be

réseau qui rassemble et fédère des collectifs en lutte pour la préservation des territoires et des ressources. Voir leur manuel de résistance aux projets inadaptés, imposés et inutiles.

Comment définirais-tu une action de désobéissance civile ?

Je suis plus un praticien qu'un théoricien. Je ne chercherais donc pas à définir la désobéissance. C'est un mot qui commence à dater et qui circule beaucoup dans des milieux différents ou dans les médias. Les mots sont utiles quand ils permettent de comprendre. S'ils ajoutent au contraire du flou, j'ai tendance à préférer regarder les pratiques, à écouter ceux qui font, depuis là où ils sont.

Il y a aussi plusieurs niveaux de désobéissance. Il y a la désobéissance par rapport à l'Etat mais aussi, à des échelles plus petites, au sein du travail, de la famille, etc. Cela

dépend d'où on parle et quel chemin on prend. Il y a maintenant des groupes militants qui ne souhaitent même plus aborder cette question tant elle peut diviser, en tous cas, pas selon une approche clivante.

On la présente souvent comme un moyen nécessaire et légitime quand toutes les autres solutions n'ont pas pu aboutir. C'est souvent considéré comme le dernier recours. Mais, de plus en plus, je me dis qu'il ne faut pas forcément attendre tous ces échecs pour désobéir. Pourquoi ne pas commencer par-là ?

La désobéissance est pour moi de l'ordre du sensible qui agit en nous et donne envie d'intervenir dans une situation particulière, plus que quelque chose de mécanique à répéter dans chaque situation. Quand on parle de ZAD, par exemple, on appelle vite un imaginaire fait de barricades, de cabanes, d'anars qui s'opposent aux forces de l'ordre. Mais ce qui se joue sur place est beaucoup plus subtil et multiforme.

Ce que tu dis pointe sur l'aspect, local, situé et au présent des luttes.

Il me semble important de travailler dans une logique territoriale. Par exemple, sur Bruxelles, avec Rencontre des Continents, nous souhaitons que les actions Good Food soient pensées à partir des quartiers, dans une logique « bottom-up » et non pas uniquement dans une logique régionale. C'est-à-dire à partir du quotidien des personnes et pas seulement dans une logique institutionnelle. C'est une approche alimentée, entre autre, par le travail de Bruno Latour sur la notion de « terrestres ».

Je me suis vraiment orienté vers ces approches suite à Notre-Dame-des-Landes. C'est une expérience dont personne ne sort indemne. On y vit plein de moments particuliers qui touchent à des affects très différents liés au politique, au vivre ensemble, aux liens, à la conflictualité, etc. Ce n'est pas que lutter, c'est aussi vivre. C'est en permanence articuler vivre et lutter sans les opposer.

Quel regard portes-tu sur la ZAD d'Arlon ?

L'occupation du terrain à Arlon, c'est du provisoire qui s'est prolongé. Ce sont, en grande partie, des jeunes qui sont à l'origine de la ZAD d'Arlon. La plupart a largement moins de trente ans. Une partie a été aussi nourrie par des expériences comme Notre-Dame-des-Landes ou similaires ailleurs, une autre par des expériences de luttes climatiques avec leur lot de questionnements et déceptions sur les résultats et dysfonctionnements dans les processus démocratiques.

Ce que je trouve intéressant sur la ZAD, c'est le mélange de poésie, de philosophie et de politique que je mets en lien avec la question de l'imaginaire.

Nous travaillons régulièrement cette question des « mondes d'après » chez Rencontre des Continents, avec différentes approches, qui peuvent recourir à toute une série de termes autour de la transition. Nous avons organisé des ateliers pour tenter de dessiner ces mondes mais rapidement, on s'est aperçu que les images un peu « cliché » des éoliennes et des yourtes ne rassemblaient pas et enfermaient plus qu'elles n'ouvraient les imaginaires. Cette envie de dessiner un horizon, ça se construit tout le temps, ce n'est pas figé. C'est ce qui se passe notamment sur les ZAD ou dans d'autres lieux de vie : Faisons maintenant !

C'est ton intérêt pour les luttes de territoires qui t'a amené à t'investir et investir Rencontre des Continents

dans le collectif Occupons le terrain ?

J'ai été nourri par une série de luttes autour de la question territoriale. Plusieurs associations dont Fian et Barricade se sont regroupées pour penser cette question et c'est ainsi que le collectif Occupons le terrain est né. Il s'agit de penser la question des intérêts partagés sur nos milieux de vie.

Pour moi les ZAD ne sont donc pas uniquement un lieu de désobéissance et d'opposition à l'Etat, il y a toutes ces questions sur l'effondrement, les narratifs, les manières de faire autrement dès maintenant, etc. Et cela est possible, car là, on a prise sur un territoire. Empêcher la destruction d'un parc proche de chez soi et auquel on est attaché n'a sans doute pas un gros impact sur le climat mais sur d'autres aspects (symboliques et narratifs), c'est primordial. Si davantage de personnes le font là où elles vivent, alors le monde change.

Peux-tu raconter une expérience de lutte qui t'a marqué ?

Mon entrée sur la question des luttes de territoire c'est Notre-Dame-des-Landes. Je me souviens encore de certains moments où j'ai vraiment ressenti une puissance collective décuplée, beaucoup plus forte que lors d'une action très planifiée. Etre sur une barricade avec une personne que tu ne connais pas, toute une nuit, à discuter, ça laisse des souvenirs forts.

Mais je ne veux pas opposer les modes d'action. A chacun son chemin et ses expériences. Certains jeunes, à partir de leur propre histoire, vont ressentir cette puissance lors d'une simple marche pour le climat, même pas désobéissante. Ce qui compte, c'est d'être actif et d'agir sur nos conditions de vie avec chacun-e son vécu, ses besoins, ses limites.

Films « luttés de territoire »

Ici les oiseaux viennent pour chuchoter

« Pionniers d'une civilisation qui vient, qui est déjà là », les habitants de la ZAD d'Arton se racontent. Dans ce monde qui leur a toujours été hostile, ils cherchent un endroit à habiter. Le mot prend ici une saveur nouvelle, plus profonde, qui met en évidence la puissance du lien au vivant, au lieu habité. Le texte de ce film est magnifique et poétique et développe une puissante portée politique, celle « du parti des oiseaux ».



Demain s'entête

A la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, il faut tout [ré]apprendre, s'exprimer, cohabiter, écouter, en plus de construire sa cabane. Des voix et des mains confient les attentes des occupants, les difficultés aussi (inégalités, différences, tensions, etc.). Sur ce bout de terre défendue, ce sont surtout des histoires de rencontres, avec les autres, avec l'Autre, avec soi. Ce film a été réalisé entre juillet 2017 et avril 2018 par des habitant-e-s de la ZAD et mêle poésie, radicalité, réflexion et désir d'envie pour l'avenir.

No Gazaran

Début 2011, la France découvre le gaz de schiste à travers une mobilisation sans précédent qui enflamme le sud-est du pays puis se propage au niveau européen. L'ampleur de la contestation fait reculer l'industrie pétrolière. La région où naît la révolte est marquée par un passé de maquisards, de protestants, de résistants de toutes époques. La révolte s'oppose cette fois à l'installation docile des plateformes de forage. La lutte de ces Ardéchois attachés à leur terre, ainsi que celle, dans d'autres pays, de personnes opposées à l'exploitation du gaz de schiste, dénonce, en plus du procédé nuisible à l'environnement, un dysfonctionnement démocratique. Ainsi, les citoyens, venus se former à la désobéissance civile dans un court passage au milieu du film, mettent en lumière les forces auxquelles ils s'opposent : un état technocrate hors-sol qui confie la gestion des territoires aux groupes industriels. Si une grande partie de la lutte se situe sur le terrain politique, juridique et administratif, l'action directe sur le terrain reste la seule qui ralentisse ou interfère réellement l'exploitation.

Tous au Larzac

En 1971, un projet d'extension d'un camp militaire menace d'expropriation une centaine de paysans du Larzac. Pas à pas, ceux-ci font alors l'apprentissage de la résistance, de l'engagement et de la lutte collective. Le documentaire raconte les événements qui se sont succédés jusqu'en 1981, date à laquelle les élections présidentielles mettent un terme au projet et rendent leurs terres aux agriculteurs. Le point de vue du film est celui de ceux qui se racontent avec un recul de plus de trente ans. Le documentaire prend parfois les allures d'un western qui se déroulerait dans l'Aveyron sur fond de cornemuse et d'accent occitan. L'équipe sillonne la région comme elle explore les souvenirs, cherchant le témoignage dans les visages, les voix et les paysages. Ce que l'on retient du film, ce sont les liens. Ceux qui se sont tissés au cours de ces dix années de lutte entre les paysans mais aussi, entre le monde rural et le monde ouvrier, entre l'agriculture et les discours politiques. Des liens qui ont reconnecté le monde paysan aux enjeux



politiques et économiques internationaux mais qui ont également consacré cette lutte comme un évènement fondateur dans la résistance paysanne. Au fil de leur parole, les paysans témoignent de leur attachement à la terre et montrent comment les moyens de la lutte ont été inventés et discutés à chaque étape, avec le souci de l'unanimité pour que chacun puisse assumer individuellement les décisions collectives. Convaincus de leur légitimité, déterminés, solidaires, inventifs mais hésitant et improvisant sur les méthodes, ces hommes et ces femmes racontent comment, « *de droite, allant à la messe* » et regardant d'un œil suspect à la télévision ces gauchistes d'étudiants de mai 68, ils sont devenus les pionniers d'une lutte faisant défiler les brebis au Champ-de-Mars, sillonnant la France en tracteurs et organisant le plus grand rassemblement de paysans, anti-militaristes, maoïstes, hippies, contestataires et militants politiques du moment, en 1973, sur le plateau du Larzac, avec près de cent mille personnes réunies.

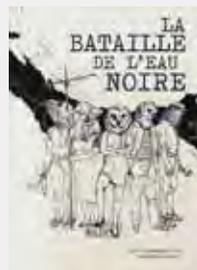


Notre dame des luttes

Arrivés à Notre-Dame-des-Landes avec des attentes, des idées, des savoir-faire hétérogènes, les occupants tissent sur place des liens inédits. Ensemble, ils expérimentent un autre mode de vie et de relation aux autres. « *On vit ici quelque chose qui touche aux prémices d'un vivre ensemble fraternel très fort* ».

Un Héritage empoisonné

Le film commence avec une page oubliée, pourtant pas si ancienne de notre histoire, et qui pose encore de sérieux problèmes à résoudre aujourd'hui : celle des restes toxiques de la première guerre mondiale dispersés dans les champs (sous formes d'armes, d'obus non explosés ou de restes de désobusage). Il enchaîne ensuite sur les déchets nucléaires par une thématique qui fait office de charnière : celle de la transmission de la mémoire des lieux et des dangers qu'ils recèlent. Ce qui est questionné ici c'est la transmission de la mémoire sur le très long terme. Celle-ci étant la résultante d'un faisceau complexe de discours officiels, de résistance de la population, de poids des lobbys, etc. Dans cette transmission, la résistance et la lutte des citoyens jouent un rôle essentiel. L'exemple du site d'enfouissement des déchets nucléaires à Bures-sur-Yvette montre comment autour d'un lieu, ce sont des visions du monde qui s'affrontent entre l'Etat et ses forces de l'ordre d'un côté et les opposants, animés par la question : « *de quoi avons-nous hérité et que laissons-nous derrière nous ?* », de l'autre.



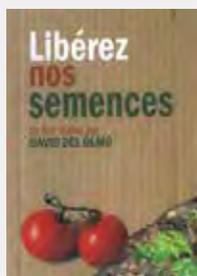
La Bataille de l'eau noire

Dans la vallée de l'Eau Noire, en amont de la petite ville de Couvin, en 1978, des habitants se réunissent, s'organisent et s'opposent au projet de construction d'un barrage qui aurait englouti la vallée de l'Eau Noire et menacé leur cadre de vie. Peu avaient alors l'expérience de la résistance à l'Etat. Le film raconte, images d'archives et témoignages à l'appui, l'histoire de cette résistance populaire de neuf mois : la création de la première radio libre de Belgique ; la diversité et l'enthousiasme des activistes ; la conciliation des différents modes d'action ; l'équilibre entre « les vifs et les sages ». Il conclut : « Si on était restés dans la légalité, on aurait eu le barrage ».



Les Désobeissants

Face à un projet d'implantation de lignes à hautes tensions au-dessus d'un champ, des paysans résistent. La caméra les accompagne jusqu'à la défaite. Elle filme le quotidien d'une lutte motivée par la nécessité de préserver la santé du troupeau de vaches, garante de la survie de l'activité des éleveurs et de la possibilité d'installation de leurs enfants. La lutte se heurte à l'autorité, au manque de soutien, et le film interroge la notion de désobéissance et de dissidence. «La démocratie ne peut pas criminaliser la dissidence».



Libérez nos semences

Différentes organisations environnementales, des paysans, des agriculteurs et de nombreux citoyens se mobilisent pour faire face au lobbying de l'industrie agro-alimentaire, qui nourrit le projet de la privatisation des semences. Ce monopole des industries sur les semences interdit la vente et l'échange de semences non inscrites au catalogue. Voici le contexte dans lequel débute ce film tourné en 2011 qui glisse ensuite vers le thème des OGM pour montrer une action de désobéissance civile. Des militants mènent une action de neutralisation d'un champ et déterrent les pommes de terre avant d'être arrêtés par la police. La culture expérimentale est supervisée par l'université de Gand et l'industriel BASF. Cet exemple particulier met en lumière la question des OGM mais aussi celle de la participation d'une université publique à la mise en place de cette agriculture. Ainsi que l'expliquent dans les bonus du DVD les associations Kokopelli, le Début des haricots, Rencontre des Continents, Quinoa et Via Campesina, la question agricole permet d'explorer de manière systémique de nombreux thèmes : la place de l'agriculture paysanne ; l'accaparement des terres ; l'avenir de l'agriculture paysanne au Nord comme au Sud ; la souveraineté alimentaire ; etc. Le film pose la question de l'appropriation des semences par les multinationales pour dénoncer au fond un déficit des processus démocratiques.

IV – Vivre et militer : pessimisme ou optimisme ?

« C'est la rencontre avec la joie qui m'a fait militante : une aventure collective à l'issue incertaine, un accroissement soudain du pouvoir partagé, l'ouverture phénoménale des possibles. Le sentiment profond de prendre part au monde comme jamais, par le surgissement du type de pouvoir collectif dont j'avais pensé jusque-là qu'il n'était qu'illusion pour une génération désormais avachie. » C'est sur cette idée que débute le livre *Joie militante* – construire des luttes en prise avec leurs mondes de carla bergman et Nick Montgomery. Les auteu.res expliquent ensuite que cette joie s'est tarie et s'interrogent sur les mécanismes qui ont transformé l'enthousiasme en fatigue, stress, honte, sentiment de ne pas en faire assez ou de ne pas être à la hauteur, etc. « *Les postures politiques anxieuses, la recherche vigilante des*

erreurs et des limites, l'hostilité qui écrase une nouvelle idée hésitante, la façon dont la critique devient un réflexe, l'impression que les choses sont urgentes et pourtant dépourvues de sens, le succès du dernier article qui démolit les mauvaises habitudes ou façons d'être, la façon dont humilier les autres devient confortable, la fabrication infinie d'impératifs et de devoirs, la culpabilité lorsque l'on ressent de la peur ou de la solitude, l'affrontement des points de vue politiques qui requiert un-e gagnant-e et un-e perdant-e, la performance du langage non oppressif, la façon dont certain-e-s regardent le sol ou en direction de la porte ». Les auteu.res ont appelé ces mécanismes : radicalisme rigide qu'ils opposent à la joie militante. Le propos n'est pas tant d'opposer, de définir ou de rigidifier des postures que d'ouvrir

un espace pour que ces questions puissent émerger au sein des structures militantes. « Il n'y a pas de formule pour purifier nos mouvements de ces tendances puisque la volonté même de purifier fait partie du problème ». L'envie se situe plutôt dans la nécessité de laisser du mouvement, de l'air de la place pour l'évolution. La réflexion s'inspire beaucoup de Spinoza pour qui « l'enjeu central de la vie est de devenir capable de nouvelles choses, avec d'autres. Le nom qu'il donne à ce processus est la joie ». Il ne s'agit pas d'une émotion ici mais « d'un accroissement de notre capacité à être affecté. C'est la capacité à faire plus et à ressentir plus ». Cette posture conduit à dépasser le dualisme optimisme /pessimisme, « deux facettes de la même pièce : les deux cherchent à effacer l'incertitude du monde ». Il est question de mettre en évidence le pouvoir transformateur de la lutte. « Cette sensa-

tion qui vient du pouvoir collectif, l'impression que les choses sont différentes, que nous sommes différent-e-s, qu'un « nous » plus puissant est en train d'apparaître qui n'existait pas auparavant, est ce que nous appelons la transformation joyeuse »... « Être un-e militant-e de la joie, c'est être à l'écoute des situations ou des relations et apprendre à participer à la transformation et à la soutenir plutôt que de la diriger ou de la contrôler ». Il est donc question avec cette notion de résister à l'injonction de la société moderne de ne pas se sentir affecté, de se sentir à distance des autres et des problèmes et au contraire d'être plus présent à l'ici et maintenant, d'être en prise et d'en faire le point de départ des luttes. « La joie est le sentir-penser, le sentir-penser qui apparaît lorsqu'on devient capable de plus, et souvent cela implique de ressentir de nombreuses émotions à la fois ». La joie n'est pas le bonheur.

Référence

carla bergman et Nick Montgomery, *Joie militante, construire des luttes en prise avec leurs mondes*, Editions du commun, 2021

Evelyne Balteau

Le démarrage décisif ne remonte qu'à janvier 2019. Mais depuis, Evelyne s'investit plus qu'activement dans le changement de cap nécessaire vers une société qui soutienne la vie. De marche pour le climat en activisme, elle s'est familiarisée avec des méthodes de facilitation, de discussion, de gouvernance alternatives. Maman, elle est aussi attentive à la place des enfants dans cette transition et dans les activités qui soutiennent cette transition, de la pédagogie alternative à l'activisme en famille. En chemin, elle a approfondi sa conscience de l'importance du «prendre soin», qu'elle souhaite plus que jamais voir au centre de toute décision, de toute pratique, avec force et tendresse!

www.xrliège.be

Peux-tu présenter rapidement le mouvement Extinction Rebellion et ce qui est important pour toi?

Le mouvement a démarré il y a un peu plus de deux ans au Royaume-Uni dans la continuité d'une longue expérience de militantisme et d'action directe avec le mouvement Rising-Up. Un petit noyau de personnes, avec une bonne expérience et une réflexion sur l'efficacité des actions, a créé XR pour mener des actions directes de désobéissance civile, non-violentes et de masse. Les actions se déroulent en général dans les grandes villes, là où sont « les riches et les puissants ».

La première grande rébellion a eu lieu il y a deux ans. Cinq lieux ont été bloqués à Londres et j'ai eu la chance d'avoir été présente. Nous étions nombreux, joyeux. Il y avait des groupes avec des enfants. C'était vraiment idyllique comme action. Ensuite, le mouvement s'est répandu dans le monde. Le cadre permet à chacun de trouver une place et propose des degrés d'implication qui varient beaucoup pour proposer des prises de risque plus ou moins limitées.

Il y a aussi un enjeu de donner à voir, à travers nos actions, le monde auquel on aspire. De cette manière, la violence du système, en

particulier la violence policière et les arrestations, ont l'air complètement à côté de la plaque et donnent à notre message une intensité et une portée plus importante.

Les actions, répondent-elles à un objectif de communication ou plus à une action agissante sur un processus ?

Sans doute un peu des deux mais il y a vraiment une volonté d'action directe. Les demandes sont formulées de manière simple et adressées au gouvernement. Quand nous demandons de « dire la vérité », nous attendons que la situation du vivant soit traitée sérieusement dans les médias, qu'ils en parlent, tous les jours. Ce n'est actuellement pas le cas. Les deux autres demandes sont « d'agir maintenant » et la troisième de « mettre en place une assemblée citoyenne ».

Il y a donc, outre les résultats, des demandes sur la mise en place de processus plus démocratiques ?

Oui et les assemblées citoyennes sont nécessaires surtout si on est amené-es à décider de mesures impopulaires que les gouvernements n'oseraient jamais prendre. Ces assemblées doivent être représentatives, s'accompagner de formations, intégrer le tirage au sort des participants, etc. C'est seulement par ce type de procédé que les décisions pourraient rencontrer l'adhésion des citoyens.

Qu'est ce qui a fait que tu as rejoint ce mouvement XR ?

J'ai beaucoup évolué par rapport au début. Au commencement, j'ai été attirée par le côté réfléchi et efficace des actions. J'étais aussi très curieuse d'en savoir plus sur la culture régénérative développée par XR et dont je ne connaissais par grande chose il y a deux ans. Ce sont des aspects sur lesquels j'ai beaucoup travaillé. Aujourd'hui je me forme par exemple au travail qui relie de Joanna Macy, qui est à la base de cette culture régénérative, de cette culture du prendre soin. Ce sont des aspects qui me passionnent. Actuellement, ce qui m'anime particulièrement, c'est la place des émotions dans le mouvement, et ce, non comme quelque chose à gérer ou à dompter.

Tu as donc créé un groupe XR sur Liège ?

Un groupe, qui avait démarré à Bruxelles, m'a aidée à monter un « XR talk » à Liège. J'ai trouvé un lieu pour le mettre en place, fait l'annonce et de nombreuses personnes se sont présentées. Ensuite, il y a eu quelques « XR café » en plus d'un « XR talk », des rencontres plus informelles, presque chaque semaine au cours de l'été 2019. A partir de là, nous avons commencé à nous organiser sur trois axes : action, communication et recrutement.

Peux-tu raconter le souvenir d'une action qui t'a marquée ?

Ce n'est pas facile d'organiser un mouve-

ment. C'est à cette occasion que j'ai découvert la notion de facilitation. En octobre 2019, ce sont des assemblées populaires qui ont été au centre de l'occupation de la place Royale à Bruxelles (la « Royal Rebellion »). J'avais, avec d'autres, un rôle de facilitation. Arriver à créer ce cadre pour les discussions, c'était magique ! Je suis tombée amoureuse de ces processus de discussion qui amènent les gens à s'exprimer.

La police nous a chargé-es, gazé-es, aspergé-es à l'autopompe, arrêté-es. Mais je ne me suis jamais sentie aussi vivante. C'est allé trop vite pour avoir le temps de ressentir de la peur. L'adrénaline a sûrement aidé mais c'était surtout le résultat d'un très long processus de travail en amont. Assister à cette magie des assemblées populaires, aussi courtes furent-elles, avec le sentiment d'appartenance et de solidarité, a procuré beaucoup d'énergie. Passer des heures dans le froid à discuter, à chanter, à entretenir l'énergie positive, c'était très énergisant. C'était là que je devais être, c'était juste pour moi, à ce moment-là, quoiqu'il arrive. C'est ça que je retiens beaucoup maintenant : le sentiment d'être au bon endroit au bon moment.

Comment vis-tu cet engagement et la création de groupe ?

Après cet évènement à Bruxelles, nous étions vraiment épuisé-es et n'avions pas de structure pour donner une suite à cette action. Nous n'avons pas pu profiter de l'appel d'air que cette action avait créé. Les gens venaient vers nous, voulaient s'investir, et nous ne

savions trop comment les embarquer, nous-mêmes étions sur les genoux suite à l'action. Nous avons dû faire face à ce dysfonctionnement structurel et puis le COVID 19 est arrivé.

Démarrer c'est facile. Créer un « XR talk » n'est pas très compliqué. A deux ou trois personnes, on peut démarrer et ensuite le groupe grandit de manière organique. Mais il faut en amont questionner les besoins de ce groupe local pour poser les bases d'une organisation. Chacun peut alors trouver une place en fonction de ce qu'il peut apporter. Le fait de pouvoir agir soi-même crée aussi un sentiment d'appartenance au groupe plus fort. A partir de là, on peut définir les rôles et les mandats. Ce sont aussi des processus qui permettent de donner du pouvoir aux participants.

Dirais-tu qu'il y a un jeu entre une évolution personnelle et celle du groupe militant ?

Oui, tout à fait, c'est un principe qui est très valorisé chez XR, l'apprentissage, l'évolution, commencer petit, de manière itérative et modifier au fur et à mesure. Cela amène aussi de mon côté à laisser plus de place aux autres et ce n'est pas toujours simple.

J'ai aussi développé une perception différente de mes émotions avec le temps. Je pense qu'auparavant, j'étais traversée par beaucoup de choses sans m'en rendre compte. Dans les « XR talk » par exemple, il était difficile pour moi d'aborder certains sujets sans m'effondrer moi-même. C'est aussi aujourd'hui,

une manière différente d'accueillir les participants.

J'ai eu l'occasion de me prêter à cet exercice de positionnement sur deux axes « violent/non-violent » et « je ferais/je ne ferais pas ». J'ai pu observer une grande diversité de représentations de la non-violence au sein des groupes et qui évolue dans le temps en fonction des contextes. Cet exercice des deux axes permet d'accueillir cette diversité et de faire avec car il n'y a pas de définition évidente pour tous. Ma position est que je recommande de faire ce qui nous semble juste au moment où la question se présente. Il y a cette violence insidieuse du gouvernement qui ne protège pas la population ni l'environnement et c'est naturel et légitime d'y réagir, de ne pas être en paix avec cette situation. Dans l'action, je continue personnellement de préférer la communication non-violente mais pour certains, la réaction émotionnelle est trop forte pour rester tranquille et je le comprends.

Cela amène aussi la question de l'inclusivité qui fait partie des principes. Ce n'est pas simple non plus car beaucoup de personnes rejoignent le mouvement en voulant le changer. Ce sont des discussions supplémentaires difficiles à intégrer quand on veut préserver l'efficacité. Notre capacité à absorber ces tensions est limitée et il faut arriver à être franc et honnête avec cela. La question des limites est compliquée à gérer, surtout avec les actions en ligne qui se sont déroulées depuis le confinement.

Comment articules-tu cet engagement avec ta vie de famille ?

Je suis maman d'un petit garçon de sept ans. C'est parfois compliqué de combiner l'engagement avec la vie de famille. Nous avons créé un groupe « XR familles » et il y avait deux possibilités : organiser des gardes d'enfants ou faire participer les enfants. En discutant avec les autres membres, c'est l'en- vie de faire ensemble qui a émergé. Nous avons donc travaillé avec les enfants sur la création de récits, d'imaginaires, mené des activités manuelles et artistiques comme des petites pièces de théâtre ou des petits films. Cela participe d'une réflexion sur la séparation des sphères, travail, école, famille, etc. que nous souhaitons mener. Tout est lié, interdépendant.

Tu avais aussi un projet d'animation d'échange à la suite du film « Une fois que tu sais ». Quelle était l'intention de ces échanges ? Souhaitais-tu discuter de la question des récits ?

J'ai intégré un réseau francophone de personnes autour du travail qui relie. C'est à ce titre que j'ai été contactée pour animer des échanges à la suite du film. Cela résonnait bien en moi cette idée d'ouvrir un temps de partage sur les ressentis que le film peut susciter. En lien avec ce que le travail qui relie propose, c'est un temps de connexion aux autres personnes, un temps de partage en écoute active au sein de binômes, etc. Ici, il ne s'agit pas tant d'amener de nouveaux récits mais plutôt d'ouvrir à l'expression d'images

ou de récits suite au film. Dans un second temps, un petit livret contenant des pistes d'actions est proposé. Celles-ci vont du petit potager urbain à des luttes plus radicales. Le livret apporte une composante concrète après le moment de partage pour pouvoir rebondir après le film.

L'idée de construire des récits et des images est essentielle et est tout à fait intégrée au Travail qui relie du fait, par exemple, d'accorder une place aux émotions. Cet aspect est aussi très présent chez XR, en lien avec l'idée de la culture régénérative, à l'importance de prendre soin des autres. Ces processus font partie de l'imaginaire projeté dans l'avenir par XR pour vivre ensemble aussi sereinement que possible, et ce, malgré les difficultés.

Par rapport à la manière de penser une évolution vers un monde désirable, ce qui me tient à cœur, ce sont les cycles régénératifs et d'apprentissage : préparation de l'action ; action ; retour vers soi ; débriefing et réflexion. On boucle un cycle avant de passer au suivant. Ce que j'aime bien, c'est qu'avec ces cycles, l'erreur est permise. Elle permet d'apprendre. Nous sommes tous en train d'apprendre pour aller vers des changements colossaux. Il n'y a

pas d'expert sur ce sujet. Chacun peut s'impliquer, essayer, changer de méthode ou de rôle quand ça ne lui convient pas.

La résistance organisée, la facilitation, les assemblées populaires, la culture régénérative, etc., tout cela s'apprend sur le terrain, par petits pas. Pour la dernière action par exemple, le groupe des stewards s'est constitué très tard. Nous n'avons fait qu'un briefing en ligne la veille au soir et un le matin avant le départ. Lors de la réunion de la veille au soir, nous avons discuté du rôle du steward, comment rester en contact, où se placer, etc. Nous avons convenu de prolonger un peu la discussion pour parler de la désescalade. J'avais fait une petite formation pour aider à apaiser les conflits quand ils apparaissent sur un site d'action mais je n'avais pas de pratique. Je ne pouvais pas rester plus longtemps, j'ai donc demandé s'il était possible de recevoir un document de référence. Et le formateur me répond que non, demain, je ferai du mieux que je peux, qu'entre ce soir et demain, je n'apprendrai rien de plus. J'apprendrai en faisant, pour la prochaine fois. Cette rencontre, cette parole, m'a vraiment apaisée. C'est vraiment une pépite que je retiens de la préparation de cette action.

Sandra Blondel

Sandra Blondel est réalisatrice et monteuse de films documentaires. Elle travaille depuis 2003 au cœur des mouvements sociaux et écologistes principalement en France. Pour elle, le cinéma doit être partie prenante de la transformation du monde et joue un rôle essentiel dans la « mémoire des luttes » et la « culture des précédents ».

vimeo.com/fokus21

Je te perçois comme une personne très engagée et très active. Comment cela a-t-il commencé ?

J'ai toujours essayé de vivre le plus pleinement possible, d'être libre dans ce que je fais. Je vis aussi avec des récits dont celui de mon adoption. J'ai grandi en faisant un récit positif de ma vie, en me disant que j'avais eu beaucoup de chance.

Par la suite, j'ai eu très tôt conscience de ma classe sociale car je vivais en HLM dans une banlieue parisienne plutôt bourgeoise. Mes parents avaient beaucoup voyagé et m'ont raconté comment ils avaient été touchés par la pauvreté dans certains pays. En m'adoptant, ils voulaient sauver un enfant. Ils n'étaient pas engagés dans une lutte mais ne vivaient pas non plus enfermés sur eux-

mêmes et avaient développé une certaine conscience du monde.

J'ai poursuivi des études de lettres à Paris III et ai découvert un endroit niché au dernier étage, le CAVI (Centre Audiovisuel et Informatique), qui regorgeait de matériel audiovisuel car c'est aussi une université de cinéma. J'ai découvert là une véritable mine et des personnes qui m'ont formée. J'ai très vite eu envie de faire des films. A ce moment, j'ai rencontré Pascal (mon compagnon) et nous nous sommes lancés en 2002 dans un projet « Défi jeunes », un programme de bourses mis en place par le Ministère de la jeunesse et des sports. Durant neuf mois, nous avons parcouru le monde dans des coopératives et des associations de commerce équitable. Ma première sortie d'Europe fut donc un séjour

dans un bidonville de Madagascar. Nous avons aussi séjourné au Forum social mondial dans un des plus gros bidonvilles d'Inde puis dans une coopérative de thé d'Alter Eco au Sri Lanka. Et enfin dans une coopérative en Amérique latine où la question du commerce équitable était abordée de manière beaucoup plus politique.

Ce sont des expériences marquantes, une série de chocs, qui m'ont beaucoup questionnée sur notre « humanité ». Nous n'étions pas encore dans une remise en cause du système mais plutôt dans une logique de réparation. En interrogeant des personnes vivant dans une extrême pauvreté sur le commerce équitable, nous commençons à sentir l'absurdité de notre démarche. De retour en France, nous avions des heures de rushes à monter. Pour la postproduction, nous avons été appuyés par la Ligue de l'enseignement qui disposait de plusieurs antennes d'éducation populaire et proposait des aides. C'est ainsi que nous avons réalisé 0.01 %, un film de 51 minutes. Ensuite, nous avons eu envie de le montrer et avons organisé un tour de France avec plusieurs associations comme Artisans du monde. Et c'est ainsi que l'aventure a commencé. Nous avons rencontré de nombreuses personnes à l'initiative d'alternatives de type SEL, AMAP, etc. Pour montrer comment vivre autrement aujourd'hui en France, nous avons réalisé, en 2008, ce deuxième film Bonheur national brut.

Après ce film, nous ne voulions pas revenir vivre à Paris. Nous nous sommes installés dans une ferme en Seine et Marne. L'engage-

ment associatif a commencé. Nous avons mis en place un éco-festival et d'autres activités. Au moment du tournage de Bonheur national brut, j'ai découvert la place centrale de l'alimentation. J'ai beaucoup goûté et ouvert mes papilles. Vivre autrement, ça passe par le corps, ça passe par des actes. C'est la raison laquelle, nous avons ressenti le besoin de nous ancrer et de vivre dans une ferme. Nous avons aussi voulu beaucoup faire nous-mêmes, des toilettes sèches, du maraichage, etc. Tout ne m'a pas convenu mais c'était une expérience. Je me suis aussi rendue compte que nous étions très peu à vivre de manière alternative dans notre voisinage.

Finalement, l'endroit ne nous plaisait plus, c'était un genre de ruralité proche de Paris, un entre-deux où nous étions assez isolés. Nous sommes donc partis pour Marseille. Là, j'ai découvert l'éducation populaire et ai beaucoup travaillé avec le Pavé. J'ai appris beaucoup sur l'auto-organisation dans les collectifs et les outils collaboratifs, notamment avec l'association Outil-réseaux. J'aime beaucoup, par exemple, l'exercice de « la petite histoire et la grande histoire ». Chemin faisant, nous nous sommes impliqués dans les luttes sur Marseille. Nous avons filmé la première ZAD urbaine sur Marseille. Nous devenions des militants. Nous nous impliquons davantage dans la transformation du monde. Dans le même temps, nous avons développé une télé à La Plaine en lien avec le réseau des VDPQ aujourd'hui rebaptisé « Fédération nationale de de l'audiovisuel participatif ». C'est là, que j'ai rencontré

Bizi !, les initiateurs basques d'Alternatiba. Au début, je n'avais pas saisi le propos. Je pensais qu'il s'agissait encore d'une activité d'ESS (Economie Sociale et Solidaire) et j'étais passé à autre chose. Pendant toute cette période, nous étions passés à côté de la crise écologique. Nous n'en n'avions pas pris la mesure. La première fois que j'ai entendu les propos échangés pour la préparation de l'évènement qui devait se dérouler à la COP 21 en 2015, j'ai vraiment eu un énorme choc. Ce mot d'anthropocène, si peu juste soit-il, déclenche tout de même pas mal de choses dans l'imaginaire par rapport à une prise de conscience de l'aspect systémique. Il permet de sortir de ce qu'Edgar Morin nomme « l'aveuglement paradigmatique », quand chacun ne regarde que ce qui se passe dans son champ.

J'ai eu, dès lors, envie de m'impliquer. Je sentais aussi qu'il se passait là quelque chose, un mouvement de fond (...). Comment ce petit groupe de six personnes, au fin fond du pays basque, a lancé ce mouvement Alternatiba ? Patrick Viveret m'a aussi beaucoup apporté (...). C'est lui qui m'a un jour conseillé la lecture du livre *Tout peut s'effondrer*. Cette vision de la « grande accélération » fut un choc visuel avec ces courbes qui partent en exponentiel. Il y a eu un autre choc lors d'une conférence de François Gemenne dans le cadre des conférences d'Opera Mundi. Interpellé par le public, il répond : « C'est trop tard ! ». En rentrant chez moi, j'étais livide. Cette parole a provoqué chez moi une crise d'urticaire, comme une parole de sorcière,

une parole qui te transforme. Je suis restée allongée dans mon lit, frappée de sidération. J'avais pourtant déjà entendu ces propos formulés par des militants mais le fait que ce soit un universitaire en cravate, qui dans une conférence, le dise de manière si directe, ça m'a vraiment atteinte, physiquement. C'était autour de 2017. J'ai alors traversé une période difficile car je devais porter notre film sur Alternatiba qui revendiquait de retrouver la puissance du collectif. Mais, au fur et à mesure des projections, traversée par des émotions contradictoires, je sentais que je ne croyais plus au message du film. J'avais même l'impression de mentir. Plus je lisais, plus j'étais angoissée. Je pense aussi que cette histoire me renvoyait à des angoisses intimes d'abandon, de manque de nourriture, qui peuvent m'atteindre en tant qu'enfant adoptée. J'ai été renvoyée à des peurs archaïques très profondes.

Lorsque nous nous sommes rencontrées, en 2018, lors de la rencontre « Education populaire et collapsologie » animée par Anthony Brault, j'ai vécu un moment important car c'était la première fois que je pouvais partager mon ressenti, dire ma tristesse et mon angoisse. C'était un moment fort qui reste profondément présent dans mon corps, qui a vraiment imprégné mes cellules. C'était un espace où nous pouvions, enfin, ne pas craindre de faire peur avec nos angoisses. A ce moment-là, avec Pascal, nous étions aussi très impliqués dans la lutte contre la gentrification de notre quartier à Marseille, qui était un quartier assez anarchiste et

populaire. Nous nous étions par exemple engagés contre la coupe des arbres et la disparation d'un marché. L'opposition entre les défenseurs et la ville a tellement monté en intensité que la mairie a fini par faire bâtir un mur autour de la place ! Dans le même temps, des immeubles se sont effondrés mettant en cause la responsabilité de la mairie. Ces évènements ont résonné en moi comme un écho à l'effondrement.

Peux-tu raconter le souvenir d'un moment de lutte important pour toi ?

Avec Alternatiba, j'ai vécu des expériences incroyables. J'ai découvert la joie de militer. Cette année 2015 de lutte, de vivre ensemble, ça a été extraordinaire ! Le moment le plus intense a été la semaine de blocage du Sommet des pétroliers à Pau. Je n'avais aucune idée sur ce que nous allions faire avec ce blocage. Nous étions des centaines de personnes présentes. Il fallait faire confiance. Quand le premier jour, nous sommes arrivés en plusieurs blocs de cinquante ou cent personnes, marchant dans la forêt, tous ensemble sans savoir ce qui allait se passer, j'ai senti la prise de risque en commun, dans la fraternité. J'ai senti que nous dépassions nos peurs ensemble et cela m'a donné confiance dans l'Humanité. Ce moment-là en particulier a été comme une bouée de sauvetage. Quand je n'allais pas bien, je repensais à ce moment et à cette joie procurée par ces trois jours de blocage. Avoir été dans la confrontation directe ensemble, c'est un moment qui restera à jamais.

Comment as-tu combiné le fait d'avoir des enfants avec cet engagement militant ?

Quand que je tournais Irrintzina, ma première était chez mes parents mais ma seconde fille avait deux ans et elle était avec nous sur le tour Alternatiba, dans notre « camion-régie ». C'était dur. Je me souviens d'une relation encore très fusionnelle (...). J'ai beaucoup emmené mes enfants. A posteriori, certaines fois, c'était un peu inconsidéré comme lors du blocage de la mine de charbon en Allemagne avec Ende Gelände mais j'étais contente de les avoir emmenées voir cette mine car ce sont des images qui ancrent quelque chose dans la violence faite à la terre. Il y a des moments, où je suis allée tellement loin dans la réflexion par rapport à la situation, aux violences faites à la terre et aux êtres humains, que je me suis demandée de quoi je serais capable pour éviter la souffrance à mes enfants, persuadée que nous allions vivre des choses de l'ordre de la barbarie. Par ailleurs, je m'étais déjà dit que si ma mort pouvait changer quelque chose, je serais prête à mourir. Mais je n'entendais pas du tout la même chose autour de moi parmi les militants dont certains que j'admirais. J'ai alors commencé à réfléchir et à me dire : « Mais au fond, pourquoi est-ce que les militants devraient mourir ? », « Suis-je prête à devenir martyr ? » (...) N'y avait-il pas là un risque de devenir « terroriste », pas dans le sens de porter atteinte à la vie des autres mais dans le fait de donner ma vie ?

Je me suis aussi souvent fait cette réflexion sur la résistance. Nous sommes peu nombreux à lutter, à prendre des risques physiques, à s'opposer. Par exemple, lors de l'évacuation de la ZAD, en 2018. Il fallait y aller. Je me suis décidée dans la journée. Sans dire au revoir aux filles, j'y suis allée. Une fois sur place, je me suis demandée ce que je faisais là, face à des milliers de policiers et de bombes lacrymogènes. J'ai eu le sentiment de vivre une situation de guerre. Je regardais autour de moi, et je n'arrêtais pas de me demander : « Mais où sont les milliers de gens prêts à défendre la ZAD ? » Là clairement, j'ai eu peur. C'était un cauchemar. J'ai pensé à toute cette jeunesse qu'on mutilait ici, des cris, du sang. J'ai pensé à mes enfants. J'ai fui. J'y suis retournée plus tard.

Ce constat de faiblesse de l'état des forces de résistance s'est télescopé avec les discours sur la collapsologie. Je n'allais pas bien. La situation s'est dégradée jusque fin 2018 avec les événements de lutte sur Marseille. A ce moment-là, quand ils ont commencé à couper les arbres, ma plus jeune fille avait de la fièvre. Elle n'allait donc pas à l'école et je l'ai emmenée avec moi pour filmer. Je voulais qu'elle voie ce qui était en train de se passer. Le lendemain, elle se plaignait de douleurs à la jambe. Je suis retournée voir le médecin et j'ai découvert qu'elle souffrait d'une grave infection à la jambe. Elle est allée plusieurs jours à l'hôpital avec un traitement. Nous n'avions rien vu, tellement nous étions dans la lutte, obnubilés par cette coupe des arbres. Là, en 2019, j'ai dit : « J'arrête tout ». Nous

étions tout le temps très en colère et mes enfants devaient absorber tout ça. Ma fille avait dû absorber toute cette colère dans son corps. Nous avons réalisé que nous pouvions faire du mal à nos enfants, que le logiciel n'était pas le bon. Moi-même, je commençais à perdre mes cheveux. Mon corps aussi parlait. Je devais l'écouter.

Je travaillais alors sur un film *Lost in transition* pour raconter ce moment où on est perdu. J'ai aussi commencé un travail thérapeutique. J'ai eu du mal à trouver quelqu'un avec qui je sois en phase mais tout ce que j'ai essayé m'a apporté quelque chose. Une des clés importantes pour moi, c'est de rester en mouvement. Même quand je vais mal, je me dis toujours que je dois rester en mouvement à l'intérieur de moi-même. Je fais par exemple du Qi-gong depuis peu. Ça m'aide beaucoup. Nous avons déménagé à Douarnenez en Bretagne. Nous avons envisagé l'habitat groupé pour, finalement, privilégier l'écosystème existant au lieu de chercher à créer notre propre écosystème. La ville a un passé de luttes intéressant, avec notamment les luttes des sardinières. C'était important pour nous dans le choix d'un lieu de vie même si j'avais un peu idéalisé cette ville. Je me suis beaucoup investie sur le terrain politique avec les élections municipales. Je pense qu'on peut encore faire des choses en politique au niveau local mais la politique est une histoire d'images plus que de messages. Il y a beaucoup de lissages et de compromis à faire et, là encore, les personnes engagées sont peu nombreuses. C'était un apprentissage.

Aujourd'hui, je fais partie d'un groupe colapso sur Douarnenez et nous tâtonnons sur la question de la place des enfants dans le groupe. Rien n'est figé. C'est de l'ajustement perpétuel dans les choses qui sont dites ou non, dans les émotions qui sont exprimées ou non. Je me demande beaucoup aujourd'hui comment travailler sur mes émotions pour ne pas devenir toxique pour mes enfants. Je veux aussi préserver leur enfance.

Tu t'es donc investie dans de nombreuses luttes et as vécu des choses assez intenses. Où en es-tu aujourd'hui ?

J'ai trouvé un nouveau truc : arrêter de nourrir trop d'attentes. Je continue de militer car c'est nécessaire pour moi et c'est aussi un plaisir. Je fais chaque jour les choses le plus pleinement possible sans rien attendre. Juste faire et faire le plus justement possible pour moi. Je cherche à vivre les luttes au présent (...). J'ai abandonné cette « mission » de vouloir « sauver le monde » qui me renvoyait aussi sans doute à ma position d'enfant adopté « qui est là pour sauver sa mère ». J'ai eu longtemps ce poids de la mission du sauveur sur les épaules et cela fait souffrir. J'aspire à vivre les choses de manière plus légère malgré l'urgence de la situation.

Tu as plusieurs fois fait intervenir la notion de récit, dans ta manière de vivre ta vie, dans le fait de faire des films, etc.

Pendant des mois, il m'a semblé que les dis-

cours de la collapsologie avaient écrasé mon imaginaire. Je n'arrivais plus à me projeter, à penser le futur. La collapsologie a interrompu le récit que je faisais de ma vie. Lors du premier confinement, j'ai pensé que c'était le début de la phase d'accélération de l'effondrement mais j'ai ressenti un élan. J'ai alors réalisé que ce qui me faisait vibrer, c'était de raconter des histoires. J'ai donc voulu refaire des films, alors que pendant un moment, je pensais que c'était inutile, qu'il valait mieux planter des patates. Mais en fait, planter des patates, ce n'était pas mon truc. Ce confinement m'a fait aussi beaucoup relativiser sur l'effondrement. J'ai toujours la sensation que c'est bien ce vers quoi on se dirige mais que le capitalisme est beaucoup plus résilient que ce que je croyais. Peut-être que je me trompe mais j'envisage désormais les choses de manière moins brutale. Quand Barbara Stigler parle du COVID 19 comme d'un continent mental, j'ai le sentiment qu'il existe aussi un sous-continent. Qu'en même temps, beaucoup de gens sont très actifs. Je pense que j'ai basculé vers ce sous-continent, qui peut paraître furtif. Après tout ce chemin parcouru, j'ai été amenée à davantage m'ancrer dans la profondeur, plus que dans l'horizontal. Frédéric Bosquet a une pensée qui me parle beaucoup. Il parle de zones de préoccupations et de zones d'influence. L'état du monde est tellement préoccupant qu'on a une zone de préoccupations qui ne cesse de s'agrandir et on ne sait plus où agir. Chacun doit alors trouver sa zone d'influence et creuser et la rendre forte.

Cette idée d'effondrement peut conduire à un certain fatalisme mais cette période COVID 19 réaffirme pour moi la nécessité de tout faire pour changer les choses. Nous avons été dernièrement très interpellés par l'annonce de la venue des zapatistes cet été. Avec Pascal, nous avons très envie de raconter ce « voyage pour la vie ». Il y a peu d'endroits qui donnent de l'élan et cet endroit donne vraiment envie. Il y a actuellement dans le milieu militant beaucoup de tensions et de jugements sur la perfection militante, de souffrances par rapport à des idéologies ou des modes d'action,

des critiques. On est aussi très exigeants en matière de cohérence. Ça peut être démobilisant. Je respecte pour ma part toute forme de lutte et tout engagement sincère. Ce qui compte, c'est de se mettre en mouvement. La lutte est diverse. Parfois on se trompe. L'urgence est de grandir et de rallier (...). Durant toutes ces années, j'ai vraiment eu l'impression de vivre un processus de décolonisation de mon esprit et de mon corps. Ce travail est un chemin, un chemin qui demande du temps.

Youna Marette

Youna Marette est une jeune étudiante bruxelloise belgo-sénégalaise. Depuis maintenant quelques années elle lie dans son militantisme des questions environnementales, féministes et anti-racistes en Belgique mais aussi à l'étranger.

Comment ton engagement militant a-t-il commencé ?

Je pense que mon engagement est lié à mon identité. Mes parents sont issus de deux cultures différentes. Mon père est belge et ma mère est sénégalaise. Cette identité multiculturelle m'a en quelque sorte, préparée à la curiosité sur le monde. J'ai eu, assez tôt, envie de me poser des questions et de me documenter. Je me suis donc inscrite à un programme d'éducation porté par une ONG DBA (Défi Belgique Afrique) qui m'a apporté beaucoup pour comprendre le fonctionnement du monde politique, agricole, etc. Ces questions y sont toujours travaillées de manière reliée.

Avec cette ONG, je suis aussi partie trois semaines en Inde où j'ai pu discuter avec de jeunes indiens de ces mêmes thématiques. C'est là que j'ai eu un déclic. Avant, j'avais des informations au sujet du réchauffement global mais prendre conscience de ses conséquences sur place, ça a changé quelque

chose. J'avais le sentiment que cette prise de conscience m'obligeait à agir. C'était nécessaire. Pour être en paix avec moi-même, je ne pouvais pas ne rien faire.

A mon retour en Belgique, on parlait beaucoup de Greta Thunberg. Avec des amis rencontrés au sein de DBA, nous voulions, nous aussi, organiser quelque chose. J'ai créé avec eux sur Bruxelles Génération Climat. Nous avons beaucoup collaboré avec Youth for Climate, notamment pour les marches, mais nous défendions davantage d'actions directes et de désobéissance civile. Pour ces dernières actions, nous avons collaboré avec d'autres structures. Je suis convaincue par l'association des différents modes d'action. Les grandes marches permettent de rassembler beaucoup de personnes et font pression sur l'opinion publique mais d'autres actions plus radicales comme des blocages sont aussi nécessaires. Le risque, c'est que les marches deviennent une routine institutionnalisée et accompagnée par la police.

Je n'étais jamais vraiment descendue dans la rue. C'était un monde nouveau mais en même temps, très excitant. Je me suis rendue compte, qu'à seize ans, j'avais déjà une force et une voix qui pouvaient être entendues. Ces mouvements ont été très libérateurs de nombreux jeunes. Nous pouvions parler pour la première fois en notre nom propre.

Quand je t'ai écoutée lors du Climate Justice Camp, tu t'es présentée comme libérée de ces mouvements.

Qu'est ce qui a motivé cet ajustement dans la posture ?

Au début, je ne me suis jamais demandée si le fait d'appartenir à ces mouvements était ou non une bonne chose pour moi. Seule, ma voix n'aurait pas été entendue. Le fait d'être un porte-parole m'a permis de me faire entendre. Pendant près de deux ans, j'ai donc pris la parole pour Génération Climat, Youth for climate, XR, de nombreux mouvements, mais pas pour moi-même. A un moment donné, je ne m'y retrouvais plus car je devais adapter mon discours en fonction des mouvements dont je portais la parole. Je commençais à perdre ma propre vision, mon point de vue, ma voix.

J'ai aussi pris de la distance car j'avais une vision plus transversale des problèmes. Je voyais des liens avec les luttes anti-racistes et féministes. Mais j'étais la seule métisse dans nos réunions. Sans qu'il y ait eu véritablement un clash, il y a eu un trop plein, une peur de me perdre et je commençais à me sentir seule.

C'est devenu plus simple de parler en mon nom et non en celui d'un mouvement. Je peux aujourd'hui plus librement m'exprimer sur les luttes climatiques, anti-racistes et féministes, trois luttes que je lie profondément, sans avoir peur de trahir un mouvement.

Tu soulignes l'importance de prendre soin de soi dans la militance et de la notion de santé mentale qui commence à se faire une place au sein des luttes.

Pour moi, une fois qu'on a l'information, qu'on comprend comment on en est arrivé-es là, ça devient vite écrasant. On doit constamment se confronter à la répression, à l'ignorance. C'est très difficile sur le plan de la santé mentale. On a souvent le sentiment d'être seul face à des murs, peu soutenu. Il faut souvent penser à se protéger, à trouver des allié-es. La question des allié-es est aussi souvent complexe. Il n'est pas évident de trouver des personnes qui comprennent ce que peut être un allié dans la lutte anti-raciste. Les choses avancent aussi souvent très lentement et ça peut générer beaucoup de frustration.

Il y a donc des moments de recul nécessaires pour ne pas se perdre à la fois par rapport à la vie professionnelle et par rapport à la lutte. Quand je veux me ressourcer, je me tourne vers ma famille ou vers amis avec qui je n'ai pas besoin d'expliquer trop les choses, comme le fait que le racisme existe par exemple.

Qu'est-ce qui te procure de la joie ?

Ce qui me procure de la joie, c'est d'être dans la rue, de rencontrer des gens, mettre un peu de bazar et faire du bruit. C'est vraiment ressourçant et c'est aussi le résultat de nombreuses heures de travail et d'énergie investie. C'est comme un cadeau !

Depuis le confinement, c'est beaucoup plus difficile. Tout est moins palpable quand ce n'est pas en présentiel. Je travaille actuellement sur un projet de texte de loi dans le cadre d'un parlement citoyen et le travail est plus long, moins facile et énergivore. Là où aujourd'hui je me sens bien, c'est dans les petits moments avec ma famille et des amis, quand je peux être en dehors de chez moi aussi. Ce sont des choses qui rappellent le lien réel à la vie.

Comment reçois-tu cette proposition souvent relayée : c'est aux jeunes de trouver des solutions pour demain ?

J'ai toujours été sur la défensive par rapport à cette idée. C'est quand même nous donner

tout à coup des responsabilités nouvelles et se dédouaner de ses propres responsabilités. C'est un peu facile et injuste de demander à des jeunes qui sont en train de poursuivre leurs études, qui ne savent pas encore quoi faire de leur vie, de trouver des solutions. Les médias nous ont aussi souvent posé cette question pour nous discréditer. Comment peut-on sérieusement poser cette question sur un plateau télé à une jeune fille de seize ans qui découvre les injustices du monde de comment elle changerait le monde pour qu'il soit plus juste. Mais qui a la réponse ? Ça n'a pas de sens de poser la question à un seul individu.

Le fait de ne pas avoir de solution ne doit pas non plus empêcher de dénoncer les problèmes. Il ne faut pas forcément avoir des solutions pour faire partie des mouvements militants.

Jean le Goff

Jean Le Goff est chercheur. Travaillant au croisement de la sociologie, de la psychosociologie et de la psychanalyse, il est en particulier attentif à ce que nous faisons, individuellement et collectivement, des angoisses liées à la situation écologique. Il a soutenu en 2020 une thèse de sociologie intitulée « Militer au sein du mouvement Alternatiba. De l'angoisse à la mobilisation climatique » (sous la direction de Florence Giust-Desprairies, Laboratoire de Changement Social et Politique, Université de Paris).

Tu as réalisé une thèse de sociologie clinique au sein du mouvement Alternatiba. Sur quoi portait ton travail ?

J'ai réalisé un travail sur le vécu de l'engagement militant au sein d'Alternatiba, autour de quatre axes : le rapport à la responsabilité, le rapport au conflit, les manières de sensibiliser ceux que l'on appelle parfois les « non-convaincus », et le rapport aux groupes, à leurs modes d'organisation et de fonctionnement. Sur ces quatre thématiques, j'ai adopté la même approche : j'ai pris comme point de départ l'idée que la situation écologique éveille des angoisses très puissantes, et que pour les comprendre, il faut aller au-delà de ce qui apparaît en surface. Il y a toute une partie de nos angoisses

que nous vivons de façon solitaire, sans les mettre en partage, et il y a aussi des angoisses avec lesquelles nous ne sommes pas complètement en contact de façon consciente, mais qui sont bien présentes. J'ai cherché à comprendre quels sont les liens entre ce que nous faisons de ces angoisses, individuellement et collectivement, et la manière dont nous pensons et agissons sur le climat.

Dans ma thèse je n'ai pas cherché à être représentatif, ni à faire une photographie de l'ensemble du mouvement Alternatiba. J'ai beaucoup mis l'accent sur six personnages centraux, six militants et militantes avec lesquels on chemine tout au long du texte. Cela correspond à une approche clinique en sciences sociales, dans laquelle c'est le spécifique qui nous aide à penser le général. C'est

aussi ce qui me permet d'articuler plusieurs disciplines, pour travailler sur les liens entre psychique, social et politique.

Par exemple, sur la question de la responsabilité, j'ai travaillé à partir des parcours de Laure et de Camille, pour montrer toute l'importance des appuis sociaux que nous trouvons – ou pas – pour nous étayer dans notre constructivité. Quand on manque de cet étayage social, le sentiment de responsabilité peut prendre la forme d'injonctions morales, de culpabilité punitive, d'interdits à ne pas transgresser. Mais notre environnement social peut aussi nous fournir des ressources qui aident à vivre la responsabilité plutôt comme un souci pour l'autre, un sentiment de sollicitude, un sentiment agréable de construire quelque chose d'utile.

Par rapport à la notion de responsabilité, cela me fait penser au film « C'est nous les héros » destiné aux enfants. Le film met en scène de jeunes super héros, dont on montre les compétences supérieures à celles des adultes et à qui on confie la nécessité de sauver la planète. En tant que maman, j'ai trouvé ce propos insoutenable. Mais mes enfants par contre (7 et 10 ans) ont bien aimé.

C'est intéressant car on parle là de responsabilités que nous ne sommes pas capables de prendre en tant qu'adultes, et que l'on projette sur des enfants à travers cette figure de l'enfant sauveur. Ça me fait penser à un

universitaire américain, Michael Maniates, qui analyse une histoire assez similaire, celle du Lorax. Dans cette histoire, très populaire aux Etats-Unis, un enfant se voit confier la dernière graine d'arbre, une grosse responsabilité dans un monde où toutes les forêts ont disparu ! Cette histoire est emblématique d'un discours très présent quand on parle d'écologie, et qui place exclusivement sur l'individu à la fois la responsabilité des dommages et de l'action. Des auteurs comme Jean-Baptiste Comby ont analysé cette individualisation de la responsabilité comme le produit d'un système social, dans lequel des acteurs dominants protègent leur position et le système qui l'assure, en les mettant à l'abri de la contestation. Ça ne veut pas dire qu'il ne faudrait pas du tout se sentir responsable. Mais le sentiment de responsabilité est bien trop lourd, et surtout illusoire, s'il ne s'inscrit pas dans du collectif.

Je trouve aussi intéressante la différence de perception entre toi et tes enfants. Dans mon travail, je me suis beaucoup appuyé sur des psychanalystes comme Melanie Klein et Hanna Segal, qui permettent de comprendre comment se construit notre sentiment de responsabilité. Ces autrices s'intéressent notamment à ce qu'elles nomment la position dépressive, c'est-à-dire les moments où le nourrisson puis le jeune enfant éprouve l'angoisse d'avoir abîmé ce qu'il aime le plus au monde : ses parents. C'est pour faire face à la tristesse, à la culpabilité et au désespoir que l'enfant développe progressivement un désir de réparation. Les tout-petits vivent d'abord

ça sur le mode de la toute-puissance. Quand ils expriment leur colère par des cris, ce qu'ils ressentent c'est qu'ils auraient réellement détruit les parents. Quand ils expriment leur amour, leurs soins, par exemple en offrant un dessin, ils peuvent avoir l'impression qu'ils ont réellement recréé ou réparé ces objets aimés. Il est donc peut-être plus facile pour les enfants de recevoir cette injonction à la responsabilité s'ils sont dans ce mode de la toute-puissance.

Cette figure de l'enfant sauveur est pourtant parfois très mal reçue. Il me semble que la société, le pouvoir, ont tendance à vouloir « remettre à leur place » les jeunes quand ils s'expriment, les « renvoyer à l'école ». Je pense aux mouvements de jeunes pour le climat et à des personnes comme Greta Thunberg (qui n'est plus une enfant). Dans le film I am Greta, on voit la condescendance ou le malaise du monde politique face à ces mouvements. Le film montre la cohabitation de deux mondes, le monde politique et le monde militant. Les réponses politiques ne semblent jamais prendre la mesure des problèmes posés par le monde militant.

Cette cohabitation de deux mondes, on pourrait la nommer comme un processus de polarisation. Lorsque des acteurs politiques renvoient Greta Thunberg à une place d'élève, c'est-à-dire à une position d'irresponsabi-

lité, ils éprouvent peut-être que c'est leur monde politique adulte qui est le lieu véritable de la responsabilité. À l'inverse, dans le monde militant, on peut avoir la sensation que l'on serait les seuls à être conscients des problèmes et à détenir des solutions, et se représenter le monde politique comme entièrement indifférent. Ce régime de polarisation conduit à transformer une réalité complexe en oppositions binaires entre deux mondes, qui perdent chacun de leur complexité dans la représentation que l'on en a. On retrouve ce type de polarisation dans de nombreux débats contemporains. Dans ma thèse, j'ai essayé de montrer qu'on peut la comprendre comme une forme de défense collective contre des angoisses.

Melanie Klein repère ça au niveau individuel en parlant de « clivage ». Le clivage consiste à se forger une représentation dans laquelle on maintient séparé ce qui est bon et ce qui est mauvais : c'est un processus de défense central dans le développement psychique. Par exemple, selon Melanie Klein, le nourrisson croit d'abord qu'il a deux mères : l'une bonne, qui lui offre de l'amour, de la nourriture, des soins, et l'autre mauvaise, qui se refuse, a autre chose à faire, etc. Ce clivage protège des angoisses qui apparaissent quand on se rend compte que la personne que l'on aime et celle que l'on déteste sont une seule et même personne, pour laquelle on éprouve des sentiments ambivalents. Bien sûr, les clivages ne sont pas aussi extrêmes à l'âge adulte, mais on les retrouve dans plein de situations : le bon et le mauvais groupe, la bonne et la mau-

vaïse stratéïe militante, etc. L'ambivalence, l'intégration entre le bon et le mauvais, la complexité du monde, tout cela est source d'angoisses que l'on éprouve parfois comme insupportables. Pour construire des visions nuancées du monde, il faut pouvoir donner une forme supportable à nos angoisses, pouvoir les accueillir consciemment sans mobiliser des défenses trop rigides.

Je remarque aussi que dans notre discussion, on a associé le monde politique à l'âge adulte, et le monde militant à l'enfance ou à la jeunesse. Ça me fait penser à l'entretien que j'ai mené avec une militante, Roxane. Quand elle parle de sa première socialisation politique, dans le monde des partis et des syndicats, elle utilise le champ lexical de l'âge adulte et de la vieillesse. Par exemple, au sujet du syndicat dans lequel elle milite, elle dit qu'ils sont « en partie déjà morts mais ils ne s'en sont pas encore rendus compte ». À l'inverse, l'action militante et désobéïssante est placée du côté de l'enfance. Elle raconte un moment où ses parents se sont engagés contre une décharge, c'étaient alors « des vrais gamins, des vrais militants », qui « jouaient avec les flics ». Le leader de son groupe militant, un peu plus âgé que la plupart des militants, n'est pas décrit comme une figure paternelle mais comme un enfant surdoué. La désobéïssance est ici associée à une enfance idéalisée, contre le monde des adultes et de l'inertie. Ce qui m'a intéressé dans cet entretien, c'est que la représentation de l'enfance n'est pas une représentation régressive de l'infantile, au sens d'un monde peu élaboré et peu

complexe. L'idéalisation n'est pas toujours le signe d'un clivage rigide entre le bon et le mauvais, dans cet entretien il y a aussi une forme d'intégration de la complexité. Le psychanalyste Jean-Bertrand Pontalis parle de l'infantile comme d'une « source vive », dans laquelle on puise toute notre vie. Dans l'entretien de Roxane, l'enfance apparaît comme une « source vive » de l'engagement, dans laquelle la militante trouve de la vitalité, de la joie, de la créativité.

Maintenant que nous avons un peu parlé de ton travail en échos à quelques films que je t'ai présentés, je voudrais te demander comment en es-tu arrivé à travailler sur cette question des angoisses dans les pratiques militantes ?

J'ai commencé mon travail de thèse en 2013, au moment où le mouvement Alternatiba portait l'idée de mobiliser sur le climat de manière positive. Au tout début, je disais que je m'intéressais à l'usage du désir pour sensibiliser. C'est notamment un livre qui a fait évoluer ma problématique : *Engaging with climate change*, dirigé par Sally Weintrobe, où j'ai découvert des auteurs qui développent une psychologie climatique passionnante. Juste avant la COP21 en 2015, j'ai commencé à présenter ma recherche en disant que je travaillais sur le rapport à l'angoisse des militants. J'ai alors senti que ça créait des choses intéressantes : certaines personnes me parlaient spontanément d'une chose qui les angoissait, d'autres étaient surprises,

voire inquiètes que je mette l'accent sur un affect qu'elles jugeaient paralysant.

Pour remonter un peu plus loin, mon désir de recherche est né dans un master consacré au « développement durable » à Sciences Po. Durant ce master, j'ai trouvé que les cours étaient durs à recevoir sur le plan émotionnel. Je crois qu'on était tous déstabilisés par ce qu'on apprenait sur le climat ou la biodiversité, mais on en parlait assez peu, ou alors sur le mode du second degré, de l'humour. Peut-être qu'on se le cachait un peu à nous-mêmes aussi. Je crois qu'à la base de ma recherche il y a un désir fort : le désir qu'on reconnaisse, à la fois la gravité de la situation et la profondeur de nos angoisses, pour pouvoir vivre ça collectivement, y faire face ensemble.

D'une manière générale, je remarque que j'éprouve souvent ce besoin de verbaliser les émotions pour entrer en relation. Récemment, j'ai passé un après-midi au soleil avec des amis avec lesquels j'avais l'habitude de faire la fête, avant le premier confinement. C'était des gens avec qui j'avais l'habitude de partager de la musique, de la danse, des choses positives, joyeuses. Or, cet après-midi-là, je me suis senti plutôt triste et seul. J'avais l'impression qu'il était difficile de partager autre chose que du positif, et que cela créait une relation peu approfondie et peu soutenante. Au Royaume-Uni, des membres de la Climate Psychology Alliance organisent des « climate cafés », qui sont des moments pour parler de manière informelle de ce que nous fait le changement climatique

au quotidien, pour écouter sans porter de jugement sur soi-même ou sur les autres, et sans recevoir ni donner de conseils. Je trouve ça génial, on a besoin d'espaces comme ça !

Tu mets donc en évidence l'existence de cercles au sein desquels certains sujets ou émotions n'auraient pas leur place ?

Dans chaque espace social il y a des règles de sentiments, selon l'expression de la sociologue Arlie Hochschild, c'est-à-dire des règles implicites qui définissent ce que l'on doit ressentir ou ce que l'on peut partager. J'ai lu récemment un article de Caroline Hickman, une chercheuse de l'université de Bath qui travaille sur le vécu du changement climatique chez les enfants. Dans son article, elle raconte une scène frappante. Alors qu'elle se rend dans une famille pour interviewer un garçon de 10 ans, elle est accueillie par son père, qui la prévient : il ne pense pas que son fils sache vraiment ce qu'est le changement climatique. La chercheuse invite le père à assister à l'entretien. Dans l'article, elle raconte comment elle voit les yeux du père s'arrondir de surprise à mesure que son fils déploie une métaphore fantastique et terrifiante du changement climatique sous la forme d'un monstre rampant, mangeant tout ce qu'il trouve sur son passage, semant la mort et la désolation. Ce père pensait bien connaître son fils, mais ne soupçonnait pas la présence de ces sentiments. Je crois que ce type de conversations est important, mais aussi difficile. Je m'interroge beaucoup en

ce moment sur les cadres qui font que l'on peut ou non aborder ces questions.

Je vois un lien entre cette question du cadre que tu poses dans le champ de la sociologie, de la psychologie et de la psychosociologie et la notion de rituel développé chez les militant-es écoféministes et les sorcières. Le rituel signifie un début et une fin. Il est ce qui permet de créer espace de transformation suffisamment sécurisant entre ces deux temps. Il y a là l'idée du besoin de clore le moment, d'en sortir, d'un dedans et d'un dehors. On ne peut pas rester perpétuellement dans cet espace intermédiaire.

Quand je lis ou que j'entends des choses sur les sorcières, j'ai souvent la sensation que je suis intéressé par des choses proches, que je nomme avec des mots différents. Ce que tu dis sur la fonction du rituel, qui est de signifier un début et une fin pour permettre à un processus d'avoir lieu dans un espace intermédiaire, c'est très inspirant pour le psychosociologue en moi qui réfléchit à des cadres et des dispositifs. Je pense aussi à Starhawk, qui parle de « magie » pour désigner le pouvoir transformateur des mots que l'on pose sur une émotion. Pour ma part, j'utiliserais plutôt le concept psychanalytique de « contenance », pour parler de ce pouvoir des mots, des histoires, des mélodies, qui donnent à des émotions insupportables des formes belles, que l'on peut vivre et partager.

Dans les entretiens que j'ai faits avec les militants et les militantes, j'avais aussi identifié que je réagissais différemment selon que la personne mettait ou non des mots sur son ressenti. Certaines personnes parlaient en se focalisant sur les objets anxiogènes : la température risque d'augmenter de tant de degré, ça va être terrible, etc. Quand j'entends ça, je ressens une montée d'angoisse et mon premier réflexe est de changer de sujet. D'autres personnes me parlaient de tout ça, mais en mettant en plus des mots sur leur ressenti : je pleure beaucoup, je me sens désespéré, je me fais des noeuds au cerveau... Ça n'a l'air de rien, mais ça transforme complètement les choses, d'ajouter ça. Dans ces entretiens, je pouvais recevoir leur angoisse sans me sentir submergé.

Quand tu parles des apports de la psychologie, cela me rappelle mes cours de psychologie clinique. J'avais appris, et cette idée ne m'a jamais quittée, que mettre en mot, permettait d'extérioriser, de sortir de soi, de transformer en objet manipulable une angoisse qui agit de manière confuse en soi. Ce pouvoir de la mise en mots a en effet été beaucoup travaillé mais conserve pour moi une part de mystère. Que se passe-t-il au cours de ce processus ?

Je dirais que la mise en mot crée aussi un espace intérieur. Cela crée des objets mentaux, c'est-à-dire une représentation de ce que c'est « ma tristesse », « mes moments de

doute », ou encore « mon enthousiasme », car il ne faut pas oublier les sentiments positifs ! En nommant, on crée une relation avec ces différents objets internes. C'est ce qui est à l'œuvre dans des thérapies ou des pratiques comme l'écriture d'un journal.

*En parlant de journal intime, je pense au film **Une fois que tu sais**. Le réalisateur alterne entre des moments où il raconte comment il intègre la conscience d'un effondrement possible à venir et des interviews d'experts. Pour faire le lien, il a recours à l'image du journal intime. Et en effet, plus que de fil conducteur, ce journal permet d'ouvrir un espace dans lequel les réflexions sur sa vie personnelle peuvent dialoguer avec les constats qu'il fait lors de ses voyages et la parole des experts, qui laissent aussi une trace dans le journal.*

Cela me fait penser à ce que j'éprouvais quand j'assistais à des cours sur le climat ou la biodiversité pendant mon master à Sciences Po : une sensation d'être « collé » à la réalité. Quand je me suis inscrit à Paris 7 dans un master « sociologie clinique et psychosociologie », ce dont j'avais envie ce n'était plus d'être au courant de chaque dernière information sur le climat, mais de m'intéresser à comment on vit avec ces nouvelles, en récréant cet espace intérieur. Il y a toujours deux réalités, une réalité externe, par exemple la réalité du changement clima-

tique, et une réalité psychique, c'est-à-dire la manière dont on y réagit. Nos émotions sont réelles. Je trouve très important de reconnaître ces deux réalités, et de ne pas fuir l'une en se concentrant sur l'autre.

Dans les milieux militants, il y a souvent la crainte qu'accorder de l'importance à ce que nous vivons, à notre réalité interne, se ferait au détriment de la transformation du monde. C'est sans doute un écueil réel, dans lequel tombent certaines approches thérapeutiques qui ramènent tout à l'individu. Mais à l'inverse, la focalisation sur la réalité externe sert parfois à éviter une confrontation difficile avec ce que nous ressentons. Si je suis constamment en train d'organiser des réunions et des actions, de partager des articles et de répondre à des messages, il me reste peu de temps pour me mettre en contact avec certains sentiments, avec mes doutes, ma tristesse... Je pense pour ma part que ce que nous vivons à l'intérieur est une ressource précieuse pour l'action, à condition de pouvoir y prêter l'oreille. Mais on ne peut pas rester dans l'introspection tout le temps, on a probablement besoin d'espaces délimités par un début et une fin.

Il me semble que l'attention portée aux émotions peut être aussi un travail difficile et fatigant, ou un travail pour lequel nous manquons d'outils. C'est peut-être aussi un sujet qui crée plus de vigilance ou d'inquiétude. J'ai plusieurs fois participé à des réunions de réflexions sur la place des émotions

dans les activités d'éducation à l'environnement par exemple. J'ai souvent entendu la crainte de susciter des émotions, de ne pas être capable d'y faire face, d'être dépassé, etc. Cela semble inquiétant pour les animateurs. Si je pense à moi, en tant que maman, il me semble aussi ressentir une inquiétude à penser profondément, à nommer, ce que je ressens par rapport à l'avenir de mes enfants, une inquiétude plus forte peut-être que celle liée à l'état du monde.

A quel moment est-ce que ça devient inquiétant pour toi ?

Ce qui m'inquiète, c'est peut-être de découvrir ce qui m'échappe mais que je transmets aux enfants, des ombres que je ne voudrais pas leur léguer. Spécifiquement, en ce qui me concerne, par rapport aux préoccupations écologiques, je pense que ce qui pourrait créer chez moi le plus d'angoisses est de ne pas équiper suffisamment mes enfants, sur le plan matériel mais aussi justement sur le plan émotionnel. Cela me fait penser à un podcast écouté récemment sur Arte radio :

« Vivons heureux avant la fin du monde ». Dans l'épisode 5 « Comment la parentalité intensive nous bouffe la vie », il est question du poids que représente l'éducation des enfants pour les parents conscients que le monde de demain va être difficile. On ne peut plus léguer l'idée d'un monde qui marche vers un progrès, vers un avenir meilleur comme celle dont nous avons héritée. Il y a un deuil à faire de l'idée de ce qu'est la trajectoire du monde. L'importance que l'on accorde à ce que l'on transmet en tant que parent prend une place plus importante, trop sans doute. En tant que parent, nous surinvestissons ce rôle. C'est comme si l'éducation de mes enfants aujourd'hui les définissait une fois pour toute dans la vie et leur donnait plus ou moins de chances de s'en sortir.

L'idée serait qu'on ne peut plus se reposer sur un environnement externe suffisamment étayant pour soutenir les enfants dans leur vie future. Leur seul étayage résiderait donc dans ce que les parents leur apportent, d'où un sentiment de responsabilisation écrasante.

Films « vivre la désobéissance »



Les Insurgés de la terre

Le documentaire donne la parole à des militants de pays occidentaux qui ont recours à des actions de désobéissance civile pour défendre ce qu'ils veulent protéger. « *Nous avons de grands rêves et nous faisons de petits pas pour les atteindre* ». Ils plastiquent des laboratoires de vivisection dans la baie de San Francisco, éperonnent les baleiniers japonais en Antarctique, saccagent des 4x4 en Oregon, s'accrochent au-dessus des voies ferrées pour bloquer un transport d'uranium en Allemagne ou grimpent dans des arbres en Californie du nord. Le film rend hommage à leur engagement : « *On ne peut pas ne rien faire* ».

Les Nouvelles guérillères

Un documentaire joyeux qui met en lumière des collectives désobéissantes bruxelloises : La Fronde, Laisse les Filles Tranquilles, les Déchainé-es, Noms Peut-être, les Bledarte, Mémoire Coloniale et Lutte Contre les Discriminations, Imazi Reine. Mais aussi l'architecte engagée Apolline Vranken, et la co-fondatrice de HackYourFuture Belgium, Manon Brulard. Elles manifestent, dénoncent les oppressions racistes et sexistes, collent des messages sur les murs, organisent des rides à vélo dans la ville, œuvrent à décoloniser les mentalités à travers l'art et la culture. Le film tisse brillamment un lien entre ces collectives, présentées chacune à leur tour par les autres. Ici, on se connaît, on se soutient, depuis là où est. Leur lutte anti-raciste et anti-patriarcale dessine une autre ville, un autre rapport à l'espace et à la circulation.





Sage pas sage

Une caméra installée au cœur de différentes maisons du peuple du Borinage enregistre les témoignages de personnes qui racontent ce qu'évoque ce mot « désobéissance ». Le film, sur le ton doux de la confiance, montre à quel point la notion est à la fois politique et personnelle. Le mot se déplie dans des parcours et des imaginaires très variés.

Irrintzina, le cri de la génération climat

Face au sentiment d'impuissance que provoque l'extrême gravité du dérèglement climatique, quelques militants de l'organisation basque Bizi! font un pari fou : construire en quelques années une mobilisation sans précédent en vue de la COP21 et lancer un grand mouvement non-violent pour le climat : Alternatiba. Sandra, militante et réalisatrice, empoigne alors sa caméra et ses émotions, pour restituer les étapes de ce chemin, à la fois collectif et personnel. Sur ce chemin, des actions de désobéissance civile dont la réquisition des chaises au sein des banques afin d'organiser un sommet populaire parallèle à la COP 21. Au cours de celui-ci, les pays riches se sont déclarés incapables de financer la transition écologique. Pointant du doigt l'évasion fiscale, les militants décident alors de prendre à bras de corps la question, envers et contre les chefs d'Etat et les industriels.



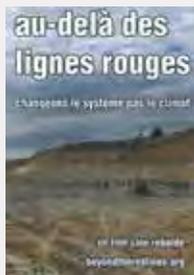
Woman At War

En Islande, une militante parcourt seule la montagne en courant, sac à dos bien accroché, fuyant les voitures de police et les drones qui la recherchent. Elle coupe des câbles électriques pour protester contre la multiplication de contrats générés par le monde de l'énergie et de l'industrie. Entre deux opérations de sabotage, elle est aussi professeure de chant. Aussi, dans son univers de lutte, souvent incomprise par son entourage, elle est en permanence accompagnée de musique et d'amour pour la montagne. Dans le même temps, elle doit aussi devenir mère célibataire suite à une procédure d'adoption. Sans renier aucun des aspects de sa vie, elle navigue, toujours accompagnée de son petit orchestre mental.



Au-delà des lignes rouges

En marge des accords climatiques signés en 2015 lors de la COP21, la coordinatrice de « Grassroots global justice alliance » déclare avoir pris la rue, pour que leurs voix soient entendues car les lignes rouges ont été franchies et que les décideurs politiques et industriels ne contrôleront plus leurs vies. « Nous traçons ici et maintenant, les lignes rouges car c'est nous qui portons les solutions ». Avec ce discours puissant qui donne le ton, s'ouvre le film qui rend ensuite visite au village Alternatiba. Là, les militants défendent un engagement dans des solutions à leur portée, à des échelles sur lesquelles ils ont encore prise, sans rien attendre des États et en contrepied aux accords internationaux. Le film poursuit son chemin jusqu'aux mines de lignite en Allemagne et donne la parole à plusieurs organisations qui s'attaquent directement aux lieux d'extraction, de transport et d'utilisation du charbon. Ici aussi, l'accent est mis sur l'action directe. Être sur place permet de voir, de se rendre compte, de rendre réel les concepts (infrastructures monumentales, mines gargantuesques, etc.) mais aussi d'agir et d'interférer réellement. Les actions d'occupation sont ainsi menées, radicales, joyeuses, riches, efficaces autant que fragiles face aux forces de l'ordre. Ces petits îlots de résistance mettent en mouvement un foisonnement d'approches, de motivations et d'outils variés à l'image des Climate Games, un jeu activiste grandeur nature ou bien une action au musée du Louvre pour appeler le musée à se défaire de ses soutiens financiers liés au pétrole. Des actions de désobéissance civile éclosent partout dans le monde afin de tracer des lignes rouges, au propre comme au figuré, à l'image de Via Campesina devant le siège de Danone à Paris. Ces lignes rouges tracées dans les rues, devant les établissements autant que dans les discours et les imaginaires redéfinissent les cadres de pensée et d'action, déplacent la notion de pouvoir et de responsabilité.



ALF

ALF, du nom de l'organisation de libération animale, est un film qui interroge avant tout la désobéissance civile. Ainsi, au-delà de la question anti-spéciste, le film montre le vécu des activités au cours des heures précédentes une action : l'angoisse, les préparatifs minutieux, la nécessité du secret, de la méfiance, le besoin du groupe, les flashes constants d'images réelles extirpées des laboratoires (images éprouvantes) servent surtout à révéler l'engagement mental omniprésent des militants dans leur lutte. Ici, désobéir, c'est faire ce que l'on pense être juste malgré l'illégalité et l'angoisse, parce qu'on ne peut pas oublier ce qu'on sait. Le dernier dialogue entre le policier et le militant arrêté montre comment là où certains détournent le regard et se résignent, oublient, d'autres soutiennent la vision, s'y confrontent jusqu'à ne plus pouvoir la supporter et décident alors d'y mettre un terme.

Night Moves

Josh travaille dans une ferme biologique en Oregon. Au contact des activistes qu'il fréquente, ses convictions écologiques se radicalisent. Déterminé à agir, il s'associe à Dena, une jeune militante, et à Harmon, un homme au passé trouble. Ensemble, ils décident de faire sauter un barrage hydraulique. Malheureusement, un campeur meurt dans l'opération. Le film souligne le risque lié à toute opération de sabotage, ici poussé jusqu'à son paroxysme. Les discussions de famille, auxquelles il assiste, silencieux, soulèvent des questions sur cette action, sa légitimité, son efficacité. Un barrage en regard des cent construits, cela change-t-il quelque chose ? Est-ce un acte concret ou une mise en scène ? A l'image des personnages de ses films précédents, la réalisatrice met en scène un trio en quête de sens. Josh semble errer, parle très peu. Il pose un regard distant sur le monde qu'il cherche pourtant à défendre. Il semble presque hermétique à la beauté du paysage rapporté par les plans. Aussi, le sujet du film est-il surtout la solitude. Les militants partagent le même idéal et œuvrent ensemble mais ils restent seuls et le dénouement de leur action ne fait que renforcer leur isolement respectif.



Références des films

- A.L.F. (Jérôme LESCURE ; 2012 ; 96 min ; VA1069)
- Au-delà des lignes rouges, changeons le système pas le climat (FILM COLLECTIF - Sylvain DAROU - Lorenz BACHFISCHER - Laure KERVYN - Luciano IBARRA ; CINE REBELDE ; 2016 ; 91 min ; TM1225)
- Aventure de Greenpeace (L') (Thierry de LESTRADE ; WHAT'S UP FILMS, Matthieu BELGHITI, Pierre CARRIQUE ; 2011 ; 53 min ; TM1260)
- Bataille de l'eau noire (La) (Benjamin HENNOT ; YC ALIGATOR FILM, R.T.B.F., VOO BE TV, W.I.P., Marie KERVYN ; 2015 ; 74 min ; T11070)
- Demain s'entête (habitants de la ZAD ; 2018 ; 92 min)
- Desobeissant-e-s (Alizée Chiappini, Adèle Flaux ; YAMI 2 PRODUCTIONS ; 2019 ; 85 min)
- Désobéissance civile, respiration de la démocratie ou l'envol des oiseaux (La) (Louis CAMPANA ; 2005 ; 55 min)
- Désobéissants (Les) (Delphine ALDEBERT ; ANTOINE MARTIN PRODUCTION, Antoine MARTIN ; 2013 ; 52 min ; TM2675)
- Empreinte de Gaïa (L') (Luckas VANDER TAELEN ; GAIA ASBL, Laure VERCRUYSE ; 2017 ; 65 min ; T13810)
- Extinction Rebellion : Désobéir avec amour et détermination (Athénaïs Python ; 2019 ; 55 min ; TM3901)
- Génération Greta (Johan Boulanger, Simon Kessler ; Galaxie Presse ; 2020 ; 54 min ; TM4175)
- Hannah Arendt, du devoir de la désobéissance civile (Ada Ushpiz ; 2015 ; 90 min)
- I am Greta (Nathan GROSSMAN ; BR.F ; 2020 ; 97 min)
- Ici les oiseaux viennent pour chuchoter (Roland Devresse ; LEMOT LAME ; 2019 ; 10 min 50)
- Insurgés de la terre (Les) (Philippe BORREL ; Woods TV, ARTE France, YLE TV1 ; 2011 ; 53 min)
- Irritzina, le cri de la génération climat (Sandra BLONDEL, Pascal HENNEQUIN ; FOCUS 21 ; 2017 ; 99 min ; TM4880)
- Libérez nos semences (David DEL OLMO ; Willy DISENO ; 2011 ; 10 min + bonus ; TM5005)
- Night Moves (Kelly REICHARDT ; MAYBACH FILM PRODUCTIONS, FILM SCIENCE, TIPPING POINT PRODUCTIONS, RT FEATURES, Alejandro DE LEON, Larry FESSENDEN, Todd HAYNES, Saerom KIM, Lourenco SANT'ANNA ; 2013 ; 107 min ; VN0532)
- No Gazaran (Doris BUTTIGNOL, Carole MENDUNI ; LARDUX FILMS, LES BRASSEURS DE CAGE, LES FILMS DU ZÈBRE ; 2014 ; 91 min ; TM5711)
- Notre dame des luttes (Jean-François CASTELL ; LES FILMS DU ROCHER ; 2012 ; 52 min ; TM5730)
- Nouvelles guérillères (Les) (Elisa VDK ; Elisa VDK production ; 2020 ; 70 min)
- Now ! (Jim Rakete ; 2020 ; 79 min)
- Sage pas sage (Rino NOVIELLO ; PICTURIMAGE srl ; 2021 ; 50 min)
- Tous au Larzac (Christian ROUAUD ; ELZÉVIR FILMS, ARTE FRANCE CINÉMA, ARTE France, CANAL+, RÉGION MIDI-PYRÉNÉES, RÉGION Ile-De-France, CNC, Sandrine BRAUER, Denis CAROT, Marie MASMONTEIL ; 2008 ; 117 min ; TH9040)
- Un Autre monde est possible (Alfredo ANGELI - Giorgio ARLORIO - Mario BALSAMO - Giuliana BERLINGUER - Maurizio CARRASSI - Guido CHIESA - Francesca COMENCINI - Massimo FELISATTI - Nicolò FERRARI - Gianfranco FIORE - Massimiliano FRANCESCHINI - Andrea FREZZA - Giuliana GAMBÀ - Roberto GIANNARELLI - Franco GIRALDI - Wilma LABATE - Salvatore MAIRA - Francesco MASELLI - Mario MONICELLI - Paolo PIETRANGELI - Gillo PONTECORVO - Francesco R. MARTINOTTI - Nino RUSSO - Gabriele SALVATORES - Massimo SANI - Stefano SCIALOTTI - Pasquale SCIMECA - Ettore SCOLA - Daniele SEGRE - Carola SPADONI - Sergio SPINA - Ricki TOGNAZZI - Fulvio WETZL ; LUNA ROSSA CINEMATOGRAFIC, Mauro BERARDI ; 1984 ; 51 min ; TL8921)

Un Héritage empoisonné (Isabelle MASSON-LOODTS ; AMBIANCES... ASBL, PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS, LUNA BLUE FILM, R.T.B.F., VIAVOSGES, TOUT EST POSSIBLE ASBL, Thierry ZAMPARUTTI, Étienne JAXEL-RUER, Serge KESTEMONT ; 2018 ; 57 min ; TM8950)

Woman At War (Kona fer i strid ; Benedikt Erlingsson ; Benedikt Erlingsson, Marianne slot, Carinne Leblanc, Slot Machine, Gulldrengurinn ; 2018 ; 101 min ; VWO245)

Conception

Frédérique Müller
(frederique.muller@pointculture.be)

Illustration

Françoise Rogier
(www.francoise-rogier.be)

Graphisme

Hélène Grégoire (www.miseenpage.be)

Impression

Impresor-Ariane

Éditeur responsable

Tony de Vuyst
PointCulture
6, place de l'amitié, 1160 Bruxelles
www.pointculture.be
Dépôt légal : D/2021/3590/1
Juin 2021

Je remercie chaleureusement

Awoulath Alougbine, Evelyne Balteau,
Sandra Blondel, Anne Borlée, Sandrine de
Borman, Fredou Braun, Damien Charles,
Adélaïde Charlier, Diana Dobrescu,
Eleonor Dock, Camille Ducellier, Marie
Fripiat, Nathalie Galand, Jean le Goff,
Nathalie Grandjean, Marianne Grasselli
Meier, Rachel Hoekendijk, Sophie Hustinx,
Sébastien Kennes, Pauline Lemaire,
Youna Murette, Delphine Masset, Ichraf
Nasri, Maya Schuiten, Lucienne Strivay,
Olivia Szwarcourt, Camille Wernaers et
Benedikte Zitouni.

Révoltes et mutations

TOME 1

QUAND SORCIÈRES ET DÉSOBÉISSANT.E.S S'EMPARENT DES ENJEUX ENVIRONNEMENTAUX

Films, documentaires et témoignages

Sorcières de cinéma, sorcières du passé et sorcières en lutte

La sorcière, fictive par nature, a toujours été le fruit d'un récit (mythologique, politique, historique, cinématographique, etc.). Ces récits sont ici explorés de manière subjective à travers les films et dans une relecture de l'Histoire, pour montrer les liens entre luttes environnementales et luttes contre les inégalités et les oppressions. Des témoignages illustrent, dans un second temps, la multiplicité des liens tissés aujourd'hui avec la sorcière. Ils ont en commun d'expérimenter d'autres manières de faire corps et de ressentir les liens au vivant.

Désobéissant.e.s

Au départ d'entretiens avec des militant.e.s et de documentaires tournés au cœur des luttes, nous proposons un tour d'horizon de quelques notions qui traversent les actions militantes en général et la désobéissance civile plus particulièrement. Les films et les témoignages racontent le moteur de l'engagement, la diversité des pratiques, l'ancrage dans une situation et un territoire, les joies et les angoisses des militant.e.s et les récits qui accompagnent la mise en action pour redessiner le monde d'aujourd'hui et de demain.

TOME 2

DE LA QUESTION DU SOIN ET DU CORPS DANS LE CHAMP DE LA SANTÉ

Films, documentaires et interviews

Nous aborderons la notion du « care », exercé plus particulièrement par les femmes mais pas uniquement ! Ensuite, la réappropriation des corps sera envisagée grâce à la libération de la parole, le combat individuel et l'action collective.

